







Kimya



DANS LA MÊME COLLECTION

Le clan des secrets, *Catherine Armessen*
 La clé de la Grange, Une amitié franco-allemande, *Francois Potier*
 L'enfant roux, *Joseph Fromage*
 Je suis d'ici mais pas de là, *Joël Robin*
 La pêche aux grenouille, Tome 1 - Marais d'antan, *Jean-Marie Boulais*
 Porté Disparu, *Anne Marie Afanassieff*
 1962, l'année des copains, *Jean Duc*
 Africain de Nantes, *Michèle Colin-Veillon*
 La ballade du petit Joseph, *Joseph Farnel*
 La basse mer, *Guillaume Moingeon*
 Bleu horizon, *Isabelle Nail*
 Canicule, *Jacques Rouil*
 Ce soir à Cornebise, *Suzanne Salmon*
 Cévennes, l'Or et le Pourpre, *Gérard Teissier*
 Claudius ou les beaux jours, *Yves Jacob*
 La complainte des inondés, *Bernard Devillaire*
 Les dames de la Loire, *Mélie Grégoire*
 Le déraciné, *Hubert Bodin*
 Dérapages, *Catherine Armessen*
 Le dernier maquisard, *Alain Pécunia*
 Le disparu de 44, *Jacques Rouil*
 L'enfant-loup de Blanche, *Catherine École-Boivin*
 L'étouffoir, *Suzanne Salmon*
 La fille du verrier, *Catherine Armessen*
 Le fils de François, *Christiane Noireau*
 L'héritière de la Tourane, *Raymonde Ménuge-Wacrenier*
 Les hommes pleurent souvent seuls, *Hubert Bodin*
 L'horizontale, *Michel Orivel*
 Le jardin suspendu, *Nicole Morelle*
 Un jour pour aimer, *Joseph Farnel*
 Les jumeaux de la sente aux pommiers, *Suzanne Salmon*
 La lettre de château, *Nicole Morelle*
 Maman, je pars, c'est à cause de papa, *Charles Briand*
 Manipulation, deux ados face à une secte, *Catherine Armessen-Goujout*
 Mémoire de Braise 1939-1945, *Pierre Rousseau*
 Un mortel hiver, *Jacques Rouil*
 Le moulin de Chastreuil, *Henri Pigailhem*
 Le nègre et le Bon Dieu, *Michel Ruffin*
 La nuit de la sorcière, Vendée, 1794, *Jean-Claude Lumet*
 Opéra, *Nicole Morelle*
 Paroles de mineurs d'ardoise, *Julien Derouet*
 Les pies ne font pas des rossignols, *Marie-Claude Bérot*
 Pour l'amour d'Olivia, *Catherine Neykov*
 Les rouges-terres, *Daniel Lapierre*
 Les rustres, *Jacques Rouil*
 Simon et Louise, *Yves Jaffrenou*
 Les sorciers du Bois-au-Loup, *Martine Leca*
 Un temps de chêne, *Jo Mével*

DU MÊME AUTEUR

Le testament d'un Ange. 2007 (Éditions Cheminements)
 Jean le Cotentin. 2008 (Éditions Cheminements)
 Le jardin sans Rose. 2009 (Éditions Cheminements)
 Les mystères de Marie-Lou. 2010 (Éditions L'APART)



Bruno Moutard

Kimya



l'apart
buissonnière





l'apart
éditions

Une marque des éditions

FABRICA LIBRI

© Fabrica Libri, 2011.

Tous droits réservés.





Première partie



Chassé croisé

*« Notre métier n'est pas de faire plaisir,
non plus de faire du tort,
il est de porter la plume dans la plaie... »*

Albert Londres





Chapitre 1

Kimya avait sept ou huit ans lorsque les affreux déboulèrent le talus de broussailles qui bordait le village. Une attaque surprise de la milice qui étonna par sa brièveté comme elle marqua les esprits par sa violence. De quelle milice ? Personne ne le savait vraiment, et certainement pas les dizaines de gamins de brousse poussés avec maladresse par des adultes perdus. Les balles sifflaient. Ricochaient. Les écorces éclataient. Les hommes gueulaient. Les enfants criaient, tombaient, se relevaient, criaient encore, criaient toujours. La poussière de latérite nimbait l'arène devenue théâtre de l'horreur. Esengo s'était écroulé au cœur de ce nuage aux couleurs du sang. Trébuché, il avait simplement trébuché sur un corps, le premier tombé. De quatre ans l'aîné, il cherchait de ses yeux exorbités la silhouette de sa petite sœur, Kimya. Il avait promis à son père, avant son assassinat, promis à sa mère, partie cultiver son petit carré près de la rivière et assuré à Obengo, son frère, qu'il les protégerait contre la folie des hommes et surtout des rebelles. De tous les rebelles quelle que fût leur origine. Et surtout des enfants soldats. Des Kadogos¹. Qu'ils fussent Rwandais, Ougandais ou Congolais payés par les gentils voisins, peu importe, jamais il ne les laisserait faire.

Il y avait seulement quelques semaines, à une heure de marche vers l'est, le village de Tisha s'était dissous dans une curée mons-

1. Kadogos : enfants soldats (signifiant les petits en swahili).

trueuse. Rien. On ne retrouva rien, rien d'entier. Ni maison, ni chèvre, ni homme, ni femme, ni enfant. Que des bouts. Des bouts éparpillés comme si le vent s'était chargé de lames de rasoir. Une tornade infernale qui avait duré une heure à peine d'après les échos répercutés de plateau en plateau par l'air brûlant. Rayé des cartes du Zaïre et du Kivu, Tisha-Kashikiri et ses cent cinquante habitants. L'armée ayant envahi les lieux dès la fin du massacre, il paraissait improbable qu'une autre attaque eut lieu si près de ce premier attentat. Et pourtant...

Rampant parmi les débris, Esengo cherchait sa sœur. Il n'osait se redresser. Les enfants soldats mitraillaient sans répit, sans viser, sentiment de haine gravé sur des visages vieilliss trop vite. Se mettre debout sous cette pluie de balles, c'était mourir. C'est pourquoi il jouait les pythons parmi les débris et les corps qui se mêlaient au sable et au sang dans une soupe épaisse avec ses quartiers de viande non moulus. Et Kimya ne faisait ni partie des enfants qui tombaient face contre sol, ni de ceux qui tentaient, dans une course désespérée, d'atteindre les premiers épineux synonyme d'espoir. Le seul en l'occurrence. Malheur à ceux qui s'étaient élancés à l'opposé vers le contrefort rocailleux. D'autres rebelles les cueillaient au vol sitôt les premiers rochers. Un joli guet-apens. Bien mené par quelques hommes et des enfants. C'est la voix d'Obengo, reconnue parmi les hurlements au travers des détonations, qui accrocha sa conscience. Puis, il aperçut le bras tendu de son frère indiquant les premiers acacias dorés à un jet de pierre. Et la voix. Et le bras. Et le doigt. Et Les arbres. À partir des bribes de phrases plus devinées que comprises, il en déduisit que Kimya devait déjà se terrer derrière la déclivité. Un scénario maintes fois ressassé. Aussitôt il retrouva ses esprits momentanément égarés dans la peur, et s'exclama :

« Jette-toi à terre ! Fais le mort Obengo ! Rappelle-toi ! »

Le dernier mot claqua en même temps que la détonation. Obengo obéit aussitôt. Seulement obéissait-il vraiment ? Sa chute était-elle le fruit de sa seule volonté ? Avait-il été touché ? Mortellement ? Toujours est-il qu'il s'effondra sur lui-même telle une tour dynamitée par foudroyage. Esengo remit à plus tard la réponse à ces

questions. La vie était à ce prix. Vivre pour sauver ou se sauver pour vivre. Se redresser, courir, se jeter contre son frère afin de connaître la vérité c'était mourir à deux, à trois peut-être... Alors, une seule attitude à adopter : se tordre comme seule madame la mort sait l'imposer, faire de ses doigts des crochets, sortir le globe de ses yeux, tirer la langue et la laisser pendre sur le côté et stopper tout frémissement, toute suée, tout souffle. Il s'était entraîné, comme son frère, comme Kimya. Entraîné à la mort pour survivre. Ne plus bouger le moindre cil. Et attendre. Attendre et attendre encore. Par chance la poussière de latérite jouait son rôle d'écran. Les rebelles, adultes et enfants soldats n'étaient que des ombres grises sur poussière de cinabre. Des fantômes maculés de sang qui ne cherchaient pas à s'assurer que les morts étaient morts. Des mercenaires qui se dépêchaient de faire ce pourquoi ils étaient venus. Vider la maison où étaient cachées les réserves alimentaires et médicales apportées par la Croix Rouge internationale la semaine écoulée. En ce jour, égorger, éventrer, violer, massacrer n'était pas le but. En temps normal, mais où se cache la normalité depuis que l'homme s'en mêle, ils auraient cherché à massacrer le plus possible, à couper des tendons à la machette pour empêcher de courir, et revenir plus tard, finir. En ce jour, non. Ils venaient piller et seulement piller, c'était une chance, une belle, bien grasse. Tout alla donc très vite. Lorsque les trois camions volés aux militaires de la future RDC² furent chargés de sacs de riz, de farine et de médicaments, la trentaine de miliciens et de Kadogos grimpa sur le chargement. Ils riaient, hurlaient, tuaient le ciel à coup de mitraille.

Puis ce fut le silence. D'un coup. Tout ce qui saturait l'espace, les pétarades, le rugissement des jeeps et des camions, les bêlements, les ordres, les cris, tout se dissipa en quelques secondes. L'air devint lourd, subitement lourd, presque palpable. Les vrais morts ne bougeaient plus, les faux pas davantage. Au bout de quelques minutes montèrent les premiers gémissements, le langage des douleurs que ceux qui les éprouvaient ne pouvaient plus contenir. Esengo osa un

2. RDC : République Démocratique du Congo, ex Zaïre.



geste. Une lente rotation des cervicales, douloureuse tant l'immobilité fut longue et consciencieuse. Ses yeux reprirent leur fonction en opérant tel un diaphragme d'appareil photo. Quelques lambeaux d'hommes remuaient en silence. Entre lui et son frère, une chèvre achevait sa vie de ruminant rachitique sur le dos. Les pattes, raides, blanches, pointées vers les cieux, vibraient par à-coups tandis qu'un filet de sang s'écoulait d'une gorge ouverte en formant un oued écarlate et chaud. À nouveau une révolution de la tête, histoire de s'assurer que l'ennemi était loin, assez loin, et Esengo se mit debout. Il voulait bondir. Aurait voulu. Aurait souhaité courir au chevet de son frère. Appeler sa sœur. Ses jambes n'étaient pas en accord avec sa volonté, sa voix se refusait. Les enfants soldats étaient partis, désormais l'angoisse prenait place. Toute la place. Celle qui naît de la peur, son enfant maudit. Celle qui occupe tout l'esprit en vous faisant craindre le pire, le retour des tortionnaires.

Le réveil véritable vint de derrière le bosquet d'arbres. Une petite voix tel un miaulement, un petit corps, de courtes foulées, un soulagement énorme. Kimya, elle, avait retrouvé ses jambes et le courage de les mettre en mouvement. Elle tressautait, comme montée sur ressorts. Seuls ses épaules semblaient statiques ce qui donnait une allure étrange à sa course. Lorsqu'elle ne fut qu'à une dizaine de pas de son frère, ce dernier comprit la raison de cette posture puisqu'elle tenait serré contre sa poitrine un agneau sauvé de la boucherie des hommes. Une boule de laine blanche bizarrement immaculée contre un torse plat plus noir que la houille des hauts plateaux. Et il bêlait l'animal. Plus fort que les cris de joie de Kimya. Il remuait les pattes en tentant de dégager son cou. La vie !

Tout d'un coup la vie.

La vie à l'ouest du village, à l'est, au sud... Lentement, au travers des nuées de poussière, les indices d'un retour à l'histoire du village.

Esengo attrapa au vol le duo atypique. Kimya se blottit de toutes ses forces contre la poitrine de son frère. À en écraser l'agneau. Puis ils s'élancèrent en direction d'Obengo. Assis, adossé contre le corps d'un homme jeune qui avait eu moins de chance que





lui, il se massait le bras et regardait le trou rond. La balle, comme les rebelles, n'avait fait que traverser. Néanmoins l'épaule d'Obengo saignait en abondance ce qui n'empêcha en rien l'étreinte quasi violente d'une fratrie reconstituée. Les larmes, la sueur, le sang, mélange de liquides et d'émotions. Tous trois ne formaient qu'un. L'agneau s'échappa en bêlant. Les premières mouches arrivaient, des grosses. Des noires. L'agneau, lui, était déjà moins blanc...

Lorsque les femmes rentrèrent de la rivière, douze corps étaient alignés face au mur de terre percé d'une niche où veillait, depuis plusieurs années déjà, une vierge à l'enfant. Douze, seulement. Quatre adultes, jeunes, et huit enfants. Plus loin sous l'arbre unique, parasol végétal anorexique ombrant l'aire habituelle des palabres, d'autres hommes dépeçaient les quelques chèvres et moutons victimes également. Dans cette région sud-est du Zaïre (future R D C) il y avait peu, et pas à gâcher, surtout au cœur de la saison sèche. Pauvreté, famines, guerres et razzias, une somme qui fabrique un quotidien bien difficile à vivre sous le règne effroyable de Mobutu. Un quotidien qui fait qu'une mère pleure ses enfants tandis qu'une autre verse des larmes de soulagement en serrant contre la poitrine qu'elle n'a plus, Kimya, Obengo et Esengo, ses chers petits. La vie, la mort, l'Afrique en sang, l'indifférence des uns, la justification des autres, quelques déclarations histoire de sauver sinon son âme du moins les apparences, et c'est tout. Des mots, des articles dans un journal, des lignes de vie, des lignes de mort...

* * *

Et moi? Oui, moi, celui qui passe son temps à se plaindre de tout? De tout pour rien? Qui suis-je donc? En quoi cette histoire africaine me concerne-t-elle? Me touche-t-elle. Cette histoire n'est en aucune manière la mienne. Moi, l'enfant de la chance, né en Europe. Au bon moment. Né en France, loin des troubles, des guerres, des cyclones, des séismes, des pandémies, des famines... Au chaud.



Né en Normandie, à deux pas d'une mer qui protège des grands froids, qui tempère les grands chauds et qui nourrit tant le corps que l'esprit. Moi, François, enfant de la Sienna né la même année que cette Kimya inconnue dont le doux prénom signifie la paix ; Kimya perdue sur un continent si éloigné du mien. Comment aurais-je pu envisager une rencontre entre nos deux mondes aux antipodes, entre nos corps, entre nos âmes ? Parce que je ne savais pas, à cet âge de l'insouciance égoïste, que comme le café, le riz, comme le thé, la misère aussi voyage en bateau, en camion et en secret. Nous, j'entends par ce pronom personnel très impersonnel, les petits veinards adeptes de la consommation à satiété, nous ne leur avons rien commandé aux marchands de misère. Seulement ils nous la livrent à domicile. Et sont grassement payés pour le fret. Souvent une étape avant de poursuivre par-delà les mers. Parfois elle repart d'où elle vient, la misère, opération *charter*. Toujours elle revient, boomerang incontrôlable et si prévisible. Comme la mer. Un flux et un reflux incessants, tantôt vaguelettes, tantôt déferlantes poussées par le malheur et les drames humains qui jouent aux vents portants. Des vents du Sud pour la plupart, du Sud ou du Sud Est. Et on n'arrête pas le vent. Au mieux on le freine. Mais jusqu'à quand ? Jusqu'où ? Jusqu'à quel niveau de souffrance pourra-t-on les contenir, les rejeter ? Au nom de quoi ? Il n'y a pas d'argument qui résiste à ce cri de toute une humanité qui se meurt. Pas de mur, pas de brise-vent, de digue aucune. Aujourd'hui je le sais, nous n'avons de choix plus rationnel que d'ouvrir la porte en grand et de laisser entrer le vent, d'où qu'il souffle. Refuser ce tournant c'est risquer non plus le vent, mais une tornade fulgurante dans les décennies à venir. Nier que l'humanité n'a d'histoire et d'avenir que dans la diversité et la solidarité des peuples plutôt que dans la similitude ou l'homogénéité rassurante, c'est tout bonnement courir au suicide.

Oui, depuis que je l'ai rencontrée, Kimya, je le sais. Je sais ce qu'elle a vécu avec ses frères sur sa terre natale, sur la mer, sur ma terre. Je connais sa force, leur force à tous, celle qui naît du désespoir. De la douleur. Elle était tellement gravée, sur elle, en elle. Et pour



l'éternité. Un proverbe africain affirme ce caractère indélébile du vécu, et dit :

« Le crayon de Dieu n'a pas de gomme »

En effet, pas de gomme, et pas de règle non plus, parce que la route est bien sinueuse pour arriver jusqu'ici.

Chez moi.

Pourtant elle est là. Tout près et m'attend...







2^{nde} partie



Chacun sa route





Chapitre 2

Donc je m'appelle François. Je suis orphelin. L'orphelin de l'estuaire. Ce ferait un beau titre pour un livre si j'avais le talent nécessaire à son écriture : *François, l'orphelin de la baie de Sienne*. Mais non, c'est faux, même pas orphelin. Je n'ai jamais été ce pauvre bambin mal parti dans sa vie de solitaire malgré lui. J'ai cru l'être à une période lointaine et sans doute l'ai-je souhaité. Orphelin par choix c'est mieux que mal entouré par obligation. En y réfléchissant, se vouloir orphelin est répugnant à l'égard de ceux qui pleurent leurs parents disparus. Mais c'est ainsi, je n'y peux rien changer. Au pire, j'avais imaginé, à défaut d'avoir ni père ni mère identifiés, n'être qu'un enfant abandonné, trouvé puis donné. Coutances n'est qu'à un vol de choucas d'Agon-Coutainville. Au cœur de cette ville volcan s'érige une belle cathédrale, avec des flèches et des vitraux, avec un parvis. Existe-t-il un endroit plus propice qu'un seuil de cathédrale pour déposer un enfant ? Et puis au garage près de la tondeuse dernier cri, il y a depuis toujours un si joli panier ? On le qualifie de panier à pommes, allez savoir son sens premier ?

J'avais même trouvé la femme qui aurait pu jouer le rôle de cette mère assez malheureuse pour abandonner son petit. Elle habitait là-haut, près de l'église d'Agon. Derrière. Belle, sans artifice, d'allure sauvageonne, elle marchait vite et chaque jour les yeux rivés sur ses mauvaises chaussures. Peut-être tentait-elle de semer son malheur en marchant à ce rythme endiablé ? Agon, Le Passous,



Le Passous, le bar-tabac, Agon, à toute allure. Je la croisais à chacune de mes balades, elle et son regard perdu. Sans doute fut-ce pour cette raison que je l'avais choisie : elle était toujours là, accessible et jolie. Triste aussi.

Seulement aujourd'hui je sais que ce scénario inventé de toute pièce par le cerveau d'un galopin de sept ou huit ans n'était qu'un leurre. Il était ma protection. L'écu d'un apprenti chevalier à l'épée de bois. Des parents ? Bien sûr que j'en ai. Deux. Des beaux, au sens esthétique. Des grands, au sens métrique. Des riches, au sens des affaires. J'ai ces parents-là depuis ma naissance dans les années 90. Signe d'un destin capricieux, la neige prenait la route tandis que ma mère perdait les eaux et criait qu'elle allait mourir. De la neige, à cent pas de la mer, au mois de mai ! Pas étonnant que l'enfant qui s'annonçait fut tellement différent des autres – naturellement, cet enfant, dans ce ventre, c'était moi, même si je me suis toujours beaucoup battu pour admettre cette vérité. D'ailleurs il neigeait déjà lorsque, courant janvier, ma mère avait fait cette chute dans l'escalier parce que le chat avait décidé de se coucher derrière l'une des contremarches. Une belle chute, ventre en avant. Trente minutes furent nécessaires là où, par temps calme, il en fallait quinze pour atteindre la clinique. Et trente encore pour entendre le constat de l'obstétricienne de service :

« vous avez de la chance, madame Fontaine, il n'est pas perdu votre petit. Son cœur tambourine. Vous entendez, il vit. Rien d'anormal sur l'échographie. Nous ferons malgré tout des examens complémentaires. Ne vous inquiétez pas madame Fontaine. »

Ma mère n'avait pas obéi. S'inquiéter, elle ne fit que cela. Chaque jour, chaque nuit, à chaque fois que je bougeais plus que de coutume, à chaque fois que je ne remuais plus. Des semaines et des semaines à envisager la mort dans son ventre devenu mausolée de pierre.

Enfin ! le jour de l'accouchement tout s'est bien déroulé. Sans mon père, appelé en urgence à Saint-Lô, sans mon frère et mes sœurs partis pour l'école. Heureusement il y avait Mathilde Levallois une voisine. Peut-être a-t-elle sauvé ma mère, comme plus tard elle me



sauvera à mon tour d'une baignade qui tournait mal. Ce jour de froid glacial Mathilde réussit un double exploit. Avoir, soudainement et sans raison, envie de visiter madame Fontaine, sa voisine, qui pourtant n'avait jamais rien fait pour mériter cette marque d'attention. Conduire sa Renault décatie dans la tourmente jusqu'à la clinique de Coutances, sans encombre et sans délai. L'interne qui accueillit le duo recouvert d'une pellicule de neige molle l'avait clamé à qui voulait entendre :

« Il était moins une. Accoucher de ce temps-là, sûr que c'est un ourson polaire qui va pointer son museau. »

Ma mère n'a pas ri. Mathilde, un peu, le soulagement aidant.

Je naissais une heure plus tard. Évidemment je n'arborais ni truffe gelée ni museau blanc, mais un joli petit minois rosé encadré de rares cheveux blonds. Ma mère n'en revenait pas comme j'étais un beau bébé. Pourtant, elle n'avait pas imaginé qu'il en fût autrement. C'était, et c'est encore aujourd'hui, l'une des caractéristiques essentielles de ma chère mère. La quête perpétuelle et obstinée de la perfection, pour les siens et surtout pour elle-même. Elle paraissait si angoissée qu'elle me retournait dans tous les sens cherchant les indices d'une tare apparente. Tout y passait. Tête, thorax, membres, nombre de doigts, d'orteils. Ne décelant rien d'anormal, elle s'empressa de questionner l'aide soignante sur l'éventualité d'un vice caché. La possibilité d'un trouble à venir. La chute dans l'escalier restait très présente à son esprit. Seulement la brave femme ne vit rien de particulier, et lui dit sans pour autant rassurer ma mère.

Elle avait fini par s'endormir lorsque mon père poussa la porte. Il était essoufflé. Trempé. Frigorifié. Après un premier regard jeté au-dessus du couffin, il se rendit au côté de son épouse. Avec calme et tendresse il plaça sa main contre le front, puis, de l'autre, il prit son poignet et compta. Apaisé, il me revint. À nouveau l'étude proche d'un passage au scanner sans respecter le sommeil qui me faisait, comme souvent, la bouche en cœur. J'eus droit à davantage de technique. Ses gestes étaient empreints de précision, de calme. Pas de place à l'émotion d'un père. Pas le moment, pas l'urgence. À cet instant il était chirurgien. Et je n'étais que patient. Je le sais.



Parce qu'à chaque accident de la vie concernant l'un ou l'autre de notre tribu, il en fut ainsi, Jacques Fontaine redevenait le technicien talentueux qui force le respect. Jusqu'à la fin de cette histoire, de mon histoire, de notre histoire, il en fut ainsi.

Et il démontra là, dans la froide solitude de cette chambre de maternité, l'anxiété que lui aussi nourrissait depuis le voyage ventre en avant de ma mère au mois de janvier.



Chapitre 3

J'ai de la chance, malgré tout. Mon père est neurochirurgien. À lui seul un festival de normalité au monde des chirurgiens. Grand par la taille, haut par le port de tête, inaccessible par le regard, il va sans dire qu'il impressionne les hommes. En ont-ils peur ? Peut-être oui. Le monde des femmes semble plus partagé. Leur jugement rationnel est mis à mal par d'autres considérations, d'autres rouages. L'usine à hormones par exemple. Parce que mon cher père sait comment elles sont faites, les femmes, il opère chez elles l'alchimie qui les range définitivement parmi les éblouies. Et ce n'est pas le teint *made in Seychelles-Maurice-Bora-Bora* finition boîte à UV qui démentira cette attirance. Ni sa toison poivre et sel, ni sa carrure d'épaule, encore moins la cambrure qui lui fait un fessier rebondi aux justes proportions. Quant au sourire, lui seul pourrait dire où il l'a trouvé. Toujours est-il qu'il le déclenche à la vitesse de la lumière. Ce n'est pas un sourire c'est une comète. Un rictus quasi brutal qui écarte ses lèvres minces laissant exploser sa dentition parfaite. Un contraste ocre blanc qui ne laisse pas indifférent celles et ceux qui pensent en être à l'origine. Oui, vraiment, ce père neurochirurgien est un professionnel du charme aristocratique. La voix confirme. Elle est la cerise sur ce gâteau de l'excellence et finit par convaincre ceux qui douteraient encore de cet homme hors norme. Une voix chaude et grave qui sature l'espace, le parfume, le rend noble et précieux. Lorsque mon père s'exprime, car il ne parle pas comme d'aucuns le

feraient, la cuisine devient salle de réception et la salle à manger théâtre divin. La pierre philosophale qui transmute l'espace ordinaire en un cirque magique, il l'a. Et s'en sert dès qu'il peut. Et surtout lorsque l'occurrence vaut la peine de jouer cette vaste comédie humaine.

Combien de femmes sont restées de marbre devant cet être à l'apogée de son art? À l'exception de quelques féministes zélées empêtrées dans leurs contradictions, auxquelles il faudrait ajouter le club local des lesbiennes et deux ou trois mal voyantes, pas une. Puisque ma mère, Cathy, n'appartenait à aucune de ces catégories, elle succomba aussitôt. Lors d'une consultation erronée. C'est un anesthésiste qu'elle devait rencontrer ce matin du 5 décembre 1972. Certaines erreurs ont un sens. Un sens unique pour ma mère qui fut, sinon anesthésiée, du moins hypnotisée sur sa chaise sans pouvoir faire autre chose que de béer en balbutiant sa méprise. Original comme itinéraire pour devenir une femme reconnue, parce que l'épouse de quelqu'un.

Une madame Catherine Fontaine de Coutances en Normandie.

Donc, Cathy Fontaine est ma mère. Dure sonorité que celle-ci : ma mère (Barbara, son second prénom ne présentait pas plus de rondeur), mais je n'ai jamais su ni pu l'appeler maman. Et puis, ma mère lui sied à merveille, mieux que Cathy qui évoque par un raccourci familial une proximité assaisonnée de tendresse. Et cette dernière qualité, la tendresse, ma mère en est entièrement démunie. Ce manque, elle l'élève au niveau du handicap. Catherine Soulonge, de son nom de baptême, a été une enfant d'exception, puis une jeune fille de grande qualité, avant de se révéler une chasseuse de première classe. Une Diane aux flèches d'or et carquois d'argent. Ne lui manquait que la capacité à s'émouvoir. Dommage. J'aurais pu en extraire quelques épices. Grâce à son père disparu aujourd'hui, elle a appris très tôt ce que bon nombre de femmes aux destins mirifiques ont compris. La superbe suprématie du paraître sur le connaître. Mon grand-père maternel avait semé ces graines dès son plus jeune âge. Résultat inespéré. À six ans la petite Catherine Soulonge paradait sur toutes les estrades de la région. À dix, elle

gagnait sa première coupe. Lors de sa quinzième année, elle se déhanchait pour le prix *Courrège*, trophée remporté sur toutes les belles du département. La confirmation de sa beauté d'exception éclata au grand jour pour son dix-huitième anniversaire avec son élection au concours de Miss Normandie. Oui, assurément de bonnes graines, et rigoureusement semées dans un bon terreau. Car Catherine réussissait chaque étape. Mis à part tout ce qui avait trait aux études, mais à quoi bon lorsque l'on bénéficie d'un tel génotype, elle brillait. Redoublement de sixième, de quatrième, peu importait, elle gardait une taille irréprochable, et se cambrait. Brevet loupé, et alors ? ses jambes, ses hanches, sa poitrine, ses épaules, ses cheveux d'ange gagnaient en classe au fil des mois et des années. Pourquoi s'inquiéter ? « Les études ne servent à rien lorsqu'on a un physique comme le tien, ma belle », lui serinait mon grand-père maternel. Puis il ajoutait : « Tu as les munitions de naissance, les armes par éducation, ne reste plus qu'à apprendre à t'en servir. À toi de jouer désormais ! C'est ta bataille ma fille ! La guerre du charme ! » Il venait d'inventer le souriez plus pour gagner plus, et ce bien avant que d'autres bonimenteurs lui empruntent son slogan en le mettant au goût du jour. Et Catherine apprenait vite. Elle rejoignait son mari au moins sur ce terrain : la rapidité. Comme lui, elle aimait savoir, mais pas apprendre. Il lui fallait des raccourcis. La vie est courte, et gaspiller son temps à des futilités qui ne concernaient pas sa petite personne ou n'influaient pas sur l'impression qu'elle donnait aux spectateurs ébahis par sa présence, l'indisposait. Elle entraît alors sur le terrain de la mauvaise humeur qui prenait chez elle des chemins tordus et ombrageux. Et cela durait. Jusqu'au prochain rendez-vous chez l'esthéticienne, Anita, ou chez son coiffeur favori, Georgio, l'italien du salon *Hairdream*. Ils étaient son assistance respiratoire et dispensaient l'oxygène qui lui redonnait le sourire. Eux seuls semblaient capables de relancer la machine. Personne d'autre, et surtout pas ses enfants qui lui disputaient cette aura indispensable. Une autre ambiguïté chez ma mère : briller grâce à l'intelligence et la beauté de ses enfants et ne pas laisser leur éclatante lumière éteindre, ou simplement tamiser la sienne. Un dilemme de plus, ses enfants.

Les enfants ! Les maudits enfants. Trois plus un, moi, le dernier arrivé en décalage, le seul non estimé sur une feuille de route pourtant établie de longue date. Lise, Marc, Betty, et moi. Mon père était malgré tout ravi, résigné surtout, ma mère nettement moins. Pour elle c'était prendre à nouveau un risque. Avec les trois premiers, gentils bébés, elle s'en était plutôt bien sortie. Pas de ventre massacré. Pas de seins tirillés vers les pieds, merci les biberons. Pas de bourrelets entêtés. De l'eau ici ou là, mais vite évaporée, merci messieurs les kinésithérapeutes. Bref, sitôt les accouchements, Cathy retrouvait une élégance travaillée avec un acharnement quasi professionnel. Seulement, échapper à trois coups de vent ne met pas à l'abri pour autant d'une ultime tempête. Certains signes l'avait alertée. La grossesse non désirée, la chute dans l'escalier, à cause du chat, noir le chat, la neige en mai, et d'autres détails que l'inconscient déguise en vérités.

Et je suis né.

Et Catherine avait eu raison de s'inquiéter.

Je suis né sans problème, certes, et je poussais, mais je poussais mal.

Chapitre 4

Pendant que je m'éveillais à mon nouveau monde entre le rivage de la Manche, tout près d'une bande de terre appelée pointe d'Agon, et les berges de la rivière Sienne qui caresse cette langue de sable, de salicorne et de moutons, Kimya devait continuer à défendre sa peau comme celle de ses frères sur les rives de la Fimi, au Zaïre.

Parce que depuis l'attaque surprise de son village en 1995, d'autres tueries s'étaient produites à seulement quelques heures de marche du village de Khiwisha. Des massacres identiques, d'une violence inouïe, exécutés par les mêmes affreux, ou d'autres, pour des raisons inconnues des villageois qui ne savaient même plus qui les attaquait réellement. Tutsis, Hutus, mercenaires angolais, voyous venus du Soudan, trafiquants rwandais de cuivre, de manganèse ou de diamants, enfants soldats, sans oublier les braconniers... Sur les berges de la rivière Fimi, affluent de la Kasai se jetant dans le tumultueux Congo, comme partout ailleurs, le sable n'en finissait plus d'éponger le sang des paysans et des pêcheurs zaïrois perdus dans leur propre pays.

Des années de terreur.

La peur nourrissait chacune et chacun. La vie semblait mise entre parenthèses, en suspension dans le plomb du temps. Et entre ces parenthèses, il fallait tenter de survivre. Houe sur l'épaule, aller aux champs. Jerrican à la main, joug sur l'échine, se rendre à la rivière. Bâton comme arme ultime, surveiller le maigre cheptel. Filets

en bandoulière, tirer les pirogues. Et revenir en tremblant, en prêtant l'oreille au moindre craquement, rire ou cri. Et continuer les entraînements. Esengo, Obengo et Kimya se perfectionnaient dans leurs apprentissages. Un, exacerber la concentration par de multiples exercices d'identification des sons. Ainsi gagneraient-ils un temps précieux, donc une chance de se sauver avant. Avant quoi? Peu importait, les jeeps, les camions, les chiens, ce n'étaient pas les marchands de mort qui manquaient dans la contrée. Deux, comment faire le mort pour de bon. Et ils enseignaient leur découverte élevée au rang de maîtrise aux enfants de brousse des villages voisins. Rapport à l'année passée, ils avaient progressé. Nettement. Dans la gestuelle, et surtout au niveau de la capacité à retenir leur souffle. Kimya tenait presque deux minutes sans respirer. Esengo se débrouillait. Obengo était celui qui battait tous les records. Cent trente secondes, à la condition que pas une mouche ne vînt se poser sur son visage. Trop chatouilleux des joues et du cou, et surtout trop dangereux car en Afrique, les mouches... Enfin peut-être qu'une machette maintenue à quelques centimètres de sa gorge le ferait résister aux chatouilles et lui passerait l'envie de rire.

Lorsque pendant plusieurs semaines aucune tragédie n'était à déplorer, les femmes reprenaient leurs chants rangés parmi les souvenirs heureux, et les hommes leurs filets. Un sursaut qui rassurait les plus jeunes et qui déclenchait le retour à la confiance. Revenait alors l'envie toute simple de jouer comme avant. C'était, pour les enfants des quatre villages voisins, le rendez-vous à l'anse des moules. Une baie de lilliputien où vivaient, enfouies dans les sédiments, des myes de belle taille et, posées sur un lit de braises, savoureuses à souhait. Un endroit paradisiaque, s'il en est. À seulement quinze minutes de Khiwisha et de Kulmi, la Fimi formait un coude qui disparaissait sous un arbre aux fleurs écarlates. L'une des fortes branches s'élançait à l'assaut de la rive opposée formant un pont providentiel au-dessus d'une fosse bleu vert creusée par un tourbillon. Pont qui jouait alors un rôle détourné : plongeoir pour équilibristes aux corps d'ébène. Et les plouf, et les rires, les injures en

swahili, en ngala, en luba-shaba, en français... La vraie vie sortie des parenthèses. Et ces instants de douce insouciance se firent plus fréquents dès la fin de l'année 1996.

Les camps de réfugiés commençaient à pousser tels des champignons de souche autour des villes devenues sanctuaires. Les organisations non gouvernementales s'implantaient dans ces zones de misère déplacée. L'une d'entre elles, Éducation Sans Frontière, ONG proche de la Croix Rouge, choisit la région de Kulmi pour relancer l'espoir de tout un peuple : l'avenir par l'instruction. Il n'y avait plus d'école depuis deux ans dans cette région, plus d'instituteur, plus de structure, juste une volonté et une conviction née, puis entretenue, dans une tête bien pleine : celle d'un chef de tribu : Nelson Boldo. Son obsession : relancer la machine. Ne manquait plus qu'une aide extérieure qui tardait à venir. Jusqu'à ce jour divin où retentirent, dans le lointain, les premiers vrombissements. Dans ses camions ESF apportait les crayons, les livres, les cahiers et les ardoises, fruits d'opérations caritatives menées en France, et, Carine accompagnée de Mylène, deux volontaires d'un programme intitulé : Vacances solidaires en terres zaïroises. Une folie qu'un tel programme. Mais n'existe-t-il pas de douces folies ? Et de jolies folles ? Bref, deux jeunes femmes extraordinaires. Vraiment extraordinaires puisque quitter sa famille, ses amis, un travail, des terres de paix et d'harmonie pour une région d'Afrique inconnue, et qui plus est en état de guerre, c'était bien être tout, sauf ordinaires. Deux femmes qui n'étaient pas même issues des entrailles de l'institution Éducation Nationale. Carine avait vingt-six ans et travaillait dans une entreprise de communication, à Caen en Normandie. Mylène, plus âgée de deux ans, était orthophoniste auprès des enfants scolarisés dans le Coutançais. Avant ce voyage, elles s'étaient rencontrées à deux reprises, histoire de tisser des liens assez solides pour tenir durant trois mois en terre inconnue. Et bingo ! Dès la seconde visite de Carine dans le bocage coutançais qui l'avait vu naître et grandir, les deux femmes partageaient assez de points communs pour envisager la « balade » avec le sourire, et se dire que l'amitié ferait partie du voyage. Pour l'amitié, aucun doute, elles donnaient le sentiment

de s'être connues dès l'enfance et de ne s'être jamais quittées. Pour les sourires, ce fut beaucoup moins spontané.

L'une et l'autre, bien qu'elles aient imaginé la complexité d'un tel voyage, furent décontenancées à peine le pied posé en terre zairoise. Pluies violentes proche du déluge de l'apocalypse, forêts d'hommes en kaki bardés d'armes impressionnantes pour deux jeunes femmes n'ayant rien imaginé de la sorte, contrôles en sortant de l'avion, contrôles dans le hall de l'aéroport, contrôles et fouilles au corps dans une pièce exiguë, ce fut pour le moins déstabilisant. Le pire étant l'omniprésence des militaires en treillis, tenues bien souvent sales et déchirées, qui laissait planer un doute sur leur légitimité. Et les mitraillettes, et les pistolets, et les ceintures de cartouches à la taille, en bandoulière...

Un camion sans bâche qui roulait à toute allure bloqua les roues dans un vacarme épouvantable juste en face de l'aéroport. Carine et Mylène s'apprêtaient à monter à l'arrière d'un taxi qui paraissait avoir échappé de justesse à la casse locale. Trois hommes vomis de l'arrière du véhicule approchèrent du taxi cabossé en vociférant. Celui qui devait être le chef, béret à insigne impeccablement inclinée sur la tempe, descendait à leur suite et leur intimait des ordres dans un dialecte inconnu des deux jeunes femmes. Confusion, incompréhension, peur, le chauffeur de taxi assistait à la liquéfaction de ses clientes. La pitié le chatouilla et il leur vint en aide, traduisant à mi-voix les cris et invectives en français de là-bas.

« Veulent papiers, visas, laissez-passer, certificats de douanes. Vite montrer tout ça. Et payer.

– Quoi ?

– Monnaie, billets, vite !

Les militaires approchaient à grandes enjambées.

– Vite je vous dis ! »

Aller et retour des documents, aller simple de quelques billets, le sésame opéra, « tranquilles, enfin jusqu'au prochain point de contrôle ! » assura le chauffeur en souriant tristement. Sans plus attendre, il démarra.

Tout en conduisant, ce dernier tentait d'expliquer en peu de mots la vie dans ce pays devenu fou. Main au travers de la portière, il montrait les hommes en armes, les dizaines d'enfants en guenilles, les meutes de chiens, les décharges fumantes, les mendiants assis à l'ombre des églises et des minarets. Carine écoutait, observait. Elle paraissait calme, fatiguée mais sereine, loin de la vacuité dans laquelle son amie se perdait. Parce que Mylène se portait beaucoup moins bien. Elle ne parvenait pas à détacher son regard des visages qu'elle croisait au travers des nuées de poussière soulevées par le véhicule. Elle devenait miroir et reflétait les images. Elle grimaçait. Depuis qu'ils roulaient, pas un mot n'avait réussi l'exploit de franchir la barrière de ses lèvres desséchées. Soudain, après avoir suivi par la fenêtre arrière du taxi la silhouette d'un enfant mutilé qui traînait sa prothèse en même temps que sa misère, elle ne put retenir ce cri du cœur et s'exclama :

« La vache ! C'est pas possible ! Nom de Dieu ! Tout est moche, cassé, sale et y a que des noirs ! Partout, regarde ! Mais regarde donc ! »

Carine ne regardait rien d'autre que sa nouvelle amie. Elle songeait à une plaisanterie. Cependant, devant les yeux ballonnés et la bouche grande ouverte de Mylène, elle sut que ses quelques mots n'étaient que l'expression d'une naïveté qu'elle avait, déjà dans un passé récent, cru déceler. Soucieuse de ne pas se montrer trop ironique, d'un ton naturel, elle lui exprima son avis sur le sujet :

« Tu sais, je crois que tu vas être l'une des rares blondes dans la région où nous allons ! Il va falloir t'habituer très chère. Et vite fait. »

Carine destina son clin d'œil au rétroviseur intérieur.

Le chauffeur sourit.

Mylène s'habitua. Et démontra même des capacités d'adaptation qui dépassaient celles de Carine.

Lorsqu'elles arrivèrent à Kulmi, le dos de chacune revendiquait le droit de se plaindre. Ce dos broyé leur reprochait de ne pas s'être entraînée à cet exercice, avant. Les cervicales disaient que le

dos avait raison. Cinq heures de pistes caillouteuses, de traversées d'oueds, d'étendues de sable interminables les avaient littéralement pulvérisées. Les villageois qui les regardaient s'extraire du taxi de brousse avec la souplesse des pieux d'acacia, semblaient se demander si les fauteuils roulants étaient livrés par un véhicule suiveur. Quarante visages, noirs, enfin d'un noir clair parce que farinés de poussière, affichaient la perplexité. Puis, peu à peu, au fil des contorsions des visiteuses, les traits se détendirent. Enfin, surtout chez les enfants, les dents apparurent en un éclat simultanément formant autant de lunes sur fond de nuit, tandis que le blanc des yeux explosait. Ils avaient compris, ces mêmes étonnants, les raisons de telles distorsions. Et riaient en se tapant sur les cuisses, en sautant, en tournant, entourant le duo grabataire en une ronde improvisée. Un accueil si lumineux vous fait oublier la douleur, les inquiétudes et les réticences, Carine et Mylène entrèrent dans leur danse, un peu raides, mais tellement heureuses.

Une belle aventure débutait dans une Afrique où la joie et la sérénité avaient tendance à ne pas s'éterniser. Comme le chauffeur de taxi, qui reprit la piste aussitôt. Carine et Mylène allaient faire connaissance avec l'exotisme et une singulière idée du bonheur...

Chapitre 5

Mon bonheur à moi, je ne l'ai pas trouvé souvent durant ces sept premières années d'une vie pleine de chagrin en terre de Sienne. Mon erreur était, dans ma tête d'enfant, de croire que le bonheur existait quelque part autour de moi, et que comme le trésor enfoui dans le sable, il suffisait de consulter une carte et de le chercher. De creuser. De le déterrer pour l'emmener à l'abri dans une ancre connue de moi seul. Et d'en jouir. Égoïstement, d'en savourer chaque parcelle, même congrue. Mais non ce n'était qu'un concept inexact, un leurre. Je l'ai admis à coup d'échecs cruels et répétés. Le bonheur, dans un milieu tel que le mien, il ne fallait pas le chercher, mais le croiser ou l'inventer et l'identifier. D'ailleurs mon père exprimait souvent cette idée lorsqu'il sermonnait mon frère et mes sœurs qui se plaignaient sans cesse. Pour ce faire il reprenait à son compte l'apophtegme de Bernard Grasset : « *Le bonheur ne se cherche pas, donc ne se trouve pas, il n'est de le rencontrer et surtout de le reconnaître.* » Bref, l'imaginer ce bonheur à partir des indices que l'on décèle, à partir de simples soupçons que l'on nourrit sur l'existence de la joie à un âge où le rêve dicte sa loi. Avant mon entrée fracassante en cours préparatoire, je devais avoir cinq ans, les souvenirs, heureux comme les malheureux, n'ont pas eu place dans mon cerveau. Oui, avant cinq ans, rien. Sans doute existent-ils, mais l'inconscient et ses doigts crochus les garde avec avarice. D'ailleurs, je ne pense pas que ce soit là une mauvaise nouvelle. En revanche, cette première année

d'école, je m'en souviens très bien. L'institutrice avait l'âge des bâtiments à une décennie près. Martine quelque chose... Elle en avait aussi la masse, le volume, la même couleur grisâtre, l'odeur de chaux brûlée. Pas de chance, sa collègue, celle qui enseignait aux petits veinards de CE2, était un véritable pilier de la beauté coutainvillaise. Chacun son lot, eux la beauté, moi j'avais le pilier. Une colonne aussi chaleureuse que le marbre, aussi dure et veinée. Il émanait de cette femme monument une rigueur d'officier de la garde. Seulement chacun ici savait que Martine était brillante. Ne venait-elle pas de l'école catholique! Cela vous pose une femme à deux pas d'une cathédrale, et à trois d'un évêché. Combien de fils et de filles « de » lui devaient la maîtrise parfaite du calcul et de l'orthographe? Elle ne suivait pas les méthodes modernes et imposées par Mère Éducation Nationale, mais ses propres méthodes, les bonnes disait-on partout, puisqu'elles étaient efficaces. Et malheur à celui qui osait s'aventurer à sous-entendre qu'avec des enfants à pedigree avéré il n'y avait aucun mérite à réussir son enseignement, car outre sa rage, le maladroit s'exposait à la maxime guillotine habituelle : « C'est vrai qu'avec vous la tâche aurait été impossible. En matière d'intelligence vous démontrez qu'il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe. » Fin de non-recevoir, l'incompréhension en guise d'accusé de réception.

Il y avait seulement quelques années, Lise, Marc et Betty étaient passés entre ses mains, ses battoirs de mains, et, comme à chaque occasion depuis leur naissance, ils avaient fait montre d'une intelligence hors du commun. Évidence absolue, il et elles étaient hors norme. Premiers de la classe, les trois. Et de loin. Pour que madame, ah! ça me reviens... Croquevieille! Martine Croquevieille, le dise à mes géniteurs devant d'autres parents, il fallait que ce fût vrai. Il était là le drame de mon année à moi. Un patrimoine difficile à surpasser, à atteindre, voire à approcher. Un trimestre avait suffi à mon bourreau quotidien pour se rendre compte que j'avais un problème et même un « sérieux » problème. Mais ce n'est pas tout.

À la maison sévissait une autre femme, Nanou. Nathalie Nouvelle, de son nom de baptême, avait déjà, avec toutes les

prudences de rigueur, envisagé une hypothèse similaire lorsque ma mère s'inquiétait de certaines de mes réactions. Je n'étais pas loin, et la porte derrière laquelle j'étais posté n'était guère épaisse, et j'entendis ce dialogue feutré :

« Je ne sais pas madame Fontaine, François est là... et pas là, il semble ailleurs. Pas toujours, parfois. Il a comme des absences.

– Comment ça, des absences ?

– Et bien... par exemple... je lui explique quelque chose, pour les leçons, il m'écoute, et lorsque je lui demande s'il a compris, il me regarde avec ses grands yeux bleus et me demande de répéter. Pourtant il m'écoute vraiment. J'en suis certaine.

– C'est parce qu'il rêve.

– Oui, bien sûr, mais... mais ce n'est pas tout.

– Quoi encore ?

– Il ne joue pas.

– Hein ?

– Il ne joue pas, à rien. Ce n'est pourtant pas les jeux qui lui manquent. Ce n'est pas une salle de jeu qu'il a, c'est Jouet Club. Il préfère s'asseoir sur les marches du perron et regarder le ciel, ou les pins, ou je ne sais quoi d'autre. Il a ses propres visions votre fils. Même si les enfants des voisins jouent et crient dans le jardin, il ne réagit pas. Il devrait, comme son frère et ses sœurs le faisaient, aller se poster contre la haie histoire de chercher le contact, ou de simplement regarder, mais non. Le perron, le ciel, les arbres et son carnet de dessins sur les genoux.

– Il rêve je vous dis.

– Ou alors il entend mal.

– Il entend mal !

L'agacement montait et le ton devenait orageux. Catherine ne pouvait sereinement imaginer une once d'imperfection chez l'un ou l'autre de ses enfants.

– Ceci expliquerait qu'il se crée son m...

– Merci Nanou, je vais en parler à son père.

– Oui, je serais rassurée si vous le faisiez.

– Bon, j’ai vu que les étains étaient sortis, vous avez fini l’argenterie ? »

Voilà un sujet qui méritait l’attention. À défaut d’avoir un fils brillant, il y avait les aiguères, les hanaps et les trembleuses... à reluire.

Néanmoins, mon père fut mis au courant des inquiétudes des unes et des autres. Progressivement l’idée d’un problème d’audition avait fait son chemin dans l’esprit de Catherine. C’était assurément la tare la plus supportable pour elle, nettement moins culpabilisante qu’un trouble de la personnalité. Un petit défaut physique de rien du tout, genre dent de fourchette tordue – Guy Degrenne évidemment, dans une telle demeure –, qui ne la mettait pas en cause, elle. Rendez-vous fut pris chez un spécialiste ami de mon père. Il paraissait soulagé lorsqu’il annonça à ma mère : « Pas de souci, Cathy, il entendrait s’écouler les larmes des anges. » Il fut décidé qu’il était urgent de ne rien faire et de voir venir. Les semaines passèrent, les mois, jusqu’au jour où madame Croquevieille adressa un courrier privé, et amical.

Cette missive dormait dans l’un des tiroirs du bureau de mon père. Je l’ai trouvée sans la chercher, le jour de mes huit ans.

À monsieur et madame Fontaine,

Lors du premier trimestre je vous avez déjà fait part de mes remarques concernant François, votre fils cadet. J’avais cru déceler des difficultés concernant sa capacité à suivre le déroulement des séquences au même rythme que les autres enfants de son âge. Croyez que si je reviens vers vous aujourd’hui, c’est uniquement dans l’intérêt de François, et mes remarques ne revêtent aucun jugement de valeur. Les évaluations parlent d’elles même, et les résultats doivent vous décevoir et peut-être vous inquiéter. Vous avez, avec Lise, Marc et Betty, été accoutumés à des bulletins plus valorisants. En conseil d’école, la semaine passée, j’ai soumis le cas de François à mes collègues. Voyez-vous, monsieur, madame, toutes avaient remarqué son isolement dans la cour de récréation. Très peu de jeux, pas de copains, il reste la plupart du temps assis au pied du mur, à dessiner à l’aide du tranchant

d'un caillou, soit sur le mur lui-même, soit dans le creux de sa main. Dessiner quoi? Personne ne sait puisqu'il efface toute trace avant de rentrer. Chacune a bien essayé de savoir s'il se sentait exclus, s'il s'ennuyait, mais il a toujours répondu que tout allait bien et qu'il aimait la solitude. Que chez lui, c'était pareil.

Voyez-vous, je suis institutrice et non pédo-psychiatre, et je ne veux pas outrepasser cette fonction, mais il me paraît souhaitable que François rencontre un spécialiste du comportement de l'enfant. Amélie, ma jeune collègue du CE2, lors de sa formation, a été confrontée à certains troubles. Dyspraxie, dysphasie, dyslexie, etc. Un professionnel du développement de l'enfant pourrait assurément apporter son éclairage à la situation. L'intelligence de votre enfant est indiscutable, elle n'est pas en cause, il s'agit certainement d'un blocage minime que ce spécialiste pourrait lever. J'espère ne pas avoir, par ce courrier, engendrer de crainte inutile, mais il fallait que je vous livre mon sentiment sur les difficultés rencontrées par votre fils.

Je reste à votre disposition pour un rendez-vous à votre convenance.

Madame Martine Croquevieille.

Cette lettre ne présentait, le jour où je l'ai découverte, aucune surprise. Les mots de ma mère avaient trahi ses sentiments à mon sujet bien avant cette révélation. Sans être mis à l'index, j'étais malgré tout rangé sur une autre étagère. Des phrases du genre : « Descendez les enfants, François, à table! » ou bien : « Nous sommes allés marcher sur la plage, tous ensemble, avec François. » Une juxtaposition de mon joli prénom derrière une simple virgule, qui m'éloignait du centre et me menait vers le périmètre du cercle familial et affectif, peut-être même en dehors de ce périmètre.

Depuis un certain dimanche, je venais de prendre sept ans, j'avais eu confirmation de cette mise à l'écart pour cause d'incapacité à comprendre. J'étais, pour tous ceux de mon entourage, une énigme de taille. Enfin de petite taille, puisque si je refusais la plupart des contacts humains, je n'acceptais pas davantage de grandir. Cerveau bridé. Corps bloqué. Cœur anémié. Ma mère, lorsqu'elle y pensait, en était malade. Cette chute dans l'escalier, elle ne l'avait pas oubliée. Elle se disait : « et si... », mais elle n'y songeait pas souvent.



Mon père, lui, l'homme important, le chef de famille, était très occupé. Un chirurgien travaille beaucoup, se forme souvent, quand il n'écrit pas des articles. Mes sœurs trouvaient dommage que Nanou fût, à cause de moi, renvoyée. Elle Agaçait. Elle posait et se posait trop de questions sur moi. Quant à Marc, il aurait aimé que ses amis puissent venir à la maison. Seulement j'y étais, moi, dans cette maison et ma déficience surfait sur la vague des rumeurs, et commençait à hanter les esprits.

La honte montrait le bout de son nez crochu.



Chapitre 6

Kimya s'était démenée comme un diable pour arracher le livre des mains d'une autre fille, pourtant plus âgée, plus grande. Ses frères n'auraient pu l'aider, ils se battaient avec hargne pour défendre le leur.

À quatre pattes sous une table, Kimya tournait les pages avec avidité. Sans même en avoir conscience, elle produisait de légers gazouillis à chaque découverte. Des petits couinements de plaisirs incontrôlés qui l'auraient faite passer, dans d'autres conditions, pour une demeurée. Seulement, dans le tumulte qui régnait au cœur de la salle de classe aussi vaste qu'un préau, la déraison ne se cachait pas sous une table. Elle était partout, et notamment autour des deux femmes blanches qui tentaient, bras levés, fermeté forcée dans la voix, de réclamer un minimum d'attention et de calme. Mission quasiment impossible. Ils étaient soixante-dix à crier, courir, sauter, pleurer pour les plus jeunes, se battre et se rouler sur le sol de latérite pour les plus belliqueux. Soixante-dix diabolins pour deux institutrices improvisées et uniquement quatorze livres scolaires. Et un chef de village qui devait venir et qui n'arrivait toujours pas. Jusqu'à ce que retentisse :

« Tout le monde assis sur les bancs, tout de suite, où je ferme l'école avant qu'elle n'ait le temps d'ouvrir! »

Il était là. Démesuré et titanesque. Il tapait du poing contre le montant de porte. Herculéen, un sumo d'encre de chine, il emplissait

l'espace de la double porte d'entrée. Seule son ombre s'avavançait. Et quelle ombre! Mains croisées dans le dos, ventre en avant, Nelson Boldo constatait avec un plaisir bien enfoui l'efficacité de son intervention. Qui le connaissait aurait pu déceler l'éclaircie se cachant sous le tonnerre de sa vindicte. Mais nombreux étaient ceux qui n'avaient jamais eu affaire à lui. Au son de sa voix, au rythme de ses poings, chaque enfant se transformait en boule de billard percutée par la suivante jusqu'à ce que chacun eût trouvé, non pas son trou, mais sa place. Tous à l'exception de Kimya, bien à l'abri sous sa table, son trésor de papier dissimulé sous les fesses.

« Toi aussi là-bas l'outarde naine, sors de ton nid ! j'ai dit assis sur un banc, pas à terre. Allez, ces dames t'attendent. Et dépêche-toi, veux-tu petite ! »

À regret, et toujours à quatre pattes, Kimya sortit de son antre. Cherchant des yeux une place où s'asseoir, elle tomba sur la main de Carine qui lui indiquait le chemin à suivre pour atteindre le seul siège disponible : un vulgaire billot d'acacia tailladé posé dans un angle. La même main lui prit au passage, avec délicatesse, le livre qu'elle tenait serré contre son torse. Grimace, résistance, négation de la tête... Il fallut ces quelques mots susurrés dans le lacis de l'oreille pour que Kimya relâchât son étreinte avant d'aller s'asseoir.

« Laisse ma puce, je te le redonnerai à la fin de la journée. Laisse, je te le promets, et quand Carine promet, elle tient toujours parole. »

Nelson Boldo n'avait pas bougé un pied. Vu sa corpulence, on aurait pu s'attendre à le voir rouler lourdement dans l'allée et venir buter sur les deux femmes au pied du tableau noir. Le vacarme avait cédé la place au silence. Le ring au chœur d'une église. Les mouches comptaient les secondes. Elles seules bougeaient. De tête en tête, de lèvres en lèvres, se posant ici ou là sur les plaies, sur le mucus échappé des narines, les traînées de sel à l'angle des yeux, elles profitaient de l'inertie ambiante. Jugeant que l'assistance était prête à écouter, Nelson jeta un « bon ! » tonitruant avant de mettre en branle l'ensemble de son anatomie. Il ne roulait pas. Les têtes suivaient sa silhouette en un ensemble parfait. Ses pas se voulaient mesurés,



ses yeux empreints d'une gravité relevée d'un zeste de malice bien dissimulée. Arrivé en face de Mylène et de Carine, il distribua à chacune un clin d'œil, avant de se retourner prestement.

« Bon! » un premier coup de fusil. « Bon! » une autre salve. « Bon Bon Bon! » une rafale. Avec le sérieux requis par l'intensité de son discours, il présenta Carine, puis Mylène, les raisons hautement philosophiques qui les menaient sur leur terre africaine, le don de soi, l'amour du prochain, un profond désir de paix, et le meilleur chemin pour atteindre cet Eldorado légitime : l'éducation et l'instruction. Seule sa voix saturait l'espace entre les murs de planches mal équarries jointées à la paille. Et les mouches, toujours les mouches. Elles vrombissaient avant sa venue et ne comptaient pas s'arrêter de si tôt.

Ce n'est que lorsqu'il indiqua du doigt les cartons protégeant les livres d'une cupidité qui se reflétait dans chacun des regards, que les fesses recommencèrent à s'agiter. Les épaules à osciller. Les têtes à tourner sur leur axe. Puis les lèvres. Quatorze livres scolaires seulement, quelques romans jeunesse récupérés chez un libraire solidaire auxquels il fallait ajouter une soixantaine de livrets d'exercices, quatre-vingts cahiers de brouillons, des stylos, des crayons de couleur, une dizaine d'ardoises, des boîtes de craies. Le tout dans trois cartons échappés de justesse à l'éventration tant l'impatience des enfants débordait.

Durant la présentation de Nelson, Carine et Mylène, mouchoir en mains pour éviter de finir noyée dans leur propre transpiration, observaient les attitudes et les visages des dizaines d'enfants présents. Les plus jeunes, les plus esquinés par la vie, par la guerre et la faim, accaparaient toute leur attention. Mylène se perdait à tout voir. Carine non. Malgré elle, un visage l'attirait par sa singularité. Carine ne parvenait pas à quitter durablement cette petite posée sur son embryon d'arbre, dans l'angle de la pièce. Kimya, mais elle ne connaissait pas encore son prénom, la captivait déjà. Sa jeunesse, ses joues rebondies, sa fraîcheur relative, son air renfrogné et sa manière de regard lui laissaient entendre qu'elle devait avoir un sacré tempérament. Elle respirait l'envie. L'envie d'en découdre. Avec



quoi ? Avec qui ? Contre Quoi ? Contre qui ? Oh ! ce n'étaient pas les empêcheurs de vivre qui manquaient dans la région de Khiwisha. « Debout les enfants ! » L'ordre claqua, faisant sursauter les institutrices égarées dans leur étude, suivi de la mise au garde-à-vous d'une armée de gamins multicolores.

« Carine, que voilà, et Mylène, ici, vont maintenant vous expliquer comment la nouvelle école fonctionnera durant les dix semaines à venir. Je ne serai pas loin. Kulmi n'est qu'à trente minutes en 4x4. D'ailleurs, je passerai vous voir chaque jour. Je visiterai également vos parents, pour ceux qui ont encore de la famille dans l'un des quatre villages. Les convaincre de la nécessité de vous rendre chaque jour à l'école du village, c'est mon *job*. Le travail aux champs, la corvée d'eau, c'est leur problème, pas le vôtre. Ne vous inquiétez pas pour ça. Ils comprendront. Oui, enfin j'espère que oui. »

Nelson Boldo marqua un temps d'arrêt et se passa la main sur le dôme de son crâne luisant de sueur comme s'il doutait de sa dernière remarque. Puis, il reprit :

« Un repas assuré chaque jour pour ses enfants, ça ne se refuse pas. Le Zaïre est cruel aujourd'hui. Ici, on vous apporte de quoi résister. Nourriture pour le ventre, nourriture pour l'esprit, c'est ainsi qu'on digère la liberté. »

À nouveau une pause, cependant, pas de place au doute. Cet homme montgolfière était satisfait de la phrase qu'il venait de déclamer sur un ton professoral. Le coup d'œil jeté à Mylène ne soulignait pas autre chose que cet orgueil.

« Je reste au village aujourd'hui. Je dois m'assurer que vos maîtresses seront logées le plus correctement possible, alors gare si j'entends l'écho de ce qui s'est passé tout à l'heure. Clic clac, fermeture de l'école, compris ?

Seules les mouchent répondirent.

– Je n'ai rien entendu, c'est bien compris ?

– Oui monsieur. »

Il ne pleuvait plus depuis le début de l'après-midi. Devant le bâtiment abritant la salle de classe, une étendue grande comme un



terrain de football jouait les cours de récréation. Cinq ou six arbres tamisaient avec une efficacité toute relative les flèches que le soleil décochait sur les petits corps qui s'agitaient derrière un ballon dégonflé. Sous l'un d'entre eux, une espèce d'albizzia rachitique et tourmenté, pour ne pas dire tordu, Carine et Mylène s'éventaient comme elles pouvaient. Les livres avaient aussi ce rôle. Elles s'aéraient, surveillaient, et, au début du moins, s'élançaient dès que l'un ou l'autre des footballeurs en herbe chutait violemment, blessé à mort étant donné l'absence de pleurs et de cris. Elles s'essoufflèrent avant eux. Et apprirent que pour qu'un petit africain tombât et se mît à pleurer, c'est qu'il avait pris une balle ou un coup de machette, ou qu'il se tenait à côté d'une mère, d'un père ou d'un être cher lui-même mortellement blessé.

Bien que les filles se montrassent, à l'égal des garçons, de ferventes et téméraires joueuses de ballon rond, Kimya et une de ses amies restaient en retrait. L'une boudait. L'autre consolait. Ne pas avoir eu l'autorisation de prendre le livre durant la pause, lui avait fait monter le carmin aux joues. Ayana essayait de lui faire accepter l'inadmissible. À dix ans, deux de plus que son amie, elle se disait raisonnable. Elle argumentait et n'avait pas le sentiment de se battre contre des moulins, surtout que les moulins en Afrique... Kimya ne répondait pas. Mur elle était, mur elle serait tant qu'elle n'aurait pas récupéré son cher livre.

Sous l'albizzia Carine observait la scène. Elle entendait le gazouillis des voix sans déceler le sens des phrases. Ne lui restait plus qu'à interpréter les gestes que Ayana dispensait. Elle n'était pas avare en paraboles et pantomimes. Belles. Rigolotes. Deux qualificatifs qui lui venaient à l'esprit. Et aux lèvres lorsqu'elle s'adressa à sa voisine :

« Tu as vu Mylène, la petite Kimya et son amie assises en tailleur. Comme elles sont jolies toutes les deux !

– On dirait des petits bouts de femmes. Je veux dire... des femmes en miniatures.

– C'est la dureté de la vie qui les fait grandir trop vite.



– Oui, c’est vrai. Enfance gommée. Adolescence bradée. Mort souvent prématurée, alors hop hop hop ! pas de temps à perdre, vite, devenir mature et assurer un avenir.

– Meilleur ?

– La question serait plutôt : ici ? »

L’après-midi s’écoula dans la moiteur, mais aussi dans la quiétude puisque rien ne vint troubler la prise en mains de cette salle de classe démesurée. Singulière ambiance, dans un lieu surprenant. Le temps passa vite.

Le soleil disparaissait derrière les acacias tandis que Carine et Mylène se glissaient sous la moustiquaire. Un roi soleil, vaniteux comme nulle part au monde. Au plus profond de cette Afrique centrale, il ne pouvait, ni ne savait, tirer sa révérence sans éclabousser les hommes et les bêtes de ses ocres jaunes et rouges, de ses vermillons acoquinés de carmins eux-mêmes relevés de cinabre. La palette des meilleurs peintres impressionnistes ou fauves ne pourraient suffire à reproduire l’œuvre gourmande que deux institutrices, harassées par une journée d’étuve, s’étaient partagées en silence, au seuil de leur case. Où que l’on portât son regard, fût-il fatigué, irradié par une sur-exposition, le grand incendie inondait les cieux de ses flammes kaléidoscopiques.

Le feu tombait.

La chaleur montait.

De leur croisement naissait, en une communion divine, une brume diaphane et l’éclosion des bêtes de la nuit. Le grand réveil d’une faune secrète, de tout ce qui marchait, sautait, courait, volait ou rampait, pendant que s’endormaient celles qui, et il valait mieux pour elles qu’il en fût ainsi, dormaient du sommeil des justes.

Chapitre 7

Mon enfance passait comme la couleur lilas de mon pull élimé, lentement. Elle s'affadissait, elle s'effiloçait. Sans accrocs visibles, je me détricotais chaque jour un peu plus. Et personne ne s'en souciait.

À l'exception de Câlinou, notre chat gris souris, je ne sais pas si j'étais digne de tendresse dans cette villa de fous accaparés par leur nombril surdimensionné. À charge de revanche car, à part moi, personne ne répondait présent pour lui dispenser la moindre attention, une simple caresse. Tendresse, attention, caresses, mes parents ne semblaient pas équipés, quant à mon frère et mes sœurs, le sens même de ces mots présentait un petit quelque chose de sibyllin. Nanou n'était plus là, licenciée pour cause de trop grand intérêt porté à ma petite personne. Il n'y avait que Câlinou pour jouer avec les fils qui se détachaient de moi.

Et cette pauvre bête n'avait droit qu'au jardin.

Un beau jardin, certes, la mer léçait sa limite ouest en apportant sa touche d'exotisme, mais un petit jardin, peuplé de pins sylvestres et de trois herbes de pampa, le tout ceint entre des murs végétaux de fusains anorexiques. Mais peu importait l'écrin. Cet exil obligé tombait bien, je ne me plaisais que dans ce rectangle d'herbe grillée par les embruns, avec mon chat. Nous en passions des heures, lui à chasser d'inoffensives musaraignes ou de redoutables mulots, moi à scruter le ciel et ses sculptures cotonneuses mouvantes que

d'aucuns appellent des nuages. Des nuages! il faut vraiment manquer d'imagination pour considérer des ours polaires, des lapins, des visages au nez crochu, comme de vulgaires nuées volages. Revenons à mon vieux chat. Chaque fois qu'il se montrait bon chasseur dans cette brousse rase, il me déposait aux pieds cette boule velue de quelques centimètres élevée, par ses miaulements intempestifs et la danse de sa queue, au rang de trophée de chasse royale. Je le comprenais mieux que les humains. Peut-être parce que nous avons le même âge. Neuf ans tous les deux, le jour où l'accident est arrivé. Nous avons été récupérés, moi en mai, lui en juillet, j'étais donc l'aîné. Au début, il était roi. Un roi félin, un peu lion. La maison lui était ouverte, de la cave à vin au premier, au second, jusqu'au grenier. À cette époque il s'appelait Oxy, une idée de de mon neurochirurgien de père qui, après la morsure affligée à la main droite de ma mère, avait déclamé à la mode académique : « On l'appellera Oxy puisque Oxy mord. » Oxy, donc, était chez lui partout dans la maison. Puis, les cris de ma sœur, la grande, ont fait descendre son territoire de deux étages. Plus de second, plus de grenier. Merci Lise. En y repensant, la griffure qu'elle arborait sur la main quelques jours après sa victoire, elle la méritait bien. Ma mère scella son sort une semaine plus tard. Oxy en haut c'était grand risque lors des montées de marches pour ses collants pure soie, ses rideaux, ses tentures murales. Ne lui restaient plus que la cave et le rez-de-chaussée, quand le reste de la famille tolérait ses incessants allers et retours gamelle porte d'entrée.

Lorsque Nanou fut renvoyée, elle était la seule à supporter la présence du chat, ma mère organisa un casting pour recruter une nouvelle gouvernante. Pour Oxy, qui devint Câlinou à cette période, ce fut terrible. L'élue s'appelait madame Perrier. Elle répondait exactement aux critères de l'exigeante Catherine Fontaine et de son mari absent les trois quarts du temps. Expérience solide avec des enfants, bonne cuisinière, sans être maniaque une adepte de la déesse propreté, une intendante hors paire, bref, la parfaite gouvernante habillée comme une gouvernante. Et, cerise sur le gâteau, une femme sans grâce et sans âge bien éloignée du sexe symbole. Cathy

n'aurait jamais supporté une femme qui lui fît de l'ombre et dans le cas présent elle se réjouissait de la comparaison. La somme de ces atouts se prénommaient Claudine, Claudine Perrier. Une femme rigide, froide, sèche, plus armoire normande que gracile bonbonnière. Une militaire surveillante en chef mutée d'un goulag en Sibérie profonde. Câlinou fut donc condamné sans jugement. « Oust! du balai! » L'expression existe, mais l'objet aussi et Claudine joignait souvent le geste à la parole. Seulement, moi je sais, parce que personne au monde ne connaît mieux son chat, que dans sa manière de regard, Câlinou lui réservait des caresses toutes félines, griffes sorties. Poussé par les poils du balai, il ne courait pas mais slalomait, puis il s'arrêtait au bout de quelques ondulations et s'asseyait sur sa queue. Tournant le dos à l'outil et au mercenaire qui le tenait, il inclinait simplement sa petite tête en triangle et fixait de ses fentes noires sur fond jaune le visage qui grimaçait en criant « sale bête! hors d'ici! » J'aurais dû sourire en pensant « tu vas voir vieux cheval, tu ne perds rien pour attendre », mais non, j'étais triste pour mon chat.

Puis vint l'accident. Terrible. Claudine Perrier officiait à la bonne marche de la maison depuis quatre mois lorsque ma mère a tenté de me tuer. Sans préméditation, mais malgré tout...

Chassés de la cuisine pour cause de serpillière belliqueuse, Câlinou et moi nous sommes réfugiés dans le jardin. Il était énervé. Agacé parce que la gamelle était, elle, demeurée dans la cuisine, mon chat partit dans une série de sprints endiablés. Il sautait sur les troncs des résineux, restait un court instant griffes plantées dans l'écorce, se laissait tomber pour repartir de plus belle en direction des *gynerium* (herbes de pampas). Un bond, et les feuilles coupantes le recouvraient. Moi, je riais. À m'étouffer. Comme il était drôle! Il bondissait, courait et dérapait dans les graviers, miaulait, et repartait dans ses délires de chat. Je riais toujours. Jusqu'au moment où l'une de ses facéties l'emmena plus haut que de coutume, sur la gouttière de notre dépendance servant de garage à la Jaguar coupée de ma mère. Et là je ne riais plus du tout. Jamais je ne l'avais vu dans une position aussi périlleuse. Bien décidé à lui porter assistance, je plaçai

l'échelle contre le mur et entamai l'escalade. Barreau après barreau, mains coulissant sur les montants, j'étais prudent. Lui, le poltron tout en poil de presque dix ans, miaulait comme un chaton apeuré en promenant sa terreur d'un bout à l'autre du zinc. Un mètre déjà. Ça allait. Une stabilité toute relative, mais cela tenait. Deux mètres, un regard entre mes jambes, fini. Mes pieds paraissaient ne pas vouloir aller plus haut. Les mains oui, les pieds non. Guère aisé d'atteindre une gouttière dans de telles dispositions. Je n'eus pas le temps de me poser davantage de questions. J'entendis, dans l'ordre et l'épouvante, le crissement des graviers sur le côté du bâtiment, le couinement des freins, un choc métallique, et ressentit l'échelle qui s'ébranle et s'écarte, qui m'échappe des mains, des pieds, une vrille, un second choc de la tête contre une vitre, et plus rien. C'est dur une jaguar. C'est dur d'avoir pour mère une inadaptée. Un long et profond sommeil sans rêve ni cauchemar, sans douleur, sans réminiscence qui aurait pu un jour revenir me chatouiller l'esprit. Que du noir sans fond.

Pendant cette mise entre parenthèses thérapeutiques à la clinique, l'affolement général occupa les membres de ma chère famille. Après les « mon Dieu je l'ai tué », « mais non ma chérie », « maman ce n'est pas de ta faute » (comme si c'était de la mienne), « j'ai tué mon propre fils », « puisque je te dis qu'il va s'en sortir » et les prières poussiéreuses retrouvées dans l'urgence à servir, le calme et l'espoir revinrent progressivement. Chaque jour l'un ou l'autre venait à mon chevet, en chambre de réanimation. Dans le coma où je m'enlissais, je ne perçus rien de leurs visites quotidiennes. Ou peut-être... oui... oui en y pensant, comme des sensations sur le dôme de la main jusque sur les phalanges, longtemps après cet événement.

Les jours passaient, on m'attendait. Et je ne faisais aucun effort pour revenir à la vraie vie. Plusieurs années plus tard je me suis demandé s'ils ne méritaient pas cette dose d'angoisse qui n'avait rien d'homéopathique. On m'aimait, la preuve cette contrition qui les menait toutes et tous dans cette salle aseptisée, mais on m'aimait mal, donc, c'était bien fait pour eux. Fut-ce pour cette raison que je

pris dix longues journées pour renaître à la conscience ? Mystère. Le cerveau fait ce qu'il veut et les neurologues font ce qu'ils peuvent pour croire qu'ils exercent un quelconque pouvoir sur cette masse molle. Donc, au bout de dix journées d'un coma abyssal, j'ai refait surface. Tel un plongeur de grands fonds qui remonte par palier, je ménageais mon retour. Quelques instants de semi-conscience, avant de sombrer à nouveau. Chacune de mes émergences se déroulait alors que j'avais les yeux clos. Pourtant, mon esprit s'éveillait. Pour d'éventuels visiteurs j'étais toujours ce légume tiède en attente du micro-onde. Mais moi, je le savais, j'arrivais. C'est ce qui explique la scène qui fut à l'origine d'un bouleversement inimaginable dans la façon dont j'allais désormais conduire ma jeune vie. Cet épisode avait eu lieu le lendemain de mes premiers atterrissements. Un légume n'ayant pas d'oreille, mes parents se laissèrent aller à quelques confidences au pied du caddy... enfin au pied de mon lit. Cathy, ma mère, parlait à voix basse. Des infirmières allaient et venaient dans la coutumière cacophonie de couloirs. Mais que j'entende, moi, elle ne l'envisagea pas une seconde. Voici les tirades imprimées à jamais dans mon esprit :

« ... a dit que des signes cliniques permettaient de croire à une sortie de coma dans un délai raisonnable. Tu vois Philippe, ceci devrait me rassurer, mais non. Ce n'est pas que je mette en doute ce neurochirurgien... comment se nomme-t-il déjà ?

– Foster ? C'est l'un des meilleur neuro de France, tu peux accorder ton crédit à...

– Je sais. C'est l'état dans lequel on va retrouver notre fils qui me met dans une angoisse pareille. Dix jours de coma, tu es bien placé pour savoir que François risque de présenter des séquelles énormes.

– On ne peut rien dire, Catherine, rien. Tant qu'il n'aura pas repris conscience.

– Oui.

– Il faut espérer. Nous n'avons rien d'autre à faire que d'espérer... mon père marqua une pause et termina son propos... et prier. »



Dans ma demi-conscience, je n'avais pas d'effort à produire pour garder les yeux fermés, j'étais encore trop loin. En revanche, mes oreilles fonctionnaient à merveille, et mon esprit attrapait les mots au travers de la brume qui m'habitait. Sur le moment, leur sens m'échappait. Je ressentais malgré tout l'importance qu'il y avait à stocker ces mots dans l'un de mes tiroirs secrets. Après un silence de quelques minutes et de surprenantes caresses sur le bras, Cathy retrouva l'inquiétude qu'elle avait un instant quittée.

« Et si... je veux dire... s'il ne retrouve pas ses capacités intellectuelles, qu'allons nous devenir ? »

La réponse à cette question qui n'en demandait pas, de réponse, ne venait pas. J'imagine mon père, haussant les épaules et hochant la tête. La suite du monologue fut terrible pour mon avenir. Beaucoup plus lourd de conséquences que la chute qui m'avait conduit dans cette pièce.

– Déjà qu'avant sa chute il avait, comment dire ?

– Des lacunes. C'est le terme que tu cherches Cathy ? Des lacunes ?

– Lacunes, troubles, inaptitudes, osons le mot, des déficiences qui l'ont privé d'une scolarité normale. Ne me regarde pas comme ça ! Je ne suis pas un diable. On en a déjà parlé cent fois. Comparé à Lise, Marc et Betty, François a accumulé les échecs. Du CP au CM1, catastrophe sur catastrophe. Et rien de ce que nous avons entrepris ne s'est soldé par de quelconques progrès. Psychologue scolaire, pédo-psychiatre, orthophoniste, pas un n'a pu ni su dénouer l'embrouillamini de son esprit. Ni même nous expliquer l'origine du nœud.

– N'exagère pas. François n'est pas en avance, je te l'accorde, mais ce n'est pas un demeuré notre fils. Quoi ? Il sait lire, écrire, compter ! Évidemment tu le compares sans arrêt à Lise, Marc et Betty. Crois-moi, là, c'est une belle erreur. Chaque enfant est différent.

– Lui plus que d'autres. Et moi je sais d'où ça vient.

– Ah non ! Non, tu ne vas pas recommencer. Je suis neurologue, tu te souviens ? Si j'ai choisi Foster c'est parce que je le place au-dessus de la mêlée, mais comme lui, j'analyse la situation. Je t'ai dit



à maintes reprises que la chute dans l'escalier pendant ta grossesse n'avait rien à voir avec les « troubles » que tu imagines. Les tests, les examens, tout a été fait dès la naissance de François. Tout. Il n'y avait aucune lésion cérébrale, aucun traumatisme sérieux décelable. Alors s'il te plaît, cesse de délirer. »

La main de ma mère se fit plus lourde et insistante. Ses doigts jouaient aux montagnes russes en suivant les petites bosses que forment mes phalanges. Je monte, je redescends, j'escalade la suivante... Par ce cheminement peut-être revivait-elle son aventure ventre en avant. Je monte, je descends... Ou l'accident qui m'avait conduit entre ces murs blancs, et elle au cœur des tourments. Je monte je descends... Une chose me paraissait évidente, les ondes qu'elle m'envoyait par cette caresse inquiète irradiaient jusqu'au plus profond de moi. Impression d'autant plus intense que ni elle ni lui ne parlaient durant ce moment. Je n'entendais plus que les bip bip bip et les tut tut tut, des appareils gardiens de ma jeune vie. Une suspension qui dura le temps d'un vol de feuille arrachée par le vent, car la porte s'ouvrit en couinant.

« Madame Fontaine, cher confrère, bonjour. Vous voyez, les signes sont bons. Il revient parmi nous votre fils. C'est une question de jours maintenant, d'heures peut-être.

– Merci Jacques. Mon père avait troqué le ton chaud de l'amour protecteur pour l'accent de professeur émérite en séminaire. J'essayais de rassurer Catherine justement. Il y a du travail.

– Oui, naturellement. Il est normal qu'elle s'inquiète. Là encore, changement de ton. Après l'eau chaude, l'eau tiède et boueuse. Oui, François va se réveiller. Ce n'est pas à vous que je vais apprendre que dix ou douze jours de coma profond vont laisser des séquelles. Lesquelles? Quelles fonctions seront touchées? Pour combien de temps? Autant de questions prématurées. Vous comprenez, madame? Philippe a dû vous prévenir, il connaît les risques inhérents à ce type de situation.

Aucune réponse, ni de l'un, ni de l'autre. Je suppose qu'ils pesaient les mots. Ou filtraient la boue.



– Mais bon, il est encore trop tôt pour émettre des hypothèses. Dans deux ou trois jours nous en saurons davantage. Voilà, je vous laisse et surtout...

– Monsieur Foster. Pardonnez-moi, je... si... Enfin dans le cas où il y...

– Allez-y Madame Fontaine, posez vos questions sans hésiter, nous tenterons d'apporter nos réponses.

– Bien. Vous savez mon mari... enfin, peut-être qu'il veut me protéger, n'est-ce pas? Bref, quels sont les risques réels? Risques physiques et psychologiques? En vérité. Se peut-il qu'il demeure dans un état de... enfin qu'il ne puisse plus... euh du tout se...

– Le risque est connu de tous les neurochirurgiens. N'est-ce pas Philippe? Je peux uniquement vous décrire son étendue. Soit, et c'est une hypothèse qui n'est pas seulement destinée à vous faire plaisir puisqu'elle est fondée et démontrée dans de nombreux cas, il n'y aura que très peu de conséquences. C'est-à-dire que quelques mois suffiront à gommer d'éventuels troubles fonctionnels. Soit votre petit François présentera de réels dysfonctionnements d'ordre psychologiques et moteurs. Dans ce cas, il peut rester handicapé lourdement.

– Un légume!

– Attendez, je n'ai pas dit cela. Je doute que François soit concerné par ce risque. Traumatisme très localisé, pas de zones sans privation durable d'irrigation, pression sanguine en augmentation mais dans une mesure acceptable... Non, je pense que ce n'est pas le scénario, Dieu merci, qu'il nous faut envisager pour l'instant.

– Quoi alors?

Toujours le poids des mots. La lourdeur de leur sens pour les esprits de mes parents, la difficulté pour Jacques Foster, neurochirurgien et ami de surcroît, à laisser s'échapper ces mots.

– En toute franchise, je pense que François n'aura que de légères séquelles. Rattrapables avec une rééducation fonctionnelle. C'est mon avis. Avec toutes les réserves de circonstance.

– Par exemple?





– Des difficultés à retrouver la parole, son identité, une amnésie passagère, des pertes de sensibilité au niveau des membres, des doigts, des insomnies, des migraines... enfin autant de conséquences trouvant à notre époque des solutions à plus ou moins long terme.

– J’aimerais partager votre optimisme, Docteur.

– Que voulez-vous ? J’ai pour m’aider mes connaissances professionnelles, et non, comme vous, l’affection toute maternelle qui fait craindre le pire. Ayez confiance. Philippe, Madame Fontaine, à demain ! si de bonnes nouvelles ne nous rassemblent pas d’ici là. »

Une porte qui étouffe son cri. Une toux réflexe de mon père accompagnée par le renflement humide, et inhabituel de ma mère. Puis, avant de me quitter, et cette sensation est restée imprimée de façon si précise comme le crayon à papier sous l’aquarelle, Catherine Fontaine, cette mère refusée depuis le départ de notre histoire commune, dépose un baiser sur mon front, juste sous le liseré du bandage. Je suis certain que j’ai du rouge, vermillon ? Écarlate ? Carmin ?

Ils Partent.

Ils sont partis.

Je n’ai pas la force d’ouvrir les yeux. Je ne les ai pas ouverts depuis dix jours. Je ne sais même pas si je le désire. Je ne suis pas là, pas encore, plus là-bas non plus, je suis en route. Je sens, dans la ouate qui me séquestre le cerveau, que se profile une vie nouvelle.

Ce dialogue volé m’a tant appris.





Chapitre 8

L'Afrique est un fruit succulent qui invite ou invite ses propres vers pour, de l'intérieur et sans conscience, dévorer sa pulpe. Tantôt fruit frais et charnu, tantôt fruit sec, elle se gorge de soleil et d'eau. Seulement, baie, drupe ou akène, au fil du temps et des cueillettes – de la colonisation par exemple ou de l'exploitation industrielle –, elle se gangrène et s'abandonne aux parasites qui l'épuisent en voulant la sauver. Le parasite n'est pas mauvais, en soi. Il veut juste, comme tout parasite digne de ce nom, survivre et surtout, oui surtout, ne pas tuer l'hôte sans lequel il n'est rien. Parce que les pyrales vivent dans ce fruit Afrique. Les bombyx, les tordeuses, les noctuelles, les mineuses sont nées sur ses plateaux, dans ses déserts, au cœur des forêts. Le danger n'est pas ailleurs que dans le fruit. Certes, comme dans tout écosystème, les aides existent, et quand je dis aides, je pense à complicités, mais le mal est déjà présent au cœur des nations d'Afrique, ne reste plus qu'à l'encourager.

Parfois, l'événement peut paraître anecdotique tant il est rare, un homme extérieur à ce continent, une femme, un groupe, vient armé de sa seule générosité pour, sinon soigner le fruit, du moins ralentir sa décomposition. Parmi ces auxiliaires, chez les plus enragés, certains pensent même le sauver afin de semer un jour futur les indispensables graines.

Kimya était l'une de ces graines, Obengo, Esengo, Ayana en étaient d'autres. Carine et Mylène les institutrices d'occasion



jouaient les jardinières avec si peu d'outils qu'il leur fallait bien du courage, et de la foi à revendre, pour éviter de se casser les ongles sur cette terre souvent ingrate. Depuis qu'elles avaient posé la pointe du pied sur le tarmac de l'aéroport de Kinshasa, six semaines s'étaient écoulées. Quarante-deux journées, courtes et longues à la fois. Et à l'issue de ces six semaines élastiques, les deux jeunes femmes se sentaient noires. Pas de couleur noire, bien que leur teint fût devenu plus brou de noix que lait de chèvre, mais noire dans l'âme. Elles ne connaissaient pas ce fruit Afrique, ou si peu avant d'y atterrir, et en quelques jours seulement elles se retrouvaient dans son derme, dans sa chair, buvant sa sève, mangeant son sucre. Si ce n'est pas adopter un pays que de se sentir atome ou molécule organique de son fruit...

Après les quelques jours délicats de l'adaptation en terre inconnue, avec l'aide de Nelson Boldo, « le gros bonhomme » comme se plaisait à l'appeler Mylène, les deux femmes tissèrent des liens ténus avec les enfants des villages voisins. Quatre villages au début, cinq, puis six. La rumeur se propageait avec célérité le long des rivières, à croire qu'elle les descendait en pirogue. Résultat visible et plus encore audible : la naissance d'un mortier solide prêt à construire des cathédrales, enfin des églises ou des chapelles. Ou des mosquées, des minarets. Bref, un endroit où l'on s'élève.

Par chance, et il en fallait dans ces contrées, et à cette période de déstabilisation générale, les parasites, les prédateurs, nous dirons les ennemis de tous bords, leur accordèrent ce temps nécessaire à la confiance. Un calme étonnant. Les villageois de cette région du Kivu, et leur propension à interpréter les signes, commençaient à dire que les femmes blanches arrivées il y a peu amenaient la chance dans leurs valises. De grosses valises ventruées emplies de rêves à vivre. Alors, on leur envoyait les enfants, de loin. Une heure de marche sur des pistes hasardeuses ne leur faisait pas peur. Si. Il faut remettre la vérité à sa juste place : la peur les accompagnait, mais ils venaient malgré cette garce qui fait si souvent reculer et se présentaient à l'heure devant le bâtiment de planches. S'ils venaient c'était que la Chance, les jeunes zairois l'écrivaient avec une majuscule, elle signi-



fiait la paix. Paix rimait avec joie. Et dans la joie, ici comme dans chaque pays au monde, on chantait, priait, riait et apprenait.

Pour le bon fonctionnement de l'école, Carine et Mylène avaient divisé le groupe de quatre-vingt-deux enfants. L'hétérogénéité des jeunes aurait fait grimper bien des instituteurs européens aux arbres. Ici, à huit cents kilomètres de la capitale, des arbres il y en avait peu. Heureusement, rares étaient ceux qui ne parlaient pas du tout le français. Quelques autres ne connaissaient pas l'alphabet. D'autres encore reconnaissaient les lettres sans pour autant être capables de former des mots ou de les déchiffrer. Mylène se chargea de ce groupe de « toutàfaire », tels qu'elles les avaient surnommés, et de « totafé » tels qu'ils le prononçaient eux-mêmes. Carine s'occupait du reste du groupe, soit cinquante têtes bien ensemencées par l'instituteur qui officiait avant de croiser une machette aussi longue que l'enfant qui la portait. Parmi ces cinquante poussins de brousse s'ébattaient Ayana, Edouard, Nelson junior, Alisha, Kimya et ses frères... La fièvre les habitait. Une fièvre contagieuse. Apprendre le français, l'écrire, le lire surtout parce qu'il y avait, dans les valises des institutrices, en complément d'une humanité incommensurable, des livres, des cahiers et des cartes. Toutes sortes de cartes. L'Afrique, l'Europe, l'Amérique, et plusieurs mappemondes aux couleurs universelles alliant le vert, le miel et le bleu. Des couleurs qui donnaient au noir des pupilles l'éclat d'une obsidienne. Quant à l'ivoire des dents des enfants, on ne voyait que lui dans la contemplation. La seule difficulté que rencontrait Carine résidait dans la maigreur de son stock de livres. Beaux, imagés, intéressants, adaptés, ils l'étaient. Mais quatorze livres pour cinquante paires d'yeux avides et autant de petits cœurs palpitants, c'était réellement insuffisant. Cette carence se révélait un prétexte aux chamailleries, aux sentiments d'iniquité, à la jalousie. À ce sentiment d'injustice pour l'attribution des livres s'ajoutait celui, fort légitime, d'une rancœur face au favoritisme inadmissible et difficilement avoué par celle qui refusait, au début, de plaider coupable : Carine ! Carine, Kimya. Kimya, Carine. Au commencement, déjà, les dés étaient pipés, les cartes faussées. Atout cœur dès le premier regard et dans les deux sens. Au fil des

jours, à coup de sourires, de grimaces, d'éclats de rires, de gestes affectueux, de confidences, sans le vouloir, Carine se rapprocha de cette fleur issue des hauts-plateaux. Ce n'était pas la plus triste des enfants, pas la plus esquinée, la pitié n'avait rien à voir avec ce débordement de tendresse. Père assassiné, mais Kimya avait encore sa mère. Une femme robuste et courageuse qui passait tôt le matin, en allant cultiver son lopin de terre près de la rivière, qui déposait sa fille et ses fils devant la case de Carine, et repassait l'embrasser à l'heure où le feu du ciel faisait fondre les peintures des maisons. Le soir, à la fraîche, elle repartait houe en main, assurant de l'autre l'équilibre d'un panier de graminées tressées posé sur le dôme de la tête. Un panier lourd du linge de maison qu'elle allait laver dans la Kumi. Fièrre, vive, belle. Kimya avait de qui tenir, et promettait déjà, avec son corps de liane souple et volubile, son port de princesse juvénile, un esthétisme solide répondant aux lois du patrimoine génétique. Que ce fût le matin ou le soir, elle et ses frères attendaient, seuls devant la case de Carine, les autres enfants ayant rejoint les clans familiaux dès la fin de la classe, que leur mère passât les prendre. Et que ce fût le matin ou le soir, la même chanson avertissait de son apparition prochaine. Car elle chantait, la maman tantôt rouge, tantôt verte et cuivre, tantôt dorée. Toujours, et auréolée d'une grâce rare. Une complainte dans un dialecte oublié depuis longtemps, l'une des quelque deux cents langues dont certaines ne comptaient que quelques dizaines de locuteurs. Riche en A, ce chant racontait la pêche au filet dans le Tanganyika, riche en O, le transport des minerais sur le puissant Congo, riche en harmonies, il prévenait de son arrivée et charmait en même temps. Carine et Mylène s'étaient accoutumées à ce rituel quotidien, pourtant, elles ne se lassaient jamais de l'entendre et sentaient alors des effluves de café, de palme et de coton envahir l'esplanade entière. Et le sourire instantané des enfants.

Et quel sourire! Kimya resplendissait. Le sourire d'ange de celle qui savait le privilège qu'on lui accordait en secret. Qui savait que le livre qu'elle serrait contre sa poitrine en devenir, elle allait l'emmener chez elle, le glisser sous sa chemisette avant de le dissi-

muler sous la natte. Et le lire, le relire, sous le tulle et la moustiquaire à la lumière d'une pile électrique. Petite ampoule timide et blafarde, et indispensable, issue du même complot. Carine n'aurait pas dû. Elle en avait conscience, vis-à-vis des autres. Mais comment résister à cette mama miniature au regard de biche. Dès le premier jour, celui de leur rencontre, alors qu'elle se terrait sous une table, elle comprit que Kimya l'attraperait par la main, par le cœur et l'emmènerait au pays de la tendresse. Jamais un enfant n'avait réussi l'exploit de se faire rejeter par elle, et surtout pas par excès de passion. Et surtout pas une petite fille avec des yeux de gazelle apeurée. Quant à ses frères, ils étaient dans le secret et le prenaient comme le signe d'une grande confiance. Ce qui n'avait pas empêché Obengo de commettre l'outrage absolu, emprunter le livre pendant le sommeil de sa sœur. La gazelle troqua ses sabots pour des griffes acérées, obligeant l'imprudent au mensonge improvisé dans l'urgence :

« Ma joue? Oh! C'est rien, madame Carine, juste une épine d'acacia en grimpant dans ma cabane. »

Les jours succédaient aux jours, dans les chants, les jeux, les « répétez après moi », les « ça suffit maintenant », dans la joie. Les nuits jouaient les répétitions générales. Mylène et Carine vivaient par anticipation la journée suivante. Parfois, le sommeil les fuyait toutes les deux. Elles se retrouvaient par conséquent sur le tronc judicieusement couché entre les deux cases. Bien malin celui qui aurait pu reconnaître l'une de l'autre, une moustiquaire découpée jouant les burquas antiparasites ensachait leur visage tandis que leur corps disparaissait sous de longues toges boutonnées sous le menton. Elles avaient fière allure, mais avec de telles protections les moustiques ne pouvaient que danser.

Sur ce banc artisanal et plus encore local et brillant d'usure, elles perdaient leurs regards dans l'immensité du ciel ensemencé d'étoiles. Mylène disait qu'elles étaient plus nombreuses que dans le ciel de France. Carine ne confirmait pas. En revanche toutes deux trouvaient la nuit africaine plus sombre, plus lourde, plus... palpable. Les bruits donnaient du corps à cette muse noire. Inquiétants

les premières nuits, les sons étaient autant de messages codés envoyés par les déesses et les dieux gardiens de ce temple de l'infiniment grand. Des codes que chacune commençait à décrypter. Bruissements de feuilles, craquements de branches, chuintements imprévisibles, stridulations régulées par un métronome invisible, tous ces bruits contribuaient à des battements de cœur. Au cours de ces pauses nocturnes, devant une tasse de thé vert, les deux amies laissaient couler la rivière des espoirs et de ses affluents que sont les peurs et les regrets. Le temps s'écoulait, non, le temps dévalait plutôt, le long des grands plateaux et des chutes de Stanley. Il cascadaît à grande vitesse, trop, au goût des femmes qui avaient dans la tête des milliers d'étoiles. Leur séjour touchait à sa fin, déjà. Tel l'ébéniste qui s'apprête à s'attaquer aux détails en feuille de chêne après un gros œuvre riche en promesses à qui l'on retirerait le fruit de son art, elles sentaient poindre les larmes du désespoir. Par chance, cette perte d'équilibre se produisait en décalage. L'une après l'autre. L'une réconfortant l'autre.

Le lendemain, Kimya, Ayana et le reste de la meute chantaient dans la classe un air importé de France, adapté, trituré, cuisiné façon terroir brousse et naturellement connu de tous. Connue et reprise par tous, en cœur :

« Il était une petite pirogue, il était une petite pirogue,
Qui n'avait ja ja jamais navigué,
Qui n'avait ja ja jamais navigué, ohé ohé...
Ohé ohé Obengo, Obengo navigue sur le Congo... »

Les rires jouaient les pansements jusqu'à la nuit prochaine.

Chapitre 9

Assis sur sa queue, la tête roide et les oreilles en pointes, Câlinou m'attendait devant l'entrée de la villa. Le gris de son pelage m'apparut plus sombre qu'avant l'accident, avant son aventure via la gouttière. Il avait plu. Le seuil, à l'image du ciel, s'habillait de gris foncé. Quelques limaces ou escargots y avaient écrits à l'encre argente qu'ils étaient passés et qu'ils reviendraient. À peine descendu de la Jaguar, j'ai dû faire l'effort de ne pas m'élaner en direction de mon chat têtu. Comme précédemment j'avais pris garde de ne pas montrer mon empressement à quitter la clinique. Ni de m'écrier : « Bonjour ! comme je suis content de rentrer à la maison ! Mon chat va bien ? » Pour être crédible dans la nouvelle histoire que je m'étais inventée, je devais prendre des précautions. Personne ne devait connaître mon plan, jamais. Non jamais. Précautions, réflexions, retenues, prévisions, contrôles et anticipations. Pas vraiment facile de devenir le pauvre enfant qui ne sera plus jamais comme avant, même si cet avant, pour mes proches, ressemblait à un petit cauchemar. De gentil garçon « en retard », il me fallait devenir attardé « moins gentil ». Pas débile, attention, l'exagération nourrit trop souvent l'incrédulité. Juste en équilibre instable, un peu loin des autres. Je l'avais compris dans cette pièce aussi hospitalière qu'un atelier d'abattage, le jour où je volais, à leur insu, les paroles de mes parents. J'avais entériné l'idée que pour ma tranquillité de corps et d'esprit, je devais cultiver la pitié, le remord, la résignation d'une mère exigeante. D'une Claudine Perrier impossible à gérer. D'un père

absent caché derrière son travail en journée ou son journal au petit-déjeuner. D'une fratrie aussi intéressante qu'une colonie de *crepidula fornicata* échouée sur le sable de Coutainville. Et encore, les crépidules, par leur mode de développement, peuvent étonner et nous révéler des secrets. Mon frère et mes sœurs, en matière de surprises et d'intérêt, rien, nada. Que du convenu superficiel. Pour eux également, c'était acquis, je serai *border line*.

Arrivé devant mon chat, assez près pour discerner les gouttelettes luisantes accrochées à ses moustaches telles des perles de diamants, je répondis à ses miaulements de bienvenue et de bonheur par un coucou murmuré. Puis, laissant pendre mon bras droit contre ma cuisse, il me suffit d'agiter les doigts afin qu'il me suive. Première victoire, Câlinou gagna à cet instant le droit de monter l'escalier à mes côtés, sans être ni houspillé ni chassé par notre sorcière domestique. « Claudine Perrier, au panier ! » Quelques mots pensés, mais précautionneusement gardés dans mon tiroir à rancune. Un bon gros tiroir, long et profond.

Quelques minutes s'écoulèrent sans visite.

Seul dans ma chambre à caresser mon chat, je réfléchissais. Entre plafonnier et solives, je cherchais. Jusqu'où jouer la grande comédie ? Jusqu'à quand les mener en bateau ? Câlinou ronronnait à chaude gorge, mais je ne comprenais pas ses conseils de chat. Bah, peu importait, l'imminence de ma sortie me laissait du temps pour mettre en place, progressivement, mon plan de campagne. La tête en appui dans le creux de mes mains, étiré de tout mon long, la boule de poils gris pesait sur mon ventre. J'étais bien. Je m'endormis.

Les cloches d'Agon sonnaient midi lorsque Claudine Perrier frappa à la porte. Il y avait du progrès, habituellement elle entrait tout en frappant les trois coups devenus inutiles puisque assenés *a posteriori*. Naturellement, je ne répondis pas. Au travers de la porte j'entendais son souffle de bœuf lassé de tirer l'araire, et je souriais. L'énerver représentait un nectar doux et long en bouche. Je souriais en me disant que dorénavant j'allais bien m'amuser. Fatiguée d'attendre le bon vouloir du « sale gosse de riche », elle poussa la

porte et plaça son visage dans l'entrebâillement. Puis, d'une voix maîtrisée, elle m'indiqua que dans quelques minutes je pouvais descendre manger avec ma mère et mes sœurs, mon frère étant chez un ami. Et moi je l'écoutais en prenant soin de maintenir mes yeux grands ouverts en direction du plafond. En silence. L'air ailleurs. De toute façon, la regarder, c'était songer à Guignol derrière son pan de rideau, et risquer la crise de fou rire. Bien entendu je ne répondis pas davantage. Elle eut cette négation de la tête, et cet air désolé, qui me comblait d'une joie toute intérieure. Ah! la sublime vengeance. Bien que je ne quittasse pas des yeux les solives, je savais que Claudine fixait le chat de ses yeux assassins. Comme je savais qu'elle avait reçu des instructions. Des ordres déguisés du genre : « il faut être gentille avec François », « il ne faut pas crier ou apeurer son chat », « il faut lui accorder du temps », « surtout ne pas le forcer à manger », « et nous tenir au courant sur chaque fait, geste ou parole, qui paraîtrait étrange ». Ce n'étaient que des déductions. Je n'avais rien surpris d'un dialogue quelconque, lequel, néanmoins, avait dû avoir lieu entre la clinique et la villa.

À table, je refusai la place que j'occupais depuis... depuis que j'avais quitté le siège bébé, il y avait neuf ans. On ne me fit aucune objection. L'assiette de charcuterie présentée de façon admirable, des deux mains je la repoussai jusqu'au centre de la table. Un silence dubitatif accompagnait la scène. Lise et Betty échangeaient des œillades avec ma mère. J'aimais tant le saucisson et le salami, avant. Ce simple trophée de charcuterie devenait l'objet d'un doute brutal trônant au centre de la table. Et je sentais les regards itinérants assiette François, François assiette. L'air était lourd. Et oui, chère famille unie autour du petit dernier miraculé, l'assiette de salami convoitée des yeux et du ventre c'était avant. Seulement le François nouveau était arrivé. J'aurais pu, j'aurais dû avaler le plat suivant puisque je ne l'avais jamais apprécié, avant. J'aurais atteint le Nirvana au pays de l'imposture. Toutefois la potée aux choux façon Claudine... Impossible. Ma bouche refusait de devenir égout. L'assiette fumante rejoignit tranquillement la première. Ce qui déclencha l'abolement de Catherine :

« Tu n'aimes pas François ?

– Tu sais bien qu'il n'a jamais aimé le chou, maman, assura Betty d'un ton de reproche.

– Mais si voyons. C'est ton frère qui...

– Je te dis que non. C'est François qui n'en mange jamais, ça le ballonne.

– Et ça lui donne des gaz.

– Bon, Lise ça va comme ça ! Nous n'avons pas besoin de tes détails, merci, nous sommes à table. Prends au moins du fromage, François. Tu n'as pas faim ? Un dessert ? Un laitage, tiens un yaourt. Prends au moins ce yaourt. Fais-moi plaisir. »

Lui faire plaisir ! Qu'on me donnât simplement une raison. Même une petite, fragile. Rien. Je ne lui concédais rien. Je ne disais rien. Rien du tout, je ne montrais rien. Pas un signe qu'il fût affirmatif ou négatif. Et c'est à cet instant précis que j'eus la révélation. Il se passa ce qui ne m'avait pas effleuré l'esprit. On parla de moi, devant moi, pas à moi, comme si j'étais déjà parti. Pourtant, et je dus me pincer sous le plateau de chêne lustré pour m'en assurer, j'étais bien avec eux à cette table de salle à manger dans les vapeurs piquantes d'un chou fidèle à lui-même. Voici un extrait de ce dialogue de fou :

« François a l'air fatigué. Tu ne trouves pas Betty ? s'inquiéta Lise d'une voix bizarre.

– Fatigué. Je dirais plutôt ailleurs.

– Vous avez raison les filles. Il est là et pas là. Pourtant il a bonne mine.

Claudine qui emmenait mes refus à la cuisine, se permit une remarque. Personne ne lui avait demandé son avis au bulldog à tablier.

– C'est sans doute normal madame Fontaine. Le retour à la maison.

– Peut-être Claudine, peut-être.

– Maman, tu crois qu'il va rester longtemps sans prononcer le moindre mot ? demanda Lise.

– Il ne veut pas parler ? ou il ne peut pas parler ? ajouta Betty en me gratifiant d'un coup d'œil circonspect.

– J'en sais rien moi. (Autre dissection fraternelle.)

– Qu'est-ce qu'a dit le neurochirurgien qui l'a suivi ?

– Foster ne se prononce pas, il n'y a rien de clinique. Tout devrait rentrer dans l'ordre, Lise.

– Et papa ? Qu'est-ce qu'il pense de tout ça ? Betty serra les poings, l'agacement montait. Il est chirurgien aussi. Il doit bien avoir un avis. C'est son père, il le connaît mieux que son collègue !

– Madame, je sers la suite ?

– Oh vous ! Retournez à la cuisine, on vous sonnera si nous avons besoin. »

Du décor de théâtre où je me trouvais, j'aurais applaudi si j'avais pu me le permettre. Renvoyer Claudine Perrier à ses fourneaux de la sorte, miam miam, ceci me donnait faim. Cependant ma mère avait commis une erreur, on ne sonne pas une chienne pour qu'elle revienne, on la siffle.

L'après midi, personne n'osa troubler le pauvre garçon convalescent, faible dans son corps et fragilisé dans sa tête. Je restais dans ma chambre à caresser mon chat. Je me sentais bien. La solitude devenait une amie acceptable et même préférable. Au mur du fond, de chaque côté d'une photographie des îles Chausey prises dans la tourmente, j'avais accroché, à Noël dernier, des reproductions de tableaux du peintre guinéen Niankoyé Lama. Mon père, de retour d'un séminaire parisien, avait ramené dans ses bagages un calendrier « Art » grand format. Chaque mois était illustré par une reproduction de cet artiste diplômé des Beaux Arts de Conakry. Je le savais puisque c'était inscrit au dos, en bas, à droite, en tout petit. Parmi les œuvres se trouvaient deux acryliques extraordinaires et avant-gardistes : *Les éléphants du Kilimanjaro*, et, *La fileuse de coton*. Je n'avais pas neuf ans à l'époque, pourtant je fus littéralement estomaqué par la couleur et la fragmentation des taches composant les scènes que je découvrais pour la première fois. Ciseaux, colle, supports cartonnés, attaches, clous, c'était décidé, ici, là, ils resteraient.



Face à moi, lorsque j'étais alité, les éléphants m'appelaient, même la nuit. Je ne craignais rien parce qu'à deux mètres à peine la fileuse de coton me souriait pour me démontrer qu'au monde des pachydermes existaient aussi les bonnes fées. Puis, la triste accoutumance joua à son jeu favori : faire glisser dans l'oubli. Je ne les voyais plus. Les jours s'étiraient, les nuits prolongeaient, mais les tableaux n'étaient plus. Enfin si mais, je ne les rêvais plus. Et en ce jour, après ce retrait obligé du monde, je redécouvrais l'intensité de leur message, de l'appel que ces deux tableaux exerçait sur moi. À nouveau, et quel bonheur ! j'entrais dans les œuvres et me glissais entre les pattes d'éléphants barrissant à tout rompre, dans les bras d'une fileuse aux seins lourds, au drap rouge, au collier bleu Klein. Et Câlinou ronronnait son envie de caresses, comme je ronronnais mon besoin d'affection à deux pas de cette femme africaine tirant sur le fil de sa quenouille comme s'il était le fil de sa propre existence.

Elle était tellement mère.

Je l'aurais bien aimée comme mère.

Belle après midi que celle-ci. Vers dix-sept heures, le ventre vide, je décidai de descendre avaler de quoi tenir le coup. J'avais tellement faim. Ma mère était absente. Comme toujours elle devait promener sa beauté froide de femme du nord sur le cuir grenat de la jaguar-présentoir lustrée chaque semaine par le fils aîné des voisins. Un pro de la peau de chamois ce garçon. Il lustre la voiture pour que ma mère brille, si ce n'est pas du talent ! Claudine sortait de la cuisine quand je m'y présentai. Elle emplissait l'espace. J'attendis mains au dos qu'elle s'exécutât. Mais elle recula et m'indiqua du menton le plateau qu'elle se préparait à monter dans ma chambre. Jus d'orange, viennoiseries miniatures, barrettes de chocolat noir. Instructions, instructions... L'idée me parut bonne, ainsi je n'avais pas besoin d'ouvrir la bouche et de quémander.

Le soir, à table, réunion familiale. Une belle famille au complet. Et Claudine tournant autour de chacun comme un gros bourdon avide de pollen témoin de nos retrouvailles. Je décidai de reproduire



le même scénario qu'au déjeuner. Mon frère, mon père n'y étaient pas à midi, ils avaient raté ma première représentation et devaient se rendre compte de mon... état. Je modérai seulement en osant des « oui » et des « non » timorés assourdis à point, et parfois incohérents. Ce qui fit dire à Marc : « Mais il cause l'animal ! » juste avant de rencontrer le regard charbonneux de mon père. Pour le reste, rien à signaler. On entendait bien le choc des couverts sur la porcelaine. On ne parla pas de moi, devant moi. Un dialogue réduit au strict minimum fait de politesse, de savoir vivre, de précautions. Impression de lourdeur garantie. Chacun s'efforçait de prononcer le mot juste au moment approprié. J'avais le sentiment que les langues tournaient sept fois dans les bouches avant de libérer le mot choisi. Passé le « prends un yaourt au moins ! » s'élevant chez Catherine au niveau du trouble obsessionnel, je fis le tour de la table afin de distribuer les bisous sur la joue. Le bisou, devrais-je dire. À l'instinct je n'en donnai qu'un au lieu des deux rituels. Ce simple détail comportemental *a priori* anodin suffisait pour griser une ambiance déjà ténébreuse. Puis, lentement, je pris la direction de l'escalier et montai me coucher. Avant de refermer la porte de ma chambre, je restai quelques secondes à écouter les sons venus d'en bas. L'embarras suintait, à l'évidence. Raclements de gorge, toux maîtrisées, duels de cuillères, chocs de verres, oui, j'avais réussi mon retour... à la vie.

Cette première nuit, à moins que ce ne fût la suivante, à dix ans la mémoire joue parfois des tours, je dormais par palier. Je bougeais. Mon chat s'enroulait dans l'autre sens jusqu'au changement de position suivant. Entre chaque phase de sommeil, je demeurais de longues minutes à scruter le plafond éclairé par ma veilleuse d'enfant retrouvée dans le tiroir de ma commode. Et je réfléchissais. Je pesais les avantages à tirer de cette manigance effroyable qui condamnait mes parents à l'errance au pays de l'angoisse. C'était leur faute après tout. À ne pas savoir aimer on se prépare au pire. On m'ignorait, me comparait, me mettait au ban. On m'accusait de ne pas me hisser à la hauteur de mon rang. De gâcher l'héritage chromosomique. De mettre en péril les futurs compliments sur l'absolue magnificence

des enfants Fontaine. Mes talents n'étaient pas reconnus, et j'en avais. Le dessin par exemple, les coloriages, la sculpture de bois flottés trouvés sur la plage fruit d'une imagination pléthorique. En revanche mes insuffisances étaient plus que soulignées par des proches inconscients des dégâts. J'étais un « gros nul », merci Betty, et « d'une lenteur dingue », merci Marc. Et lorsqu'enfin je rencontrais une femme compréhensive qui reconnaissait que j'avais de réelles difficultés mais que je méritais l'aide nécessaire à mon éveil, Nanou, pour le seul plaisir d'écrire son nom, on me l'enlevait pour cause de proximité exagérée et d'intérêt superflu non prévu dans sa fiche de tâche. On me l'ôtait pour me larguer dans les pattes d'un bulldog postillonant qui devait me garder, m'infantiliser et me surveiller à la maison.

Quant à l'école, c'était une prison et la salle de classe, une salle de torture avec son angle de mur du fond, un authentique QHS. Les vacances ? une horreur. Courir d'un hôtel à l'autre, d'une plage à l'autre, d'un club à l'autre enthousiasmait mon frère et mes sœurs, moi pas. Tennis, golf, équitation... tennis, golf, équitation, courir, courir, courir... et toute cette débauche d'énergie sans mon chat.

On ne faisait rien ensemble toute l'année entre Coutances et Agon, mais rien, et pendant les vacances aux quatre coins de notre planète, hémorragie d'activités communes. Je détestais. Il fallait que cela change, que je change, pour qu'ils changent. Pour toutes ces raisons j'allais mettre un terme à l'école et donc aux vacances, à cet enchaînement calendaire inéluctable et insoutenable, apparemment inamovible, qui me rangeait parmi les invisibles ou les « pas comme les autres ».

Une décision d'importance.

Fatigué par mes réflexions, je quittai le plafond. Un dernier coup d'œil aux éléphants, à la fileuse de coton, à Câlinou dont le corps se soulevait au rythme de la respiration, et je l'imitai en plongeant dans les bras de Morphée.

Je ne savais pas que Morphée avait le visage de Nanou.

Chapitre 10

Dans deux jours Mylène et Carine seraient dans l'un de ces grands oiseaux blancs qui rayaient le ciel au-dessus de Khiwisha. Carine indiquait du doigt à Obengo celui qui semblait aller dans la bonne direction, nord nord-est. Il était tout petit et le tourment de Obengo très grand.

Elles rentraient.

Elles allaient retrouver la civilisation. Un « gros mot » tel que le qualifiait Nelson, l'homme de toutes les situations. Par certains aspects, les deux femmes lui donnaient raison. Le temps passait de plus en plus vite, les jours surtout. Parce que durant la nuit, Carine et Mylène se racontaient. Parler du passé, du présent, de l'avenir auréolé d'incertitudes sur le devenir des enfants, permettait de prolonger un peu. Cependant plus la date du départ approchait, plus les larmes guettaient à l'angle des yeux. Tels les guépards tapis dans les graminées, elles attendaient l'heure pour s'élancer à l'assaut des joues. À ces larmes, chez Mylène, s'ajoutait la brisure de la voix rien qu'à l'évocation de ce samedi 4 juillet, synonyme de séparation.

Les enfants, de leur côté, évoquaient le moins possible ce départ. Il signifiait fermeture de l'école. Pas une fermeture définitive, Nelson avait donné sa parole, seulement en cette terre Afrique et à ce moment de son Histoire, une parole s'évaporait aussi vite qu'un oued né d'une pluie tropicale. Les enfants, s'ils avaient Dieu merci gardé cette part de naïveté propre à chaque enfant quel que fût son

ethnie ou son lieu de vie, n'en étaient pas moins prudents et soupçonneux sur la prolongation de cette expérience éducative. Ils devenaient sages et mettaient à mal certains proverbes, comme par exemple celui que Carine cita lors d'une veillée au pied de l'albizzia. « La vieillesse vient souvent trop tôt, et la sagesse toujours trop tard. » Non, pas en ce qui concernait ces enfants-là. Sages, ils l'étaient. Vieux, il ne fallait pas exagérer, mais plus matures que des enfants européens civilisés du même âge, après cette expérience extraordinaire, les deux institutrices en étaient persuadées. Toutefois, s'ils en parlaient peu ou pas, les jeunes des six villages étaient inquiets. En plus de la fermeture de l'école, ils perdaient deux amies, deux confidentes, deux petites mères, et craignaient que la chance amenée dans les valises quatre-vingts jours plus tôt, ne repartît ce 4 juillet pour ne plus jamais revenir hanter cette région d'Afrique.

Durant ces derniers jours, et principalement lors des veillées, les deux femmes dressèrent le bilan de leurs apprentissages. Plus que satisfaisant, il dépassait les objectifs de départ puisqu'il n'y en avait jamais eu. Le premier groupe, les *toutàfaire* de Mylène, se montrait capable de lire et de comprendre un texte simple à condition qu'une image en soulignât le sens, de compter jusqu'à cent, et maîtrisaient l'addition et la soustraction. Kimya et ses camarades, quant à eux, lisaient sans ânonner l'histoire complète et usaient des quatre opérations. De plus, ils avaient acquis de solides bases en géographie, qu'elle fût continentale ou planétaire. Oui, un bilan cognitif intéressant. Et un bilan physique estimable parce que visible. Un repas équilibré au déjeuner auquel il fallait ajouter un goûter copieux avaient changé la physionomie des plus faibles. Les joues, les ventres, les membres, tout avait pris de jolies rondeurs en gommant les angles saillants. Quant au bilan psychologique, une évidence. Il suffisait de lire l'éclat des yeux, de décrypter les inextricables nœuds de doigts comme les chatouilles dans le creux des mains, de s'imprégner des sourires. Sans parler des chants. En se rendant à l'école, à la récréation, à la cantine, au goûter, en rentrant le soir à la maison, résonnaient des plaintes qui mêlaient le français et les dialectes locaux. Pour les oreilles à pavillon grand ouvert



des deux jeunes femmes, un vrai régal. Et pour les esprits, un vent de liberté chargé d'espérance.

Le 2 juillet, le soleil avait tiré sa révérence, un soleil contraint à de rares apparitions depuis que les pluies se généralisaient. Carine et Mylène sortirent en même temps de leur case. Au théâtre de la nuit, les trois coups. Au royaume des étoiles, c'était à celle qui brillerait le plus. Les yeux perdus dans l'immensité de ce ciel éblouissant, elles rejoignirent le tronc qui leur servait de banc depuis que la nuit n'était plus faite pour dormir. Elles marchaient en silence. Des pas mesurés. Appliqués. Concentrées sur leurs pensées intimes, ou sur les bruits de la nuit, seule leur respiration trahissait leur présence. Autour d'eux, les arbres rendaient l'eau des pluies passées. Ils pleuraient sans retenue. Les broussailles frémissaient, les branches craquaient, les ruisseaux nés des dernières averses murmuraient en caressant les roches dans leur course vagabonde. Plus loin, vers les grands plateaux, les locataires de l'ombre jouaient de leurs instruments favoris. Félines nocturnes en chasse, nettoyeurs de tout poil, prédateurs emplumés, reptiles en balade, à chacun sa partition. Tantôt symphonie pour la vie, tantôt requiem. Mystérieuse et terrifiante pour le visiteur occasionnel, cette musique de la nuit ravissait les deux femmes tout en leur faisant songer que bientôt elles devraient se passer de ce concert extraordinaire.

Au cœur de cette ode à la nuit zaïroise, certains bruissements singuliers auraient pu surprendre et inquiéter Carine et Mylène. Ils étaient plus proches, et surtout inhabituels. Derrière une colonie d'aloès à moins que ce ne fût parmi les ipomées dessinant une demi-lune à l'est du village, se tenait tapie une créature habillée de pénombre. Allongée, elle épiait les alentours. Elle bougeait peu, le moins possible, et s'appliquait à demeurer invisible. Habituee aux mœurs nocturnes, elle ne ressentait pas la peur. Sa seule crainte était d'être découverte à ce moment précis. Et les secondes s'ajoutaient, fabriquant des minutes.

D'où elle se cachait, la créature ne pouvait entendre les paroles des institutrices. Juste apercevoir, dans un rai de lune, les gestes de



Mylène qui n'avait jamais su parler sans agiter les bras. C'est pourquoi, régulièrement, elle rampait en contournant les touffes de végétation. S'approchait. Cinquante mètres, quarante, une trentaine. Là, elle se tenait suffisamment près, et pouvait attraper quelques vocables au vol. Maculée de boue, trempée par les dégoulinements, les ruissellements, elle commençait à ressentir la morsure du froid. Une heure, une heure durant, elle lutta contre l'immobilité et cette obsédante froidure. Et contre l'envie d'éternuer qui lui chatouillait les narines. Soudain, sans signes précurseurs, Carine et Mylène se levèrent. Entraperçues au travers des aloès et de leurs larges lames de couteaux, elles paraissaient grandes, et si près que Kimya – car il s'agissait bien d'elle – se surprit à un prompt mouvement de recul. Échange de baisers sur les joues, partage des traditionnels « bonne nuit », et Carine prit la direction de sa case. Manque de chance pour Kimya, Mylène n'en avait pas fini, ni avec le banc, ni avec les étoiles. Carine atteignait la porte de sa demeure africaine, Mylène s'asseyait à l'exacte place qui était sienne un instant plus tôt.

À nouveau le bal des minutes.

La boue, encore, les frissons, toujours.

Les aboiements furieux dans le lointain abrégèrent la rêverie poétique de cette empêcheuse de tourner en rond, et par conséquence les tourments de Kimya. À son tour Mylène rejoignit son antre, lentement, à regret semblait-il, sans cesser de scruter les apparitions d'une lune qui jouait avec les nuées sombres typiques de la saison des pluies.

Devant Kimya, le banc. Derrière elle, les chiens. Vers l'ouest à trente minutes de marche, sa maison, sa maman et ses frères endormis. Vers l'est, Mylène enfin digérée par l'obscurité, avalée par les murs. Quelques foulées sur la droite, à proximité d'un flamboyant chétif, la case, la porte, Carine. Des parcelles de lumière se faufilaient entre les planches à l'emplacement probable de sa chambre. Que faire ? Attendre ? S'y rendre maintenant ? Renoncer ? sûrement pas. Kimya s'était redressée en douleur et se massait les bras en pataugeant sur place dans une boue tenace. Sans cesse elle se retournait vers les chiens. Se massait. Soupirait. Les chiens, sa

famille, Carine, les chiens... N'y tenant plus, courbée comme une petite vieille tracassée par les ans, Kimya actionnait ses courtes jambes. Un arrêt derrière le fût épineux d'un acacia. Un regard angoissé vers les quatre points cardinaux. À nouveau les petites pattes en action avant le dernier bond sur la mini terrasse. Craquement. Souffle bruyant. Rien d'autre, que les sempiternels aboiements qui semblaient s'éloigner du village. Quand elle eut domestiqué son pouls et sa respiration, Kimya, dos plaqué contre le mur de planches, se rapprocha de la porte d'entrée. Ses omoplates bien en appui, elle glissait malgré les esquilles de bois qui se plantaient dans sa chair. Tant pis, « même pas mal » songeait-elle, pas de place pour la douleur. Les gouttes ponctuaient de sombre les lattes du seuil. La boue s'écoulaient par petits paquets. Entre les piliers soutenant l'avancée de bambou, quelques chauves-souris s'adonnaient à une partie de chasse aux moustiques et papillons. « Même pas peur », se disait-elle en baissant la tête, avant, juste avant que la porte ne s'ouvrît, qu'un bras nu ne sortit par l'entrebâillement, qu'une main ferme et douce à la fois ne se refermât sur son bras, avant d'entendre la musique d'une voix aux accents empreints d'un mélange de tendresse, de douceur et d'anxiété, voix qui murmura :

« Kimya, dépêche-toi ma puce, entre. Entre vite. »

Un doigt rapide et précis sur la molette de réglage de la lampe à gaz, un réajustement des rideaux de toile épaisse pour assurer l'étanchéité parfaite, hausser le volume de la minuscule radio et intimer l'ordre, par l'index tendu sur les lèvres, de ne pas parler tant qu'elles étaient dans cette pièce et non dans la chambre, autant d'actes réalisés dans l'urgence et le silence. Kimya s'était écartée. Elle était blottie dans le coin opposé de la pièce telle une bonbonnière d'angle. Au sol s'étalait une serpillière, le même genre qu'elle portait en guise de jupe, enfin pour être exact, celle où ses pieds dégouttaient paraissait plus propre. Elle avait choisi cette place pour éviter de salir les lattes. Cette réaction faillit déclencher le sourire de Carine. Ouf ! retenu de justesse, car il ne le fallait pas.

« Ne reste pas là Kimya, viens dans la chambre. Avec la serpillière. »

Devant la moue d'incompréhension de celle qui ressemblait à une sculpture d'argile, Carine mima de ses pieds le mouvement des essuie-glaces.

« Tu fais comme ça, regarde! Allez, dépêche-toi. »

Puis, après avoir fermé la porte derrière elles, Carine s'assit sur le bord de son lit. Et soupira. Elle hésitait. La petite ne remuait pas un orteil, il faut dire qu'une statue se caractérise souvent par son immobilité. Debout, raide, bras abandonnés à leur propre poids, mains croisées sur le ventre, tête baissée, elle laissait goutter sans pouvoir l'éviter. Devant ce pantin triste, comment réagir? Une petite voix intérieure lui conseillait de sévir, une autre toute aussi profonde suppliait qu'elle n'en fît rien. Alors elle meublait. Se redresser. Attacher la moustiquaire à son clou. Se rasseoir. Se relever, rouler le tapis de coton sous le lit, autant de gains de temps pour réfléchir ou pour laisser le champ libre à sa protégée. Peut-être allait-elle se lancer? Kimya gouttait toujours. Et suait le mal-être. Un coup d'œil dans sa direction et Carine se rendit compte qu'il ne fallait pas compter sur elle pour débloquer la situation. Elle s'assit juste en face et lui dit :

« Bon, approche petite. Approche, je ne vais pas te manger. C'est ça, avec la serpillière. Bien. Avant toute chose sache que je ne suis pas... enfin ce n'est pas comme ça qu'il faut... Oh! et puis zut!

– Zut?

– Oui, zut! cela veut dire... ça remplace le gros mot qui me vient à l'esprit en ce moment. En attendant, enlève tes habits. Allez, mets-toi en p'tite culotte et plus vite que ça. »

Pendant que Kimya se déshabillait, Carine fit couler l'eau du jerrican dans la bassine émaillée, et plus encore écaillée. Puis elle mit à chauffer une pleine casserole d'eau sur le camping gaz. Elle marmonnait pour elle seule : « des vêtements secs j'en ai bien, mais... mais la taille, ah! voilà... ce tee-shirt lui fera une robe parfaite... bon, serviette, gant... »

Kimya était à demi nue. Elle patientait et regardait là où le risque était moindre, à ses pieds. La casserole chantait déjà. Carine



versa l'eau frémissante dans la bassine d'eau froide, plongea son doigt, et houspilla gentiment Kimya.

« Viens ma puce, hop dans la bassine ! Tiens un gant, et je te mets la serviette sur le lit. Tu enfileras ce tee-shirt. Je vais rincer tes affaires pendant ce temps. Tu parles d'un état, espèce d'hippopotame ! Les bains de boue c'est bon pour la peau mais quand même tu exagères. »

Lorsque Kimya eut achevé le gros œuvre, Carine finissait l'essorage. À l'évidence ni la jupe ni la chemisette ne seraient suffisamment sèches pour le retour, mais c'était mieux que rien.

« Ah ! C'est beaucoup mieux ainsi. Tu ressembles à une enfant normale. Tu sais ce que c'est une enfant normale ? Hein ? Ce disant elle frottait la longue chevelure ébène avec énergie. Une enfant normale c'est une fille par exemple qui, après le dîner, embrasse très fort ses... sa maman, et file se mettre au lit. Et qui ne se relève pas. Qui ne sort pas dans la nuit noire... Toujours elle frottait... Qui ne se traîne pas dans la boue. Qui ne réveille pas les pauvres femmes fatiguées de leur journée. La tête de Kimya suivait le mouvement, droite gauche, avant arrière...

– Tu ne dormais même pas.

– Je devais. J'allais me glisser sous la moustiquaire, mais j'ai entendu des petits sauts de souris sur la terrasse. Une souris qui respirait trop fort pour une simple souris et qui grattait la paroi. Bon. Assieds-toi. Là. Il faut que l'on cause un peu. Seulement, je te préviens, dans dix petites minutes tu files d'où tu viens. »

Carine ne céda pas. Kimya, lavée, séchée, habillée d'une robe au logo « À Coutainville, c'est l'été », ses vêtements rincés et grossièrement essorés sous le bras, s'en était allée comme elle était venue. L'espoir en moins. La tristesse en bandoulière. Carine lui avait parlé. Pendant de longues minutes elle avait lutté contre sa propre faiblesse. Évoquer la raison contre la passion, un combat inhumain s'il en est. Dix fois elle lui avait seriné ce refrain qui lui déchirait le cœur : « Tu ne peux pas rester ici cette nuit. Ce n'est pas raisonnable. »

Dix fois le moka du visage de Kimya avait viré au cramoisi.



Dix fois ses mains s'étaient plaquées contre ses yeux larmoyants.

L'argument salvateur, définitif et surtout indiscutable, Carine le trouva dans l'urgence à sauver la situation. Le livre ! Mais oui bien sûr, Kimya n'avait pas amené le fameux livre avec elle, celui qu'elle emportait chaque soir et qu'elle gardait jalousement caché sous sa natte. Il était resté chez elle. Et demain ? Que diraient les enfants s'il manquait ce livre si rare et précieux. Bibliothèque verte, Paul-Jacques Bonzon. Impossible, « *Les six compagnons et le piroguier* », le préféré de tout un groupe. *Kafi*, le chien, *Samiouth*, le village sénégalais si comparable à Khiwisha, *Lucien N'Goum*, le compagnon, l'amitié entre des petits Français et des enfants africains... Oui, impossible que ce livre ne fût pas à sa place habituelle le lendemain matin, sur la table et son drap d'autel vermillon, lorsque les enfants pénétraient dans la classe.

Sur le seuil de la case, la main droite en appui contre l'huisserie, Carine suivait la silhouette de Kimya. Elle ne se retournait pas. Quelle fierté ! songeait-elle. Elle chaloupait en évitant les broussailles épineuses et les flaques de boue. En haut, la lune se laissait dévorer. La pluie n'allait plus tarder. Carine sentait également poindre la pluie, une autre pluie, un crachin né de ses grands yeux bleus. Elle plia la nuque et baissa son regard. Sa gorge était nouée, et plus encore serrée... Lorsqu'elle redressa la tête, Kimya avait disparu, avalée par les ténèbres.

Chapitre 11

Quel bonheur! Sortir. Seul. Respirer l'air iodé, tiède, ce vent léger de juin. Seul. Juin sans école. Juin sans pot de colle adhérent à mes talons pour analyser l'évolution possible de mon état psychologique lamentable, inquiétant, inexplicable pour mes colocataires. M'échapper dans mon univers de sable, de statives et de salicornes, avec mes amis moutons, mes copains à plumes et à ocelles irisées, sans mon frère, sans mes sœurs, sans le bulldog élevé au rang de : geôlier en chef grand cafteur de l'ordre des balances. Betty aurait dit « c'est tip top », Lise « c'est le pied », Marc « c'est fun », ma mère aurait crié son désaccord, et mon père... rien. Il aurait fait comme d'habitude. Rien, sinon s'échapper et rouler le boulet du boulot, autrement dit : lire des scanners, interpréter des IRM, tenir des propos dithyrambiques à des auditeurs conquis, les enregistrer sur son dictaphone adoré, opérer et, sans doute le plus récurrent de ses talents, sourire en rafales de mitraillette. Moi, j'étais en dehors de son monde.

Peu importait.

Depuis trois semaines, je m'amusais. Beaucoup. J'avais mes marionnettes à domicile. Un théâtre au complet. Guignol, Gnafron, Toinon, Madelon, jusque madame Quiquenot l'incontournable concierge, je les avais tous sous la main. Tirer les ficelles me parut, et ce dès le début, fort délicieux. En effet comme l'écrivait Courte-line : « passer pour un idiot aux yeux d'un imbécile est une volupté

de fin gourmet ». C'est pourquoi je dégustais. Petit à petit j'avais lâché du mou. J'accordais à mes tortionnaires inconscients quelques indices d'un retour partiel à la normalité, je veux dire, à leur représentation de la normalité. Malgré mon jeune âge, la compréhension du monde familial dans lequel j'évoluais depuis l'éveil de ma conscience me permettait d'analyser la situation. Je ne devais pas exagérer. Pas exagérer du tout. Crédibilité, ce mot devint une obsession. Être crédible et le demeurer. Dans mes actes, mes paroles, mes immobilités, lors de mes silences. Je devais déstabiliser tout en demeurant incontestable. Un travail à plein-temps dès que j'étais entouré. En outre, même si je me retirais dans mes territoires secrets, la méfiance m'accompagnait toujours, m'obligeant à contrôler, surveiller, à cultiver la vigilance. On ne savait jamais qui se tapissait dans l'ombre des couloirs. On pouvait me suivre. Me surprendre. Me trahir. Cet aspect de mon nouveau travail se révélait particulièrement harassant. Il représentait la partie cachée de mon iceberg, une glace bien noire je dois l'avouer. C'est ainsi que, croisant le père Mathieu dans les prés salés en face d'Heugueville sur Sienne, je me contraignis à un jeu scénique déplaisant, mais que je jugeai primordial dans l'instant.

Je ne le saluai pas.

Le père Mathieu marchait au pas de sa jument, un percheron admirable alliage d'élégance et de robustesse, à la crinière blonde et soyeuse, et me regardait approcher. Comme à son habitude, il portait sa casquette loin sur l'arrière, « pour vé de loin » arguait-il à ceux qui le moquaient. Ce qui se produisait souvent.

Je ne le saluai pas.

Lui et son cheval, le duo inséparable que j'avais nommé centaure répétant par là, sans en comprendre la métaphore, ce que disait mon père, lesquels me faisaient m'élancer jadis à peine je les apercevais, et de loin encore, là, je leur jetai un œil et rien. Pas une réaction.

Je ne les saluai pas.

Il s'arrêta. Tira la bride. Contrainte, la jument obéit. Elle tapait du pied et donnait de la tête en lâchant de volubiles nuages de buées



et de mouches. Le père Mathieu tirait par à-coup sur la bride histoire de calmer sa belle qui m'avait reconnu. Naturellement lui aussi. Je continuai d'avancer. Je parvins à leur hauteur. Ne pas les regarder. Fixer l'horizon de haies charnues, le clocher de l'église vers Montchâton, ne pas accélérer la cadence, ne pas la ralentir, les dépasser sans me retourner, même lorsque dans mon dos j'entendis :

« T'as vu ça Mimi ! Incroyable. I nous a pas vu ou quoi ? T'entends Mimi, j'suis pas fou, c'est bien not' François ? Ben ça alors, j'en r'viens pas de c't'histoire. »

Ce matin-là, à un jet de pierre de la rivière Sienne, je n'avais pas aimé. Cet épisode représentait la face d'ombre d'un rêve de lumière créé par moi, pour moi, contre ceux qui s'entêtaient à me priver des étincelles de la vie. Seulement l'enjeu était de taille. Et cette comédie était obligatoire et conditionnée puisque Mathieu était marié. Clotilde, elle se nommait Clotilde, était depuis de nombreuses années sujette à des migraines ahurissantes qui pouvaient la clouer au lit durant des journées entières. Et qui était le neurochirurgien chargé de déceler l'origine de son trouble?... Mon cher père, évidemment. Ce fait établi dans mon esprit, une gentille égérie me conseillait de passer mon chemin en semant quelques graines de déraison. Ainsi, Mathieu, disciple plus bavard que méchant, répandrait la bonne nouvelle : tout est normal dans l'anormalité du fils Fontaine, le dernier, celui qui est tombé de l'échelle. C'était sûr : « j'en r'viens pas, il ne m'a même pas r'connu ! »

Ce fut ma première expérience désagréable depuis que j'épousais ma nouvelle carrière d'acteur. Je la racontai à Mimi dès la semaine suivante, dans le creux béant de ses grandes oreilles. La belle blonde jouait la tache brune sur le vert franc d'un pré riquiqui de l'autre côté de la Sienne, vers Urville. La jument se frottait le flanc contre un poteau lorsqu'elle m'aperçut. Aussitôt elle hennit en secouant sa tête, si impressionnante pour un enfant. Au pas d'abord, frémissant de l'encolure, puis au trot, elle se dirigea vers moi. Le sol tremblait sous l'impact des sabots. Hennissement, fouet de la queue, souffle puissant des naseaux, elle était là, contre la barrière. Et se frottait, donnait de la tête, tremblait. Elle ne m'en voulait pas. C'était





une gentille bête. Peut-être avait-elle compris que ma conduite, le jour où je l'avais brillamment ignorée, n'était dictée que par la prudence et non par une fierté mal placée. C'était, à l'instant où je caressais son chanfrein ponctué de beige, ce que je croyais lire dans son regard.

Oui, vraiment une gentille bête.

Je la quittai rasséréiné, en chantant dans le vent qui s'engouffrait dans l'estuaire, sa chanson. Celle qui parle de Michou et de son petit poulain. Le bonheur est dans le pré, paraît-il, depuis longtemps je le sentais, comme il est dans les bois, dans les jardins, sur le sable blond d'une plage, sur les rochers qui narguent l'océan, comme il se niche au creux des dunes, à quelques encablures d'un phare à chapeau rouge. Mon phare, celui d'Agon.

Juin filait, l'été se dessinait au pastel bleuté, à la craie blanche au pays des avions. Dans notre jardin, côté mer, tout contre les fusains du japon, des verts et des marginés, les hémérocailles saumon provoquaient de leur éclat les roses trémières privées, à cette saison, de leurs renommés pompons. L'air était doux. Le temps clément. Des armées de goélands se battaient contre pas grand-chose, certainement contre le vent. J'aimais entendre leurs cris perçants. Ils devaient avoir leur raison pour râler de la sorte. Je me souviens. J'essayais de comprendre et, perché sur le tronc noir et noueux des vieux fusains frappés par un anémomorphisme délirant, je demandais aux oiseaux : « On vous a piqué vos lançons ? Vos fragments de méduses échouées ? Vos crabes mous ? C'est la mer qu'est partie ? Très loin ? Elle reviendra, vous le savez bien qu'elle reviendra. » Ils me répondaient les voiliers blancs qui paraissaient, à contre-jour, plus noirs que des corbeaux. Mais je ne parlais pas couramment le goéland, ni le brun, ni le marin. Là ne résidait pas le plus important. Belle ambiance que celle de mon jardin adossé à l'océan ! Le paradis.

J'aurais tellement apprécié vivre de tels instants à l'intérieur de ma maison. L'autre rive. Cependant, passer la porte d'entrée c'était traverser le Styx. Et si Câlinou n'avait rien de Cerbère le chien à trois têtes gardien des Enfers, Claudine Perrier, alias bulldog, lui



était assez comparable. Dire que j'étais sur mes gardes était peu dire, la méfiance m'habitait tant que je sentais sa présence dans une aire aussi réduite qu'une villa de douze pièces, environ, étagées sur trois niveaux. Et lorsque je choisis le verbe sentir, ce n'était pas une image. Je la sentais vraiment. Avec mon nez. Elle laissait traîner dans son sillage les exhalaisons d'un parfum qui restait à inventer. Un mélange subtil, ou mystérieux quant aux molécules complexes qui le composaient, qui tenait du lait rance et du jus d'aisselles. Son odeur à elle. À elle seule, à moins que le putois ne lui ait empruntée. Peut-être avait-elle déposé un brevet... Et Betty pouvait jouer du pschitt pschitt à intermède régulier du rez-de-chaussée au troisième étage, rien à faire pour dissoudre la chose.

Un autre problème, avec Claudine, concernait sa capacité à apparaître et à disparaître avec l'habileté d'un David Copperfield en tablier à carreaux. Elle me mettait sans cesse en danger. Sans effets spéciaux, elle n'était pas là, et pourtant elle était là. Je me rappelle qu'un matin, j'étais entré dans la cuisine superbement dénuée de toute activité humaine. Il n'y avait pas un chat, au sens propre, pas même le mien. Aucun doute à ce sujet. Le temps de m'asseoir à la table, de me pencher pour ramasser une capsule tombée près du pied de ma chaise, de me redresser, d'attraper mon soda et... et elle était là, adossée au buffet. Elle me regardait avec, bien installé sur son museau sans relief, le sourire vicieux de celle qui a tout compris. Comment avait-elle fait ? Impossible qu'elle ait pu pénétrer dans la pièce alors que je me baissais. Je tournais le dos à cette porte unique et en quelques secondes elle paraissait devant moi, à l'opposé, droite comme un garde républicain. À moins de sortir du placard, du tiroir, ou du réfrigérateur, je n'avais aucune idée. (Plusieurs fois, c'était idiot je le savais, j'avais vérifié pour le frigo.) Une femme comme celle-là, pour un farceur doublé d'un apprenti dans le vaste domaine de l'imposture, présentait réellement un risque. Elle réitéra ce genre de miracle à plusieurs reprises. Elle escaladait l'escalier devant moi, je la suivais, elle tournait sur la droite en direction de la chambre de Marc, et moi à gauche vers la mienne. Et le temps de pénétrer dans mon antre, de feinter la fermeture de la porte, de l'entrouvrir à



nouveau et j'entendais, venue d'en bas, la plainte de l'aspirateur. Un djinn, un farfadet, une goule, une vouivre, une harpie, je ne savais pas ce que c'était, mais la créature me procurait des frissons. Jusque dans mon lit. Seulement là, sous ma couette, je tenais mon explication et m'y accrochais comme l'avare à sa cassette : ce n'étaient que des cauchemars. D'affreux cauchemars.

Dans mon ciel de nuit, ils étaient devenus coutumiers. Avant mon accident, je n'en faisais jamais. Du moins, je n'en gardais aucun souvenir lorsque le soleil venait me lécher la joue. Mais les jours passant, les cauchemars me harcelèrent plusieurs fois au cours de la même nuit. Dans l'expérience que je vivais, ils devinrent éléments d'angoisse terrible et d'incompréhension. Les vraies conséquences d'un coma on ne pouvait plus réel. Comme la voix.

Oui, la voix! Outre ces rêves sinistres ou cohabitaient des enfants égorgés, des femmes éventrées, des chats jetés dans les flammes, résonnait cette voix mystique. Inconnue. Étrangère, voire étrange. Je ne pouvais l'attribuer aux seules vouivres ou autres chimères, trop de douceur l'imprégnait, trop de chaleur émanait d'elle pour qu'elle fût leur expression. Non, il s'agissait d'une partition musicale dont les notes se révélaient être des mots, des mots audibles, des mots ayant un sens. Voix masculine? Peut-être, enfantine dans ce cas. Je penchais plutôt pour une voix de femme ou de jeune fille. Et plus je l'entendais, plus je m'en persuadais. Ce nouvel indice d'une pathologie avérée adoucissait l'aigreur des mauvais rêves. C'était néanmoins la preuve d'un désordre psychologique plus intense que je l'avais imaginé. Surtout lorsque la voix jugea que l'espace de mes nuits ne suffisait plus à son épanouissement. Elle se fit entendre, rarement dans les premiers temps, en pleine journée, sans frapper à la porte de ma conscience. Ce pouvait être le soir, à midi, le matin, que je fus seul ou entouré, elle ne manifesta jamais une quelconque préférence. Elle venait, c'était simple, elle entraînait en moi, et résonnait et s'effiloçait avant de se dissoudre dans le flux et le reflux de mes pensées. La voix, sans doute parce qu'elle commençait à me mieux me cerner, me parlait de choses qui m'étaient agréables.



J'ai gardé en mémoire les premières phrases cohérentes attrapées au vol, tels des papillons délicats.

« Regarde autour de toi et cherche-moi, apprends-moi la vie, tends-moi la main, peins-moi le chemin qui mène à ta maison et tu ne seras plus jamais seul. »

Il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. Le message était sucré. Sauf que, percevoir aussi nettement ces quelques mots glucose alors que l'on est tranquillement assis sur la berge d'une rivière en jetant des cailloux ronds dans l'eau, seul, vraiment seul, ne pouvait me laisser dans l'indifférence. Parfois, la voix me récitait des poèmes. Je les prenais pour tels. Elle connaissait ma passion pour les chats. Fût-ce pour cette raison qu'elle avait choisi celui-ci, connu de moi puisque consciencieusement appris du temps maudit où j'allais à l'école, je ne saurais l'affirmer :

*« Le chat ouvrit les yeux,
Le soleil y entra.
Le chat ferma les yeux,
le soleil y resta.
Voilà pourquoi, le soir,
Quand le chat se réveille,
J'aperçois dans le noir
Deux morceaux de soleil. »*

Câlinou a aimé ce morceau d'amandine dégusté sur l'édredon où nous étions, tous les deux, lovés en rond.

Le lendemain, à nouveau je lui récitai. Comme il ronronnait! Et frémissait. Et tordait sa queue. Et ronronnait de plus belle comme le moteur obsolète d'une machine à plaisirs...



Chapitre 12

Il pleuvait dru. Un mur d'eau. Une inquiétude attendait Carine ce matin du trois juillet lorsqu'elle sortit sur la terrasse devant sa case, comme à son habitude. Inquiétude parce que Obengo, Esengo et Kimya n'étaient pas là. Ils auraient dû. Ni sous l'abri de planches où ils s'abritaient pour attendre l'ouverture de la classe, ni devant l'école. Les traits d'eau ne lui permettaient pas de dépasser cet horizon mouvant. Toute la nuit, le déluge avait régné. Maltraitant, mitraillant, miaulant. Pour la première fois depuis qu'elle confiait son corps d'européenne gâtée à la précarité d'une maison africaine, l'eau avait transpercé les chaumes, l'obligeant à placer des contenants divers et variés sous les gouttes. De là cette musique en plic ploc majeur qui la maintint éveillée au cœur des ténèbres. Sans oublier la chaleur. Accablante. Asphyxiante. Suffocante. Les moustiques gros comme des guêpes de ceux qui ne piquent pas mais vous empalent. Et les images tyranniques et invasives qui transpercent et s'incrument : Kimya s'enfuyant seule, après son éviction sévère de la case, la veille au soir. Une fuite éperdue qui la conduisait dans les griffes d'enfants soldats tapis dans la nuit et de miliciens bien décidés à la violer avant de la tuer. À combien de reprises s'était-elle relevée ? En sueur. Recouchée. Relevée. Et là, seule devant ce mur liquide, à quelques pas d'un océan de boue, que penser ? Kimya invisible, certes, mais Obengo, Esengo n'étaient pas au rendez-vous non plus. Ce fait aurait dû la rassurer. Les pluies torrides pouvaient expliquer



qu'ils aient été ralentis, ou empêchés. Carine s'accrochait à cette idée pour ne pas songer à une autre plus noire. Elle prenait son petit-déjeuner debout, un œil par la fenêtre. Elle continuait la préparation des sacs de voyage, un œil par la fenêtre. Une toilette expédiée dans l'urgence, puisque la bassine était à l'opposé de la... fenêtre. Personne. Il n'y avait personne pour rompre les traits d'eau. Personne pour s'enliser dans la boue, pour sombrer dans les trous envahis d'eau saumâtre. Lorsque soudain, tandis que l'averse prenait un nouvel essor, elle crut discerner la forme grisâtre d'une silhouette. D'une seconde plus floue, d'une troisième imperceptible.

C'étaient eux.

C'était elle.

C'était bon.

« Venez tous les trois, par-là. Attention devant les marches il y a un... Carine n'eut pas le temps d'achever sa mise en garde, Obengo se vautrait telle une salamandre anhydre... trou d'eau. Entrez vite. Oh la la! Vous êtes dans un état! »

Comme la veille au soir, la pièce principale se mua en un atelier de remise en état. Tee-shirts, gants, serviettes, tout ce qui avait été plié avec soin dans le sac de voyage fut distribué. Le frère aîné séchait la sœur qui séchait le frère qui frottait l'aîné. Un sourire décorait le visage de Carine. Ils étaient drôles. Des chiots sortis du bain tant redouté.

« Bien. Ça va mieux ?

– Oui, madame Carine. Merci beaucoup. Mais on ne peut pas aller dans la classe avec ces... Obengo tirait des deux mains sur le devant du tee-shirt... y aller comme ça.

– Non, bien évidemment. Quoique je vous trouve chou. Mais ne craignez rien, vous passerez les blouses d'avant, il y en a dans l'armoire de l'ancien instituteur. Vous n'avez pas froid ?

– Non madame.

– Et toi Kimya ?

– Non.

– Il est vrai que tu es habituée, la boue tu connais, n'est-ce pas ?



Cette dernière remarque, accompagnée d'un clin d'œil aussi discret que possible, laissait pantois les deux frères. Manifestement l'escapade de Kimya leur était inconnue. Carine envisagea le sac en plastique posé sur la chaise de bambou.

– C'est à qui ça ?

– À moi.

– À toi Kimya ? C'est le livre ?

– Oui madame Carine. C'est les six compagnons et le piroguyer. J'avais mis le livre dans du papier, et puis dans un sac en toile, et puis dans un sac en plastique. Comme ça, il est tout sec. Je crois. Et puis je l'ai fini. J'ai tout lu, toutes les pages jusqu'à la dernière. J'ai même raconté à Esengo. Hein ? Hein, dis le toi que j'ai raconté l'histoire ? En venant, sous l'eau. Alors c'est pas vrai ? Esengo, dis la vérité.

– C'est la vérité, sous l'eau.

– Mais je te crois petite. Toi aussi Esengo. Bien sûr que je vous crois. »

Carine n'avait pu en dire davantage. Ses yeux menaçaient. Elle aurait voulu lui expliquer qu'elle était fière d'elle, lui exprimer son admiration. Le nœud de sa gorge se serrait tel le lacet de cuir détrempe qui aurait séché trop vite. Lui avouer que sa venue en terre zaïroise trouvait, dans cette simple tirade, la justification suprême, même si personne ne lui avait demandé de se justifier. Jamais. Seulement l'air lui manquait. Face à ces trois petits noirs en tee-shirt blanc beaucoup trop long, elle devenait plus molle qu'une limace avec autant de faconde.

Un bol de lait de chèvre plus tard, elle allait ouvrir la salle de classe et fournissait les blouses grises « cache misère ». Les autres galopins de brousse arrivaient par grappe. Un même état, une allure similaire. Trempé des pieds à la tête ils ne se pressaient pas, courir n'aurait servi à rien. Ils marchaient tête rentrée dans les épaules s'appliquant à limiter les éclaboussures de boue au-dessous des genoux. Derrière, sur la piste transformée en lac de brume, une jeep approchait. Elle avait dû être noire. Glissade, patinage, enlissement, accélération bruyante, elle arrivait. Les enfants, ceux qui étaient déjà

entrés comme ceux qui ahaient encore sous les trombes d'eau, sentirent aussitôt les démons du passé les envahir à nouveau. Une équation simple : Jeep plus uniforme plus déluge plus vacarme égale carnage programmé. Non, point de massacres annoncés dans cette visite. Les passagers ne ressemblaient en rien aux miliciens, aux rebelles, ni aux Kadogos semant le malheur comme les paysans le coton dans les plaines de la région. Derrière les vitres maculées de boue rouge, il s'agissait de Nelson accompagné d'un homme élégant, escortés par trois soldats en armes. Nelson venait présenter Patrick, le père Patrick, missionnaire Jésuite devant assurer la continuité du travail d'éducation puisque Carine et Mylène s'en allaient. Dès sa descente du condensé de tôle et de terre, Mylène émit un sifflement qu'il était aisé d'interpréter. Carine lui conseilla la retenue de rigueur par un coup de coude ajusté dans l'estomac. Ce qui condamnait les mots de Mylène à un borborygme incompréhensible où l'on devinait malgré tout qu'il était question de bel homme, de gâchis, et qu'à lui seul il valait le détour. Toute la journée, et bien que Mylène l'aurait volontiers gardé pour son usage personnel, le père Patrick assista aux ultimes séquences des deux institutrices sur le départ. Pétri d'humanité, il ne put que se rendre à l'évidence, l'amour, comme une nuée de moucherons de printemps, planait dans l'air de la salle de classe. Un vide se créerait. Inéluctablement. Et sa tâche lui parut, sinon impossible, du moins ardue : faire oublier deux femmes extraordinaires à des enfants conscients du fait qui les avaient passionnément et définitivement adoptées.

Le soir tomba d'un bloc sur le village alors que les pluies avaient cessé. Dès le milieu de l'après midi le ciel d'encre s'allongea et grignotait le jour. Nelson, qui n'avait nullement envie de traverser de nuit le canyon entre les plateaux du sud, donna le signal du départ. Le prêtre restait. Il devait occuper son poste le lendemain matin. Quant aux enfants, après des adieux émouvants, ils s'enfoncèrent dans l'ombre épaisse. Oubliée la joie des retours au bercail de ces dernières semaines, ils se disséminèrent en silence par petits groupes. Ils s'arrêtaient, souvent. Se retournaient, sans cesse,

et repartaient tête basse les yeux sur leurs pieds nus. Lourde d'ambiance que celle des départs. Carine et Mylène connaissaient les mêmes tourments. Voir « leurs petits bouts » avalés par la nuit, se dire que l'Afrique ne leur rendrait pas avec la naissance du jour prochain, que c'était bel et bien fini, leur brisait le cœur. Demain, place aux images, après demain aux souvenirs, aux phrases empreintes d'espérance et de raison. Des pensées ultimes et raisonnables comme : « On a fait notre travail », « c'était bien et utile », « on les a rendus heureux », « nous ne sommes pas d'ici », « il faut bien rentrer un jour », « les laisser vivre leur vie », « nous avons semé de bonnes graines », « leur donner le temps de germer », « ils sont mieux armés, et ne sont plus seuls », oui, de bonnes et belles pensées dans des esprits meurtris à l'idée de quitter ce jardin aux allures de monde à part. Des raisonnements destinés à jouer le rôle d'emplâtres, de pansements sur des plaies ouvertes et difficiles à cicatriser. Pour combien de temps ? Chacun sait qu'un pansement, une gaze ou une compresse ne résiste ni à l'eau ni au temps. Qu'advient-il lorsque les larmes d'une nostalgie inévitable mettront à mal cette protection illusoire ? La cicatrisation sera-t-elle définitive ? Les rechutes possibles ? Elles en étaient là, Carine et Mylène. Assises sur les marches de bois devant l'école, elles soupiraient sans s'en rendre compte. Perdues, avec les points d'interrogation comme seul et unique horizon. Égarées devant les dizaines de fesses, de dos, de nuques, qui portaient, moins lestes, moins droites, que lors des retours d'avant. Seules.

Seules, mélancoliques et silencieuses.

Elles avaient abrégé leur veillée, la pudeur, l'envie de pleurer sans provoquer les larmes de l'autre. La tristesse avait soufflé la bougie des contemplations oiseuses...

Les ricanements sarcastiques d'une hyène perforaient les ténèbres lorsque Carine sursauta pour la première fois. Avait-elle déjà dormi ? Elle n'aurait su le dire. Puis, d'autres bruits, indéfinissables au seuil des rêves et plus proches que les premiers. Des craquements, des bruits de ventouses, de siphons, d'autres sons discrets

mais aucunement les fruits de son imagination, l'obligèrent à s'extraire de la moustiquaire. Ce faisant son esprit s'éveillait, tout à fait. Et l'idée qui l'avait effleurée juste avant de sombrer dans un premier sommeil, refit surface. L'idée d'abord, l'image ensuite : Kimya. Kimya allait réitérer ses exploits de la veille, braver la nuit sauvage, la pluie, la peur et venir gratter les planches. Impossible qu'il en fût autrement. Elle avait si peu réagi lors de leur séparation en fin d'après-midi. Il manquait tout. Tout ce qui fait partie de la normalité en de telles circonstances. Les émotions, les cris, les pleurs, les couleurs du désespoir... Jusqu'aux adieux expédiés à la hâte. Oui, impossible que ce départ fût un vrai départ. Au mieux un au revoir.

Carine guettait.

Adossée à la tenture murale, l'oreille collée, elle absorbait la sève d'une nuit chaude et humide de juillet. Les crissements s'accroissaient. Bientôt elle entendrait le souffle raccourci par l'excitation d'une visiteuse qui, depuis qu'elle se glissait parmi les graminées, devait cultiver un champ entier d'appréhension. Voilà, prévision exacte, les petits sauts de souris sur les lattes de la terrasse. Elle ne s'était pas trompée. Le cliquetis des doigts sur les planches extérieures. Une inspiration, longue. Une expiration saccadée, et toujours la danse des doigts sur le bois. Carine souriait. Pour elle, et elle seule, l'opacité de la paroi n'existait plus. Il devait s'agir d'une vitre puisqu'elle voyait sa protégée, ses yeux agrandis par la nuit, ses lèvres pincées par la crainte, ses cheveux tressés et noués sur l'arrière, le passement lilas, les frêles épaules... Oui, comme si le mur n'était que vitrine ouverte sur l'amie de cœur. Pour autant elle n'ouvrait pas. Pour quelle raison ? Elle ne savait pas. Elle jouissait seulement de l'instant. Retarder, c'était une bonne idée, lui semblait-il. Une sorte de double protection, les cœurs étaient si tendres, les nerfs si tendus.

Toc... toc toc... toc... Attendre et sourire. Toc... toc toc attente et soupir.

« C'est toi Kimya !

– Oui.

– Entre donc, je t'attendais. »



Avait-elle plané comme un aigle pêcheur au-dessus des lacs de boue pour se présenter dans une tenue si propre ? fut la première question qui vint à l'esprit de Carine. Que m'apporte-t-elle ? fut la seconde, en considérant le sac de toile qu'elle tenait contre son ventre ?

« Pose ton sac Kimya, et viens sous la lampe que je te vois un peu. Tu es toute belle.

– C'est ma maman qui a ramené le tissu du marché, la semaine dernière. Et c'est du Wax³. Du vrai. Du rouge avec des grandes fleurs. J'ai aussi un voile, pareil, mais il n'est pas fini, maman n'a plus de fil.

– Très joli. Vraiment, mais c'est pour...

– Et puis regarde mes sandales. Les lanières sont en python, du vrai qu'on attrape à Mobawi. Je les ai pas mises pour venir. J'ai marché pieds nus. Mais j'ai lavé mes pieds dans le bac devant ta case. Je voulais pas salir. Comme ça je ne fais pas de marques. Pas besoin de serpillière. Regarde, tu vois, pas de traces. Je peux danser, sauter...

– Oui. C'est bien Kimya, tu...

– Maman sait que je suis venue te voir. C'est Obengo qui lui a dit. Il est reparti, mais il m'a accompagné jusqu'à la grande croix. Tu sais ? Après c'est vite. Tout droit, pas de rivière. Pas de trou. Pas de danger. Je connais bien. Tu as entendu la hyène tout à l'heure ? Elle n'était pas très loin. Peut-être une chèvre est tombée dans le ravin. Mais les hyènes n'attaquent pas les hommes, et les enfants non plus. J'aime pas leur cri, mais ça ne me fait pas peur... »

Une rivière. Un fleuve. Un torrent impossible à arrêter ni même à canaliser. Au niveau du langage, Kimya était à l'image des oueds du désert, elle passait allègrement de l'aridité absolue à la crue violente et imprévisible. Dans ces instants d'hémorragie verbale, bien présomptueux celui ou celle qui pensait pouvoir faire taire le flux. À nouveau Carine souriait. Au cours de ses vacances solidaires, elle aura fait d'énormes progrès en la matière. Sourire.

3. Wax : Tissu 100% coton africain.





Institutrice *es* sourire, désormais elle était experte et méritait au moins le *master*, rien ne vaut l'entraînement. Kimya continuait à déballer :

« ... a l'air gentil le monsieur aux cheveux blancs. Il a dit qu'il était un homme de Dieu. Ça se voit pas. Il a pas les habits des autres qui sont déjà venus quand j'étais petite. Y a la croix en bois autour du cou, mais c'est tout. Esengo a dit que ça ne veut rien dire et que le bon Dieu ne se cache pas derrière des habits et que...

– Kimya.

– Oui, madame Carine.

– Kimya, vas-tu ralentir un peu. Moi aussi j'ai des choses à te dire. Et des choses importantes. »

* * *

Carine et Kimya ne s'étaient pas quittées.

De toute la nuit. Il était hors de question de laisser Kimya rentrer seule au cœur des ténèbres pour cette dernière nuit. Elle s'était endormie sur les coussins, la tête posée sur les genoux de sa maîtresse adorée, la tristesse en guise de somnifère. Carine n'avait pas osé la réveiller. « Assise on ne dort pas super », se dit-elle lorsqu'elle s'éveilla avec les flamboyantes lueurs de l'aube perçant les claires-voies. Son dos, sa nuque et ses épaules lui reprochaient cette posture inconfortable. À plusieurs reprises, dans la nuit, elle avait entendu des bêtes sans doute réunies à l'orée du village. La hyène avait invité des amies au bal des ténèbres. C'était lugubre. Elles se battaient et criaient, riaient et pleuraient. Une partition ordinaire dans cette Afrique extraordinaire. Avant de sombrer dans un sommeil profond, Kimya avait démontré, si besoin en était, qu'elle était capable de raisonner comme une grande fille, comme une petite femme. Tout. Elle avait tout compris, tout analysé, tout prévu et rien désiré. Un dialogue d'une simplicité et d'une densité singulière en ce lieu, à ce moment. Kimya posait les questions et se hâtait d'y répondre, ainsi, elle s'assurait les réponses qu'elle attendait.





« Je ne veux pas que tu partes. Mais t'es obligée. Tu ne peux pas rester. Moi je ne peux pas partir avec toi. Je voudrais bien. Mais je suis obligée de rester ici. Ma maman. Et aussi mes frères. Ils sont tous là, dans ce village. Ici, c'est chez moi. Ailleurs c'est loin et ce n'est pas ma maison. Si je pars avec toi, ils sont tristes, sans moi. Si je pars sans eux, je suis triste aussi. Comme toi. Si tu ne rentres pas dans ton village, tu seras triste et ta maman aussi sera malheureuse. »

Carine aurait apprécié une paire d'essuie-glaces greffée sur le front pour lui ôter la buée des yeux. Elle écoutait. Mémorisait la leçon qu'une élève donnait à une institutrice de fortune, qui comprenait, à cet instant, que l'éducation n'est qu'une fonction de partage. Elle écoutait. Ne pas répondre. Inutile d'apporter ses propres mots d'adulte, elle aurait pollué l'univers candide saturé de sagesse qu'elle avait sous les yeux. Pourtant, au travers de ses lèvres, elle accorda le droit de passage à un mot, un petit, un court, un difficile : un oui. Murmuré, puis affermi, puis répété en cascade en serrant le visage aux grands yeux noirs. Un oui pour une question venant des profondeurs d'une âme égarée.

« Et toi, toi, tu es triste de partir, madame Carine ? Tu es malheureuse aussi de laisser Kimya dans son village ? »

Il lui fallait répondre. Une urgence. C'était, sinon une question de vie ou de mort, du moins une question d'assurance vie pour l'avenir de cette enfant qui éprouvait le besoin d'amour légitime après une telle aventure. Il lui fallait répondre, et, au pari du mensonge préférer le risque de la vérité. Lui dire que le temps sera long avant qu'elles ne se retrouvent, qu'il faudra être forte. Une géode de plomb lui entravait la trachée. L'air manquait. La salive s'accumulait ajoutant son poids. Et toujours les grands yeux noirs, et le blanc parcouru de vaisseaux dont elle devinait le léger relief sanguin.

Et le oui passa. En sourdine mais il se fraya le délicat chemin. Puis un autre et un autre. Elle serrait, affirmait, serrait, affirmait et se disait que ce serait dur de rentrer, demain, ce matin, tout à l'heure...



L'avion trépanait un ciel transformé en prairie rase pour des centaines de moutons. Mylène se laissait absorber par l'irréalité de ce décor. Moutons, coton, crème épaisse... Malgré le bruit de réacteurs irrespectueux de leur toison vaporeuse, les moutons caressaient le fuselage sans gémir. Sur le siège voisin, Carine dérivait. Elle avait son décor à elle, à l'intérieur d'elle. La joie d'un retour contre l'abattement d'un départ. L'éternel combat de l'arène d'une vie. Aller venir. Rentrer partir. Quitter et n'avoir qu'une envie : vomir.

Sur ses genoux de jeans s'étalait la pochette translucide que lui avait donnée Kimya juste avant qu'elle ne montât dans la Jeep de Nelson pour le grand départ. Un dessin. Un simple dessin. Une case, un banc, un acacia tordu. Une petite fille en rouge, des sandales à la main. Un animal qui devait être une hyène, un autre, une chèvre. Au dos, Kimya, écrit en gros, et dessous : à bientôt... trois petits points... à demain, une voyelle une couleur, une consonne, une autre couleur, en alternance. Et, l'origine de la violente cataracte qui écla-boussa son visage dès qu'elle découvrit cette phrase écrite en tout petit :

Je ne t'oublierai jamais madame Carine

De tels mots rangeaient son propre cadeau dans la catégorie des « peut mieux faire ». Les six compagnons et le piroguier offert en s'enfuyant. Dedicacé par elle. Le livre préféré de Kimya. À l'intérieur, un marque-page doudou puisqu'il s'agissait d'une photographie de Carine prise en Normandie juste avant son départ. Elle et Claire, sa maman, devant leur maison de la baie. La pointe d'Agon à quelques enjambées d'un phare à chapeau rouge. Une maison toute simple, presque édicule, écrasée par la rondeur des dunes recouvertes d'oyats. Au dos de cette photo, son adresse précise, son numéro de téléphone et ces quelques mots caramélisés :

Je ne t'abandonne pas Kimya. Tu as ta place là, dans mon cœur, dans ma tête, je t'emmène avec moi. Je sais où tu es, en Afrique. Voilà où je suis, en France, ce petit point rouge sur la carte affichée dans la classe, en haut, légèrement à gauche. Je t'écrirai, tu me répondras. Il y a en moi une petite voix qui me dit que nous nous retrouverons. Un jour. Le monde est si petit,



et nos rêves si grands. Je t'aime tant mon petit bout. Sois forte et trace ta route dans la joie.

Ta madame Carine.

« Regarde Carine!

– Quoi! Excuse-moi Mylène, j'étais ailleurs. Qu'y a-t-il?

– Non. Non, rien. J'ai seulement vu la mer là-bas dans la trouée de brume.

Quelques grammes de silence pour une livre de mal-être, et Mylène soupira :

– C'est dur hein? Putain qu'est-ce que c'est dur... »





Chapitre 13

Quelles vacances ! Non mais quelles grandes vacances ! Pas de voyage au bout du monde cette année-là. Oubliés les interminables trajets en voiture, en avion, pas d'hôtel, de résidence, de croisière, de nouvelle maison, de chambre inconnue. Rester. Baguenauder. Lanterner, muser, dormir. Mon chat à côté, juste à côté. Juillet qui rigole, Claudine Perrier partie en congés en camping, ou en chenil peut-être ? Août bien parti, à l'exception de Claudine revenue à regret. Je suis seul ou presque. Mes parents n'ont pu résister davantage à l'appel des amis fortunés. Bien décidés à se priver de vacances cette année, pour cause de garçon cassé à réparer, ils avaient dans un premier temps refusé. Plusieurs offres. Cependant... un périple en terre inuit juste sous le cercle polaire... De la neige en plein été... Intéressant ! Randonnées en raquettes, ski-bobs, motoneiges ! Dire non, inconcevable ! Quelle belle invention que ces motoneiges pour touristes aisés amateurs de sensations fortes, et froides ! Betty était avec eux, elle aimait tant les esquimaux et les ours blancs qui mangent les esquimaux qui chassent les ours blancs. Quant à Marc et Lise, ils se prélassaient aux antipodes avec la mère de mon père et son mari tout neuf, quelque part en Crête ou en Grèce, enfin sur un îlot de cailloux planté d'oliviers rachitiques. J'avais la maison, le jardin et la baie pour moi seul. Et mon vélo rouge, lui aussi tout neuf. Un cadeau de mon père avant de s'envoler vers les glaces. J'avais « exigé » ce vtt, sa marque, sa couleur, ses accessoires et ses trois

plateaux. Ce n'était pas un vrai caprice, je n'en faisais jamais, juste une évaluation de sa culpabilité à lui, à elle, de m'avoir mal aimé. Et gagné! dix sur dix, ils s'en voulaient de me voir ainsi diminué, avec mes absences, mes tics nouveaux, mes délires et autres manifestations de mon trouble dispensées avec autant de parcimonie que de malignité. J'avais mérité ce vélo divin. Pourquoi ne pas avoir commandé de sous-marin? songeais-je en souriant, je l'aurais eu, sûr et certain. J'aurais bien aimé, même s'il n'avait pas été rouge. Seulement pour rejoindre la villa *Les beaux jours* et l'extrémité de la pointe d'Agon, puis les prés salés jusqu'au pont de la Roque, un vtt paraissait plus adapté qu'un sous-marin.

Grâce à lui, en me mettant debout sur les pédales, j'atteignais le phare et son chapeau rouge en dix minutes. Moins avec le vent dans le dos. Et encore moins si les imbéciles ensachés de la poitrine aux pieds qui promenaient des moules et des huîtres sur des tracteurs gros comme des camions ne venaient pas obstruer l'interminable ligne droite de la route unique. Je les détestais ces drôles de paysans verts ou jaunes cambouis. Pas un ne m'aurait fait signe de doubler, moi qui allait si vite. Et puis je n'avais pas de temps à perdre, moi. Eux, ces hommes à mollusques, ils pouvaient musarder, une huître, une moule, on ne peut pas dire qu'elles allaient s'échapper. Enfin bref, dix minutes au pire des cas, j'étais arrivé. Le temps de m'inventer une armée de soldats kakis me pourchassant dans les dunes, de plonger dans un trou, d'escalader la dune suivante, d'éviter les balles sifflant à mes oreilles, de courir dans la tanguie de l'estuaire m'abriter derrière la coque alanguie d'un voilier échoué, et j'avais à nouveau dépensé trente minutes. Il ne fallait pas traîner. La rive opposée était encore éloignée, et à découvert. Si la mer avait déserté la baie, profitant d'un moment d'inattention de mes ennemis, je m'élançais vers la barque, ma barque pur PVC verte, un *landing craft* imaginaire. Là, allongé contre la rame, je guettais. Et reprenais mon souffle. Et guettais. De l'autre côté du filet d'eau saumâtre, les moutons broutaient l'herbe rase comme si la guerre n'existait pas. C'est con un mouton, vraiment. C'est con, ça court comme pas un animal ne court, raide des pattes à l'embryon de queue, crotté

de partout à moins que le coiffeur pour ovins associés fût passé avant. Dès que les méchants cessaient de me chercher, je redescendais de mon embarcation, la faisais glisser sur le sable mêlé à la tanguie, et me lançais dans l'élément liquide à l'assaut des incomensurables déferlantes venant frapper la proue. Trente mètres au moins me séparaient de la berge aux endroits les moins larges. Ce n'était pas un détroit mais un océan. Malgré les requins tigres, les grands requins blancs, les murènes et les calmars géants, évitant les mines, les tirs d'artillerie venant de l'arrière, je pagayais. Je baissais la tête parce que j'étais fragile de la tête, et je pagayais comme un fou. Speurk... but atteint, prendre la cordelette, escalader la falaise de marne dégoulinant de quarante centimètres passés et planter la tige d'inox dans l'herbu. Toujours dans l'indifférence des moutons aux oreilles basses et au regard idiot. Désormais je pouvais souffler. L'ennemi ne pouvait m'atteindre ici. Accroupi, les coudes en appui contre l'accastillage de mon bateau, je dirigeais mes précieuses jumelles sur la rive opposée, vers les adversaires invisibles et mon vélo rouge dissimulé chez l'ennemi. C'était étrange, jamais ils n'avaient songé à me le voler. Rassuré, je partais visiter les arrières de la ligne de front. De mon bâton je chassais les moutons qui auraient pu se révéler des espions. Sous leur toison de laine sale Dieu seul sait qui pouvait se cacher. Ils bêlaient, bêlaient mais obéissaient en sautant les rus zigzaguant dans les prés salés. Moi, je suivais et progressivement la guerre se dissipait dans le calme et la sérénité du décor que je traversais. Inconsciemment la paix s'installait sans que je me dise : « allez, cessons de jouer. » La respiration de l'estuaire, son haleine iodée, ses plages de verdure grisée par le sel, ses ruisseaux, ses mares isolées comme autant de miroirs reflétant les cieux mouvants, tout contribuait à ce sentiment d'être en paix, en harmonie, de vivre une symbiose idéale.

C'étaient souvent ces instants magiques d'une intense communion avec la nature que choisissait la voix, ma petite voix intime et intérieure, pour prendre des nouvelles de moi, et m'en donner d'une autre. Avec la baie, le pont de la Roque, la tanguie, la Sienne nonchalante, les moutons, les oiseaux, avec ma voix, je pouvais demeurer

des heures à contempler. De vraies heures, entières, de celles qui débordent du vase de vie.

En revanche, chez moi, aie aie aie! À la villa *Les beaux jours*, c'était écrit (les murs non plus ne refusent pas l'encre), lettres bleues en reliefs avec une coquille Saint-Jacques en guise de point sur le J, le temps me paraissait privé de système de mesure. Lorsque le ciel était chagrin, ou pire, lorsque les larmes dégringolaient les vitres de ma chambre, que ces mêmes vitres vibraient sous les claques d'un vent mal réveillé, je savais qu'il n'y aurait pas de bataille de la Sienne ce jour. Le caporal en chef Perrier me mènerait la vie dure, du coup de clairon matinal à l'extinction des feux. Il me faudrait reprendre les cours délaissés pendant cette année que d'aucuns qualifiaient sans craindre de la minimiser : année difficile. Effroyable me paraissait adjectif plus adapté. C'est pourquoi, afin de remédier à cette « difficulté », je devais me battre durant des heures et des heures avec mon cahier de vacances, français, mathématiques, exercices de mémorisation, et... et le *nec plus ultra*, les raisonnements logiques... À moi, François, le mouton noir de la famille, la poule à cinq culs, le veau à cinq pattes, celui qui, avant son terrible accident, connaissait déjà de réelles déficiences. Moi, François Fontaine, le garçon tombé de l'échelle victime d'un attentat perpétré par sa propre mère. Des raisonnements logiques. Du rationnel. À moi? Exiger de moi de l'analyse. De la synthèse. Des mécanismes. Du construit.

Ô supplice! damnation, l'enfer sous les yeux de Cerbère. Fallait-il atteindre ce point culminant de la chaîne de la bêtise pour croire que le miracle se dessinerait à partir d'un simple cahier de vacances, et de quelques exercices de logique? Sans doute, à l'écouter vomir ses conseils. Pauvre adjudant-chef, elle avait ses ordres, et peu de place à l'initiative. Claudine Perrier se contentait de chansonnettes du genre :

« Ta maman a dit : un peu de leçons tous les jours. Comme tu te sauves dès que tu peux, tu n'es pas là tous les jours. D'accord? Tu as compris François. Donc c'est beaucoup de travail sur peu de jours. Tu me suis François?



Silence de ma part. Deux raisons expliquaient mon mutisme. Je ne comprenais pas son raisonnement, comme quoi mes aptitudes en matière de sophisme n'avaient rien à voir avec la simulation, et son air débile ne m'inspirait pas de commentaire particulier.

– Non, bien sûr, tu ne comprends rien. Allez, finis ton yaourt et hop! dans ta chambre. Je vérifierai tout à l'heure si les exercices sont faits. Et tu laisses ton bureau là où je l'ai placé. Contre le mur du fond, c'est compris? En face de la mer tu rêvasses et tu n'avances à rien. File bonhomme. »

J'oubliais une troisième explication à mon mutisme entêté, il n'y avait pas que les moutons qui étaient cons, et je ne parlais pas aux moutons non plus.

Les heures pesaient dans cette pièce, devant ce cahier, face à ce mur sans fenêtre. Mon retard ressemblait à un précipice sans fond tapissé de lacunes. Pas un exercice ne se laissât aborder sans un effort surhumain. Pas un calcul qui ne fût réussi dès la première tentative. Mes cheveux, à force de subir l'assaut de mes dix doigts, formaient une huppe érigée en couronne. Un vrai vanneau. Une grue couronnée. Un cormoran huppé. Un corps mourant bientôt si ce genre de situation devait s'éterniser. Ah! les oiseaux! Assis face au blanc immaculé de mon « mur du fond », je ne les voyais pas, mais fenêtre grande ouverte sur les bouchots de Coutainville, à gauche de l'école de voile, je les entendais. Des goélands, des mouettes rieuses, des sternes. Ils m'appelaient. Me provoquaient. Se moquaient puisque leurs cris suggéraient les ricanements. Leur liberté me faisait mal à la tête. Leur invitation au grand bal des oiseaux de mer me faisait des fourmis dans les jambes.

Lorsque j'étais assuré que Claudine s'activait au rez-de-chaussée, je montais sur une chaise face à l'océan, fenêtre grande ouverte, et je mimais l'envol de l'oisillon au sortir du nid. Le vent me chatouillait. Le bleu vert de la mer m'aimantait. Le vide me donnait ce vertige à mi-chemin entre la peur de tomber et la joie imbécile de réussir à voler. Plus fort encore, clore les yeux et sentir la valse des éléments envahir le corps comme l'esprit. La tête qui tourne,





tourne, tourne, la chaise qui vacille, les mouettes qui piaillent dans le vent. Et ouvrir les yeux violemment, très grands, sauter du bon côté en arrière et juste à temps. Quelle sensation ! La vie malgré tout, contre tout, avec ce tout qui colore la toile vierge d'un peintre débutant tombé d'une échelle alors qu'il n'était qu'un enfant. L'expérience me laissait longtemps des frissons dans l'échine. C'était un peu comme une grande peur, elle vous attrape et vous libère laissant planer l'ombre de la terreur durant quelques instants sous la forme de petits grains de peau, du genre « chair de poule ». Chair de poule, toujours et encore les oiseaux.

Je refermais la fenêtre et retournais à mes exercices, sans élan. Sans envie. Il n'y avait plus un son, rafale ou cri, juste le tac tac tac de l'horloge sur la table de nuit. Et parfois, mais de façon fortuite, la petite voix me rendait visite. Gentille, fluette, compréhensive, elle m'encourageait en me parlant du lendemain, du jour où les carreaux cesseront de dégoutter, les embruns de fouetter et le ciel de pleurer. Elle me caressait dans le bon sens, versant de l'espoir, et je m'accrochais à ses prédictions de jours meilleurs et de rencontres. C'était une fée, cette voix, une magicienne qui détenait la vérité et les clés de mon avenir. La preuve, cette prophétie perçue juste avant de m'endormir quelques jours avant le retour du grand Nord de mes parents :

« Elle n'est pas loin de toi, tu ne le sais pas. Son destin croise le tien sur la ligne du temps qui passe en courant. Cette femme ne le sait pas non plus, pour autant elle est prête à t'accueillir, sors, cours, file, va à son devant, c'est prévu ainsi et tu n'y peux rien, non rien changer. Avec elle, tout sera différent. »

Oracle, vaticination ou auspices, la voix ne m'avait pas menti. Nous n'étions pas à Delphes, pourtant la pythie avait rendu un oracle évident de vérité. La rencontre eut lieu. Non loin de moi, disait-elle, elle ne se trompait pas, à notre insu, sans aucun doute. Tout serait différent, me murmurait-elle, tout le devint. Aussitôt. Ma vie se retourna tel un trimaran dans la tourmente, sans prévenir, sans retour envisageable à un avant. Quelques jours après cette rencontre,





je muais comme une couleuvre en abandonnant ma vieille peau de jeune garçon, celle dont je ne voulais plus.

Et aujourd'hui encore, si je vis une existence heureuse et délivrée des troubles d'avant, c'est grâce à elle, dans les premiers temps, et grâce à elles par la suite, mes muses...







Troisième partie



La vie s'écoule et s'écroule





Chapitre 14

J'ai grandi. De partout. Trois années se sont écoulées, trente centimètres vers le haut, quelques-uns sur le périmètre abdominal, deux pointures en bas, neuf kilogrammes répartis je ne sais comment. Et surtout des connections toutes neuves au niveau cérébral. Mais attention, officieusement, parce que pour mes chers parents, j'étais toujours le cas François, emblématique manifestation d'un profond mal-être. L'objet d'étude pour mon chirurgien neurologue de père, l'objet de honte pour ma mère, l'objet qui ne servait pas à grand-chose, si ce n'était à la dérision, pour une fratrie brillante et fidèle aux lois du génotype.

Depuis trois ans je ne fréquentais plus cette magnifique usine à formater que l'on appelle école, ou collège, ou lycée en fonction de l'âge des pièces à mouler. Après mon accident, ma convalescence, mes vacances, l'école m'a vu passer en coup de vent. Trois petits tours et puis s'en va... Un demi-trimestre avait suffi à démontrer qu'un aéroplane bancal et fragile façon Jean Mermoz ne peut suivre la patrouille de France, même pour de simples exercices. Mon retard était tel que le conseil d'école proposa à mes parents une structure plus adaptée. Oui, j'étais réellement le cas François. J'ai cru voir ma mère mourir à la lecture du courrier. Le fruit de son utérus de reine dans un... établissement spécialisé. Un Fontaine dans un... un institut. Le fils du spécialiste du cerveau et de la moelle épinière dans une... une unité de suivi thérapeutique. Mon père se montra à la

hauteur de la situation. Il haussa les épaules et reprit ses consultations à la clinique. Néanmoins, le soir même, Philippe Fontaine surprit toute la petite famille réunie autour de la table. Il avait réfléchi. Rien d'étonnant, c'est un homme intelligent conscient de cet état de fait. Ce qui était surprenant, en revanche : ses réflexions portaient sur un autre thème que sa personne, le libéralisme à l'occidentale, Fidel Castro le félon, ou que l'argent. Il s'agissait de moi. Il choisit, dans un registre aussi étendu qu'un champ d'octaves pour chanteur lyrique, le ton qui lui parut le plus approprié.

Froid.

Grave.

Déterminé.

Après un regard circulaire suivi des deux toux réflexes dans le nœud de son poing, il dit :

« Bon. J'ai bien réfléchi. François, tu ne peux pas continuer ainsi. Tu perds ton temps. L'école n'est pas adaptée à ta personne. Tu mérites mieux. »

J'ai dû encaisser ce « mérite mieux » comme Câlinou une caresse de Claudine Perrier, il me parut si décalé. Mon père insista dans cette même direction :

« Oui, je disais que puisque ces incompetents notoires ne sont pas aptes à te faire dépasser les objectifs, et que d'autres, dans leurs soi-disant établissements, ne feront pas mieux, je vais te trouver un précepteur particulier qui viendra te donner des cours à domicile. C'est la meilleure solution. On choisira un bon, un très bon pédagogue. J'attends un nom. Celui qu'un collègue m'a promis. Le docteur Harmant, tu sais Catherine ?

Haussement d'épaules.

Mais si Catherine, le cardiologue, il a un fils qui a connu quelques difficultés du même ordre. J'en saurai davantage la semaine prochaine. Voilà. Bon appétit à tous. Je ne veux plus entendre parler de tout ceci d'ici là. »

Fin. Introduction pour fourchettes et couteaux, vive le concerto d'une table bien garnie !



Une semaine s'écoula sans nouvelle, si ce n'est la visite d'une conseillère de l'Éducation Nationale venue en mission. C'était une femme gentille qui cumulait trop d'atouts pour Catherine Fontaine. Belle à se crever les yeux, d'une intelligence supérieure et l'amabilité tout sourire au bord des lèvres. Ma mère, constante dans le domaine de la jalousie pathologique, lui indiqua la direction de la mer, donc de la sortie. Puis, le lendemain si mes souvenirs sont exacts, mon père rentrait avec, méticuleusement rangé dans son portefeuille, le nom et le prénom de l'élue inscrits sur une carte banale, qui était une élue en l'occurrence :

*Madame Claire Rieux,
Route de la pointe,
Agon-Coutainville.*

Je me souviens. J'étais enlisé dans le vaste fauteuil du salon, le chat endormi sur mes cuisses, lorsqu'il lut à haute voix les trois lignes. « La magicienne qui va s'occuper de François est madame... » Câlinou me griffa. Miaula. Bondit sur le bras du fauteuil. Je n'aurais pas dû crisper mes doigts sur son échine. Pour autant, je n'avais pu retenir ce réflexe tant la surprise était forte. Cette lecture à voix haute résonnait dans mon esprit. Le nom, le prénom et l'adresse. Mais surtout ce prénom : Claire. Claire. Claire...

« C'est une femme très bien, m'a assuré Harmant, elle a fait des miracles avec son fils. »

Il nous a rappelé à tous, nous les incultes, que Rieux était le nom de famille du médecin dans le roman de Camus, La peste je crois. Mais le choix ne découlait pas de cette noble similitude. Il avait des arguments le bougre.

« Cinquante ans, un peu plus, jeune retraitée de l'Éducation Nationale qu'elle a quittée parce que... je ne sais plus pourquoi, mais c'était une bonne raison. Et je la comprends. Elle a déjà travaillé à domicile pour des enfants de bonne famille. Harmant m'a dit qu'elle était d'une patience inouïe et d'une grande douceur avec les jeunes gens.



– Et sinon est-elle... euh comme il faut, enfin..., hésita Catherine, cinquante ans tu disais ?

– Passés. Elle a eu deux enfants, indépendants aujourd’hui, un garçon qui travaille au Canada, Alexis, et une fille Carine qui voyage énormément. Sa solitude lui pèse. La passion de l’éducation a fait le reste.

– Ne nous emballons pas, modéra ma mère, il faut qu’on la prie de venir nous rencontrer, avant de décider quoi que ce soit. Je te rappelle que j’avais dit UN précepteur de préférence, avec les adolescents c’est préférable. L’âge, Philippe tu me comprends n’est-ce pas ? »

Ce que je compris, moi, et mon père devait partager cet avis bien qu’il ne réagît pas dans ce sens, c’est que je n’étais pas encore un adolescent, la réticence de ma mère n’était donc pas fondée, en revanche mon père était un homme, et un beau, un périssable, un de ceux qui peut s’évaporer si la chaleur d’une flamme se faisait trop violente dans la promiscuité d’une maison. D’où ce sourire en coin échangé entre nous. Un sourire qui ne me quitta plus de la soirée. L’air bête, aurait dit Claudine. Et si le hasard ne jouait pas des tours, à savoir l’existence hypothétique de plusieurs Claire au même endroit au même moment, je connaissais cette femme de cinquante ans ayant deux grands enfants.

Depuis peu, quelques semaines en fait puisque c’était au début du mois de décembre, je l’avais rencontrée. Pas croisée, non. Vraiment rencontrée. Percutée même. Tête rentrée dans les épaules, debout sur les pédales, j’achevais l’escalade d’une tête de dune coiffée de spartines et d’oyats et m’apprêtais au grand saut. Celui d’où je sortais toujours grandi, presque médaillé et perlé de sueur. Au dernier moment je l’aperçus. Le haut du chevalet d’abord tel un mât d’artimon, la toile de lin et sa chevelure de peintre dans le vent, ensuite. Nous avons poussé un cri, le même, et hurlé un gros mot, le même. Nous étions fait l’un pour l’autre, la preuve était faite. Je ratai Claire avec mon vélo, pas le chevalet. Me désincarcérer, j’exagère mais cela fait si longtemps, lui demanda du temps. Vélo, chevalet, tabouret et jeune garçon tombé du ciel composaient un *mécano*

difficile à remettre en place. Claire me demandait sans cesse où j'avais mal. Nulle part en fait. Mais je devais avoir mal, pour elle. Il était impossible qu'il en fût autrement. Elle s'en voulait. De quoi? D'avoir été là, de peindre au pied de la dune, de ne pas avoir prévu. Pour un peu tout était de sa faute. Et l'écorchure qui me zébrait l'avant-bras lui arrachait des grimaces démesurées et des hou lala plutôt comiques. « Hou lala quelle chute. Hou lala mon pauvre garçon. Hou lala, il faut soigner ça tout de suite. Hou lala, j'espère que ton vélo n'a rien. »

Madame Hou lala habitait à un jet de pierre du phare. Sa maison, invisible de la route unique qui relie le monde à la pointe de ce monde, se nichait avec discrétion entre deux monticules enherbés consciencieusement broutés par les brebis et ensemencés de minuscules boulettes réglisse. En chemin, et en boitant, nous avons fait les présentations. Elle connaissait mon patronyme, mon père étant « quelqu'un dans la commune », et moi j'ignorais tout du sien. Rieux, Claire Rieux. Elle me confia qu'elle avait déjà eu l'occasion de me voir courir dans les prés salés, ou traverser la Sienne dans une coque en plastique, ou encore chevaucher avec fougue mon vélo rouge. Arrivé chez elle j'eus droit, dans l'ordre des apparitions, à l'eau oxygénée, au mercure au chrome puis à un morceau de gâche aux raisins secs superbement accompagné d'un jus d'ananas. Je dévorai ce quatre-heures improvisé en l'observant au travers de la fumée répandue par son mazagran de thé vert. Elle n'était pas très jolie. Elle aurait plu à Catherine, ai-je pensé, et moins à Philippe. Elle parlait beaucoup et moi, je me méfiais. J'étais toujours le pauvre garçon tombé de l'échelle, un jouet cabossé, celui qui ne fonctionnait plus vraiment comme avant. Pourtant, alors que je l'écoutais, séduit par son timbre édulcoré, ma propre voix intime me murmurait que non seulement cette femme ne présentait pas le moindre danger, mais qu'elle était une solution, un sésame qui pourrait, un jour, ouvrir les portes du mieux être.

« Tu rêves? Tu ne dis rien. Tu n'as pas trop mal au moins? ça pique? »

Non, je ne rêvais pas.

Non, je ne disais rien.

Non, ça ne me piquait pas.

Je me concentrais sur sa voix, sur la mienne. J'étudiais cette femme, cette pièce qui lui ressemblait tant. Sobre, propre, petite et peu lumineuse. Aux murs, plusieurs tableaux apportaient une touche très colorée au gris jaune d'un mortier à la chaux. Ils étaient son œuvre, à l'entendre et à la croire. Tous les êtres humains ne sont pas des fabulateurs ou des menteurs y compris chez les adultes.

« Pas mal hein ! François ? Ce sont mes huiles, et à côté j'ai des aquarelles et quelques monochromes, des encres. Je te les montrerai une autre fois, d'accord ? »

Une autre fois ? D'accord ? Et comment ! Hoher la tête en me levant me parut une réponse somme toute acceptable. Nous nous sommes quittés. Le merci que j'aurais souhaité lui offrir demeura quelque part dans ma trachée. Je me contentai, en équilibre instable sur mon vélo, de lever le bras sans me retourner. Ce geste valait un « à bientôt » impossible à formuler, mais ô combien ! espéré.

Lorsque mon père et ma mère convinrent, devant moi, d'un rendez-vous avec madame Claire Rieux, cette dame que je n'étais pas censé connaître, j'avais retenu le cri qui voulait jaillir. De justesse. Adopter le mouvement de balancier fréquent parmi les enfants enfermés dans l'autisme à nouveau me permit d'éluder le sujet, comme la question de mon père :

« Tu es d'accord, François, tu veux bien rencontrer cette dame en fin de semaine ? »

Au plafond un chrysope se déplaçait au ralenti dans l'élégance de sa robe verte. Il avait toute mon attention.

– Tu parles dans le vide, il s'en fout. Il se fout de tout, Philippe. J'en ai marre ! Que va-t-on faire de lui ? s'exclama ma mère les yeux au plafond.

Avait-elle aussi une attirance singulière pour un insecte émeraude marchant la tête en bas ?

Ce qui est certain, c'est que depuis ma rencontre avec Claire Rieux dans le plus beau jardin du monde, l'estuaire de la Sienne, et



à chaque fois que son prénom était prononcé ou simplement que l'idée de la voir m'attrapait par surprise, mon avant-bras me démangeait. Longtemps après la disparition de la cicatrice, à l'exact emplacement, je me grattais en douceur. Certains amputés connaissent paraît-il ce genre de « gratouille » concernant le membre depuis longtemps évaporé. La mémoire se cache dans de drôles d'endroits. Complexe est le cerveau.

Tiens tiens ! il faudrait que j'interroge un neurologue, un jour.





Chapitre 15

Carine et Mylène avaient quitté un pays en proie à un conflit intérieur, le Zaïre, laissant derrière elles Kimya, ses frères, les *toutà-faire* et tous les autres enfants égarés dans leur pays de naissance. Elles allaient vers la paix, en Europe, en quelques heures elles y étaient. Les enfants de la guerre restaient dans la guerre. Et pour eux, ce n'était pas une question d'heures, ni de jours, de mois, ni même une question d'années. L'enlèvement semblait programmé pour l'éternité dans cette Afrique ensanglantée.

Cette fin d'année, comme les suivantes, ne leur réservait pas de sort plus envieux. Tel le vautour à dos blanc tournoyant dans le ciel de Kivu, le Maréchal-Président Mobutu, auto proclamé dès 1965, fut chassé de son aire après trente-deux années d'une dictature sauvage. Les enfants n'avaient connu que l'empreinte de ses serres, de son bec aquilin, que l'emprise d'un homme qui ne s'entourait que d'amis de son village, d'hommes de son ethnie et de mercenaires grassement payés sur le dos des plus pauvres. Un être abominable qui se faisait appeler *Sese Seko Kuku Ngbendu Waza Banga* (Celui qui va de victoire en victoire sans qu'on puisse l'arrêter). À l'exception de courts épisodes heureux où la paix avait poussé comme un champignon éphémère après une courte pluie, le chaos régnait en maître sur les contrées de l'est d'un Zaïre en cendre, sur les hommes. Les deux institutrices avaient eu de la chance. Oui, beaucoup de chance.

Tomber d'un avion au cœur de cette parenthèse de l'histoire et surtout de partir à temps.

Seulement la machine infernale reprit son œuvre maléfique sitôt leur départ avec l'arrivée du vautour remplaçant. Un affreux à tous points identiques à celui qui désormais se terrait dans la maladie quelque part au Maroc. Laurent Désiré Kabila 1^{er}. 1^{er} dans l'horreur? pas sûr, sur le podium, oui. Un pur produit de la guérilla et des trafics en tout genre, aidé puis imposé par les « gentils » voisins rwandais, ougandais et angolais. En mai 1997, il s'emparait des rênes du pays qu'il débaptisa aussitôt, en signe de rupture, pour lui attribuer le nom de République Démocratique du Congo (RDC). Un joli nom s'il en est, un bel adjectif, mais un gros mensonge. Une nouvelle monnaie apparaissait. Flottait un nouveau drapeau. De nouveaux hommes entraient au gouvernement, on remercie toujours ses anciens amis. Et le peuple? les habitants des grandes villes, des villages, les paysans? et les enfants? Rien de neuf. Pour eux rien de grand, pas de beau. Progrès zéro. Kabila? Un homme à la main de fer, au cœur de pierre, aux rêves de diamant, noir comme le pétrole au niveau de la couleur d'âme. Un minéral inaltérable. Dans la province de Shaba, au pied des grands plateaux, les villages entiers se vidaient de leurs habitants. Les conflits entre les dizaines d'ethnies, entre les Katangais d'origine et les Kasaiens, entre les belligérants des pays voisins, entre les défenseurs nostalgiques de Mobutu et les partisans de Laurent Désiré Kabila, entre les miniers et les paysans, provoquaient des exodes massifs.

Certains villages disparaissaient. D'autres changeaient de peuple, de croyance et de langue. Parfois seuls les chiens hantaient les cases abandonnées. Squelettiques, ils pouvaient se montrer dangereux pour les troupeaux et les enfants. Et des enfants, malgré les massacres et les migrations forcées, il y en avait tant. Un adulte pour quatre à cinq enfants.

Pour Kimya, Esengo et Obengo, comme pour tous les gamins de brousse de la région des grands plateaux, une année à peine après le départ de Carine et de Mylène, la peur reprit ses droits. Tous ses droits. Elle occupait chaque parcelle de leur esprit, chaque fibre de

leur corps en pleine métamorphose. On effaçait les instants de bonheur volés au maître du temps, et on recommençait à zéro, parfois plus bas encore. Les menaces les plus folles se ressourçaient. Les chiens errants affamés. Les hyènes. Les rebelles. Les miliciens. Les pros, les antis, les « je ne sais pas », les « je ne sais plus » ou les simples bandits. L'armée régulière patrouillait à longueur de journée sur les pistes, dans les savanes comme le long des rivières. Elle avait faim cette armée, et souvent demandait ou prenait le peu qu'il y avait. Une fois partie, car elle ne s'attardait jamais longtemps cette armée, les rebelles arrivaient, souvent de nuit, et détruisaient en répression pour cette aide involontaire ce qui tenait encore, et violaient, et tuaient. Puis, les miliciens venus de l'est du pays, les Kadogos et pour tout nettoyer, les hyènes encore, les chiens toujours.

Les hommes, les femmes et les enfants mouraient par milliers, oui par milliers, sans savoir qui les massacrait, pour quelles raisons. Ils n'avaient rien, sinon la vie. Les violeurs, les assassins, les bandits n'avaient pas davantage, sinon la haine. La vie en sursis, la mort, la haine, un quotidien à peindre en rouge et noir, un tableau que les rares occidentaux débarqués à l'aéroport de Kisangani, de Kigani ou de Camembé près de Bukavu contemplaient de loin. La peur contamine les peaux blanches comme les peaux noires. Quelques-uns, des reporters courageux, dénonçaient et décrivaient, photographiaient et écrivaient ce que Kimya et ses frères enduraient au quotidien dans l'indifférence totale des autres peuples. Dans leur îlot de tranquillité, Carine et Mylène, la peur au ventre et le dégoût au bord des lèvres, lisaient ces articles effroyables de vérité, de détails et d'insoutenables images. Les croire leur était aisé, elles savaient. Et bien que séparées l'une de l'autre par plusieurs centaines de kilomètres, elles échangeaient leur crainte par des courriers qui leur fabriquaient des larmes plein les yeux. Elles se confiaient leur tristesse et s'accusaient de ne rien faire de mieux que de pleurer leur impuissance. Elles avaient essayé de rentrer en contact avec Nelson le chef de village devenu ami. Elles avaient écrit à la mission du père Patrick, en vain jusqu'ici. Elles ne savaient pas si celles et ceux qu'elles avaient aimés, aidés, relevés parfois, étaient encore de ce monde. Elles ressentaient

une angoisse perpétuelle. Pas une journée ne s'écoulait sans qu'elles n'y songent. Elles vivaient, avaient un travail, un salaire confortable leur assurant un toit, des repas, une démocratie capable de garantir ce que chaque migrant vient chercher dans notre Europe salubre : la sécurité et l'accueil décent. Mais il leur manquait le petit déclic qui aurait fait d'elles les plus heureuses des femmes. Il leur manquait l'assurance que les graines semées quelque part au nouveau Congo, après une germination aléatoire et délicate, croissaient dans la sérénité. Que ces plantules exotiques devenaient des lianes volubiles, entêtées, gracieuses, ancrées dans un substrat prometteur et stable. Que ces lianes envahissaient les villages voisins, qu'elles se bouturaient, se marcottaient, se mélangeaient. Que les vents dévalant les massifs de Ruwenzori et de Virunga emportaient ces petits grains de pollen le long des fleuves et des rivières, plus loin vers l'ouest jusqu'à l'océan. Que la vie gagnait du terrain. Qu'elle remportait une vraie victoire dans la lutte fallacieuse entre l'amour et la haine, l'humanité et la cruauté. Il leur manquait la réponse à cette question que la distance éludait : avons-nous permis à ces enfants de connaître la joie de vivre dans un pays de liberté ?

La joie!

Un pays de liberté!

À quelques milliers de kilomètres de là, Khiwisha semblait être un village aimé des Dieux. L'année 1998, deux attaques avaient été évitées de justesse. L'une avait échoué suite à une erreur de traduction entre les indicateurs félons qui parlaient en swahili et les rebelles locuteurs lingala. La seconde, grâce à la providence. Seules quelques maisons, une salle de réunion et l'école étaient parties en fumées. Les habitants eurent le temps d'atteindre les premiers contreforts avant l'assaut. Sains et saufs, épuisés par l'effort de fuite au cœur de la nuit, démoralisés par la fumée qui, bien qu'elle fût invisible dans l'épaisseur des ténèbres, empestait en gagnant les hauteurs, ils pouvaient louer la providence. Le héros, celui qui donna l'alerte en passant de case en case avec la discrétion d'une lionne en approche, s'appelait Oscar Banga. Commerçant, nomade, il se rendait de

village en village pour vendre sur les marchés son manioc, son maïs et quelques haricots. Les miliciens, il les avait croisés plus haut sur la piste, plus tôt dans la soirée. Ils l'avaient dépouillé des marchandises qu'il transportait, et avaient tué sa mule pour la quantité de viande qu'elle représentait. S'il ne s'était pas jeté dans un ravin à forte déclivité, assurément les chiens et les hyènes se seraient disputés les meilleurs organes. Animé par un sentiment de vengeance plus que par humanité, il avait sauvé les villageois en les prévenant à temps. D'ailleurs, l'attaque passée, il se serait volontiers payé en échange de ce service en avisant Kimya qui redescendait le sentier, seule, un ballot sur la tête. Elle allait sur ses douze ans et ses formes naissantes avaient à ses yeux valeur de carte d'identité et en faisait une proie idéale. Par chance Obengo n'était pas loin, il affichait lui aussi clairement son âge, quinze ans, et une musculature de jeune homme virile. On ne revit plus Oscar Banga traîner sur les marchés des environs.

Le drame véritable, et indéfectible, se produisit quelques semaines plus tard. Au cours d'une troisième incursion ennemie dans une aube flamboyante au sud de la rivière Kumi, l'existence des petits protégés de Carine connut un séisme dévastateur. Mama Buto Ngaya, la maman de Kimya, d'Obengo et Esengo, fut, dans des conditions que les rares témoins gardèrent pour eux, évitant d'ajouter l'horreur des mots à l'atrocité de la scène, violée puis assassinée à moins que ce ne fût l'inverse. Elle avait été éventrée et baignait dans l'eau rouge de la rivière à quelques pas de la planchette qui lui servait à battre le linge. En aval, d'autres corps flottaient entre deux eaux, portés en un funèbre cortège par le faible courant. Eau, boue, sang, matières indéterminées, la Kumi du diable... Neuf personnes perdirent la vie dans ce crépuscule aux couleurs de feu. Neuf corps superflus lors d'une rixe banale dans une guerre inutile. Des dizaines de membres de familles, d'amis mutilés par ces disparitions quasi quotidiennes. Nelson, assisté du père Patrick, décida d'organiser l'exode des villageois en direction de la ville la plus proche : Kisangani. Une vraie ville. Grande. Sécurisée. Avec des infrastructures. Des ambassades. Un aéroport. Là, dans cette troisième ville

du nouveau Congo, parmi les huit cent mille habitants⁴, Obengo se mit en quête du dernier lien familial connu de lui. Le frère de son père assassiné. Un oncle donc, même si les circonstances de la vie les avaient, psychologiquement, sentimentalement et géographiquement éloignés. « Eso Ngaya est un homme aisé », lui avait dit sa mère, un négociant en pierres précieuses et objets d'art si nombreux dans cette région de terre et d'eau. Seulement, les deux frères ne s'entendaient pas. Un aventurier coureur de pierres et un paysan ! Ils avaient construit un mur invisible entre eux, un mur tapissé de honte sur les deux parois. Obengo devait néanmoins retrouver cet homme. Lui seul pouvait, sa mère lui avait assuré... Lui seul pourrait... Il avait les moyens, et sans doute des connaissances. Enfin peut-être accepterait-il de les aider sa sœur, son frère et lui si un malheur survenait. Les aider à partir, à fuir cette terre qui ne voulait plus d'eux. Cette terre Afrique prête à les engloutir, à les ensevelir, à les effacer. Oui, il le fallait, quitte à passer ses journées en toleka⁵ ou à arpenter chaque quartier de la ville à pied.

Il devait réussir, sinon...

4. Chiffres de 2008.

5. Toleka : Moyen de locomotion habituel dans cette région de la RDC.

Chapitre 16

« François. François! Tu rêves bonhomme. Si tu ne fais pas d'efforts maintenant, tu vas devoir en faire cet après-midi. C'est dommage. Je suis certaine que les pleurotes sont de sortie après la pluie des jours passés. Enfin, si tu préfères l'étude des volcans du monde à une agréable promenade dans le vent. C'est bien comme ça.

– Etna Italie... non... plutôt en Sicile, Vésuve... Italie, Soufrière... Guadeloupe, Piton de la fournaise... euh... Réunion, Stromboli... Italie... »

À n'en pas douter Claire savait s'y prendre. Me chatouiller là où le plaisir se niche, c'était sa spécialité. En deux années à ses côtés, j'avais comblé le vide abyssal de mon retard dans les disciplines dites fondamentales. Après leur chute, les dominos de mon cerveau se relevaient seuls, progressivement. Il faut dire que le rythme était soutenu. Semaine complète, pas à plein-temps puisque chaque soir, avec mon vélo rouge, je regagnais la villa. J'étais un peu le libéré conditionnel qui rentrait dormir en prison. Libéré pour bonne conduite. Trente-cinq heures de rattrapage scolaire réparties sur cinq journées, et, si mes parents se sauvaient en weekend, quelques jours supplémentaires. Sans RTT, sans rémunération, sans même une délégation syndicale pour me soutenir dans l'effort. Quel plaisir! Avec Claire, c'est certainement ce que j'appris avant tout autre considération : le plaisir. Celui d'apprendre, de comprendre, de restituer. Celui de faire, de construire, de créer. Je peux même dire : celui

d'être, tout simplement. Je progressais à grande vitesse, mais attention, en toute discrétion.

Prudence! Prudence! Prudence!

Ce mot déguisé en message d'alerte clignotait sans cesse dans mon esprit, comme dans le sien. Un signal jaune sur fond noir tel les logos dangers. Nous avions un *deal* Claire et moi, et un but commun.

Le *deal*, tirer la corde dans le même sens et en même temps, et surtout enrober les résultats obtenus d'un film discret, opaque à point. Montrer à tous que les progrès existaient, certes, que le retard progressivement s'effaçait, mais modérer l'entreprise.

J'en viens au but : faire durer. Nier le court terme, encourager le long terme. Pour elle comme pour moi, pérenniser cette expérience signifiait prolonger le bonheur que nous éprouvions chaque jour à nous fréquenter. Hâter la remise à niveau compromettrait ces moments d'éternité. En presque deux années, nous avions tissé des liens qualifiés de « forts » lorsque les mots font défauts. Elle avait son vide à elle, avant que je ne bondisse sur son chevalet. J'avais mon néant à moi, avant qu'elle ne répare mon bras. Nous étions... comment dire? disponibles à ces moments d'équilibre instable de nos deux vies. Démissionner de son métier pourtant aimé, voir ses enfants s'émanciper puis quitter le nid, Carine en premier suivi par Alexis, et s'envoler pour des contrées lointaines, avaient creusé ce mini-gouffre dans lequel elle avait le sentiment, jour après jour, de s'enfoncer. Quant à moi, les gouffres, je connaissais. Depuis le jour de ma naissance, et peut-être même avant, j'allais de chute en chute, en route vers des précipices dont je n'entrevois pas le fond. Je coulais. Je me noyais sans eau, sans la moindre bouée où me raccrocher, sans l'envie de lutter pour surnager vers une île improbable donc invisible. L'origine de notre symbiose étonnante était là, dans ce besoin indicible et partagé d'une main tendue au-dessus d'un vide obsédant.

Mes parents ne s'aperçurent de rien.

Je dois avouer que je travaillais dur pour leur trouver l'exacte place dans le puzzle que je leur destinais. Sur l'essentiel, rien. Des progrès d'ordre scolaires, des agissements plus ordinaires ou plus



attendus d'un enfant de douze ans, une capacité nouvelle à la concentration, mais que de travail il y avait encore pour me réinsérer dans le monde! songeaient-ils. Dans leur monde pour être exact. Et oser prétendre à une place dans l'élite de ce monde. Et devenir le premier de l'élite de ce monde... Néanmoins, Philippe et Catherine semblaient soulagés. Betty, Marc et Lise s'en moquaient, ils avaient leurs soucis d'adolescents nantis à gérer. Certes mes réactions demeuraient parfois étranges. Mes réponses à leurs rares questions semblaient décalées, et mes absences toujours aussi fréquentes. Mais ils notaient un mieux. Un léger mieux. L'expérience était encourageante. Il fallait continuer. Et c'est exactement ce que ma complice et moi-même espérions de leur part. Un feu vert, et une constatation : peut mieux faire... déjà nettement plus acceptable, pour eux comme pour moi, que... n'a pas les moyens de mieux faire.

Donc, nous continuions.

« ... les volcans peuvent être effusifs ou explosifs, certains comme le volcan Strombolien sont à la fois effusifs et explosifs. Le piton de la Fournaise est effusif, ses éruptions sont calmes et longues alors que...

– Alors bonhomme! ces volcans, ça avance? La lave monte? Les fumerolles se diluent? Les scories sont proches? Et les bombes?

– Non. Je lis, je lis, mais je ne comprends rien. Ca ne veut pas rentrer. Hier en promenade à Coutances, quand tu me racontais que c'était peut-être l'éruption d'un volcan qui avait fait cette grosse bosse où trône la cathédrale, je comprenais mieux. C'était sous mes yeux. Mais là, c'est trop compliqué. Pour moi, je veux dire.

– Fais un effort veux-tu?

– C'est abstrait.

– François!

– Et je commence à avoir mal à la tête.

– Dis? regarde-moi François? Dans les yeux. Tu ne te moques pas du monde? Je ne suis ni Catherine, ni Claudine. Alors s'il te plaît ne m'emmène pas en balade sur tes chemins vaseux. Tu sais bien que j'ai des bottes. Tu ne vas pas me perdre comme ça. Alors pas de baratin.





– Si Claire, j’ai ma migraine, j’te jure.

– Et ne jure pas veux-tu. Bon, d’accord, on fait une petite pause. On marche jusqu’au phare, on descend jusqu’à la mer qui ne doit pas atteindre les premiers bouchots, et on rentre. Un chocolat, et hop! les volcans.

– D’accord. Mais ça ne compte pas comme balade, hein? on va aux pleurotes quand même après le déjeuner?

– Ça ne dépend pas de moi, mais des volcans. »

Ce n’est qu’un exemple des nombreux dialogues que nous échangeons lors des séances de travail, mais chaque fois, elle m’accordait la solution apéritive qui relançait la motivation. Avec Claire souvent je gagnais. Une bataille. Mais aucune chance d’être le grand vainqueur à l’issue de cette guerre qu’elle livrait pour mon bien. J’étais son trophée. Une sculpture de glace. J’étais un iceberg. Mon père et ma mère ne voyaient que la partie émergée, et encore la face que je confiais à leur pitié. Claire, à force d’explorations, d’intérêts, en utilisant ses armes de femme aimante qui n’avaient rien d’un ciseau à glace, elle connaissait la partie immergée, jusque dans mes profondeurs. Je n’avais, pour elle, aucun secret. À l’exception de la voix qui m’habitait, rien de ma vie lui échappait. Claire me lisait. Comme dans un livre grand ouvert, elle captait chacune de mes petites histoires. « C’est à cause de tes yeux », me disait-elle lorsqu’elle devinait mon doute voire mon inquiétude concernant sa perspicacité. « On ne peut rien cacher avec ces yeux-là. » Lorsqu’elle prononçait ces quelques mots, je fermais les paupières. J’attendais dans mon noir à étincelles orangées. Et je l’entendais rire. Alors j’ouvrais un œil, juste un, pour le plaisir de prolonger le délire. « Tu me lis à mi-temps comme ça! » Autres rires, en mitraille.

Avec elle j’étais bien.

Bien dedans, mieux dehors, au top dans l’estuaire. Dans l’emploi du temps qu’elle nous avait concocté, les lieux avaient leur importance comme le climat. Ils déterminaient les apprentissages de la journée. Beau temps ensoleillé, l’estuaire, les prés, les bois, la plage nous appelaient si intensément que nous ne pouvions ignorer leur





aimant. C'étaient alors des cours de biologie, de climatologie, des travaux dirigés sur les sols, les pierres, l'érosion. De merveilleuses délices. Temps gris, pluvieux, vent violent, la maison nous gardait dans son ventre tiède. Entourée de toiles ou de papiers aquarelle, cernée par les tubes et les pinceaux, elle chantonnait à longueur de temps. Penché sur mes livres et mes cahiers, je travaillais. Là encore, les lieux fréquentés ces derniers jours comme les activités pratiquées jouaient un rôle important. Les cours qu'elle me préparait avec une conscience professionnelle qui ne s'était jamais démentie et pas même affaiblie, se rapportaient de près ou de loin au vécu des derniers jours. Elle répétait sans cesse cette phrase laquelle, dans sa bouche et vue la rotondité de ses yeux, se voulait théorie des théories :

« Il faut toujours donner du sens aux apprentissages. Le savoir est un train de marchandises. On accroche des wagons aux wagons. Le sens, bonhomme, c'est le système d'accroche. Pas de sens, pas d'attache, pas de mémorisation. »

Pour illustrer son précepte, Claire mimait, au moyen de quatre de ses doigts, deux maillons imbriqués qui ne pouvaient être séparés à la condition d'être étroitement liés. Ces sourcils infléchis, son front tassé, ses lèvres pincées, aucun doute, elle était sérieuse. Et y croyait. Et voulait me convaincre. Je crois que c'est l'air que je lui préférais. Dans ces instants d'intense concentration, elle devenait jolie. Ses yeux pétillaient davantage, une flamme brillait au centre des pupilles. Son menton remontait délicatement, deux fossettes se creusaient tandis que deux sillons blancs apparaissaient de chaque côté des narines. Sérieuse, elle restait rigolote.

Regagnant la villa *Les beaux jours*, chaque soir sur mon vélo rouge, je gardais cette image d'elle. Elle me permettait d'attendre le lendemain. Pauvre père, pauvre mère, avec Claire imprimée dans mon esprit, ils souffraient de la comparaison. Elle était épice, piment, sel, exhausteur des goûts de la vie, et eux n'étaient que fadeur et mièvrerie. Nous dînions entourés de non-dits, de mal dits, de trop dits parce que déjà dits. L'hypocrisie régnait en maîtresse de maison, merci mère. L'orgueil tentait de garder son rang, merci père. La bêtise



se partageait de façon équitable entre le dauphin et les dauphines qui se jetaient à la face des critiques convenues et répétées dans leur collège ou lycée. Ambiance garantie. Mais sympathiquement reposante pour moi, le fou du roi. On me laissait tranquille. À l'exception de Claudine, lorsque je boudais l'un de ses petits plats. Elle me jetait alors un regard de tueuse d'enfant. Et je devais mâcher le mot grossier qui me venait, et l'avalais sans broncher avant de reprendre, par habitude plus que par nécessité, mon regard empli de néant en direction des solives et du plafonnier. À cet instant, elle me lâchait.

La soirée s'essoufflait devant la télévision. La nuit m'emmenait rapidement vers des rêves de batailles acharnées dans l'estuaire, ou vers le grand large. C'est au cours de mes nuits, au chaud sous ma couette, que j'ai pêché mes plus gros bars, homards ou dormeurs. Le matin me surprenait au côté de Câlinou toujours endormi au creux de mes genoux. Le petit-déjeuner familial ressemblait au dîner. La différence essentielle tenait dans le journal. Haut tenu, il dissimulait Philippe Fontaine occupé à digérer les informations pour les rendre, au cours de sa journée de labeur, auréolées d'une valeur ajoutée : ses commentaires avisés. Un bol de chocolat au lait, deux biscottes beurrées, un « à ce soir, j'y vais » jeté dans le vestibule et non répercuté, et pédaler, pédaler, pédaler. Tête dans le guidon, échine horizontale, il n'y avait plus de temps à perdre. Neuf minutes, un record à battre.

Et à ce moment précis, un incroyable phénomène se produisait. Sur mon vélo, à peine avais-je dépassé l'école de voile, je sentais, oui je sentais réellement, physiquement, mon cœur battre la chamade. Il cognait fort dans ma maigre caisse de résonance, et l'essoufflement n'en était pas la cause puisque je démarrais tout juste. L'air emplissait mes poumons. Le sable se laissait soulever par le vent de mer. Il me piquait les joues, les yeux, le front. La musique de l'océan absorbait les cliquetis de mon dérailleur, et se mêlait au *daub daub daub* des moteurs obsolètes de vieux tracteurs rouillés traînant derrière eux des moules en sursis. Un concert maritime pour oreilles exercées et échantillonnage olfactif pour un nez brusquement libéré de toute autre contamination. Des parfums surprenants de sel, de crottes de

moutons, d'algues séchées, de goémons décomposés, de bois flottés saturaient l'espace qui s'offrait à moi. Et quel espace! Une pointe longue comme une nuit d'été. Un déni de civilisation. Un désert d'homme. Un vide fait de petits riens, du sable sur une route unique, du sable en congères le long des talus, du sable en dunes, du sable en plages, du sable dans l'air, dans les embruns, du blanc, du gris, du brun... Et les moutons, toujours aussi maladroits dans leur démarche, museau grattant les rases fétuques, des blancs, des gris, des noirs... Et les herbes folles, de vent. Graminées obéissantes, chardons sournois, salicornes gourmandes, statices discrets, lis des dunes vaniteux, des centaines d'herbes, des vertes, des grises, des bleues... Et au loin, là, devant, champignon phallique émergeant des oyats ondoyant sous la brise, avec son chapeau rouge sur un tronc éblouissant de blanc bleu dans la lumière toute matinale, mon phare, celui d'Agon... Un aimant pour le métal de mon vélo rouge. Une attraction irrésistible pour le jeune propriétaire de ce même vélo, rouge...

Neuf minutes trente secondes, encore perdu.

Le vélo plus lancé que posé, une barrière de guingois qui gémit, un réajustement sommaire de ma tenue de cycliste pressé, et toc toc toc..., souvent suivi d'un second toc toc toc..., inéluctablement suivi de :

« Rentre bonhomme, je suis dans la salle de bain.

– Bonjour Claire.

– Bonjour François, alors, combien ?

– Trop.

– Parle plus fort, je n'entends rien avec le sèche-cheveux.

– Plus de neuf minutes.

– Ah! Mince alors.

– Pourtant ce matin j'avais confiance, je croyais bien réussir, ça m'énerve...

– Ce sera pour la prochaine fois bonhomme. Ce n'est pas grave.

– Si.

– Quoi ?

– Si, c'est grave. Puis, pour moi seul ou pour ma voix secrète, j'ajoutai : rien n'est plus grave que d'échouer, na! »



Chapitre 17

Kisangani apparut, tentaculaire. Habitué à traverser leur village en quelques minutes, d'une extrémité à l'autre, à croiser des dizaines de personnes connues et reconnues, à se retourner sur les rares véhicules cahotant sur des semblants de routes, Kimya, Obengo et Esengo ne savaient où porter leur regard dans cette immensité de lumière poussiéreuse. Plus qu'une pieuvre polychrome il s'agissait d'une termitière géante et complexe. Une matinée dans son ventre étourdissait jusqu'à l'évanouissement. Des bus bariolés et surannés débordant d'hommes et de femmes hagards dégringolaient les rues en croisant des camions de militaires armes en mains, plus sales et rapiécés que de simples paysans des hauts plateaux, tandis que des armées de gamins couraient derrière des succédanés de ballons, boîtes, canettes ou cartons. Des attroupelements louches, des bovins pâles et faméliques, des marchés improvisés, des hommes débris adossés aux murs de torchis souvent peints aux couleurs du monde d'aujourd'hui. Graffitis, tags, publicités, logos. Les dieux Coca Cola, Marlboro, Nike, Samsung, Toyota pour conforter les croyants d'ici et évangéliser les incrédules. Il y avait de quoi tournebouler des têtes. Et des têtes, Dieu qu'il en avait.

Avec l'aide du Père Patrick, les trois enfants furent accueillis au centre catholique international de Kisangani. Une petite structure à la périphérie de la ville dont les murs d'enceinte plongeaient dans l'eau brune de la Tshopo, non loin des célèbres chutes Wagénia.



Inespéré, ce refuge leur permettait d'effectuer leurs recherches sans le risque connu de tout errant, celui de la nuit chaude et asphyxiante dans cette jungle moderne : croiser les détrousseurs de toute origine. Seulement trouver un homme parmi huit cent mille, même si cet homme, leur avait-on dit, était connu comme le lion blanc dans la région des fleuves, s'avérait une tâche harassante.

Les jours passaient dans une stérilité totale.

Pourtant, la chance sourit un soir sur l'un des marchés *zando ya bitula* perpétuels du centre-ville. Ce type de marché attirait les plus démunis, puisque, faute de chambres froides en nombre suffisant dans la ville, les pêcheurs Enya bradaient le poisson frais du matin qui ne le resterait pas longtemps sous le soleil de Kisangani. Obengo musardait entre les femmes et les hommes assis sur le sol devant leurs poivrons, fèves et haricots, leurs sacs de manioc et les étalages de poissons. À force de poser des questions à de mauvaises personnes, il tombait sur Issa. Lui, pêcheur au *Katambo*⁶, avait un frère qui revendait des pierres précieuses aux touristes pour le compte de Eso Ngaya, le *boss*, et l'oncle. « Un homme grand » leur dit-il, « un homme sans pitié », devait-il ajouter. Mais un homme qui n'avait pas plus d'adresse que de cœur à croire ceux qui étaient ses débiteurs. C'était lui qui contactait et non l'inverse. Sa vie, à l'image de ses pierres, lui était précieuse et ses ennemis nombreux. Issa pouvait néanmoins prendre un message et le donner à son frère, après il fallait s'en remettre à Allah.

Trois jours plus tard, à la mission catholique, un homme grand et sec se présentait en demandant ses « neveux adorés de l'ouest ». Il ne venait pas de la part d'Allah. Obengo fit les présentations. Il s'attendait à un autre homme que cette brindille d'aspect fragile, mêlant dans son esprit opulence et corpulence.

« Oncle Eso Ngaya voici Kimya, fille de Mama Buto Ngaya, et Esengo son fils. Moi c'est Obengo. Mama Buto Ngaya a été tuée lors de l'attaque de notre village, comme nous n'avons pas d'autre...

6. Technique de pêche dangereuse en pirogue dans les rapides.



– Je sais. Ne me regarde pas comme ça, les tamtams n’ont rien à voir là-dedans, j’ai des yeux partout et des oreilles d’éléphant qui captent tout de Bukavu à Kinshasa. Et ce beau jeune homme, Esengo, je l’aurais reconnu assurément. Tout le portrait de mon cher frère. Paix à son âme de paysan. Alors Kimya, Esengo et toi Obengo, bienvenus au royaume d’Eso Ngaya. Vous êtes bien ici. C’est propre, c’est sûr, vous avez à manger, un toit, des hommes de Dieu enfin surtout des femmes de Dieu. Qu’attendez-vous de votre oncle ? »

Les adolescents se tenaient alignés face à cet homme qui suait l’assurance. De la pointe acérée de ses souliers vernis à ses lunettes cerclées d’or en passant par le lacet de cuir noué en guise de cravate, il affichait l’aisance et l’omnipotence des caïds de la région. Eso Ngaya représentait le seul tuteur sur lequel prendre appui en cette terre inconnue. Répondre à sa question exigeait de la précision, et quelques grammes d’audace. Obengo s’apprêtait à parler, il était le plus véloce et cette tâche délicate lui incombait, mais Kimya, mains croisées dans le dos et tête haute, s’avança d’un pas et, de sa voix haut perchée, résuma leurs exigences en une seule :

« Eso Ngaya, frère de mon papa, c’est très simple, nous voulons de l’argent pour pouvoir partir loin d’ici et recommencer une vie ailleurs, une vie meilleure.

– Oh! mais voyez-vous ça, tu n’as...

– Pas fini, non. Il nous faut des francs congolais, beaucoup, et aussi des noms de passeurs pour traverser le pays tout entier, la mer, et aller en Europe. Là-bas, nous pourrions rejoindre d’autres africains chassés. Il y en a plein des Congolais, des Rwandais, des Ougandais, et beaucoup d’autres. En France, en Allemagne, en Angleterre. Mais il faut beaucoup de francs congolais pour payer le voyage pour trois, ou des dollars. Et nous n’avons rien du tout. Alors on est venu jusqu’ici pour...

– Taxer tonton Ngaya.

– Oui.

Un oui prononcé par Kimya, et mimé de la tête par les deux frères dont le front s’ornait de rides nouvelles. Kimya exécuta, à l’envers, le pas qui l’avait placée à portée de main de son oncle. C’est

ce que l'on appelle rentrer dans le rang. Ce dernier caressait un embryon de barbe en détaillant les candidats à la migration. Difficile d'interpréter son regard au-dessus des cercles d'or. Le catalogue de ses pensées était vaste. Admiration. Agacement. Scepticisme. Colère couvant sous un masque froid. Interrogations. Un large choix et peu d'indices pour Obengo qui s'enhardit et tempéra la brève réponse de sa petite sœur.

– Oui et non. Mais... comment t'expliquer... tu es le seul vers qui nous pouvons nous tourner. C'est pour ça que nous avons traversé tout le Kivu.

– Un long chemin les enfants, un bien long chemin. »

La main d'Eso quitta le menton. C'était au tour de son nez de susciter la caresse. Peut-être à cause des odeurs qui entraient par la fenêtre entrouverte sur le fleuve Tshopo. Un mélange d'une grande complexité fait d'huile de moteur diesel, de poivrons grillés, de poissons fumés montait à l'assaut des narines. Kimya sentait que l'homme s'attendrissait mais que demeuraient des réticences, elle argumenta avec ses modestes moyens :

« Oncle Eso Ngaya, nous pouvons travailler pour toi. Pour gagner notre grand voyage.

– Ah ah ah! Travailler pour moi! Travailler pour moi. Petite, tu es gentille, et courageuse aussi, mais qu'est-ce que tu sais faire? Hein? Pour gagner ta vie, que sais-tu faire?

– La morte.

– Quoi?

– Je sais faire la morte pendant presque deux minutes. Mes frères aussi. Je sais lire aussi, et écrire et compter. J'ai appris, à l'école de France. Et je peux laver le sol, tresser les fibres de coton, cuire les galettes, traire les chèvres. Je cours plus vite que...

– D'accord, Kimya, d'accord, ne t'énerve pas. Mais tu ne sais rien faire qui intéresse mon business. Je fais dans le négoce moi, pas dans la tenue de maison. Faire la morte peut te sauver la vie, mais pas te permettre de la gagner.

– Alors je vendrai des pierres. Comme toi. Tu me montres et moi je fais tout comme toi.

– Bien bien. Je vais réfléchir. Je sais où vous trouver désormais. Sacrés gamins, ça oui, des sacrés neveux que j’ai là. Je vais m’occuper de vous. »

Après le départ du *boss* au royaume des pierres, Kimya et Obengo s’échappèrent dans les rues animées de Kisangani. Esengo préféra rester avec les sœurs et la trentaine d’orphelins de guerre qui soignaient des plaies moins physiques que psychologiques. Quoique des moignons à la place des bras, des avant-bras, des jambes, un œil au lieu de deux sans oublier des entailles de boucher qui zébraient les chairs, rien de ceci ne pouvait laisser indifférent, pas même des religieuses pourtant habituées à « traiter » de telles meurtrissures.

Durant ce temps Kimya et son frère se postaient sur les marchés. Ils observaient, s’imprégnaient, apprenaient. Si d’aventure ils devaient faire du négoce pour tonton Eso Ngaya, il le fallait. Kimya promenait son cahier. Récupéré après l’incendie de son école, il ne la quittait plus, comme le livre de Paul-Jacques Bonzon, comme la photo de Carine, de sa maison, comme la carte de France. C’était un cahier de brouillon, et même si les tables de multiplication du verso disparaissaient sous le noir de fumée, il contenait les lignes d’une vie, celle d’avant les massacres. Avec application, sous le contrôle de son frère, elle prenait des notes. Le prix des denrées, la nature des produits, les techniques de marchandage, les remises, les expressions locales et surtout les différences notables entre les marchés du matin en cours d’interdiction et ceux du soir. Des prix divisés par dix, pour cause de fraîcheur discutable, attiraient une misère plus criante encore que celle du matin. Seulement, même à ces prix, impossible pour des familles de quinze membres de payer six mille francs congolais pour un repas de poisson-chat ou de tilapia. Quant aux poules, lapins, cochons ou gibiers boucanés de plus en plus rares sur les étals, il fallait s’appeler Eso Ngaya pour se les offrir.

Obengo écoutait.

Kimya écrivait.

Obengo comptait les liasses de billets changeant de mains.

Kimya inscrivait, et les jours passaient tandis que les pluies de septembre transformaient les rues de latérite en torrents de boue.

Des averses tantôt droites, tantôt horizontales sous les rafales mitraillant les couloirs entre les maisons.

Les deux hommes se présentèrent à la mission dix jours après la première visite. Le Eso Ngaya qui s'appuyait avec nonchalance contre l'huissierie de la salle commune ne ressemblait pas à l'homme d'affaires argenté connu des enfants. Paysan nécessiteux ou pêcheur Enya de retour des chutes Wagénia paraissait plus crédible. L'homme qui se tenait dans son ombre confirmait l'hypothèse. Il se nommait Didi, enfin c'est ainsi qu'Eso le présenta d'un mouvement du pouce dirigé vers l'arrière, sans même prendre la peine de se retourner.

« Oui, Didi, un gars sûr. C'est court et c'est tout. Il est des situations où il n'est pas nécessaire d'avoir de vrai nom. D'ailleurs, Didi ne connaît pas d'autre nom que celui-ci et n'en a pas besoin. N'est-ce pas ami ? Il ne parle pas non plus. C'est un avaleur de secrets, ah ah ah ! »

Son rire gras résonnait dans la pièce avare en mobilier. Les murs s'amusaient avec l'écho. Et Didi se gaussait en silence des mots de son employeur, ou de l'écho.

« Oh ! Vous en faites une tête mes neveux ! Ce sont mes nouveaux habits ? C'est ça ? C'est mon nouveau *look* qui vous bétonne les lèvres ? Vous vous dites : le tonton Eso est fauché. Il a tout perdu. Il ne peut plus nous aider. Ah ah ah ! Tu vois Didi, l'habit fait le moine bien que les blancs assurent de l'inverse. Un mauvais tissu, trois ou quatre taches d'huile bien placées, des sandales pourries, des écailles de poisson collées sur un pantalon rapiécé, et voilà le prince des pierres transformé en prince des voleurs. Remarque que c'est presque pareil ! Ah ah ah ! Mais vous devez déjà le savoir, surtout vous deux, à fouiner sur les marchés de toute la ville. Je vous ai vus, et d'autres aussi. Hein ? Ne jamais être reconnaissable, identifiable, un jour seigneur, un jour paysan, religieux le surlendemain, être plus inconsistant que le vent, voilà le secret de la tranquillité. Bon, voyons ce que nous avons à vous proposer. Approche Kimya, et vous deux aussi. J'ai à vous parler. »



Il n'était guère étonnant que cet homme caméléon fût devenu le prince des pierres au royaume du Kivu. Il démontrait tant de talents. En quelques jours seulement il avait planifié le départ des enfants. Parce que les garder près de lui ne lui inspirait rien de bon. Ils auraient été une faille dans son armure pour des ennemis toujours enclin à l'éliminer. Et puis, s'ils étaient ses neveux, ils n'étaient que des neveux venus de loin. Des tout neufs jamais servis, alors... Et les larmes ne lui allaient ni au teint ni au tempérament. Le plan était simple et reposait sur les colossales épaules de Didi, routier, routard de brousse, enfin transporteur de toutes sortes de marchandises. Dans ces « toutes sortes », il y avait des pierres plus ou moins précieuses, des herbes plus ou moins médicinales, des œuvres d'art africaines plus ou moins d'origine et des hommes, des femmes et des enfants... plus ou moins.

« Dans quelques semaines, passées les grandes eaux, Didi remontera vers le nord le camion plein de marchandises. Balade le long du Nil blanc jusqu'à Khartoum. Là, des affaires l'attendent. Ne me regardez pas comme ça. Ce ne sont pas vos affaires. Puis, il prendra un ressortissant suisse qui travaille pour moi et continuera jusqu'en Égypte. La vallée des rois, El Minya, Le Caire, nouvel arrêt, il charge, et direction Port Said à l'embouchure du canal de Suez. Et où débouche le canal de Suez les enfants? Hein? Ah ah ah! Kimya tu es devenue muette tout comme tes frères. La géographie n'est votre tasse de thé. Khiwisha c'est la brousse des brousses. Je vous explique. Port Said c'est la porte ouverte vers la méditerranée. Donc vers l'Europe, Chypre, la Grèce, la grande botte, la Suisse. Une belle promenade. Oui, une belle balade vous attend. Vous traverserez plus de frontières que je n'en ai jamais passé. Didi et Hossner doivent être de retour dans six mois, mais vous, vous ne serez pas encore arrivés à destination. Traverser l'Afrique n'est rien. Une terre de misère ce n'est pas comme une tête sale qui garde précieusement ses poux, l'Afrique ne vous retient pas. Mais l'Europe! Ah l'Europe! C'est autre chose. Elle ne veut pas de vous. Son pain n'est pas pour vous, pas plus que leurs toits. Intégrer n'est pas leur truc aux blancs d'Europe. En Europe, ils remettent les poux à leur place légitime :



sur la tête des gueux dans la crasse d'origine. On arrive en camion, en bateau, on repart en avion. Opération Charter. La classe, seulement pas en première. Mais aussi la casse, parce qu'ici, on n'aime guère ceux qui rentrent faire renifler leur traîtrise de trop près. C'est pourquoi, sitôt débarqués, les migrants tentent à nouveau leur chance. C'est l'éternel yoyo. Vous ne dites rien? Garder la bouche ouverte est tout ce que vous savez faire?

En effet Kimya et Esengo béaient en jetant des regards perdus vers Obengo. Lui seul avait donné des signes qui pouvaient laisser croire qu'il suivait. Qu'il suivait le discours comme le trajet. L'énumération des villes, des pays, des fleuves, les avait estourbis tous les trois. Eso Ngaya, rangées de dents parfaitement alignées bien visible tant son sourire était démesuré, attendait la réaction de l'un ou de l'autre. Il aurait même parié pour l'une. Rien ne sortant des bouches en O qui lui faisaient face, il continua :

« Toujours partant! Hein? Ce sera difficile, vous en avez conscience au moins. En quelques phrases je vous ai envoyés en Europe, mais derrière les mots il y aura d'autres maux, si vous me suivez. Je ne peux rien faire d'autre, et surtout pas décider à votre place. Payer, je peux. En mémoire de mon frère, je peux, bien que je doute qu'il ait... enfin OK. Vous garder avec moi, en revanche, m'est impossible. Trop risqué, pour vous comme pour moi. Ce serait vous condamner à un destin peu reluisant. Si vous êtes d'accord, je vous aiderai à préparer votre départ. Didi, c'est fait. Hossner, pas de problème, il me doit tellement de dollars qu'il ne pourrait porter seul la valise qui les contiendrait. Mais pour le passage en France et en Angleterre, vous devrez trouver auprès de la communauté congolaise des passeurs sûrs. Et là je ne peux rien faire. Mon royaume n'est pas si étendu. Je vous donnerai les billets verts qui ouvrent les haillons des camions, les coffres des voitures et les cales des bateaux. Point. Rien d'autre. Vous serez bien seuls, et bien jeunes pour l'être. »

Eso marqua une pause. Il détaillait, à tour de rôle, chacun des adolescents des sandales jusqu'au col. Ils ne bougeaient toujours pas. Dans leurs frusques de campagne crasseuses, ils faisaient peine à voir. En bonne santé, mais dans un état pitoyable. Après s'être passé

la main dans les cheveux, après avoir jeté un regard par-dessus son épaule en direction de son compère, il compléta ses prévisions.

« Avant le grand départ, il faut vous trouver d'autres habits, d'autres chaussures, des couvertures, des tenues imperméables, et vous gaver comme des potamochères. Vous ne mangerez pas tous les jours à votre faim durant le périple qui vous attend. Il vous faut des réserves, vous manquez de gras. Je vais donner des instructions aux sœurs et ce qui va avec, évidemment. Alors ? Vous en pensez quoi de tout ça ? Répondez ? Répondez ou tonton Eso disparaît, et je ne reviendrai pas de sitôt.

– Oui éternua Obengo, suivi de près par son frère.

– C'est d'accord.

Eso se tourna vers Kimya pour récolter son assentiment. Lèvres closes, elle semblait ailleurs. Peut-être déjà partie sur les pistes, cahotée à l'arrière d'un camion bâché parmi des cages de poules et des ballots de coton. Elle seule savait. Un regard sibyllin d'un noir d'encre rendait toute interprétation délicate. Croyant à une hésitation, légitime tant la description du voyage ressemblait à un périple dans les enfers, le grand planificateur l'interpela du velours dans la voix :

– Et toi petite ? Qu'en penses-tu ? Te sens-tu... enfin... es-tu prête petite ? Oh oh Kimya ?

– Oui oncle Ngaya.

– Tu es certaine ? Tu sais que le chemin sera long. Vous n'avez pas de point de chute véritable, pas d'adresse exacte. Didi, qui a aussi peu de mots dans sa bouche que d'or dans ses poches, a l'habitude de dire que : Si tu ne sais pas où tu vas le chemin t'y mènera, et si tu sais où tu vas, peu importe le chemin, cours dessus il y va. Alors petite Kimya ? Tu cours sur ce chemin ou tu restes ici, sur cette terre qui vous a vu naître toi et tes frères.

– Je cours. Esengo court. Obengo court. Nous voulons partir loin d'ici. Je ne veux plus de l'Afrique qui a mangé mes parents, qui a tué Ayana, Kobé, Seké et tous les enfants. Je ne veux plus croiser les Kadogos, les rebelles, les militaires. Je ne veux plus crier pour ne pas entendre le bruit des mitraillettes. Je ne veux plus faire la morte.



Je ne veux plus pleurer de peur qu'une mine n'empêche mes frères de marcher. Je veux qu'on garde nos pieds, nos jambes, nos bras. Oncle Ngaya, je veux une couverture, des habits, et des dollars, s'il te plaît. »

Au mois de décembre de cette première année Kabila, un camion tentait de rester sur la piste en évitant les ornières emplies d'une eau ocre rouge. Une petite voix s'insinuait sous la bâche, elle chantonnait :

« Il était une petite pirogue, il était une petite pirogue, qui n'avait ja ja jamais navigué... »



Chapitre 18

Un monstre, une chimère, une gorgone, un spectacle que je n'aurais souhaité à personne, pas même à mes pires ennemis si j'en avais eus.

C'est arrivé en même temps que les premières chaleurs de printemps, en mai, deux jours avant mon anniversaire. Je me dirigeais sans empressement vers mes quatorze ans. Quatorze ans déjà ? Quatorze ans seulement ? Je n'avais pas d'avis sur la question. Mais quatorze ans, c'était sûr. Dans ma tête et davantage dans mon corps. J'en eus la preuve lors de cette journée mémorable s'il en est.

Claire avait commis l'acte injuste passible de toute ma rancune : m'abandonner pour une durée incroyable de quinze longues journées. Une éternité. Sa fille, Carine, que je ne connaissais pas si ce n'est par les innombrables photographies accrochées aux murs de la maison transformée en photothèque pour mère aimante, revenue du Canada pour des raisons professionnelles, l'avait invitée à Londres où elle venait de s'installer dans un appartement divin donnant sur la Tamise. Des mois qu'elles ne s'étaient pas vues. J'étais donc condamné. Voué à une réclusion entre les murs de la villa *Les beaux jours* à subir les sempiternelles querelles d'une fratrie qui transformait la salle à manger en poulailler et les chambres en marché au cadran ; contraint d'assister à la parade d'une quarantenaire soucieuse d'imposer sa beauté froide aux miroirs de chacune des pièces ; obligé de travailler devant un mur aveugle durant des heures. Et

que dire du cerbère local, toujours enclin à mordre pour assurer son emprise sur la famille, sur moi, sur mon chat. Parce que Claudine persévérerait. Elle régnait en maîtresse de maison, ou en chienne de maîtresse de maison. Elle hantait le rez-de-chaussée. Elle tapissait les couloirs de l'étage de son ombre menaçante. Elle violait l'intimité de ma chambre. Elle fouinait. Elle, elle, elle. Elle était une obsession. Et ce n'était rien en comparaison de ce qu'elle devint ce matin de mai.

Ma mère, comme chaque mardi, tentait de parfaire son image chez Carole, esthéticienne granvillaise de génie tandis que mon père offrait à des étudiants de troisième année une démonstration de l'étendue de ses talents en matière de lecture d'IRM. Mes sœurs comme mon frère étaient en cours. Mon chat enroulé quelque part loin du balai et de la sorcière qui le montait. La maison sonnait le creux. Il y avait moi et Claudine Perrier. Il y avait le bruit de l'aspirateur et le crissement des feuilles de cahier. Puis, au bout de quelques minutes, le silence explosa. J'en pris conscience soudainement. Je ne l'aurais pas intégré comme un événement d'importance s'il n'avait duré si longtemps. Je m'étais remis au travail, épiait distraitement les sons provenant du rez-de-chaussée. Aux bruits, habituellement, j'identifiais les agissements de Claudine. Ils me rassuraient. Savoir ce qu'elle faisait indiquait le lieu où elle rôdait et la distance qui me protégeait d'une apparition aussi soudaine que malfaisante.

Mais depuis vingt minutes, rien.

J'abandonnai ma carte d'Europe et ses seize pays de la zone euro coloriés en bleu et jaune, pour coller une oreille contre la porte. Pas un bruit même feutré, pas un souffle contenu. Un œil au niveau de la serrure libérée de sa clé depuis sa confiscation par qui l'on devine. Rien, que du noir. Une station contre le chambranle de la fenêtre donnant sur le jardin, le garage, l'abri. Décidément, rien. J'avais beau tasser le front et incurver mes maigres sourcils, je ne comprenais ni ce silence, ni ce vide humain et après un haussement des épaules je retrouvai le bureau de bois blanc et son Europe en papier. Le temps de relire pour l'énième fois la liste des pays dont deux m'échappaient sans cesse – c'est fou l'Europe m'est toujours

apparue plus maigre qu'elle ne l'est en réalité –, et je décidai de me risquer dans le couloir. Je devais en avoir le cœur net. Avec tact et prudence, je tournai la poignée de porcelaine. Gentille, elle mugit à peine. Je poussai la porte. La retint. Plaçai la tête dans l'entrebâillement. Puis le reste de mon anatomie se faufila sans plus de relief qu'une feuille de journal. Claudine était nulle part. Et lorsque Claudine Perrier était nulle part, pour mon esprit inquiet, elle était partout. Je poussai l'introspection d'une maison prison en direction du second étage. Quelle idée de réaliser des escaliers en bois! Les craquements me terrorisaient. Les voisins devaient les entendre. C'est arrivé sur le seuil de l'étage que je perçus les premiers indices. De l'eau coulait sur de l'émail et s'écoulait dans les canalisations. Quelques glissements plus tard, j'étais à proximité de la porte de la seconde salle de bains. Elle n'était pas close, pas hermétiquement. Un linéament clair et vertical de lumière crue descendait le long de l'huisserie jusqu'au plancher. Rassuré, j'aurais dû reculer, reculer, et descendre au second. La bête localisée, j'aurais dû reprendre mon crayon et colorier mon cahier. J'aurais dû. Oui, j'aurais dû. Et aujourd'hui je le sais. Mais je n'ai rien fait de la sorte. Bien au contraire, je me suis approché en rangeant ma respiration dans le même coffre que ma peur. L'espace entre la porte et le chambranle ne permettait pas de glisser un doigt, ni un œil. L'eau coulait avec un bruit qui laissait envisager une pression importante. De la main, j'exerçai une poussée mesurée. Un, deux, trois centimètres. La clarté régnait dans la pièce, une vapeur légère s'avavançait. L'espace libre n'était pas grand. Pas assez. Un, deux, trois de plus. Et elle m'apparut. Claudine Perrier. Elle seule, le reste de la salle de bains disparaissant par magie. Claudine Perrier debout dans la baignoire, nue, la tête rejetée sur l'arrière, les bras levés, nue, de face, terriblement de face, nue, cuisse entrouverte et genoux faiblement pliés pour assurer son équilibre, et nue. À cet instant j'aurais dû reculer, partir et oublier. L'image n'aurait été qu'un flash et sa brièveté m'aurait permis l'effacement. Je ne suis pas parti. J'ai regardé. L'eau ruisselait tandis qu'elle shampooinait énergiquement une crinière plus longue qu'elle ne paraissait. L'eau entraînait de petits paquets épars de

mousse vers les seins, le ventre, les cuisses. Je les suivais du regard dans leur errance de mousse vagabonde. Je visitais, je voyageais, j'étais au spectacle, moitié train fantôme, moitié théâtre de l'horreur. Incapable d'exercer le moindre mouvement je me sentais tétanisé. Mes yeux se perdaient dans d'incessants allers et retours entre les lourdeurs et les bourrelets, ils s'égarèrent parmi les contrastes d'un relief qui me rappelait l'enfer tropical des photos du Géo qui traînait dans les toilettes. Il y avait la vapeur, les dégoulinements, les collines grasses, le glabre, le gouffre, la forêt hirsute sous les bras, l'autre plus bas, triangle fourni, cauchemardesque, abominable dégouttant en un ru continu. Il était temps maintenant de jouer les lièvres et de me dérober. Facile à dire aujourd'hui. Lorsque les yeux seuls commandent à l'esprit, que la moquette d'un couloir devient marécage spongieux, que la main se lignifie en ne formant qu'un avec le montant d'une porte entrouverte sur l'interdit, oui, facile à dire. Je suis resté.

Il y avait de moins en moins de mousse. Traîtresse, elle s'évanouissait. Les seins de Claudine s'échappaient. Ballons partiellement dégonflés munis de leur bouton sombre et hypertrophié, ils tombaient. Ils cascadaient de crevasse en crevasse jusqu'au ventre blanc, lourd aussi, granuleux, percé d'un nombril rougeâtre, gros, plein centre. Elle avait des poteaux là où ma mère avait des cuisses, des courgettes au lieu des mollets, quant aux chevilles... avec le rebord de la baignoire, je manquais de hauteur.

Le bruit de l'eau sur le lait de sa peau, sur l'albâtre de la faïence, sur l'ivoire de la baignoire cessa brusquement. Aussitôt je clignai des yeux. Le bouton *on/off* se déclencha sans opérateur. Je m'éveillai. J'entamai alors un mouvement de recul, et, constatant que mes jambes fonctionnaient, le demi-tour salvateur et une fuite en avant. Escalier, couloir, porte de chambre, et vite ma chaise, ma table et mon manuel. J'avais bien vu un monstre, une chimère, une gorgone, et j'étais soulagé devant mon cahier à crayonner comme un forcené. Ne pas penser. Colorier. Ne plus imaginer. Les pays d'Europe, dans l'ordre, les répéter. Les recopier. Néanmoins, il m'était impossible de semer les images obscènes, utopique de croire que la prochaine fois que j'allais croiser ce monument de chair molle,



je ne songerai pas à ce qui me maltraitait l'esprit depuis que j'étais revenu dans la normalité : « M'a-t-elle vu ? » ou encore : « a-t-elle entendu ou deviné ? » ou, et cette idée me persécutera longtemps : « Ne l'aurait-elle pas fait exprès ? » Je n'ai pas eu de réponses, juste des doutes. Et on ne construit pas de solide sur des doutes.

Cette expérience, peu avant mes quatorze ans, m'avait quelque peu perturbé. J'étais perdu, seul, seul sans Claire pour me permettre de m'évader vers des cieux plus sereins, moins inquiétants. Cloîtré entre mes quatre murs, cerné par des images inopportunes, je connus une période angoissante. Le jour, si je mets de côté mes rencontres inévitables avec Claudine, je parvenais à chasser de mon esprit ce que mes yeux avaient enduré et ma mémoire stocké, mais le soir il en allait autrement. Au seuil de la nuit, patatras, une avalanche de *flashes back* me prenait sitôt la veilleuse éteinte. Le jour même de cet attentat contre une candeur sans faille, dans la proximité, j'avais prévu la chose. Je savais que la scène hanterait ma nuit. Les rêves nous contrôlent plus que nous ne les dominons. Ce fut épouvantable. Je crus que c'était le pire qu'il pouvait m'arriver et que les jours, les nuits passant, la gomme accomplirait son rôle, atténuant les traits en ne gardant que de vagues contours. Que mes rêves, comme les mouches, changeraient d'âne. Ce fut l'inverse. Les nuits suivantes, pas de gomme ni d'estompe, mais du crayon gras et de la couleur épaisse. À peine allongé dans l'obscurité mon esprit se lançait. Au commencement, une vapeur dense et chaude envahissait mon ciel de nuit. Puis, au travers de cet écran diaphane, tandis qu'une musique lancinante sourdait à mon oreille, les premiers contours au fusain se dessinaient. Se précisaient. S'imposaient à moi, dans les formes, dans les couleurs et surtout dans l'exagération la plus folle. Seul le visage de Claudine restait dans le secret. Elle n'était que buste sans tête à la façon Rodin, avec ses volumes secoués par les frémissements de ses chairs mouvantes. Les vapeurs se dissipaient. Les miennes se densifiaient. Des suées intenses qui me trempaient le torse, le cou, le front. Ce corps nu sans tête, sans pudeur, s'approchait de mon lit. Il grossissait. Il s'avachissait. Il me recouvrait. J'en avais partout de ce corps flasque plus collant qu'un



miellat de puceron, d'une pilosité toute animale. J'étouffais. Pris en étau entre des cuisses démesurées, je ne pouvais remuer que mes mains, mais ne savais où les poser. Elles s'enfonçaient dans le gras, dans les plis, les orifices. Et la bête sans tête gémissait. Elle se faisait ventouse. Elle aimait. Et plus elle aimait plus elle enflait. Plus elle enflait plus elle débordait. Elle était partout. Mi baleine, mi lamantin, sans forme et inconsistante elle rampait, vagissait, allait, venait et moi je voulais hurler mon effroi, ma douleur et mon dégoût. Et je me réveillais en sursaut. Je crois que c'est mon propre cri qui me sortait de ce cauchemar récurrent. J'osais espérer que ce cri n'était pas trop puissant, et surtout qu'il n'était pas ce prénom honni d'une femme gorgone qui dévergonde les adolescents. Oui, pourvu que je n'ai pas hurlé dans mon lit : « Claudine! Non! Claudine! Pas ça! » Personne ne m'a éclairé à ce sujet. On m'avait entendu puisqu'on était venu. On avait essuyé mon front. Mais sur ce cri du ventre, rien, rien de plus.

Et puis, il y avait autre chose.

C'était assez difficile à appréhender pour moi dans mon déséquilibre, ou tout du moins dans l'équilibre instable du moment difficile que je traversais. Une ambiguïté jouait avec mon innocence absolue dans ce domaine nouveau de la sexualité. Ces scènes quasi faunesques qui transformaient mes nuits en apocalypses me terrisaient à l'instant où je les subissais. Certes, elles représentaient l'horreur, mais dans ce voyage au cœur des enfers, le plaisir n'était jamais loin. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque le matin de cette première nuit de cauchemars, je constatai, au saut du lit, l'auréole poisseuse de mon pyjama à l'emplacement de mon sexe. Je crus à un accident, une pollution involontaire donc hasardeuse. Le lendemain, les mêmes causes produisirent de semblables effets. Et le surlendemain. De plus, la sensation que j'éprouvais dans mon bas-ventre ne pouvait être attribuée à autre chose qu'à une jouissance soudaine et intense. Douleur, plaisir. Dégoût, plaisir. Remord, plaisir. De là les dizaines de questions sans réponses. De là les angoisses à l'idée de me glisser sous les draps dès la nuit tombée. De là mes peurs à retrouver, le matin au petit-déjeuner, entre chocolat et

croissants, mon père, ma mère, ma fratrie, les témoins de mes cris, et Claudine Perrier la bête nocturne faite femme en journée.

De son côté, Claudine ne laissa rien filtrer. Qu'elle ait su, qu'elle ait vu, qu'elle ait voulu, jamais elle ne me parut différente. Elle restait la même. Son acharnement à me faire manger, travailler, ranger... La dureté de son regard, la sévérité de son attitude, oui, exactement la même. En revanche, je la trouvais moins laide, moins forte. Les images de la nuit permettaient cette alchimie, et elle sortait gagnante de la comparaison en perdant une part de ses excès. En revanche, j'éprouvais de réelles difficultés à la regarder sans l'observer. À simplement lui jeter une œillade. À son insu, à la dérobée, je posais mes yeux sur les stigmates de mon obsession malade, une marque de culotte imprimée sur un tissu de jupe tendue, le sombre relief qui pointait sous son chemisier, le noir de collant qui ajoutait au mystère. Toujours, j'avais cette attirance fortuite et ressentie comme une faute. Et j'avais peur d'être pris en flagrant délit d'analyse, pour ne pas dire de dissection. J'étais à ce point perturbé que, fait assez rare pour l'avoir noté, ma petite voix intérieure ne me donnait plus de nouvelle depuis ma première nuit de délire. M'abandonnait-elle? N'avait-elle rien à dire à ce sujet? Me boudait-elle puisque écartée de mes priorités? L'entendrai-je à nouveau?

Je l'espérais car elle me manquait.

Le jour de mon anniversaire passa, sans trace, comme l'ombre du nuage qui traîne dans l'herbe tendre des prés salés et qui court, et qui court... Puis d'autres nuées suivirent sans se hâter rattrapant les premières jusqu'au jour tant attendu : le retour de Claire.

Je ne l'ai pas reconnue en arrivant devant la maison de la pointe. Elle étendait du linge sur le fil détendu qui jouxtait le mur à l'opposé de la mer. Son séjour ne lui avait pas profité. De dos, bras levés, elle donnait l'impression d'avoir maigri. Beaucoup. À moins que ses cheveux attachés? J'accélérai le pédalage et, à peine eus-je dépassé la barrière, j'activai ma sonnette en cascade. Elle baissa les bras, se retourna. Ce n'était pas Claire. C'était le modèle réduit de celle que j'attendais avec impatience depuis des jours et des jours : C'était Carine! Carine, sa fille.



Chapitre 19

La misère était partout, au nouveau Congo, au Soudan, en Égypte. Partout chez elle dans une Afrique riche. Enfin riche en dessous. Au sous-sol. Elle habitait chaque village, chaque plateau, plaine ou vallée, chaque ville traversée. Elle était chez elle dans cette Afrique affamée. Une indigence obsessionnelle qui longeait les pistes, les rivières, sortait des forêts, s'écoulait des savanes arborées, entrait se cacher dans des maisons de tôles, de palettes et de cartons. Elle suait, suintait, sentait. Kimya et ses frères pensaient la connaître cette misère, depuis leur naissance à Khiwisha ils la fréquentaient au jour le jour. Il y avait donc noir et noir, misère et misère. Descendre plus bas était toujours possible. Assurément oui. De l'arrière du camion, en partie dissimulés derrière une ridelle de fortune, ils lisaient cette extrême pauvreté dans les allures d'hommes et de femmes épuisés. Ils recevaient en pleine figure le dénuement des enfants mendiants, ceux qui se battaient pour quelques grains de riz échappés lors de la distribution. Ils supportaient difficilement l'image de ces femmes aux seins pendants telles de vieilles outres de peaux taries depuis longtemps, et ses semblants de nourrissons moitié monstres moitié cadavres secs, avec leurs os saillants, leur ventre gonflé, leurs yeux démesurés au vide abyssal plus profond que le désarroi de leur mère, accrochés au flasque de ces jeunes peaux devenues vieilles peaux.

Kimya ne riait plus.

Ne chantait plus.

Ses frères ne parlaient plus.

Ils ne pouvaient que constater, au passage du camion, ce que personne ne disait, ce qu'aucun gouvernant de ces pays traversés n'avouait. Ils ne pouvaient que pleurer sur le sort de ses gueux au choix unique, tenir encore un peu. Retarder la sortie. Vivre assez longtemps pour ne pas dire que cela ne valait pas le coup de naître, ou, au contraire, prier pour que le grand départ vers Allah, Dieu ou Bouddha, ne tarde pas trop en se disant que finalement vivre ici bas ne valait pas le coup. Ne valait pas les coups.

Didi, en routard expérimenté, conduisait son camion de ville en ville en évitant soigneusement les lieux réputés dangereux. Dans ses yeux brillait un mélange de peur raisonnée et de fierté à la dominer. La radio toujours allumée sur les ondes locales, il suivait l'actualité. Un *check point* ici, une embuscade là, une tentative d'enlèvement de diplomates ou de touristes ou de salariés d'une grande entreprise européenne ailleurs, un groupe armé, une troupe d'enfants soldats errant à l'affût, autant de détours obligés. Quitte à se perdre pour gagner la vie. Là où il devait livrer ses marchandises, et en charger d'autres, Didi s'arrêtait pour plusieurs jours, et parfois quelques semaines. Obengo, Esengo et Kimya avaient alors quartier libre pour visiter ces nouvelles contrées. Et ils en profitaient. Seulement Didi les avait prévenus avec l'avarice de mots dont il était coutumier :

« Pas courir après vous, si pas là, j'attends pas. Suis pas gardien, suis routier. »

À l'instinct, sur le qui-vive, ils se faufilaient dans les ruelles marchandes en évitant soigneusement les milices en faction, les coupe-gorges, les rues à prostituées et autres lieux de débauche. Ils n'avaient pas assez de leurs six yeux pour avaler les images multicolores, voire kaléidoscopiques dans les nuées de chaleurs floutées montant d'un sol en quasi-fusion qui s'offraient à eux. Cent marchés, mille tissus, dix mille épices. Les étals à même le sol, les centaines de visages, les milliers de mains tendues vers d'autres mains serrant des billets plus abîmés encore que leurs propriétaires, avaient leur

préférence. Sur ces terres de misère ils apportaient une chaude sensation d'opulence, une couleur chargée d'espoir. Le soir, bien avant la tombée de la nuit, ils rejoignaient Didi dans la maison d'un marchand, d'un complice, d'un ami d'Eso Ngaya ou dans une mission tenue par des religieux. Pour eux, et jusqu'ici, le voyage se déroulait dans de bonnes conditions. N'étaient-ce l'inconfort du camion et l'état des pistes, le nombre d'heures à somnoler à l'arrière ou la chaleur parfois suffocante sous la bâche, tout allait bien. Ils possédaient ce qui lève les barrières, qui rend perméable les *check points*, qui ouvre les portes et qui remplit les ventres : les billets verts, assez de dollars pour survivre dans cette errance calculée, et quelques pierres. Ainsi ils avaient traversé le nord du Congo, passé la frontière avec le Soudan, atteint Khartoum en quelques semaines seulement. Khartoum, la ville. Une orange posée sur un maigre plateau de manioc. Une oasis perdue dans le désert. Un lieu étrange. La première halte prolongée depuis qu'ils avaient quitté Kisangani.

Al-Khartum (la trompe d'éléphant), annonçait la pancarte. Un éléphant au décor hétéroclite fait de mélanges humains, de religions diverses et de contrastes plus que d'harmonies. Khartoum, la ville de tous les contrastes. L'expédition congolaise y demeura un mois entier. En arrivant par le sud, les trois adolescents ne pouvaient commenter ce qu'ils avaient sous les yeux. Des bidonvilles recouvraient le sable sur des surfaces défiant la raison et croulaient sous un soleil de plomb. Tentes, ou plutôt toiles rapiécées, cartons, tôles, bâches en plastique et à nouveau toiles, cartons... Oui, définitivement oui, il y avait la misère de la misère. Et à peine la lisière de ces zones de non droits franchie, on entrait dans la vraie ville. De simples maisons en terre paraissaient villas cossues. Puis arrivaient les buildings, un affront de tours de verre et de béton qui blessaient le ciel et qui s'opposaient à la platitude du désert. Kimya se tordait le cou tant ils lui paraissaient hauts. Seulement il n'était pas question de pénétrer ces entrailles de verre et d'aluminium, une faune effrayante se hâtait dans ses artères. Une faune costumée plus étrangère et inquiétante que la faune en uniforme qu'elle connaissait, des voitures étonnamment luisantes dans la poussière ambiante, et dans le ciel plus blanc

que bleu, un ballet d'avions comme jamais elle n'en avait vu, avant. Alors, demi-tour à l'entrée de ce mausolée dédié à la déesse lumière. Ces hommes pressés aux gourmettes et chevalières et lunettes cerclées d'or lui faisaient peur. Kimya et ses frères retournaient se perdre dans le dédale des ruelles aux fragrances connues et reconnues de sucre et de grillé.

Didi leur annonça le grand départ pour L'Égypte avec un sourire qui en disait long sur son empressement. Tout s'était déroulé comme prévu, et le camion portait lourd sur ses essieux. Kimya, Ebengo et Esengo voyageaient désormais parmi des cartons débordant d'objets d'art traditionnels soudanais destinés au marché du Caire, mais aussi pour le bénéfice de Monsieur Hossner, suisse, et riche. C'est ce Hossner, grand importateur de Zurich, qui, sans en avoir connaissance, finançait le périple des jeunes vers les vertes prairies européennes. Une dette le tenait. Seulement, Khartoum Le Caire représentait un voyage plutôt aventureux. Didi, accroché au volant tel un ficus étrangleur, devait s'adapter aux caprices d'une route unique et parallèle au grand Nil que la nature et les hommes transformaient en piège mortel. Failles, trous, roches, mares éphémères et profondes, attroupements inquiétants, islamistes méfiants, cavaliers bizarres, caravanes de vrais marchands, de faux, contrôles d'hommes en armes, barrières surgissant sitôt le franchissement d'une dune... Autant de dangers potentiels grands fournisseurs d'angoisse. Aussi Didi vérifiait fréquemment la présence de son premier revolver cran de sécurité ôté caché sous le volant, puis, par réflexe, l'exacte position du second, sous son siège. Quelques va-et-vient de culasse plus tard, il reprenait des deux mains le volant, en sifflant. Un bon signe. D'ailleurs Kimya, assise derrière les sacs et les cartons, le dos contre la paroi de tôle donnant sur la cabine, avait compris. Et assimilé. Sifflement du routier signifiait : « c'est cool, pas de danger. » Elle pouvait allonger ses jambes, poser sa tête sur le côté et sourire à ses frères avant de sommeiller jusqu'au prochain arrêt. Obengo, lui, en grand frère puisqu'il était le plus robuste, se sentait tellement responsable et chargé de famille, qu'il ne se laissait jamais aller à l'endormissement. Lui, surveillait par l'arrière. Sans

cesse il soulevait la bâche et scrutait le désert. Rien ne lui échappait. Les antédiluviennes motos vrombissant derrière le camion, les chameaux doublés, les jeeps énervées, les soldats en arme postés sur le bord de la piste. Tout son temps, il l'utilisait à chercher, fouiller, dénicher ce qui pouvait paraître étrange. Chercher l'erreur synonyme de risque. Il était épuisé. Chaque soir, Didi trouvait un endroit pour le bivouac, le plus près possible de la route. Les villes n'étaient pas sûres, et sa marchandise pouvait attirer les désœuvrés à l'affût des zones touristiques devenues les seuls garde-manger disponibles. Mais il n'y avait pas que les hommes pour semer des graines de terreur. La nature pouvait être rebelle à son tour.

Au cours d'une nuit passée à l'abri d'un erg de forte déclivité, le vent se dressa telle une bête en furie. Tempête de sable. Didi, coutumier de ce phénomène effroyable, eut le temps de prévenir les adolescents réveillés en sursaut par le mugissement venu du désert.

« Pas dans le camion... les vitres... éclats de verre... derrière... camion! Pas sous... bâche! Nouez... linge... nez et bouche! Les gourdes avec vous... bougez... toujours... très long... stez ensemble... pas peur... pas peur... pas durer longtemps. »

Les bribes de phrases perçaient les sifflements. Kimya criaait pour dire qu'elle avait compris tandis que ses frères hurlaient de douleur. Le sable craché par le monstre des dunes brûlait les visages, érodait la peau jusqu'au sang. Rien. Au-delà de la main tendue en avant, on ne voyait rien. Juste ce gris jaune, du sale. Assis contre la roue arrière, blottis, effrayés, les adolescents se stimulaient en se touchant les bras, en se passant la main sur les visages. Régulièrement ils se relevaient pour se placer sur le dôme de sable nouvellement constitué. Ne pas se laisser enfouir, et boire, une obsession. De petites quantités et souvent. Et ce bruit! Jamais ils n'avaient connu pareil vacarme. Une armée tirant, mitraillant, canonnant sans aucune interruption. Un train en marche qui n'en finissait pas de passer et ce à quelques pas. Impossible d'évaluer le temps qui se faisait dévorer par la bête du désert. Par moment il leur semblait entendre comme des gémissements. Didi, installé à l'opposé du camion, les appelait à intervalles réguliers tandis que, muni d'une



pelle métallique, il limitait la progression d'une nouvelle dune contre l'essieu avant. Puis, comme elle était venue, la chose s'évanouit. En quelques minutes, le soufre tomba, les nuées se dissipèrent comme les tourbillons. Une étoile perça le dais sombre, puis une seconde et la lune enfin. Croissant étincelant, vainqueur, elle sonnait le glas d'une bataille acharnée qui n'eut comme conséquences que l'ensablement partiel d'un camion, la naissance d'une mauvaise humeur de routier harassé par les efforts et l'usinage de souvenirs indélébiles dans de jeunes esprits éprouvés. Éprouvés, mais orgueilleux. Fiers de cette nouvelle épreuve franchie sans encombre. Forts. Plus forts. Conscients que chaque étape, depuis qu'ils avaient quitté Khiwisha, les vaccinait un peu plus. Un traitement progressif, dose après dose. Kimya, plus que ses frères, creusait ses reins, dressait ses frêles épaules, ce qui lui faisait un noble port de tête, et s'exclamait le plus sérieusement du monde :

« Et voilà ! Encore une épreuve que Dieu nous envoie pour nous amener en Angleterre fort comme ses disciples. Rien ne pourra jamais nous arriver de grave, ni nous séparer ! N'est-ce pas mes frères ? »

Didi écoutait.

Didi dodelinait de la tête.

Comme à son habitude Didi ne pipait mot. Mais qui le connaissait pouvait lire ses yeux bridés par le feu du soleil, un regard rusé de renard des sables, et interpréter ses non-dits. Un fennec... admiratif, qui commençait, après plusieurs mois d'équipée sauvage, à abandonner un désintérêt démontré par une froide nonchalance pour laisser filtrer ses émotions. Oui, un fennec de plus en plus admiratif protégeant ceux qui, au fil des jours et des nuits, devenaient ses petits.

Avant d'atteindre al-Qâhira (Le Caire), l'expédition connut une autre péripétie qui aurait pu être fatale à Didi. Depuis Malawi, jusqu'à Minya, puis Béni Suef à cent kilomètres de la capitale égyptienne, le camion jouait à la course avec les felouques descendant en parallèle le cours du Nil. Dans la lumière des crépuscules faits de



violettes et d'oranges flammés, le spectacle était grandiose. Les voiles uniques, les coques peintes, les plages de sable blond s'enfonçant dans le bleu cobalt du fleuve, les palmiers, les jacarandas⁷ et les poincianas éblouissants d'écarlate contribuaient à un sentiment d'insouciance au profit de la contemplation mirifique. Dans de telles conditions quiconque baisserait la garde. Même Didi qui n'avait rien d'un poète et qui pourtant devenait friable. Au bivouac, l'ultime avant Le Caire, personne ne se méfia des deux jeunes hommes tenant au bout d'une longe deux chameaux claudiquant, qui s'approchaient du camion. Inoffensifs dans l'allure comme dans l'habit, ils ne se pressaient pas et discutaient entre eux. Souvent ils marquaient une pause, réajustaient leur djellaba, leur turban et en profitaient pour vérifier les harnais fixant les bâts. Didi leur jeta un œil distrait en rassemblant quelques pierres pour marquer le feu. Kimya cherchait les ustensiles pour cuire le millet, Esengo apportait les morceaux de bois secs blanchis glanés parmi les roches tandis que Obengo procédait au grand ménage dans la cabine du véhicule. Et les chameliers, en apparence des marchands, approchaient au pas, le regard perdu vers le spectacle offert par un ciel qui jouait un superbe préambule à la nuit. Malgré le calme apparent, par acquit de conscience, Didi passa une main dans son dos, au niveau de la ceinture. La crosse était bien là, fidèle, tiède et moite, mais là. Puis il attrapa la brassée de rameaux d'acacia que lui tendait Esengo en le rassurant :

« Des marchands, pas peur, que des marchands. Veulent vendre. Veulent acheter. Sais pas. Allumettes, donne. Va au camion avec ta sœur et attendez sans bouger. Préviens ton frère en passant. Moi, je leur parle. »

Au petit trot Esengo rejoignit Kimya et ensemble ils se faufilèrent sous la bâche par l'arrière. C'était, depuis le grand départ, la consigne non négociable : un danger potentiel, le haillon, la bâche, un bond, et ramper derrière les cartons, et ne plus bouger.

7. Jacarandas : arbres à orchidées.

Pour cette raison ils ne purent qu'entendre l'appel en arabe des deux étrangers. Entendre la réponse de Didi en anglais. Une réponse agacée. Le ton qui monte. Quelques grammes de silence. D'autres palabres. Silence à nouveau. Entendre le coup de feu, puis les cris, une seconde détonation ensuite. Entendre des invectives. Tout se mêlait. Les voix, les tirs, les chameaux qui blatèrent, les chocs. Puis retentit une voix connue, proche, celle d'Obengo. Elle provenait de la cabine du camion. Kimya et Esengo s'étaient instinctivement collés contre la paroi. À nouveau Obengo parlait, avec calme en apparence. C'étaient les premiers mots qu'ils comprenaient et qui leur donnaient quelques éclaircissements sur la scène qu'ils ne pouvaient voir :

« Bien. Laissez les fusils au sol. Reculez maintenant! Tous les deux! Plus vite. Encore! Encore et dépêchez-vous! Reprenez vos chameaux et partez! Je suis jeune, mais madame la mort n'a pas d'âge et j'ai déjà tué pour sauver ma peau comme celle des miens. Partez. Compris, partez sans vous retourner. »

Une troisième détonation retentit. Au son, à sa résonance, la trajectoire se devinait : plein ciel. Puis les pas des hommes comme des bêtes dans les pierres. Ils ne traînaient pas. Puis Obengo à nouveau :

« Ne revenez pas traîner par ici. Jamais. Puis, plus bas : Didi! Ca va aller. Parle, c'est grave? »

Esengo serrait toujours sa sœur contre son torse. Elle n'osait pas plus bouger que lui. Tétanisés, ils attendaient leur sauveur derrière la montagne de caisses et de cartons.

« Non, pas grave. Juste le bras. La balle pas restée. Juste traversé. Grâce à toi tout est bien. Obengo est grand. Obengo est fort et courageux. Toi, tu as sauvé la marchandise, le camion, Didi, Esengo et surtout... tu as sauvé ta petite sœur, sinon! Obengo est un homme. Un homme qui sait regarder où Didi cache son autre pistolet. Va chercher les petits rats dans leur terrier. Vite. La trousse aussi. Ramène la pharmacie. Tu sais où elle est? Oui, bien sûr, Obengo sait où, il connaît tous les secrets de Didi. »

Un vaccin de plus.



Retrouver Hossner fut un jeu d'enfant. Pourtant... un homme parmi dix millions d'habitants, mais il ne s'agissait pas de n'importe quel homme. Il s'agissait de *ya fandem* (Monsieur) Hossner. Au Caire, il était connu comme le *moudir* (chef), ou le *tager* (marchand), un homme de pouvoir qui faisait vivre nombre de petits commerçants dans la ville, jusqu'aux plus démunis des cairotes puisque même les décharges officielles et autres dépôts d'ordures lui appartenaient.

Il était un sauveur adulé. Et craint. Didi, qui s'était par le passé rendu à son domicile dans l'île de Gazira sur le Nil, fut surpris d'apprendre que désormais ce chrétien convaincu habitait le quartier des mosquées à l'est de la ville. Quelques kilos d'évangile parmi des tonnes de vestiges du coran. Un petit palais, avec murs en pierres blanches ciselées et encadrements de briques et de moellons bistres, avec patio muni d'un bassin rectangulaire pour moitié végétalisé, laissant l'autre moitié remplir son rôle de miroir céleste, étage constitué d'un cloître à colonnes et moucharabiehs de bois précieux, accueillit les adolescents abasourdis devant ce luxe suprême et inédit. Le paradis existait donc. À côté de la misère. Ici. Sur terre. Sur terre et en Afrique. Et Dieu apparut entre les colonnes. Pas le vrai Dieu mais un commis d'office à n'en pas douter. Il était immense vu d'en bas et moins chevelu qu'un galet roulé par le Grand Nil. D'un geste empreint de grâce et de détermination, il leur indiqua l'escalier dissimulé derrière un jacaranda époustouflant. Comme le garde du corps, d'ailleurs, qui procéda avant la première des marches à une fouille minutieuse des enfants. Didi n'eut pas le droit à cette marque de « bienvenue » chez le *boss* puisqu'il tendait son pistolet en le laissant balancer sur son index depuis qu'il avait passé le porche.

Arrivés dans une vaste pièce tapissée d'épiphytes étonnantes, Hossner les invita à s'asseoir devant une orangeade faite maison pour la lecture du pli d'Eso Ngaya, enveloppe confiée à Didi et soigneusement gardée au secret jusque-là. Le Suisse ressemblait à son pays d'origine. Fierté, froidure, air de confidences perpétuelles, opulence affichée, il commença la lecture de façon détachée. Obengo et son frère ne le quittaient pas des yeux alors que les billes noires de





Kimya roulaient en direction de chaque œuvre exposée parmi la verdure. Elle n'écoutait pas. Peut-être entendait-elle, mais sans volonté réelle de suivre. Ce n'est qu'en entendant son prénom qu'elle reprit pied dans cette réalité immatérielle :

« ... surtout Kimya qui est moins fragile qu'il ne paraît. Méfie-toi d'elle Hossner, elle fait la morte comme personne. Merci de t'occuper d'eux et de les aider à continuer l'aventure jusqu'en Europe. Avec tes connaissances et ton argent qui est surtout le mien, tu peux dénicher des passeurs, des bons, des sûrs. Ce sont, comme tu le sais, les enfants de mon frère. Ils n'ont que moi, donc que toi. Je compte sur toi pour faire au mieux de leur intérêt, et des nôtres car l'avenir de nos relations commerciales est lié à la réussite de ton entreprise. Que ton Dieu te protège moudir. Eso Ngaya. »

Hossner déposa la lettre sur le plateau d'ébène marqueté qui lui servait de bureau. Une forte moustache plus noire que la nuit subissait une caresse appuyée. Après une expiration profonde difficile à interpréter, il posa son regard sur chacun des adolescents. De sa main droite, celle qui ne comportait pas assez de doigts pour les bagues en or qui étincelaient de mille feux, il tapotait lentement.

Puis, avec grâce et calme, il se saisit du verre de sirop d'orgeat et porta ce toast :

« Mes enfants, bienvenue et à votre santé, à votre voyage, à tonton Ngaya. Que Dieu vous vienne en aide pour les dangers qui vous guettent. Je ferai ce que je peux, j'en fais le serment devant Didi ici présent. Tu lui diras au patron, hein! Bien sûr que tu lui diras, au mot près. D'ici quelques semaines plus de mosquées, vous visiterez nos belles églises! Adieu les minarets, que pointent les clochers! Les turbans, toges, djellabas, les burquas, envolés! C'est d'accord? Pas de regrets, car il sera trop tard pour changer d'avis. Quand on part, on trahit, quand on trahit, on trahit jusqu'au bout, sinon couic, couic et couic!

Le trajet du pouce sous le menton permettait de comprendre l'effroyable couic indolore dans son expression. Puis il revint à celui qui attendait dans un silence chargé de crainte et de respect :





Bon, maintenant à toi mon vieux Didi. J'appelle Yasmina pour ton bras, il faut voir ça de près. Dans le désert, les plaies chauffent et on coupe des bras pour moins que ça. Ca te fait sourire ce prénom, hein Didi ? Yasmina ! Des réminiscences ? De doux souvenirs ? c'est vrai que tu n'es pas qu'un coureur de brousse. »





Chapitre 20

« Tu es amoureux, tu es amoureux... », murmurait ma petite voix intérieure à la fin de la première semaine. « François est amoureux », me répétait-elle chaque soir sur un air du genre na na nanana! tandis que je me glissais sous la couette à côté de Câlinou. Et l'expérience récente intitulée : Claudine Perrier sous la douche, n'était en rien responsable de cet état merveilleux qui me transformait en papier aquarelle avide de couleurs. Naturellement Claudine Perrier avait été, malgré elle, l'élément déclencheur de mon usine à hormones, mais ma fabrique à émotions amoureuses trouvait son sésame chez une autre muse ô combien! plus... moins... J'en perdais jusqu'à mon vocabulaire. Mais pas son prénom. Non, pas son prénom : Carine. Carine, fille de Claire. Carine à la peau claire. Carine et sa voix claire. Clairement une belle jeune femme.

Du premier jour, dès la première minute, à peine s'était-elle retournée alors que j'actionnais ma sonnette comme un demeuré, je fus estomaqué. L'air si présent dans la baie me manquait. J'attendais Claire. Je trouvai Carine. J'eus conscience beaucoup plus tard des raisons d'une telle attirance. Une passion presque brutale. Les deux femmes se ressemblaient tant. Presque trente ans les séparaient, pour autant chaque trait semblait avoir été dessiné par un faussaire de génie. Un copiste soucieux de reproduire le matériel comme le suggéré, l'aspect de l'œuvre comme l'esprit. Je ne pouvais m'empêcher de penser en lieu et place de Carine, l'imaginant debout en face à

face avec sa propre mère. Oui, elle devait être, elle aussi, estomaquée. Regarder sa mère c'était se voir dans un futur que l'on espère lointain, mais qui vient. Inéluctablement, sauf accident. Se voir en moins belle, ou en moins attirante. Se voir en moins neuve, en moins lisse, en moins svelte, en moins vive, en moins... en moins. C'était ce que je pensais qu'elle pensait mais peut-être me trompais-je ? Je ne lui en ai jamais parlé. Seulement je compris l'alchimie qui me transformait en calcaire friable sitôt le vélo rangé. Claire, depuis le jour où elle m'avait extrait de ma gangue familiale castratrice, avait été LA femme. Je n'en connaissais pas beaucoup d'autres et n'en fréquentais aucune au quotidien. À l'exception de celle qui promenait toujours sa beauté glaciale dans une jaguar aussi rutilante que ses propres atouts : ma mère. Claire, celle qui était différente. Celle qui m'aimait. Celle qui m'éveillait à la vie. Celle avec qui je vivais une seconde naissance. Mais elle était la femme d'un âge CERTAIN. Il se cachait là le bouclier me mettant d'emblée à l'abri de la passion amoureuse. Elle était belle Claire dans sa parure de presque soixante ans, tendre, intelligente, patiente, gentille, artiste... Mais elle avait quatre fois mon âge. Un coefficient multiplicateur énorme. Alors que sa fille, Carine, et son passément de gitane emprisonnant une chevelure flamboyante, elle portait avec une grâce rare ses « à peu près » trente ans. Un raccourci que j'estimais sympathique ou raisonnable, voire acceptable. Voilà pourquoi la barrière tombait lorsque je me retrouvai devant Carine, un succédané de Claire envisageable puisque... envisageable.

Mon émoi subit avait débuté dès les présentations. Invité à entrer par la maîtresse de maison qui se demandait pour quelle raison je m'appliquai à ranger de façon si méticuleuse mon vélo, lequel avait l'habitude de se débrouiller tout seul en terminant une course hasardeuse parmi les ajoncs, je me décidai enfin. La pièce me parut plus petite, le plafond plus bas et le plafonnier plus cent que soixante watts. Carine s'essuyait les mains au-dessus de l'évier et me tournait le dos. Tout allait bien, encore. Parce que déjà de dos... Sans prévenir, mais pourquoi l'aurait-elle fait ? elle se retourna, ce qui déclencha, dans l'ordre, l'ondulation d'une jupe demi-longue,

l'éclairement d'un visage déjà rayonnant et la liquéfaction d'un garçon de quatorze ans qui se demandait le temps qu'il lui faudrait avant de se répandre sur le carrelage. Ensuite, dans les brumes ensoleillées qui m'envahissaient, je perçus le chant de la sirène préférée d'Ulysse.

« Alors jeune homme, tu es François. Je peux te dire tu ?

Pause, arrêt sur image, rembobinage rapide, pas si rapide, rupture de faisceaux, satellite en panne de rotation, écran noir...

– Je suppose que c'est oui. Moi, c'est Carine. Comme tu dois t'en douter, étant donné la ressemblance criante qui nous lie ma mère et moi, je suis la fille de Claire.

– Tout juste. Et une jolie fille n'est-ce pas François ? Hou hou François ?

J'étais toujours en rembobinage relatif. J'ai toujours eu le magnétoscope fébrile en matière de sentiments.

– Il rêve ton petit protégé maman.

– C'est un timide. François ? ça va ?

– Oui oui.

– Ah ! quand même.

– Je suis content de vous connaître. Et je ne suis pas timide mais surpris. Je ne m'attendais pas à votre visite, c'est tout. Claire ne m'avait rien dit, n'est-ce pas ?

– Que moi, je savais que tu viendrais. Ma mère me parle de toi depuis quinze jours. C'est pourquoi je ne suis pas surprise, moi. Tu es tel qu'elle t'avait décrit : un beau jeune homme au regard vif et intelligent. »

Les adultes devraient s'attacher à la prudence ou à la réserve lorsqu'ils complimentent un adolescent en pleine effervescence. Ces quelques mots m'avaient littéralement démonté bloc par bloc, émietté, déconstruit, dissous. Une horloge à la façon Salvator Dali, voilà la vérité. J'étais, à cet instant, et plus tard dans la résonance continuelle de cette phrase banale, attaqué par un marteau gravé « beau jeune homme », frappé par le burin « regard vif » et achevé au poinçon « intelligent ». Anéanti. Mais fier et empli de l'espoir des inconscients candides en matière de séduction. Il me fallut quelques

minutes pour rassembler les morceaux et retrouver l'usage de la parole. Le temps d'une pause-café chocolat thé gâteaux secs de chez madame Dudouit. Pendant cette reconstruction Carine semblait à l'aise. Mais n'était-elle pas un peu chez elle entre ces murs couverts de toiles, celles de sa mère, les siennes aussi. Parce que Carine ne cultivait pas que l'esthétisme de sa personne, elle possédait d'autres atouts, et la peinture à l'huile comme l'acrylique faisaient partie de ses cartes. Avec naturel et simplicité, elle racontait sa vie au Canada, puis celle de ces dernières semaines en Angleterre. Ses pupilles en mouvement perpétuel m'emmenaient dans les voyages que ses mots peignaient à merveille, dans des contrées que je découvrais au fil des images qu'elle faisait naître. Conteuse, elle en avait le talent. Exotique, elle en avait l'accent. Aventurière, elle le démontrait dans sa manière de rire même lorsque de ses propos émanait une certaine inquiétude devant les événements qu'elle avait vécus. C'est ainsi qu'elle me transporta pour la première fois de ma courte vie vers un continent à peine esquissé dans mon esprit. L'Afrique. L'Afrique de ses rêves. L'Afrique de ma chambre, résumée à ces deux tableaux du peintre guinéen Niankoyé Lama. Elle mourait d'envie d'y retourner et peut-être d'y emmener Alexis son frère, et Claire. Presque trois années, qu'elle et une inconnue, devenue une amie, étaient rentrées d'un périple solidaire en pleine Afrique centrale : le Zaïre, désormais RDC. Presque huit cents jours sans nouvelles malgré les nombreuses lettres et colis envoyés sur place aux contacts habituels. Des centaines de jours d'une angoisse quotidienne pour les dizaines d'enfants laissés là-bas avec un sentiment croissant d'abandon. C'est ce qu'elle conta de la buée plein les yeux. À cet instant de la narration Carine Rieux bondit de sa chaise comme piquée par un insecte invisible pour pénétrer dans la chambre d'amie. Aussitôt elle en ressortit tenant dans ses mains un album photos. Claire observait le manège sans prononcer la moindre parole. Seul son sourire en coin attestait d'un sentiment de bien-être déjà vécu. De gestes empreints de respect, elle délivra de leur film transparent les clichés qui n'avaient guère eu le temps de jaunir. Un à un, avec les explications de circonstance, elle les étalait sur le plateau de la table. Moi, je tentais de

suivre. Claire, elle connaissait. D'un long doigt de pianiste, Carine indiquait sans cesse les mêmes enfants. Ils étaient tout noirs. Comme la suie de la cheminée qui me faisait face. Ils étaient pratiquement nus. Ils avaient des sourires blancs. Des yeux blancs. Parfois ils étaient à côté d'un noir immense, parfois à côté d'un blanc maigre à faire peur, une sorte de cadavre vivant habillé comme un prêtre. Mais toujours Carine revenait à ces trois, quatre ou cinq enfants. J'appris, lorsque l'ensemble de la table fut recouvert par cette nappe nouvelle aux motifs africains, que la fille la plus jeune se prénom-mait Kimya, et la seconde Ayana. Deux des trois garçons portaient des prénoms en O. Ils étaient les frères de Kimya. Kimya. Kimya... Carine prononçait ce prénom comme pleure une contrebasse, avec des trémolos dans le timbre et des vibrations dans l'archer de sa voix. Attentif, je soupçonnais ses yeux de vouloir laisser filtrer une sorte de buée intérieure. Une surbrillance trahissant la retenue, le contrôle, et je me disais « jusqu'à quand tiendra-t-elle ? »

Elle avait tenu.

Avec difficulté, munie de son mouchoir brodé mis en boule dans une main serrée, elle avait résisté. Moi, je ne connaissais ni les garçons ni les filles des photographies, bien sûr, mais je me perdais dans les décors qu'ils habitaient. Les maisons de terre, les terrasses en bois, les herbes rousses, les acacias secs, les montagnes fermant l'horizon, les chèvres dans la cour, perchées sur les arbres, les porcelets fouillant les restes d'un drôle de compost... autant d'images étonnantes pour un petit normand ancré dans son terroir de mer et de vert et d'argent. Mais Carine revenait aux enfants. Sans cesse. Sans divagation. Je ressentais l'importance de cet entêtement. Toujours son doigt venait se poser sur une photo, une autre, une autre encore et chaque fois il s'agissait de me montrer un enfant. On aurait dit qu'en plaçant ce doigt de craie sur quelques clichés choisis, elle enfonçait les photographies comme autant de touches d'un piano réduit à une simple table. Un piano qui ne posséderait que des touches noires. Elle jouait pour sa mère, pour moi, une sonate haute en couleurs, en joies, en souvenirs et riche en regrets.

Oui, elle tenait le coup, encore.

Et Claire l'admirait. Moi, je surveillais. Je l'écoutais. Sa musique était douce. Son interprétation d'une Afrique aux aboies, d'une jeunesse brisée, gaspillée, sonnait plus que juste. Elle venait du ventre puisque de sa main libre elle se le massait. Elle avait froid puisqu'elle fabriquait de petites perles de frémissement sur ses avant-bras, et frissonnait. Elle était magnifique dans ses habits de femme émue puisque je ne pouvais poser mon regard ailleurs que sur son ventre, ses bras, son visage.

Puis tout changea.

Brusquement.

Sans prévenir, d'un geste ample et énergique, elle rassembla pêle-mêle l'ensemble des photos au centre du plateau. Ses mains tremblaient, comme sa voix. Il n'y eut plus de musique, plus de sonate, plus de retenue. Les photos lui échappèrent. Toutes. Les avait-elle jetées? Je ne crois pas. Elles avaient glissé avant de se répandre sous la table. Puis ce fut la chaise violemment repoussée. Carine se leva d'un bond et fouilla dans l'une de ses poches, dans l'autre. Ne trouvant plus son mouchoir, il étalait son inutilité sous la table avec les tranches de vies sur rectangles glacés, elle s'enfuit vers la pièce contiguë. Un refuge trouvé dans l'urgence à cacher une tristesse impossible à rentrer. Le choc de la porte contre l'hubrisse couvrit à peine l'éclat de son chagrin résumé en un cri. Puis vinrent les sanglots, les reniflements chuintés et la main de Claire se posant sur mon bras, et ses quelques mots :

« Ce n'est rien François. Ca va passer. Ca passe toujours. Je t'expliquerai lorsque nous serons seuls. Dans quelques minutes Carine va revenir. Les larmes, tu sais bonhomme, elles sont comme la Sienne, comme toutes les Siennes du Monde, elles sont faites pour couler d'une source vers un estuaire. Et l'Afrique est la source de Carine. Je la connais ma fille, elle va revenir, soulagée, et elle dira : ce n'était rien. C'est fini, pardon, ah! ça va mieux maintenant. »

Nous avons ramassé les photographies elle et moi. Comme je maîtrisais le quatre pattes mieux que ma vieille institutrice, c'est moi qui rampais entre les pieds de la table. Et ce faisant je devinais

l'ombre des deux pieds de celle qui devait chercher le réconfort contre la porte de la cuisine. Remettre dans l'ordre les clichés fut aisé, chacune portait un numéro au dos. Il y avait concordance avec ceux inscrits sur l'album. Les photographies retrouvèrent leur emplacement et l'album rejoignit le sien dans la bibliothèque tandis que le livre intitulé : *La flore des estuaires et des côtes sableuses*, s'approchait de moi.

Claire me le tendit munie de son grand sourire d'institutrice fûtée qui ne perd jamais son temps :

« Tiens, en attendant notre invitée, nous allons réviser quelques notions de biologie végétale telle que l'adaptation des plantes xéro-philés dans leur écosystème. Au programme, l'économie d'eau chez les oyats, les chardons bleus et les spartines. Ca te dit ?

– Fastoche.

– Que tu penses. Ca te fait sourire ? Et qu'est-ce qui te donne cet air de guignol qui attend le gendarme bâton à la main ?

– Mais rien du tout.

– Oh oh ! Je commence à bien te connaître sale gosse de riche ! Alors ?

– Livre vert et bleu, Bordas écrit sur la tranche, photos de prés salés, et beau temps annoncé par la radio ce matin... Ceci sent bon la balade dans les dunes pour cet après-midi. Moi aussi je commence à te connaître, et mieux, à te deviner. Méfie-toi, tu de viens pré-vi-si-ble et si...

Un léger grincement mit un terme au dialogue. Nous nous retournâmes ensemble pour découvrir le visage de Carine. Ses yeux rougeoyants luisaient comme l'étoile du berger. Quelques pas dans notre direction, elle nous dit :

– Me voilà ! C'est fini, je suis désolée, ah ! ça va mieux. »



Chapitre 21

Hossner était un homme occupé. Et même très occupé, *business is business* en Afrique comme ailleurs. La promesse formulée lors de l'accueil des neveux de son ami client Eso Ngaya : « D'ici quelques semaines plus de mosquées, vous visiterez nos belles églises ! Adieu les minarets, que pointent les clochers ! », se faisait attendre. Déjà deux mois que les enfants rongeaient leur frein dans les rues du Caire. Tout n'était pas de sa faute, Didi avait connu de vilaines journées suite à l'attentat au bivouac. La balle n'avait certes fait que traverser l'épaule, seulement la plaie s'infecta à une vitesse inouïe. En trois jours la fièvre atteignit des pics rarement constatés. Hospitalisé en urgence, les médecins n'osaient se prononcer sur l'issue d'une septicémie virulente. Trente jours d'angoisse pour Kimya et ses frères qui s'étaient attachés au routier durant les six mois écoulés. Hossner n'avait pas lésiné, ni sur les moyens ni sur son temps. Chaque jour il lui rendait visite, au point que les éminents docteurs considéraient cet homme blessé comme un dignitaire de haut rang. Il est vrai que Didi était précieux pour ses affaires. C'était aussi un homme à qui il avait donné sa confiance, fait assez rare pour être souligné. C'est pourquoi le voyage des enfants, « on verra plus tard ! » La priorité se nommait Didi.

Durant ces longues semaines, Hossner ne resta pas les bras croisés pour autant. Les filières de passeurs n'étaient pas très bien organisées en Égypte. En Tunisie, oui, en Libye aussi, mais le long

du canal de Suez, la tâche s'annonçait délicate voire périlleuse. Sans parler de l'est, Gaza! une plage de quarante kilomètres sous haute surveillance israélienne. Il faut ajouter que l'immigration clandestine ne faisait pas partie de ses activités habituelles. Il lui fallait se renseigner. On comptait autant de passeurs dignes de confiance que de filous prêts à détrouser les candidats au grand rêve européen, sans oublier les véritables méchants, des meurtriers qui allaient jusqu'à tuer les enfants mâles et vendre les gaminés à des amateurs de chair fraîche. Hossner menait son enquête avec minutie comme il administrait ses entreprises. L'homme savait s'entourer. Au Caire, à Alexandrie, à Suez jusqu'à Ismalia, ses contacts étaient nombreux et infaillibles. Rapidement se dessinèrent deux itinéraires envisageables, seulement deux. La première route, la plus évidente et assurément la moins risquée, passait par la Grèce via Port Saïd. Un trajet court, direct donc rapide. Seulement en Grèce, Hossner perdait son influence. Ce pays, il ne le connaissait pas, ses habitants pas davantage. Le seul ami qui vivait dans l'île des Dieux habitait une pièce de quatre mètres sur quatre en location pour un bail de dix ans, avec barreaux à la fenêtre unique. La seconde voie, toute aussi maritime, partait d'Alexandrie vers la Sicile et l'Italie via Lampedusa⁸. L'île du sud de la grande botte faisait ses premiers pas dans l'histoire de la grande migration. Quelques centaines d'africains avaient déjà, en cette fin de siècle, tenté l'aventure à bord de pneumatiques bondés. Certains avaient réussi et continuaient vers le nord. D'autres non et flottaient entre deux eaux, ou coulaient vers le fond. Les dollars affluaient dans l'archipel comme les passeurs, comme les parasites de tout poil, comme les garde-côtes. Néanmoins Hossner hésitait. Il n'y avait pas de véritable réseau identifié. Organiser le départ vers Lampedusa paraissait aisé, gagner la Sicile puis l'Italie ne présentait pas, à ses yeux, une tâche insurmontable. À Rome nombre de *delinquentes*, *ladros* et *banditos* avaient une ou deux dettes non honorées envers Hossner. Ils ne pouvaient lui refuser leur aide pour héberger les enfants et leur garantir une étape confortable, mais après? Dans

8. Lampedusa : Île aujourd'hui réputée pour son rôle dans l'immigration clandestine.



son propre pays ? Hossner n'était plus le bienvenu en Suisse depuis une sombre histoire de mœurs vieille de douze ans. Ses anciens « amis » ne lui seraient d'aucun secours. Il lui fallait chercher une destination plus pragmatique. La France sans autre détour ? ou bien l'Autriche ? l'Allemagne ? la Belgique ? les Pays bas ? Hossner se perdait devant une telle complexité. Des choix trop multiples et une méconnaissance des réseaux l'agaçaient. Chaque soir, ou presque, en rentrant au palais, il réunissait Kimya et ses frères pour un état des lieux de la situation.

« Belle journée les enfants ? Joli le quartier El'Muizz, marchands, mosquées superbes, fontaines publiques, un joyeux désordre ! Non ?

– Oui. C'est beau, confirma Obengo.

– Tout est beau ici, ajouta son frère.

Kimya se contentait de hocher la tête en signe d'assentiment.

– Bien, bien. Attention tout de même. Ne suivez personne dans la rue. Même soi-disant de ma part. Pour vous trois, il n'y a que moi, Didi, mais là où il étale sa carcasse vous n'avez que peu de chance de le rencontrer, et Karim, mon garde du corps. Personne d'autre, c'est d'accord ?

Toujours les même hochements de tête.

– Bon. Aujourd'hui j'ai rencontré un riche marchand d'Alexandrie. Très riche, presque autant que moi, ah ah ah ! Il connaît un Libyen qui a mis en place un réseau d'immigration clandestine. Un réseau qui tient depuis deux ans, c'est une garantie, paraît-il ? Les candidats au voyage sont en majorité des Maliens et des Mauritaniens, mais depuis que le roi Kabila 1^{er} est en place, de nombreux Congolais arrivent sur le marché. Vous entendez, des Congolais. Tout comme vous mes petits. Et des tout jeunes paraît-il ?

Au mot Congolais, Kimya commençait à s'agiter. Au second, elle trépidait.

– Ne t'emballe pas petite. Je joue aux échecs, l'échiquier est grand, à l'échelle de l'Europe. Je place mes pions, mes chevaux, je déplace mes tours mais je ne suis pas fou, ah ah ah ! Je me renseigne avant tout. Pas question de vous mettre entre des mains sales ou





douteuses. Vous comprenez. Se hâter n'est pas bon dans ce genre d'aventure. Mais rien ne presse. Vous êtes bien ici. Non ?

– Oui monsieur Hossner.

– Merci Obengo. Ca c'est une réponse qui vient du cœur. Ton enthousiasme est-il partagé ? Esengo ? Et toi petite Kimya ?

– C'est quoi l'ousiasme ?

– L'enthousiasme, Kimya. Cela veut dire le plaisir, l'envie, le bonheur d'être dans cette grande maison avec des amis. Et c'est bien le cas, non ?

– Oui alors. J'ai l'enthousiasme d'être en Égypte et de dormir dans le palais de monsieur Hossner. Et je vous remercie de nous accueillir moi et mes frères. C'est très gentil à vous. Tout est bien dans votre grande maison, la chambre, les repas, les dames et même le monsieur qui nous demande toujours si ça va bien. Et aussi...

– Oh lala ! n'en fais pas trop petite. Tu es terrible toi, hein ? Soit tu es muette comme une carpe de ton Congo natal, soit tu noies tes auditeurs dans un torrent de paroles. L'essentiel est que vous vous sentiez chez vous. Bien, je vous laisse. La semaine prochaine je rencontre à nouveau mon marchand. J'en saurai davantage. Bonne nuit les enfants. Karim, tu surveilles.

– Bonne nuit monsieur Hossner. »

Une seule réponse, une seule phrase, mais trois voix aux accents différents chargés de respect et de sincérité.

Les jours passaient, les semaines, et rien ne permettait d'envisager un départ dans un futur proche. Des trois adolescents, Esengo se montrait le moins pressé de quitter ce nid somme toute douillet au regard de ce qu'ils avaient connu jusqu'ici. Sans cesse son frère lui rappelait qu'ils n'étaient là qu'en transit pour le jour où... Lui, peut-être parce qu'il ressentait un vide affectif plus intense que les autres depuis la disparition de mama Buto Ngaya, se trouvait bien dans cette maison, dans cette ville, en cette terre Afrique où reposaient ses deux parents. C'est ce qu'il répondit à Obengo, à Kimya : « Tous les trois dans une chambre grande comme notre ancienne maison de terre. On mange trois fois par jour. Regarde toi Kimya,



t'es toute ronde. Et toi Obengo, t'es gras comme un phaco. Et nos habits! Tout le monde est gentil. Ici, on a ce qu'on veut. Hossner nous le donne. La ville est belle. Ca bouge de partout... » Intarissable sur les avantages de cette vie nouvelle, il ne voyait pas d'inconvénient à rester. Alors? Pourquoi partir vers un meilleur improbable?

Sans aller dans son sens, Obengo se montrait patient. Kimya seule avait des fourmis dans les jambes et des rêves d'évasion plein la tête. Les vitrines d'agence de voyage du centre ville l'attiraient telle une tachine gourmande posée à proximité d'une tartine de miel doux. Elle serait restée des heures devant les photographies aux allures de posters géants représentant la tour de Pise, penchée, la tour Eiffel, droite et fière, et Big Ben surgissant d'un brouillard entretenu au-dessus d'une tamise envahie de péniches. Impossible d'expliquer à ses frères une attirance si singulière pour des contrées totalement inconnues. C'était comme si des ondes traversaient la vitrine. Pénétraient son esprit. Chatouillaient sa conscience et certainement l'inconscient qui la poussait de l'avant. « Viens Kimya. Allez viens. Tu ne vas pas coucher devant la vitre. Obengo attend là-bas. Il va se fâcher. » Cette phrase et le geste du bras finissaient par extirper Kimya d'un rêve éveillé, de ses rêves éveillés. Jusqu'au lendemain, ailleurs, sur le trottoir quelconque d'un autre quartier de lumière.

Souvent et à leur insu, Karim, le fidèle serviteur, les suivait au cœur de la ville. À l'instar de Didi toujours alité, il ressentait une certaine tendresse pour les trois adolescents. À les épier, il s'amusait. Les sourires l'attrapaient alors par surprise. Leur ingénuité, leur démarche de paysans des hauts plateaux, leur façon de se houspiller avec amour, tout l'invitait à l'attachement. Mais outre la distraction la vigilance faisait partie des balades. Trois paysans orphelins congolais expatriés promenant leurs yeux ronds parmi plus de dix millions d'habitants, oui, il cultivait cette vigilance à peine le porche du palais franchi. La chance, celle d'être présent au bon moment et sur le bon trottoir, lui avait déjà permis d'éviter un drame. Kimya marchait derrière ses deux frères pressés de visiter la rive ouest d'un Nil encombré de felouques. Comme à son habitude, elle s'arrêtait

fréquemment et laissait son regard errer tel un agrion au fil de l'eau. Plus de cinquante pas la séparaient de ses frères. Devant Karim, sur le trottoir opposé à celui de Kimya, deux hommes jeunes vêtus d'une djellaba blanc bleu et d'un turban similaire, observaient la jeune contemplative qui s'isolait dangereusement dans son ravissement. À chacune de ses pauses, ils s'arrêtaient, feignaient d'innocents palabres, et démarraient lorsqu'elle même tentait de rattraper ses frères trotinant mains dans le dos, là-devant. Karim, témoin privilégié du manège qu'ils s'appliquaient à faire tourner, se rapprochait d'eux. Insidieusement il dévorait le bitume qui le séparait des deux hommes. Quelques pas. Encore. Assez près pour percevoir quelques mots en arabe. Des mots qui ne laissaient que peu de place au doute concernant leurs agissements et leurs projets. Des mots qui provoquèrent l'arrivée des frissons, juste avant qu'il ne plaçât sa main contre son flanc, là où pendait un pistolet moins neuf qu'il n'avait l'air. Kimya ne s'apercevait de rien. Sautiller, s'arrêter, contempler, repartir l'occupait à temps plein. Quant à Obengo et Esengo le temps qui passait les poussait de l'avant. Ils ne virent ni les deux hommes, ni la voiture poussiéreuse qui longeait la bordure au ralenti. Une voiture jaune sale comme les taxis qui hantaient les rues à cette heure de la journée. Karim était à deux pas de l'homme qui semblait être le donneur d'ordres. Et ces ordres, désormais, il les comprenait. « Prévenir Nadir au volant », « faire le signe », « j'arrête la fille », « tu passes derrière elle », « la pousses », « pas crier », « Nadir... coffre », « moi... volant », « démarre en trombe », « vous à pied dans l'autre... » Des propos on ne pouvait plus clairs. Présageant l'imminence du passage à l'acte, alors que le chef levait le bras en direction de la voiture suiveuse, Karim fit les trois pas nécessaires et vint se placer dans son dos. Contre son échine. Tout contre. Rapidité, précision, maîtrise, Karim fut pris au sérieux. Le ton des invectives, la clé au bras, le froid du canon posé sur la nuque, autant d'indices prouvant sa détermination et son professionnalisme. Le complice n'eut pas le temps de bouger. Plus loin sur la route, la voiture exécuta un demi tour dans un crissement de pneus et disparut parmi les autres véhicules, les mules et les charrettes. Seul le bruit



provoqua la réaction de Kimya. Elle s'était retournée et observait l'ocre du nuage de poussière. Elle ne comprenait pas. Personne ne comprenait d'ailleurs. Puis Karim susurra les premiers mots, en arabe, sa langue maternelle :

« Calme, vous entendez ? Toi, tu ne remues pas une oreille où je troue le turban donc la cervelle de ton ami. Rentrez, là, oui là, leur ordonna-t-il en montrant d'un bref mouvement de tête le renfoncement entre deux bâtiments. Bien. On attend, là, plus bouger. Mes jeunes amis, ceux que vous épiez depuis un long moment, vont prendre de l'avance. On patiente tous les trois le temps qu'ils disparaissent de votre univers. Vous, vous deux, vous partirez dans l'autre sens sans vous retourner. Toi ne bouge pas, tu as compris. J'explique. La gamine, celle qui semble vous intéresser, est ma protégée, et moi, vous savez qui je suis ? Je suis Karim Kali. Et Karim Kali est l'ange gardien de monsieur Hossner. Hossner, ce nom vous dit quelque chose vauriens. Allez, filez maintenant ! d'autres filles traînent dans d'autres rues. Laissez la préférée de Hossner, et dites le aux amateurs de chair fraîche, sinon, pan ! le Nil, les crocodiles ont faim. »

Un mois plus tard, ce fut le tour d'Esengo.

Là encore Karim évita le pire. Le jeune garçon eut l'imprudence de s'aventurer dans une sombre ruelle quasi déserte alors que les consignes étaient claires : « rester dans la lumière et parmi la foule ». La curiosité prit le pas sur la sécurité. Il abandonna Obengo et Kimya. Une douce musique émanait de cet étroit couloir entre les maisons. Un luth, une ou deux crécelles, et la voix claire d'une femme agirent sur lui comme la mélodie du joueur de flûte sur les rats. Progressivement, seul, sans la moindre appréhension, il s'enfonça entre les murs de chaux. Devant lui, à quelques dizaines de mètres, des enfants jouaient au ballon contre les façades. La musique chatouillait son oreille, il avança tel un robot. Sans se retourner. Quelques pas. La mélodie toujours. Le son mat du ballon. Quelques pas encore. La mélodie toujours dégringolant de l'étage. Puis un cri. Un ordre en arabe retentit dans son dos. Puis un autre. Plus de crécelle ni de luth. Envolé le ballon. Le temps de se retourner



et un second claqua à l'opposé, vers les garçons. Piégé. Il ne pouvait ni reculer ni avancer. Quatre hommes d'apparence jeunes lui barraient la retraite et approchaient. Les rires des uns se mêlaient aux menaces des autres. Esengo ne comprenait pas l'arabe. Le couteau qu'il devinait dans la main du premier lui servit de dictionnaire. Dix pas, huit, six, les joueurs de football s'étaient évaporés. Il n'étaient plus que cinq, dont un trempé de sueur acculé contre la porte fermée d'une maison. Quatre, trois... Esengo jouait aux essuie-glaces. Gauche droite, droite gauche. Crier, appeler, égaré dans sa peur il n'y songeait pas. Le coup de bâton sur la nuque, il ne le vit pas venir, pas plus que le coup de pied dans le bas ventre alors qu'il était plié en deux. Quelques pièces, quelques billets, son petit sac de peau de chèvre hérité de Mama Buto Ngaya s'envolèrent en dix secondes et peut-être que l'addition aurait été plus lourde si, sorti de nulle part, Karim ne s'était, pistolet en main, interposé entre lui et ses agresseurs. Une cavalcade. Des cris. Le bout de la ruelle et rien. Juste les gémissements d'Esengo, les remontrances enrobées de velours du garde du corps, et, à l'opposé, la résonance d'un ballon qui rebondit contre les murs. « J'espère que tu as un peu mal Esengo ! Tu mérites d'avoir un peu mal. Karim, pas content de toi et M. Hossner pas content de Karim. » Karim emmenait celui qui soufflait tel une mule portant un bât trop pesant.

La semaine suivante, Didi quittait le lit. Karim Kali songeait qu'ils ne seraient pas trop de deux pour veiller sur les jeunes inconscients. Ces deux-là s'entendaient bien. Quand ils parlaient. Kimya était heureuse de le retrouver. Il était le trait d'union entre le présent incertain d'une Égypte radieuse et son passé de petite Congolaise en sursis. Sa présence la rassurait. En outre, elle eut le bonheur d'entendre monsieur Hossner leur annoncer la grande nouvelle :

« Didi va pouvoir vous accompagner à Alexandrie la semaine prochaine ! Votre départ est organisé. Il nous reste quelques jours pour préparer votre trousseau, vous épousez l'Europe, une belle mariée ! Un peu revêche, frileuse, mais une mariée qui peut vous offrir, si la chance fait partie du contrat, une belle dote. Donc,

demain, après-demain, Karim, Didi, et vous trois, vous ferez les courses pour le voyage de noce. Vêtements chauds, et oui, je vous l'ai dit elle est frileuse la belle Europe, couvertures, chaussettes, oui chaussettes, ne me regardaient pas comme un demeuré, là-bas on met des chaussettes, chaussures. Vous verrez Didi pour le reste. Et les sous! »

Kimya rayonnait. À *contrario* Esengo s'assombrissait. Obengo opinait. Des trois, il était le plus rationnel et l'obéissance faisait partie de sa panoplie. Hossner avait dit, c'était bien ainsi.

Entourés de Karim et de Didi, les adolescents se sentaient en sécurité en longeant les berges du grand Nil. Ils étaient porteurs, et Karim payeur, protecteur, traducteur et guide émérite. L'air changeait de nature. La proximité du départ modifiait l'atmosphère de la mégapole, ou du moins la perception qu'ils en avaient. Alexandrie! Ah! Alexandrie. Ce nom à lui seul étoilait le ciel des touristes comme leur regard. Pour trois Congolais des hauts plateaux, il ne signifiait rien d'autre qu'une étape vers la grande Europe. Néanmoins, à force d'entendre les propos dithyrambiques concernant la cité des rêves, ils avaient hâte de la découvrir. La bibliothèque, la cité engloutie, Pharos, autant de diamants sertis de mystères. Une semaine. Une toute petite semaine et la Méditerranée s'offrirait à eux. La promesse d'un monde meilleur, si Dieu le voulait. Quel Dieu? peu importait, le Dieu disponible dans une région où le mystique portait tant de noms...



Chapitre 22

Claire et moi avons repris notre vie à deux. Carine avait regagné son île toute britannique et ses cieux chagrins. « À Noël je reviens passer quinze jours avec toi maman. Promis! » J'étais vexé. Et moi donc? N'étais-je qu'un meuble de plus dans une maison vieillotte et ténébreuse enfouie dans un creux de dunes? Un bibelot moins poussiéreux que les autres qui décore par son inutilité? Je lui en voulais pour cette promesse qui m'excluait, un peu. Non, à vrai dire même pas. J'avais passé d'agréables moments à ses côtés. N'étais-je pas : « un beau jeune homme au regard vif et intelligent. »

Carine partie, nous avons repris le cours normal de notre vie de couple décalé. Mêmes travaux scolaires, mêmes travaux pratiques dans l'estuaire, mêmes rythmes quotidiens, mêmes connivences, et mêmes cachotteries concernant les progrès pharamineux dont je faisais étalage à ma préceptrice, uniquement à elle. Parce que pour mes chers parents, le complot perdurait. Difficilement, mais l'essentiel était préservé : je pouvais rester en dehors d'un système éducatif établi qui avait démontré par le passé son incapacité à extraire le cas François de l'imbroglio intellectuel dans lequel il s'em-mêlait. Claire, à chacun des bilans cognitifs qu'elle présentait à ma mère, parce qu'elle avait des comptes à rendre la pauvre, s'appliquait à rester dans l'incompréhensible parsemé de faibles indices. Des années de formations pédagogiques lui avaient donné cet avantage sur les parents. La connaissance des termes techniques obscurs

lui permettaient de noyer l'interlocuteur dans une soupe délicieuse et totalement indigeste. Le genre de phrase explicative assassine qui vous offre deux solutions : soit vous ne comprenez rien du tout et vous acceptez l'oracle, soit vous vous persuadez que vous avez tout compris et vous acceptez l'oracle. Catherine Fontaine, mère de décoration, comme toujours, choisit la seconde solution. Sa liberté était à ce prix, ses séances de manucure, ses brushings, ses réunions de femme du monde, les séminaires en compagnie de son cher époux, ses week-ends au soleil, à la neige... Faire confiance à un bulletin sibyllin pour ne pas subir ma présence inopportune au quotidien. Les week-ends suffisaient. Bref, tout continuait dans la normalité magnifique. En revanche, une activité s'ajoutait à un emploi du temps plus serré qu'une treille en septembre. Grâce à la visite de Carine, je me découvris un talent caché. La peinture. Elle avait décelé chez moi certaines « capacités à l'émerveillement », ainsi que « l'évidente lecture des paysages et des couleurs ». Claire déclara avoir en effet remarqué quelques aptitudes dans ce domaine, c'est ce qu'elle avait avoué à sa fille. Je crois qu'elle mentait. Elle n'avait rien capté de la sorte. Seulement son amour-propre lui dictait ce petit mensonge. Ne pas avoir vu, su ou imaginé, c'était impossible. Carine n'était pas dupe, ni moi. Lui jeter sa cécité au visage n'aurait servi à rien, nous avons fait semblant de la croire. Seule Carine osa la titiller gentiment :

« Alors pourquoi ne pas lui avoir confié ta palette et tes pinceaux ?

– Pas prêt.

– Quoi ?

– Il n'était pas encore prêt. »

Belle sortie pour Claire, première bretelle à droite toute, GPS inutile direction l'approximation hasardeuse.

Durant tout l'été de cette année, Claire avait troqué sa tenue d'institutrice faiseuse de miracles, pour une blouse maculée de pigments à l'huile. Plus exactement : au cours de la même journée elle endossait les deux, à tour de rôle, et en secret. Un de plus entre nous.

« Je ne suis pas certaine que tes parents jugeraient cette nouvelle activité comme une priorité », me confia-t-elle les yeux au plafond, « dans ton état, triste état mon Dieu », ajouta-t-elle en riant. Elle se trompait. Mes parents ne pouvaient avoir un avis sur cet Art dont il était question. L'Art ? Mon père n'en avait cure, du moins le croyais-je. Pour ma mère l'Art était obscur. Les autres ? Quels autres ? Le fait n'étant pas d'importance, nous avons pris ensemble ce nouveau chemin de la clandestinité. Là encore Claire se révélait maîtresse. Les toiles encadrées qui habillaient les murs de la petite maison de la baie me fascinaient déjà. Elles étaient achevées, et ne présentaient au regard du néophyte que le rendu final, le résultat. Seulement accompagner l'artiste au cours de l'évolution de son art apportait indéniablement une valeur ajoutée. L'œuvre était sublimée. Sans cadre, sans retouche, sans vernis, pas même sèche, la peinture s'écoulait de Claire comme un sang épaissi en une coagulation lente aux reflets brillants.

Lorsque la lumière était créatrice, dans la bouche de Claire cela signifiait, lorsque la clarté inventait des ombres bleues, nous paritions. En chansons. Et même en chaussons une fois tant l'empressement nous tenait. Chevalet sous le bras, je marchais devant sur les chemins de sable dessinés par les randonneurs, et massacrés par les motorisés. Elle marchait derrière histoire de ne pas écraser d'autres fétuques par un passage de front. « Respecter la nature c'est respecter nos petits », serinait-elle à longueur de jours sans avoir l'impression de se répéter ou encore : « nous n'héritons pas de la terre de nos parents, nous l'empruntons à nos enfants. » Ouille ouille, il y a des maximes de plomb pour des esprits légers...

Je portais lourd. Toiles, chevalet, tabouret... Je chantais moins longtemps qu'elle qui ne portait qu'une jupe souillée et une blouse dont les poches gonflées laissaient dépasser un bouquet de pinceaux plantés parmi une myriade de tubes aplatis. « Avance donc apprenti *patouilleur* ! À ce rythme, on va peindre la nuit noire. » Elle me disait cela alors que le clocher de Montchaton sonnait les neufs coups du matin. Et elle riait. La joie nous accompagnait toujours lorsque la peinture la chatouillait. Et la contagion faisait partie de la balade.

Souvent, je me demandais ce que pensaient les gens que nous croisions. Nous prenaient-ils pour une mère et son fils ? Une grand-mère et son petit-fils ? Une artiste et son apprenti ? Un artiste et sa vieille élève ? Pourquoi pas. Nous ne les laissions pas indifférents. Parfois ils nous suivaient des yeux, et même nous suivaient tout court. Claire râlait. Il fallait les semer. Moi aussi je pestais, nous allions marcher davantage. La solitude apportait l'essentiel, l'inspiration. Cette déesse de la création qui ne supporte pas la pollution de témoins éventuels. La solitude ? Une nécessité. Un problème. L'isolement, Claire le recherchait. Moi je le rencontrais. Il était une source de tracasseries pour mon institutrice particulière. Pas sa solitude, la mienne. Elle redoutait l'étroitesse de ce monde pour un jeune garçon de mon âge. La norme, cette douce mesure qui rassure, endort et castre l'imaginaire, eut été que je rencontre des adolescents ou des adolescentes. Que je partage des loisirs de mon époque. Que je me rende chez l'un chez l'autre, ou chez l'une chez l'autre. Que je discute, que je m'amuse, que je me brouille. « Que tu vives quoi ! » résumait Claire en levant les bras aux cieux en signe de désolation. Oui, sans doute, mais je n'étais pas un enfant comme les autres. Je dus néanmoins accepter une expérience de communication.

À quelques centaines de mètres de la maison de Claire, plusieurs box accueillait des chevaux bruns. Derrière une clôture au style ranch fièrement affiché, quelques obstacles blancs et rouges attendaient les candidats et leur bombe. Ce n'était pas à proprement parlé un centre équestre mais un lieu où les hommes et les chevaux tentaient de démontrer qu'ils étaient bien ensemble. La responsable se nommait Armelle. Elle avait aussi une queue-de-cheval, et des longs cils incurvés. Ses élèves étaient peu nombreux et tous colorés. Un petit côté banlieue délocalisée les rendait inquiétants pour qui avait des préjugés. Et j'avais des préjugés, à l'époque. En revanche, Claire n'en avait pas et me sermonna lorsque je lui fis part des miens. Elle m'expliqua qu'Armelle accueillait des jeunes déstructurés qui étaient là en convalescence. Moi, j'aurais dit en *cavalescence*. Je gardai pour moi cette dernière remarque. Parmi ces jeunes en reconstruc-

tion, il y avait une jeune fille plutôt douce et jolie lorsqu'elle marchait à côté de sa jument, et très sauvage lorsqu'elle bondissait dessus. Une vraie folle. Et je tape des talons. Et je crie. Et je saute les barres. Et je crie. Et je vire au ras. Et je crie. Et je tire sur les rênes. Et je crie. Pauvre bête, tant de décibels à cinquante centimètres des oreilles. Quand elle s'était approchée de moi, je recommençais à me liquéfier. Je préférais noyer mon regard dans les yeux énormes de sa jument. Cette dernière avait l'air moins dangereux. Elle me dit :

« Pas mal hein ? C'est la première fois que tu viens traîner par ici ? T'es du coin ? Comment tu t'appelles ? Moi c'est Victoire. C'est con, je sais. Mon paternel m'a donné ce nom parce qu'il venait de réussir l'exploit de passer en France. Nous, on était resté en Algérie. Il n'y a que six ans que ma mère, mes deux frères et moi sommes arrivés à Paris, enfin à Meaux. Regroupement familial eh eh ! c'est chouette ça. Tu parles, depuis c'est galère ! Alors, et toi, comment tu t'appelles ? »

J'avais offert à cette excitée de Meaux ce que j'avais de mieux, mon dos. Elle ne m'inspirait pas. Le cheval non plus. Je crus entendre : « quel con c'mec, d'où qui sort. » Mais je n'en suis pas certain, moi, c'est ce que j'aurais pensé à sa place. Pour autant, par pure amitié, j'acceptai la proposition de Claire : faire un essai la semaine suivante. Armelle semblait sûre de me faire aimer la bête, enfin le cheval. Trois chutes plus tard, je l'avais convaincue du contraire. Preuve que ce sport ne pouvait que me déplaire, ma mère trouvait l'idée géniale, et, seconde preuve, mon père songeait que la proximité des chevaux me ferait gagner en autonomie. Dernière évidence, ma voix. Elle me visita dès la première journée de cascade involontaire. À quelques mots près, elle me tint ce langage :

« Le cheval n'est pas pour toi mon ami. Non, pas pour toi. La sale gamine non plus, pas pour toi mon ami, pas pour toi. Patience, elle arrive celle qui doit, elle arrive mon ami. Tu ne peux pas la voir, ni la deviner, pas même l'imaginer, mais elle est en chemin. As-tu essayé de la dessiner ? Tu devrais, elle est belle, elle est telle que tu la rêves, ami, la nuit. »

Puisque la voix le disait...

J'ai malgré tout tricoté quelques fibres amicales avec Victoire. Puis, avec Ali et Noah, deux jeunes garçons encore plus brou de noix qui venaient pour la première fois en stage chez Armelle. Les mardis, jeudi et samedi, je venais passer deux heures avec eux. Claire m'accompagnait. Seulement il n'était plus question de remonter sur ces démons sanglés à crinière. Je dessinais. Ne pas quitter mon tabouret, et je m'y tenais. J'appris, guidé par mon artiste attirée, à reproduire au fusain le mouvement des chevaux. Des esquisses faites de traits jetés sur le carnet. Encouragé par chacun, j'abandonnai mes complexes pour laisser cours à la spontanéité de mes gestes. J'aimais, le dessin certes, mais surtout le crissement strident du bâtonnet sur le papier, comme la brutalité du geste. Au bout d'une dizaine de séances, j'utilisai les pastels à l'huile. Une technique similaire, alerte, rapide, des résultats étonnants qui plaçaient Claire dans un état d'émerveillement que je jugeai exagéré sur le moment, parce qu'après ? Elle si réservée, si modérée dans ses propos, s'abandonna à l'emphase :

« Tu es tellement doué ! C'est fou ! D'où tiens-tu ça ? Tu ne dessines pas ce que tu vois, François, tu illustres ce que tu ressens en voyant ces chevaux sauter. Ce que tous nous ressentons. On dirait... oui, on croirait assister au passage des obstacles. Il y a le mouvement, le rythme, les vibrations. C'est super. On va travailler ton talent. Bon sang ! j'ai jamais vu ça. On avait raison Carine et moi. »

Quelques jours plus tard, à la nuit tombée, Claire rassembla les dix œuvres aux pastels gras que j'avais réalisées sur carton. Elle avait bricolé un montage astucieux à l'aide de deux spots lumineux dispensant, pour l'un, une lumière cuivrée rasante, pour l'autre, une lumière bleutée diffuse pleurant du plafond juste à l'aplomb de la table. Le résultat s'avérait étonnant. La chaleur de l'ocre associée à la douceur froide d'une luminescence divine. Mes œuvres sans prétention, dans cette ambiance quasi mystique, devenaient des Œuvres échappées d'un musée de lumière. Presque une enluminure des siècles passés. J'en restai bouche bée. Claire avait des yeux ballons, des yeux lampions, un peu caméléon. Pour la première fois je pris

conscience de l'existence d'une prédisposition. Une évidence, une explosion dans mon âme errante. C'était, je dois l'avouer, ô combien ! plus agréable que la sensation d'être une coque vide, un bocal rempli de carences, comme je l'avais imaginé jusque-là. Et Claire s'emballait telle une mère devant les exploits de son bébé qui aboie un maman maladroit. Il devenait urgent de modérer son élan. Elle aurait bien convoqué mes parents pour leur exposer mes « hommages à la beauté créatrice », tels qu'elle les qualifiait. Ce soir-là, dans la maison de la baie, l'ambiance était surnaturelle, la lumière, les propos emphatiques, mon émoi, rien de moins qu'une autre planète. Imperturbable, mon institutrice préférée persistait dans son tangage de critique d'art. Elle déraisonnait. Une pupille mydriatique ? Un cerveau trop irrigué ? Une usine d'adrénaline en suractivité ? Claire ne savait où se poser plus de quelques secondes. Les ressorts de ses courtes jambes ne lui accordaient aucun répit. Elle semblait rebondir. Quant aux cordes vocales, elles vibraient à se rompre :

« Je vais inviter ta mère, non, ton père et ta mère, oui tous les deux. Il faut qu'ils voient ton travail. Non, je vais leur rendre visite. Oui, je vais aller à la villa *Les beaux jours* avec tes tableaux. Mais... mais, d'abord je vais les encadrer. Tu vas m'aider. Hein ? De beaux cadres en bois brut. Et des maries-louises épaisses et largement biseautées. Quarante-cinq degrés, euh... un bon centimètre. Des beiges pour ces trois-là, des blanches pour celles-ci... Mais au fait, je n'en ai plus. Fais-moi penser à en acheter demain à Coutances à la galerie Morin. Tiens, tu viendras avec moi comme ça tu... »

La tête me tournait tant elle parlait. J'attendais simplement que la source se tarît d'elle-même. Et je dus patienter longtemps. Lorsque je perçus un ralentissement du flux, je posai quelques mots pour lui intimer l'ordre, oui je dis bien l'ordre, de laisser mes parents dans l'ignorance de mes délits picturaux. Je manquais d'arguments rationnels. Je sentais qu'ils ne devaient pas savoir, rien de plus, sans trouver de raison à cet état de fait. La vindicte que je mis dans mon refus suffit à Claire pour, de la tête, m'indiquer qu'elle obéirait. Comme cette femme n'avait qu'une parole, personne ne sut, avant longtemps. À l'exception de Victoire, d'Ali et de Noah, témoins

montés de mes croquis et du chien gardien des lieux qui aboyait sans conviction à chacun de mes passages. Mais ils ne purent trahir le secret puisqu'ils regagnèrent leur banlieue dès la fin de l'été. Domage, je m'étais habitué à eux. À Victoire surtout. Lorsqu'elle acceptait de se vêtir comme une fille bien élevée, elle ressemblait à une hôtesse de l'air. Elle me changeait tellement de celle qui n'avait pas l'air d'une hôtesse, et qui pourtant régissait *Les beaux jours*.

L'été s'écoulait dans l'estuaire comme la Sienne toute proche. Avec lenteur, avec délicatesse et un petit quelque chose qui ressemblait à de la monotonie. Un été sans poids. Un effleurement de l'âme, un ravissement. Pas de rythme endiablé. Je me promenais dans la baie, je travaillais mes cours aux côtés de Claire, j'aidais Armelle à redresser les clôtures, et je dessinais, beaucoup. De plus en plus. Chaque fois que le ciel se chargeait de noirs nimbus auréolés de mauve. Chaque fois que des traits d'eau tirés à la règle nous privaient d'une balade récréative. Chaque fois que... enfin très souvent.

C'est au cours de cet été riche en orages, alors que mes parents s'étaient envolés pour les *States* avec Betty, Lise et Marc, que je commençai la peinture. Je dis bien la peinture, la vraie, à l'huile. La grasse. Celle qui macule. Celle qui transforme la platitude d'une toile de coton en un relief dont les aspérités jouent avec l'ombre et la lumière en fonction de l'exacte position du contemplatif et de l'inclinaison de l'œuvre. Ma voix, à nouveau, m'attrapa par surprise en me susurrant quelques phrases mystérieuses dont elle avait le secret et moi la souvenance :

« Tu vois que la vie est belle, François. Même si tu tombes d'une échelle. L'essentiel n'est pas de tomber mais de savoir se relever. Le dessin, le fusain, les pastels, la peinture, tout ce qui t'arrive aujourd'hui, je l'avais prévu mon ami. Et toi aussi. Tu le savais, le sentais. Je ne me trompe jamais parce que je sais l'avenir comme tu fuis le passé. Mieux que ton ombre, je suis ton prolongement. Je suis ton complément, ta moitié inconsciente. Celle qui te hante et t'enchant. Et cet avenir, comme tes dessins, est multicolore. Car elle arrive. Oui, je le sais comme tu le sens, elle vient. Mais chut ! nous seuls savons. Nous seuls saurons. Nous seuls, nous seuls, nous seuls... »

Chapitre 23

Les cœurs étaient gros sur les quais d'Alexandrie. Les têtes pleines. Les corps lourds. Les dos chargés. Dans un contraste saisissant les mouettes semblaient plus légères que le vent qui les portait au-delà de l'océan. Plus blanches aussi que l'autre faune, celle des rampants, qui rivalisait dans les ruelles du port en de multiples duels de couleurs.

Didi devant, Karim derrière, les trois adolescents marchaient en direction du port. Ils partaient enfin. Depuis une semaine, Kimya et ses frères erraient dans les rues d'Alexandrie à la recherche de ce qui ferait courir le temps plus vite. Tout était prêt, en ordre établi. Le parcours, les sacs, l'argent frais, les dates, les étapes, les passeurs relais... Ne manquait plus que le bateau qui devait les prendre à son bord. En campagne de pêche depuis cinq jours, aux dernières nouvelles, le thonier sillonnait au large des côtes grecques. Il n'était pas au rendez-vous. Le gros temps, la pénurie de poissons, un changement de zone non estimé sur la feuille de route, les raisons expliquant ce retard ne manquaient pas. L'angoisse d'un imprévu impossible à compenser commençait néanmoins à saper le moral de la troupe. Mais la nuit passée Karim avait reçu un appel de la capitainerie du port : « Le Nautilus est en approche, terminé ». Oui, terminé. Fini d'attendre. Le lendemain ou le surlendemain ses petits protégés monteraient à bord avec trois autres candidats au grand voyage, des Maliens. À deux reprises, déjà, les six jeunes gens s'étaient rencontrés devant la montagne de *containers* qui défiait les

lois de l'équilibre. Les sourires tristes échangés devant le ponton où devait accoster le Nautilus en disaient long sur leur déception. Les trois Maliens n'avaient pas d'escorte. Tout dans leur allure indiquait qu'ils s'étaient ruinés pour payer le passage. Pas de vêtements chauds, de chaussures fiables, de sacs à dos. « Pas de graisse pour les mauvais jours, on leur voit les côtes », selon les dires d'Hossner qui avait joué les grands pourvoyeurs de calories durant les semaines écoulées au Caire. Karim avoua à Obengo son sentiment à leur sujet :

« N'iront pas loin ceux-là! trop sales, trop pauvres, trop maigres. Mais ils iront jusqu'au bout. Pas le choix. Même s'ils doivent mourir en route. Je le lis dans leur regard. Tu sais, Obengo, toi qui est le plus sage de la bande, quand on n'a plus rien, mourir est une formalité. Oui, une simple formalité. »

Le bateau étalait son flanc rouillé le long du ponton. Le Nautilus. Un joli nom fraîchement repeint sur les deux côtés d'une proue écaillée à faire peur. La corrosion, bien que repoussante, n'empêchait pas l'équipage de siffler en raccommodant les filets. S'ils sifflaient c'est qu'ils n'éprouvaient pas de crainte, songeait Kimya. Pour se rappeler aussitôt que, petite, elle sifflait uniquement pour faire diversion à une terreur naissante.

Karim sauta sur le pont et atterrit dans une flaque d'eau brune auréolée de gasoil. De l'arrière, un homme qui avait dû être blanc dans un passé récent se dirigeait vers lui. Il sifflait à l'égal de ses sous-fifres. La casquette de capitaine au long court posée de guingois lui évitait les présentations. Un mot lui suffit pour s'assurer de la qualité de la marchandise et de sa légitimité : « Hossner ? » Un autre jeté en retour dans le même élan : « Hossner ». Original comme mot de passe. Mais efficace puisque le capitaine sourit à la vitesse de la lumière et dégaina une main cambouis où manquaient deux ou trois phalanges. Considérant la direction du regard de Karim, le capitaine se crut dans l'obligation d'expliquer :

« Je n'ai que ceux-là à vous prêter, les autres doigts nourrissent les crabes géants quelque part dans cette direction. Bienvenu à bord du Nautilus. Ce sont les petits Congolais? Beaux gosses, c'est pas

comme les trois qui se cachent là-bas derrière les *containers* ! des sacs d'os mal reliés. S'ils tombent à l'eau, ils flottent ah ah ! et pas une éclaboussure. »

Debout sur le quai, Didi semblait ailleurs. Il aurait dû observer la scène, chercher le détail qui révélerait un problème, passer le capitaine au scanner. Mais non. L'horizon accaparait son regard. Plus que ce linéament diffus c'était l'avenir immédiat qu'il fixait de ses yeux graves. Plus d'une année passée en compagnie de ces trois-là, à les transporter de misère en misère, à les surveiller, les protéger, les choyer comme une... comme un... Oui, osons le mot, comme un père. Et dans quelques heures cette ligne aux reflets de coquille d'huître qui barre l'horizon avalera ses chers petits. Un simple trait. Une rupture pas si simple à vivre. Un vide immense pour lui, pour eux. Mais un trait qui ne peut rien contre les souvenirs, pas même les rayer. Ils resteront gravés à jamais et pas une gomme ne viendra en atténuer la persistance. C'était, sur ce quai encombré de *containers*, de pêcheurs et de marchands, face à la mer docile, ce qu'il pensait en l'instant tandis que Karim tendait une mallette au capitaine du Nautilus. Après les vérifications d'usage, et selon l'adage qui dit que les bons comptes font les bons amis, Obengo, Esengo et Kimya s'engagèrent sur le ponton. Les embrassades écourtées témoignaient de l'intensité d'une tristesse difficilement dissimulée. Puis l'appréhension occupa les esprits. Quitter la stabilité du quai pour la mouvance d'un pont de bateau, une première expérience et Kimya affichait son angoisse. Pâlir serait un peu exagéré, pourtant... Par chance, la mer était calme. Un clapot subtil, mais suffisant pour des marins d'eau douce qui cherchaient leur équilibre sous les regards amusés des hommes d'équipage. Ensuite, sans prévenir, Didi sauta à son tour sur le ponton puis sur le pont et s'approcha de Karim qui discutait avec le capitaine. Pendant ce temps, les jeunes se débarrassaient de leurs sacs à dos. L'un des pêcheurs leur indiqua l'échelle qui plongeait dans le ventre du thonier. Ils ne parlaient ni ne comprenaient l'arabe, mais les gestes de l'homme étaient éloquentes. L'odeur de poisson n'ayant pas nagé depuis longtemps aussi. Près de la cabine, le ton montait. Les trois hommes ne semblaient pas



d'accord, et le plus véhément commençait à s'agiter plus que de raison. Le capitaine, par des mouvements de la tête droite gauche, gauche droite, s'enlisait dans un refus net et en apparence non négociable. Karim restait passif. Mais Didi... Didi levait les bras vers les rares nuages, puis moulinait de ses mains et, d'une vaste parabole, il embrassait le port et la mer. Il parlait de plus en plus fort. Criait presque. Les pêcheurs ne s'occupaient plus des filets. Parmi eux trois s'étaient levés et approchaient. Lentement et ensemble. Didi souleva le pan de sa chemise de façon à mettre en évidence la crosse sombre de son arme glissée dans la ceinture.

La tension atteignait un niveau inquiétant.

L'ambiance pesait.

Tout pouvait arriver.

Soudain et contre toute attente, le capitaine releva sa casquette et déclencha un grand sourire. Il avait choisi. Choisi la détente et Didi choisit d'ôter son doigt de la... détente. Il avait gagné. Il accompagnerait bien les trois jeunes jusqu'au port français de Marseille, puis, il repartirait avec l'équipage pour la campagne de pêche au large de la Grèce. Cette décision, il ne l'avait nullement mûrie. C'est l'instinct du gardien des âmes perdues qui opérait. Une méfiance innée qui le poussait à prendre la mer, lui le terrien du Kivu. L'idée que ce capitaine étrange put jeter Obengo, Esengo et Kimya dans un vulgaire canot pneumatique en compagnie des trois Maliens, au large de Lampedusa, lui avait effleuré l'esprit. Cette voie n'était pas sûre. Seuls les moins argentés utilisaient cet itinéraire dangereux. Ceux que l'on retrouve gonflés et mêlés aux algues dans les criques de Sicile et sur les côtes de l'Italie. Hossner avait payé cher pour que les protégés d'Eso Ngaya fussent débarqués à Marseille, alors...

* * *

Le lendemain, ils partaient.

Le phare d'Alexandrie lançait ses flèches d'or sur le noir d'encre qui roulait sous l'étrave. Un roulis régulier qui soulevait la coque



et les cœurs de terriens terrorisés par cette sensation nouvelle. Chape de nuit, éclat de phare, chape de nuit, éclat de phare... Claque sur bâbord, grognement des tôles, grincements du pont, crissements de poulies... Kimya et ses frères ne savaient que faire pour atténuer ces bruits angoissants. En bas, ce n'était que caisse de résonance, sur le pont les oscillations s'accroissaient, plus haut, ils n'avaient pas essayé. Et les marins qui sifflaient, chantaient comme si la mer était sage. « Elle l'est », leur assura le capitaine et son cigarillos itinérant. « Elle l'est », confirma Didi qui ne voulait pas montrer une once de l'anxiété qu'il nourrissait depuis que les amarres avaient rejoint leur logement. Toute la nuit, il veilla. Malgré l'envie de dormir pour mettre un terme à la nausée qui gagnait. Malgré l'ambiance sereine qui régnait à bord du Nautilus. Malgré tout, assis sur un filet enroulé, il veilla jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Elles escadaient l'horizon. Didi clignait des yeux. Vue au travers des boules de verres multicolores accrochées aux filins la lumière était fragmentée, modifiée, grandiose. C'est à ce moment proche de l'extase que, venu de la poupe, le ronronnement d'un moteur diesel de forte puissance se fit entendre. Puis, la voix du capitaine retentit tirant définitivement Didi de ses abstruses rêveries.

« Réveillez les Maliens, vite, le canot approche. Yo yo yo, sur le pont, le jour pointe le bout de son nez. Lampedusa est là-bas, nord nord-est. Dépêchez-vous donc, la marée n'attendra pas ni les garde-côtes. »

Kimya, bien qu'elle ne fût en rien concernée par cet ordre, apparut la première. Suivaient les jeunes hommes emberlificotés dans les fibres d'une nuit trop courte. Dans leurs yeux se lisait une terreur nouvelle. Quitter leur pays, leur continent, et ce peut-être pour l'éternité, leur fabriquait de gros yeux rougeoyants sur un visage muré. Sans un mot, ils s'approchèrent sur bâbord.

« Qu'ils sont cons ceux-là ! De l'autre côté bon sang ! L'est, c'est par là, tribord. Marins d'eau douce. Vos sacs en premier. Non pas tout de suite. Là, maintenant, lancez ! Voilà. L'échelle de corde maintenant. Ne traînez pas. Vite. À toi. N'attends pas que ton copain saute, allez, à toi. »

Dans le ton, dans l'économie de mots, dans l'agacement des gestes, tout démontrait l'urgence de l'opération et le tissu de craintes qui l'entourait. Sans cesse le capitaine scrutait l'horizon. Il alternait sa surveillance entre la ligne violette, le canot, les hommes qui descendaient. Trois autres marins épiaient les ténèbres sur l'arrière. Kimya observait l'ensemble. Le calme l'habitait. Penchée vers le pneumatique elle ne perdait rien du spectacle. Il était difficile de deviner ses pensées, et même de dire si elle en avait. En revanche, deviner celles du pêcheur qui fixait la rondeur de ses fesses comprimées dans un jean délavé était aisé. « Toi! Oui, toi! » Didi avait crié. L'homme leva la main en un geste qui signifiait sa bonne compréhension. Puis, du pouce levé, il indiqua son assentiment à propos d'une « marchandise » fraîche, de bonne qualité et réservée en apparence. Il n'y eut pas un mot échangé entre les migrants, les passeurs et l'équipage. Le canot s'éloignait tout feu éteint, avalé par la nuit. Seule l'écume couronnant les nouvelles vagues témoignait de sa présence. La mer salivait, avalait, la nuit digérait avant de recracher quelque part au large de l'Italie une cargaison bien fragile.

Le thonier reprit sa route, plein nord, direction les côtes françaises. Désormais l'histoire de ces rêveurs en quête de l'Eldorado ne concernait plus le Nautilus. Et son capitaine encore moins.

Vers le milieu de la matinée, le soleil avait gagné un combat incertain depuis son éveil, le capitaine annonça que son sonar « marquait ». Des thons. Des germons. Beaucoup. Branle-bas de combat. À un mile sur bâbord l'eau bouillonnait. Un banc de sardines ou de maquereaux subissait les assauts acharnés de centaines de germons. Ces derniers les poussaient des hauts-fonds vers la surface. Attirées par cette chasse effervescente les sternes se tenaient à l'aplomb du bouillon en battant des ailes, puis, plongeaient en piquet avant d'escalader à nouveau le ciel et de recommencer. Les ordres du capitaine, les cris des pêcheurs, le piaillage des voiliers blancs, il n'en fallut pas davantage pour que Obengo, Esengo suivi de Kimya ne sortent la tête par la trappe restée ouverte. Ils seraient probablement sortis « voir », si le capitaine ne s'était mis à hurler : « Vous trois si je vous vois sur le pont, je vous mets un hameçon fort de fer

numéro 6/0 dans l'cul et yo au bout du filin. » La trappe, aidée dans son mouvement de repli par la botte de l'un des pêcheurs, retomba sur les crânes, sans un cri. Enfin si, un petit plus gémissement que cri. C'est donc dans la pénombre de leur cabine que les apprentis marins imaginèrent la bataille que se livraient des hommes et des poissons. Obengo écoutait calmement. Kimya trépassait. Elle aurait tant voulu observer la scène. Esengo se massait le dôme de la tête et saignait en silence. C'est ce qu'il fit remarquer à sa sœur qui s'en moquait bien mais qui, par obligeance, daigna lui accorder un regard et quelques mots de réconfort.

« Tu n'as rien du tout. Une petite bosse et encore.

– Mais je saigne. Regarde. Obengo! Toi au moins regarde, je saigne.

– C'est le plafond qui saigne. Là-haut, regarde, ça goutte. C'est pas ton sang, c'est les poissons.

– Ca alors. »

Les thons atterrissaient sur le pont dans un bruit sourd et glissaient les uns sur les autres jusqu'à la verticale des cabines. Les écoulements sanguins s'infiltraient entre les lattes.

« C'est tout chaud, et gluant, s'exclama Esengo dans une moue de dégoût, et ça pue une infection. Ca tache le sang? demanda-t-il à sa sœur qui ne s'intéressait déjà plus aux états d'âme de son frère.

– Quoi?

– Le sang qu'a coulé sur ma chemise, ça tache?

– Ne t'inquiète pas pour ça. Tais-toi donc. J'entends pas ce que les hommes disent.

– T'es méchante.

– Toi énervant.

Quelques minutes de combats plus tard :

– Venez par là tous les trois! ordonna Didi en soulevant la trappe. Le capitaine accepte que vous montiez sur le pont pour assister à la capture des derniers germes. Attention ça glisse. N'allez pas rejoindre les carcasses de thons qui pèsent aussi lourd que vous. »



L'homme qui maintenait d'une main ferme l'opercule ouvert était méconnaissable. Grimaçant, épuisé, Didi dégoulinait de mucus et de sang. Avait-il achevé les poissons en les égorgeant à pleines dents ? semblaient se demander les trois adolescents qui tentaient de ne pas se frotter à ce drôle de boucher. Écarlate des pieds à la tête, il aurait pu effrayer les plus téméraires des mercenaires restés en RDC. Seuls ses yeux noisette ourlés de longs cils courbes démontraient une douceur contrastant avec la bestialité de l'ensemble.

« Passez devant. Oust. Le capitaine va vous faire amorcer la ligne pour le dernier passage. Pour vous faire plaisir. Faites juste attention aux hameçons qui ressemblent plus à des crochets de boucher, et surtout ne laissez pas traîner vos pieds sur les cordes enroulées. Sinon plouf ! Et enfitez les cirés, au cas où des patrouilleurs montreraient leurs galons dorés. Oui, je sais ils sont trop grands... oui, et sales, mais ce sont les consignes du capitaine, de loin, en doit vous prendre pour des pêcheurs. »

Pour être grands, ils l'étaient. L'avantage résidait davantage dans la longueur que dans l'amplitude qui les métamorphosait en épouvantails des mers. Les cirés couvraient le corps et les jambes, de belles robes jaunâtres, verdâtres, noirâtres, bref des toiles enduites d'un mélange de cambouis et de graisse pour les treuils. Ce furent les premiers éclats de rires depuis longtemps. Et le délire persista durant de longues minutes ensoleillées. Le dernier passage sur la route des thons se fit dans le tumulte, les blagues potaches, les bousculades, les glissades, les envols de sardines et de maquereaux fatigués. On se jetait de l'anglais, recevait de l'égyptien qui ricochait et revenait en français, en turc... Un vrai bonheur pour tous, l'universalité en partage. Comme si les trois adolescents sentaient qu'il leur fallait remplir leur propre cale de petites joies avant une disette sinon annoncée du moins redoutée. Ils étaient loin les petits Maliens et l'aléatoire de leur sort. Loin d'ici, loin des yeux, loin du cœur. À Lampedusa peut-être, « Si Dieu le veut », avait dit le capitaine.

Lourd de ses prises, le Nautilus changea de cap, et de mer. La mer Tyrrhénienne présentait cette même docilité sous un ciel résolument optimiste. En début d'après-midi, l'île de Maddalena était



en vue. Puis la Corse. Les trois adolescents n'avaient jamais entendu ces noms chantants ni imaginé que de tels décors pussent exister. Combien de bleus y avaient-ils donc sur la palette du grand commandeur ? Combien de verts ? Combien de combinaisons, de turquoises ? Ils n'avaient pas assez de leurs six yeux pour tout avaler. Le passage entre les deux géantes, Corse et Sardaigne, détroit que l'on nomme communément « les bouches », se fit dans un silence impressionnant. Bonifacio abandonnait ses blocs de calcaire nervurés au bleu vert d'une mer de pierres précieuses, tandis que dans son dos, quelques aiguilles de granite trépanaient le bleu sombre du ciel. Des mots auraient été superflus, et sans doute néfastes à ce sentiment de liberté que chacun savourait à sa façon. Lorsque le Nautilus arriva au large de Calvi, le soleil tutoyait l'horizon. À tant briller il avait mérité ce repos. Et pour se coucher et se draper en ce soir de septembre, il choisissait les ores et les vermillons comme habits de nuit. C'était là, à quelques encablures du cap Corse, que le canot pneumatique devait prendre sa cargaison de petits d'homme. À la nuit tombée. Une de celles que l'on espère noire comme la plus sombre des houilles. À voir les premières étoiles scintiller dans la déclinaison du jour, le noir d'encre n'était pas de circonstance. Et le capitaine maugréait. Didi, à son tour, scrutait l'orbe d'une lune naissante et hochait la tête. Kimya, Obengo et Esengo préparaient leurs affaires en bas. Plus de fous rires dans la cale, plus de discours, l'heure était à la concentration assaisonnée d'angoisse. Kimya tenait serré contre sa poitrine le livre donné par Carine juste avant son départ. *Le piroguier et les six compagnons*, avec en son sein en guise de marque-page la photographie et l'adresse inscrite au dos. Sans même s'en rendre compte les deux frères soupiraient de concert. De longs et profonds soupirs. Ce genre de soupir où l'air qui s'échappe peine à forcer l'étau de deux lèvres entrouvertes à regret, avec, en guise d'accompagnement, les épaules qui s'affaissent comme lestées de trop de malheur. L'instant pesait. Le plafond de planche semblait de plus en plus bas et la lampe tempête paraissait plus qu'elle n'éclairait, puis ce fut le signal. Le grondement sourd d'un moteur s'approchant à vive allure, d'abord. Le chuintement de



la trappe délicatement relevée. Et pour finir la voix sourde et grave de Didi :

« Kimya, les garçons, c'est l'heure. Passez les sacs. Vite, le canot arrive. Ne perdez pas de temps. Et ne faites pas de bruit, le capitaine est inquiet parce qu'on y voit comme en plein jour. La côte est toute proche. »

Une main ferme, un bras solide malgré le peu de musculature décelable et les séquelles de la blessure, chacun des jeunes fut hissé sur le pont. Deux hommes d'équipage laissaient déjà glisser l'échelle de corde sur tribord. Deux autres, l'un à la proue, l'autre à la poupe, jouaient les vigies.

« C'est bon ? Vous avez tout ?

– Oui, Didi. Obengo fut le premier surpris par la tessiture de sa voix. Étranglée, éraillée, elle criait sa détresse mieux qu'un long discours.

– Bien, alors allons-y. »

Poussés dans le dos par Didi, les trois adolescents se dirigèrent vers le capitaine. Un fragment de cigarillo mordillé jouait les prolongations. Dans son regard se lisait une certaine admiration. Puis ce fut le choc assourdi du canot contre la coque, et de discrètes invectives venues d'en bas. Inconsciemment Obengo, Esengo et Kimya s'étaient donnés la main. Ils partageaient les mêmes peurs et, par cette marque d'affection, essayaient de se donner le courage d'affronter cet inconnu mouvant qui les attendait à une longueur d'échelle. Avant de plonger vers ce qui paraissait un abîme, Kimya se retourna vers Didi une dernière fois (le pensait-elle). Yeux noirs dans yeux noisette. Sourire triste contre sourire éclatant. D'une main hésitante qui démontrait la fièvre qui l'habitait, elle adressa un adieu avant de se mettre à pleurer, elle qui ne versait jamais une larme. Et enjamba l'accastillage. Et disparut. Puis ce fut à Obengo, et à Esengo enfin d'être aspiré dans l'élan.

Didi attendait.

Sans se montrer il attendait.

Des murmures montaient. Quelques mots en français de France. Du vrai, comme celui de Mylène et de Carine quelques





années en arrière. Après deux ou trois échanges avec le capitaine, un clin d'œil et une poignée de main appuyée, Didi escalada l'une des caisses à poissons posées à proximité de l'échelle, attrapa par la sangle son sac dissimulé sous une bâche, et s'exclama en feutrant sa voix :

« Ohé ohé! la compagnie. Attrapez mon sac sans le faire tomber à l'eau. Il faut vraiment tout vous dire marins d'eau douce. Vous pensiez être débarrassés de moi? Didi est plus collant qu'un pou sur une tête sale, ah ah ah! »

Un éclat de rire répercuté par l'équipage, celui d'en haut, soulagé de voir s'évaporer une cargaison quelque peu encombrante, celui d'en bas, soulagé aussi. Simplement soulagé. Lorsque le canot se dressa contre la vague, retentit cet oracle en tour de vilebrequin majeur :

« France, nous voilà. Marseille, l'Afrique débarque! »





Chapitre 24

Villa *Les beaux jours*, une trirème de plus en plus délicate à manier au quotidien dans son immobilité morbide. Un rameur et cinq gardes chiourme sans compter Claudine, le monstre. L'ennui habitait chacune des pièces, et quand ces pièces étaient parcourues par ma chère famille, la bêtise et le désintérêt apportaient une touche d'intolérable. Le fait n'avait rien de nouveau, mais je ne supportais plus de me mouvoir dans ce marigot. Je m'enlisais. Je dois reconnaître que j'avais ma part de responsabilité en ne produisant pas le moindre effort. Je me contentais de ramer pour que le temps avance plus vite, pour atteindre le lendemain, pour sauter sur la selle de mon vélo et plonger dans le creux de dunes qui cachait aux yeux des trop curieux le palais de mes rêves. Et retrouver Claire. Et mes toiles, ma palette et mes pinceaux. Que voulez-vous ? j'ai toujours préféré l'eau vive d'une rivière et ses maelströms enivrants aux marécages qui vous plongent dans l'indolence la plus lourde.

Nourri par l'estuaire, je grandissais, arrosé par l'eau colorée du gris des fleurs de tangué, je poussais. Physiquement bien sûr, mais dans ma tête aussi. Fut-ce pour cette raison que je n'arrivais plus à perdre mon regard dans la parallèle des solives à chaque fois que ma mère produisait, sans réfléchir, – ce qui caractérisait son mode de fonctionnement depuis qu'elle avait choisi le paraître en lieu et place de l'être – des commentaires sur ce qu'elle voyait ou entendait. Parce que chez Catherine Fontaine tout était prétexte à

donner son avis. Avec ses moyens. Son rouge à lèvres épais *water proof*. Ses cils au long peigne courbe clignotant. Ses sourcils travaillés évadés vers les hauteurs d'un front court. « Selon moi », commençait-elle, et cela nous suffisait pour imaginer les fadaises à venir. Jusqu'ici, je ne contrariais pas les aphorismes ou autres réflexions qu'elle nous servait à table entre fromage et dessert, néanmoins, je dois l'avouer, j'en avais assez. Plus qu'assez. Et juste avant Noël de cette année 2000 je surpris mon monde. Oubliant mon statut de garçon pangolin replié sur lui-même et totalement hermétique à la vie extérieure à mon triangle magique Heugueville, Tourville, Agon Coutainville, j'osai. Oui, j'osai prendre la parole, et délit ô combien ! plus téméraire, j'osai couper la parole à ma mère. Le poste de télévision, comme souvent au journal de vingt heures, déversait dans la salle à manger son flot ininterrompu d'images insoutenables de drames humains. Un panégyrique des misères subies par les déplacés du Soudan entassés dans des camps de fortune qui débordaient. Des enfants faméliques à l'égal des chiens errant entre les abris plus précaires que celui qui nous servait à protéger notre tondeuse quatre temps auto-portée neuve et rouge sang. Déjà, la veille au soir, nous avions eu droit à un reportage sur les quelque six cents favélas de la banlieue de Rio. Une montagne de déchets, le terrain de jeu des oiseaux marins luttant contre des enfants en guenilles pour le bénéfice de quelques papiers gras. Ce qui fit s'exclamer madame Fontaine, ma chère mère :

« Ils vont finir par nous couper l'appétit avec leur sale manie de nous montrer ça au moment des repas. On le sait que des gens meurent de faim dans le monde. Qu'est-ce qu'ils imaginent ? Et qu'est-ce qu'on y peut ? Hein chéri ? »

L'adage qui dit : « il vaut mieux entendre cela que d'être sourd » me semblait brutalement mis à mal. J'aurais, moi, voulu être sourd, et aveugle, et orphelin. Quant à cette pensée philosophique qui suggère que « l'on doit penser ce que l'on dit mais pas obligatoirement dire ce que l'on pense », elle prenait ici, dans cette salle à manger peuplée de petits bourgeois chichement attablés, tout son

sens. Seulement l'inacceptable ne faisait que commencer. Catherine Fontaine enchaîna allègrement et sans conscience :

« Regardez-moi ça! Il n'y a que des enfants dans les tentes. Ils n'ont rien d'autre à faire, alors ils font des mômes qu'ils ne peuvent pas nourrir. C'est de la future graine de misère. À leur tour ils pousseront dans la soue et se reproduiront comme ils reproduiront le même schéma à l'infini. Et dans quelques années, hop! l'Europe. Ils vont déferler chez nous comme si nous pouvions accueillir tous les pauvres sur terre. Et les nôtres? Nos pauvres on les met où? Hein chéri? J'espère que notre futur président sera plus ferme. L'immigration nous tuera. Oui, si rien n'est fait tous ces gens vont venir nous parasiter jusqu'ici, hein chéri? »

Le chéri alternait les regards entre l'écran et son épouse, l'épouse et son écran. La question que je me posais était la suivante : quelle image lui faisait le plus mal ? Le drame télévisuel qui coupait l'appétit à sa femme ou... sa femme qui aurait bien coupé le télévisuel histoire de sauver son dîner. Considérant son absence de réaction comme un aveu tacite, la seconde image me parut être la bonne. Fut-ce pour cette raison que je pris la parole? Sans doute, j'y vis un encouragement en quelque sorte. Seule Betty était présente et, au fil de ses allers et retours, Claudine bulldog alias pitbull. J'attendis la reprise des débats, s'il on peut qualifier ainsi la soupe amère et indigeste que Catherine Fontaine nous servait en accompagnement du repas :

« Là, tiens, je m'en doutais. Les sans papiers maintenant, quel raccourci! Je te jure que la redevance télé ils vont pouvoir l'attendre. Ce Sarkozy, comme ministre de l'intérieur, il ne vaut pas mieux que les autres! Présidentiable qu'ils disent... jetable oui. Y en a vraiment marre de...

– ...t'entendre!

– Quoi?

Je songeai que le silence suffisait à cet instant précis, mais c'était sans compter sur l'effet rebond. Même les ballons de pacotille finissent par rebondir.

– Qu'est-ce que tu as dit François?

– Y en a marre de t’entendre.

– François!

Rares étaient les coups de fusils dans la bouche de ma mère habituellement plus travaillée dans le registre de la séduction que dans le domaine du combat rapproché. Pour autant je ne pus éviter une seconde salve.

– François! Que viens-tu de dire? Je te prie de répéter s’il te plaît.

Puisqu’on m’en priait, pourquoi me serais-je privé d’un petit exercice de rébellion? Un de ceux qui couvaient comme d’anciennes braises dans l’âtre tiède des non-dits.

– Tu nous agaces maman à critiquer sans arrêt et sans raison. Voilà. Cesse de me regarder comme si tu avais aperçu un fantôme. Tu dis n’importe quoi, n’importe quand, n’importe où. C’est nul et c’est tout. Tu nous fatigues.

– Chéri, tu entends ton...

– Chéri par ci, chéri par là. Tu ne peux pas t’assumer un peu et assumer tes paroles par la même occasion, sans l’opinion de ton mari. Tu es ignoble et tu cherches un allié pour légitimer tes absurdités.

Elle chutait. Sans quitter sa chaise, elle chutait. Preuve en était que des deux mains la belle Catherine Fontaine s’agrippait à la nappe, moins pâle que son visage. Sa bouche ouverte à l’infini, ses yeux exorbités, la raideur de son cou, tout dans sa paralysie indiquait qu’elle peinait à reconnaître son propre fils. À son tour elle distribuait ses regards. Philippe, François, Betty, mais surtout Philippe, son mari coupable d’inertie. Elle aurait voulu, en cet instant de perte d’équilibre et de repères, compter sur une main tendue, sur une parole, enfin bref, elle attendait l’empathie, de l’aide quoi! Et elle ne venait pas. Ni d’un côté de la table, ni de l’autre. Encore moins du téléviseur lequel, manque de chance, connut une rupture de faisceaux ajoutant aux non-dits son silence à lui. Et je n’en avais pas fini, avec elle, avec eux. Des années et des années à semer dans le substrat ambiant les graines de mes inaptitudes, à cultiver mon ignorance du monde, à regarder croître les lianes envahissantes de l’indifférence

qui s'érigeaient en vérités profondes à mon égard, me donnaient cet élan. Elle tombait, seulement elle méritait une dégringolade plus abyssale encore. C'est pourquoi j'insistai :

– Que sais-tu du Soudan ? Toi. Des Soudanais ? Des Yéménites ? De l'Afrique ? Des raisons qui poussent ces gens à l'exil dans des camps plus sordides que les porcheries de chez nous ? Que connais-tu des favélas ? Où as-tu croisé la misère, toi ? Dans ta vie ? Dans tes rêves ? Chez le coiffeur avec la mère machin ? Au comité des fêtes avec le Président d'honneur, celui qui te joue toujours du baisemain avec un sourire de politicien en mal de reconnaissance ? Tu commentes, tu accuses, tu critiques, mais en réalité tu ne dis rien, tu te contentes de répéter des conneries qui collent tant elles sont dégueullasses. Tes discours sont des rediffusions de discussions de salon. Tu raconterais le retour des tyrannosaures si monsieur le député maire, ou sa femme, t'assurait les avoir vus engloutir un troupeau de moutons dans l'estuaire. Alors s'il te plaît cesse de nous casser les oreilles avec ta médiocrité. Tu n'as pas plus d'avis que ces pauvres bougres d'espoirs de s'en sortir dans leur désert de pierres.

Soudain, alors que pour la première fois je quittai des yeux celle qui luttait contre l'évanouissement ou la crise de nerf, j'envisageai Claudine. Elle jouait les bouchots de moules sans moules dans l'encadrement de la porte de la cuisine, mains croisées sur le ventre. Fou de rage à l'idée qu'elle put se délecter d'une victoire qui ne la regardait pas et qui m'était réservée, je lui préparai l'uppercut vocal qui me démangeait depuis de nombreuses semaines :

– Et qu'est-ce qu'il a le pitbull à tablier blanc à renifler dans les assiettes de ses maîtres. Il peut pas retourner à *cassollette-land*. C'est sa place, non ? Allez, oust ! Nous en sommes au fromage, au cas où vous daigneriez faire ce pour quoi on vous rémunère. Enfin ils en sont au fromage, moi, je n'ai plus faim. Non, plus du tout. »

Puis, jugeant qu'il était temps de clore le monologue, je lançai un « ELLE m'a coupé l'appétit, l'autre. » Et je me levai. Sans rage, sans autre manifestation qui apporterait le moindre indice concernant mon état d'esprit à cet instant d'apothéose, je poussai ma chaise contre la table. Un coup d'œil à mon père, il semblait réfléchir et



jetait des œillades à Catherine. Un coup d'œil en direction de Betty, elle tentait de retenir son envie de rire, et jetait des œillades à Catherine. Un coup d'œil vers la cuisine, rien, juste la symphonie des couteaux sur des assiettes de porcelaine. Avant de passer la porte, je me retournai, et jetai un coup d'œil à ma mère :

– Ah! j'allais oublier. Depuis six mois je ne suis pas remonté sur un cheval. Six mois de mensonges ça fait drôle, non? Et maintenant, je dessine au fusain, au pastel, et récemment je me suis lancé dans la peinture. À l'huile. Je suis doué. Bonne nuit. Et, de loin, j'ajoutai à l'endroit de notre gouvernante : bonne nuit Claudine, ne faites pas trop de bruit en débarrassant la table, merci. »

* * *

Comme nous avons ri, Claire et moi. Dès le lendemain, avec autant de plaisir que d'entrain, je lui narrai l'aventure. Elle s'étouffait, produisait un long ohhh! qui n'était que la queue de la comète « fausse indignation », et s'étouffait de plus belle. Quand je lui abandonnais quelques secondes, il fallait bien que je reprît ma respiration, elle me gratifiait de questions/remarques du genre : « tu n'as pas dit ça », « tu n'as pas osé », « c'est pas vrai ». Oui, nous avons passé un agréable moment. Elle trouvait que j'avais « poussé un peu loin le bouchon tout de même », c'est que le bouchon en question était bien enfoncé et depuis tellement longtemps. Je ne pouvais me contenter d'un simple pop! C'est d'un boom dont j'avais besoin. Il me fallait du grandiose, du festif, et j'avais assuré. Sur le coup, parce que le lendemain...

J'étais dans ma chambre et m'occupais de Câlinou. Une tique immonde s'était glissée sous son collier. La pince à épiler dans une main, un coton imbibé d'alcool dans l'autre, j'entendis les trois premiers toc, suivis, après quelques secondes de silence, de trois autres tout autant légers, presque plaintifs. Puis la voix dolente de mon père :

« C'est moi. Puis-je rentrer? »



– Oui.

– Je ne te dérange pas François ?

– Non.

– Le chat a des tiques ?

– Une. Euh... sous le cou.

– Tu as raison de l'ôter de suite. Ce sont des saletés ces bestioles. Elles peuvent transmettre des maladies virales. Des chats sont morts après avoir attrapé des tiques.

– Oui. Je sais.

– Son collier ne remplit peut-être plus son rôle répulsif. Cela fait combien de temps qu'il a le même ?

– Un an.

– Ah ! Alors il n'agit plus. J'irai en acheter un autre demain chez le vétérinaire.

– Oui.

Câlinou profita de cette discussion hautement philosophique pour appliquer sa philosophie à lui, celle du chat qui place la liberté au même niveau que les croquettes. Il s'enfuit et se réfugia sur le rebord de la fenêtre, avec son parasite préféré.

– Bon, et bien c'est raté pour cette fois, mais il oubliera et reviendra à cette même place dans cinq minutes, commenta Philippe Fontaine neurochirurgien soudainement spécialiste des félins. Ou bien tu l'auras lorsqu'il aura faim.

– Oui, sans problème.

– Tiens, tu as toujours les reproductions du peintre guinéen que je t'avais ramenées d'un séminaire.

– Bien sûr, elles n'ont jamais quitté le mur.

– Belles ! Très belles. Il est doué cet artiste. Très doué.

– Sûr.

– Oui.

L'ambiance devenait pesante. Mon père, mains croisées dans le dos, tête poussée à l'extrémité d'un cou étiré au maximum, feignait de contempler les éléphants. J'observais l'ongle de son pouce qui tracassait son alliance. Les signes, ah ! les signes, ils renseignent plus que les mots pour qui sait les lire. Parfois il hochait la tête en

signe de compréhension d'une technique picturale qui, j'en aurais mis ma main au feu, lui était aussi étrangère que la littérature l'était pour ma chère mère. Il devait réfléchir. Chercher. Gratter le vernis de l'embarras. Se perdre dans les raisons de sa visite en ce lieu qu'il ne visitait jamais. Démontre ce mur de mal-être construit depuis qu'il avait violé mon espace vital pour... pour à l'évidence me parler de la soirée passée. Cruel, je ne lui accordai pas une prise, pas un outil. Qu'il se débrouille !

Le second tableau de Niankoyé Lama reçut sa visite. Hochement de tête, à nouveau, ponctué cette fois-ci de deux hum très professionnels. Deux aigreur gutturaux qui annonçaient souvent que la suite méritait que l'on s'y attardât. Il se lança. De sa place contre le mur, sans même prendre la peine de se retourner, ou par manque de courage mais le connaissant j'en doutais, il commença :

« François, on ne se parle pas souvent et si mon travail m'oblige à des... »

Je n'ai pas mémorisé avec suffisamment d'exactitude le monologue qui s'ensuivit pour le retranscrire au mot près, seulement la nature des propos m'a profondément marqué, comme la tessiture de sa voix. Là, à deux pas du lit sur lequel je m'étais assis, Philippe Fontaine fit montre d'une infinie tendresse pour sa femme, ma mère. Naturellement, il revint sur ma jacquerie de la veille. Je crus que la raison de sa visite impromptue n'était liée qu'à mon insurrection contre la *beaufcratie* qui régnait en maîtresse dans notre villa au moment des repas. Je me trompais. Je n'avais pas saisi que mon père s'engageait sur des chemins buissonniers pour arriver, plus tard, là où il souhaitait m'emmener. Il tournait autour du pot comme on dit, ou de l'aiguière en étain puisqu'il s'agissait de ma mère. Il m'expliqua que Catherine n'était pas telle qu'elle se montrait parfois. Complexe oui, mais pas ainsi. Elle n'était pas cette mijaurée parvenue. Elle n'était pas ce monceau d'égoïsme, ce puits d'incohérence et d'inculture. Pour preuve, sa disponibilité pour rendre visite à celles et ceux qui ne voyaient personne ; pour preuve sa participation à toutes sortes d'œuvres caritatives ; pour preuve l'insistance et la pugnacité qu'elle mettait en branle pour convaincre son mari de faire

des dons ; pour preuve... pour preuve... Comme il en avait des preuves à me servir ! Pensait-il que je les avalerais telle l'hostie dominicaine, avant de produire un amen salvateur et définitif ? Passé le premier acte intitulé sauvetage d'une mère en pleine tourmente, mon père se rappela qu'il devait me sermonner. Pour ce faire il noircit son regard, du moins le grisa. Il aurait souhaité plus de sévérité dans les actes comme dans les propos, mais de toute évidence n'y parvenait pas. Les rides ont toujours eu du mal à rayer ce visage de séducteur émérite, celles de la joie comme les autres. Peu importait l'attitude, il devait remplir son rôle et me sermonna :

« On ne parle pas ainsi à sa mère ! » attaqua-t-il, « non, ça ne se fait pas », « même si tu as des circonstances atténuantes », dit-il en conclusion.

Ensuite, il retrouva le sentier qu'il avait tracé et rumina l'herbe amère qu'il mâchait depuis la veille : le chemin ardu et tortueux de mes phénoménaux progrès. Il s'avoua surpris. Agréablement surpris. Jamais, depuis l'accident qui m'avait plongé dans le coma avec toutes les conséquences que l'on sait, il ne m'avait senti si « en forme ». Il remerciait madame Rieux d'avoir accompli un véritable miracle. Mais pas uniquement. Il me congratulait également pour ma ténacité. Une combativité que je dissimulais derrière un dilettantisme tout à mon honneur, d'après lui. J'avais diligemment conduit mon affaire, et en secret. « Bravo bonhomme ! » s'exclama-t-il. Je sursautai. Un malaise naissant me maltraitait la gorge. Par chance je n'avais pas à prendre la parole. Il ne m'y invitait pas et n'accordait aucune place à l'initiative. Les vagues de ses phrases se chevauchaient, et me noyaient. La sensation d'emplir mon esprit de leur écume nauséuse m'empêchait de raisonner. Et je ne repris pied que lorsque j'entendis :

« Il faudrait peut-être envisager reprendre une scolarité normale, désormais. Il faut que je me renseigne. Il doit bien y avoir des tests qui permettent de réintégrer les égarés du système classique dans la classe qui correspond à leur niveau réel. Qu'en penses-tu François ?



Mon regard réintégra aussitôt l'espace entre les solives. Je retrouvai mes réflexes d'antan pour déclamer :

– Certainement pas. Non, non et non. Tu fais ça, je me fous en l'air, papa. »

Il n'est pas revenu contempler les tableaux, ni les éléphants, ni la femme du marché, avant une éternité. Câlinou, lui, est revenu sitôt son départ hanter le couvre-lit.

La tique avait grossi.



Chapitre 25

« Marseille, nous voilà ! L'Afrique arrive ! » Cette courte phrase plus chantée que prononcée à bord d'un canot au large des côtes françaises un soir de septembre, paraissait bien loin. Des mois et des mois s'étaient écoulés. Didi l'était aussi, loin. Quelque part dans la province du Kivu cramponné au volant de son camion jaune et rouille d'un autre âge sous les ordres d'un certain Eso Ngaya, probablement.

Un mois, ce fut la durée de son rôle de gardien émérite dans les rues de Marseille la belle ensoleillée. Marseille, la porte sur la Méditerranée. Marseille, la cosmopolite. Marseille, la discrète puisqu'il est si facile de se fondre, de s'y dissoudre dans le mascaret des rues et des ruelles proches du dédale le plus complexe. À peine étaient-ils débarqués dans une crique isolée, que Didi avait annoncé son intention de rester quelques jours le temps de préparer l'étape suivante. « Pas plus, c'est bien compris ! » précisa-t-il à Kimya qui s'était habituée à de vains adieux de sa part. « Je ne changerai pas d'avis », avait-il ajouté en pénétrant dans le petit studio fourni par l'un des passeurs du réseau, « cette fois-ci », devait-il conclure. Il tint promesse, au grand dam du trio. Seulement avant de disparaître, Didi se transforma en coiffeur, d'abord, et en magicien par la suite. Depuis qu'ils avaient quitté la République Démocratique du Congo, il avait, et ce à plusieurs reprises, constaté que la féminité en construction de Kimya opérait l'alchimie hormonale que l'on devine

chez bon nombre des hommes rencontrés. Qu'ils fussent jeunes, ou matures, beaux ou laids, droits ou tordus dans leur tête. Craignant qu'elle ne croise certains mâles mal intentionnés sur la longue route qui l'attendait, il décida de créer l'être asexué qui répandrait l'indifférence comme l'hiver les flocons. C'est ainsi que, assise sur une chaise de paille, des larmes plein les yeux et les poings serrés, Kimya assista à la chute de ses longs cheveux crépus. Les mêmes, exactement les mêmes que Mama Ngaya coiffait chaque matin devant son miroir anorexique et fêlé. Un tapis de honte souillait le parquet, ses pieds nus et saccageait son âme. Puis, plus surprenant, mais tout aussi efficace dans le domaine de la métamorphose complète, elle perdit sa poitrine. Sans chirurgie esthétique. Sans bistouri. Deux ou trois tours et puis s'en va. Une jolie poitrine haute et ferme, galbée à la perfection, pointue là où il fallait. Un petit hommage à la sensualité neuve et farouche. Deux mètres de bande achetée en pharmacie et deux épingles à nourrice firent l'affaire. Lorsqu'elle se présenta devant Obengo et Esengo, ces derniers n'esquissèrent aucun sourire, le visage de leur sœur était cadennassé et n'exprimait qu'une intense tristesse. Les larmes jusqu'ici maintenues en suspension dans l'angle de ses yeux s'écoulaient en silence en deux fins ruisseaux sur ses deux joues. Le lendemain, elle avait oublié. Miroir mon beau miroir. Elle ressemblait à un jeune garçon grandi trop vite, un de ceux qu'elle craignait tant voir surgir des fourrés lorsqu'elle revenait de la rivière Kulmi, un enfant soldat. Alors, elle se fabriqua un joli sourire et son image changea. Elle était si forte. Et lorsqu'elle enfonçait un bonnet jusqu'à mi-front, qu'elle nouait un foulard autour de son cou, elle se trouvait même plutôt mignonne... enfin mignon, et surtout pas attirante. Dans l'esprit fécond de Didi, considérant les garçons d'un œil luisant de malice, l'idée chemina d'elle-même. Il avait résolu le problème de l'argent et de la convoitise qu'il opérait. Un aller et retour à la pharmacie plus tard, et les deux frères connurent, à leur tour, l'heureuse sensation d'être momifiés vivants. Le torse bandé, ils ressemblaient à deux grands brûlés éberlués de se réveiller dans un tel accoutrement. Moins généreuse que ses frères, Kimya éclata de rire en voyant l'expression de leur visage.



Les billets verts indispensables à la poursuite du voyage seraient en sécurité dans ce coffre-fort de tissu, dans une discrétion optimale.

Le trois octobre, au matin, Didi quittait ceux qui au fil des mois étaient devenus ses enfants, et ré-embarquait à bord du Nautilus. Le quatre, à la tombée de la nuit, deux hommes poussaient les adolescents précipitamment sevrés dans une fourgonnette. Rien, ni dans leur allure ni dans leurs habits, ne laissait présager qu'ils étaient des membres actifs de quelque réseau que ce fût. Ce qui n'empêchait pas la prudence, et la discrétion. À l'image de Didi ou de Karim, et bien qu'au fil des jours ces deux-là se fussent convertis aux longs discours, ces deux hommes parlaient le moins possible. Bref, Kimya et ses frères retrouvèrent les cageots, les cartons, les sacs divers et variés et les directives habituelles : « pas vous montrer, rester derrière et pas parler ». Destination : la capitale. Paris. Le Paris tant loué par les Africains en général, et les jeunes Congolais en particulier. Le Paris des Arts, le Paris des libertés, le Paris de toutes les solidarités, de la fraternité, de l'égalité, le Paris des espérances... Le pari d'une vie pour Obengo, Esengo et Kimya, une mise énorme, un genre de quitte ou double.

Le voyage ne connut pas de péripéties.

Excepté l'inconfort, le manque de nourriture, l'absence de pause sur l'autoroute et le refus de communiquer de la part des deux hommes, rien de bien méchant pour des Africains en exode. Puis, en fin d'après-midi, sous une averse violente, la fourgonnette s'engagea dans une cour à l'abri de tout regard indiscret. Un hangar y achevait sa lente décomposition. Murs lézardés, vitres brisées, toiture anarchique de tôles, de bâches et de plaques en ciment. Après Khartoum, Le Caire, Marseille, les yeux étaient une nouvelle fois mis à l'épreuve. Impression de désolation garantie. Extraits de l'arrière du fourgon, les adolescents restèrent plantés dans le tout-venant gris sale parsemé de débris industriels. La pluie serrée frappait les cirés enfilés à la hâte. Les flaques naissaient. De vieux pneus s'emplissaient. D'autres débordaient. Avancer, marcher dans les flaques, se diriger vers ce monceau de laideur, y pénétrer, refermer derrière eux,



y rester, dans le vent et le froid de ce début octobre, y dormir, y manger... Impossible. L'imaginer était déjà impossible. Pourtant l'un des sbires poussait sur ses rails la porte coulissante tandis que l'autre, sans retenue ni violence, contraignit Obengo au premier pas. Ensuite il attrapa Kimya par la manche, pour la décoller du sol, et réitéra l'opération avec Esengo. Il n'y avait aucune volonté de nuire ou de maltraiter dans ses gestes, juste l'envie de se protéger, du temps, des yeux, des gens. « Vite, vite. Pas rester là. Vite, vite. Pas nous voir. Rentrez, pas danger. Allez vite, vite. » L'intérieur du hangar affichait une semblable décrépitude. La voix du plus petit, du plus bavard puisque depuis qu'ils avaient quitté Marseille par l'autoroute, lui seul avait émis quelques sons, résonnait dans l'immensité. « Tout droit. Oui, jusqu'au fond. Petite pièce en haut de l'échelle de métal. C'est ça. Monte, vite, monte. » Derrière une porte, jadis vitrée qu'un rectangle de contreplaqué rendait aveugle, se tenaient une table et quatre chaises des années *formica*, un évier fêlé, et dans le fond, adossés au mur tapissé de journaux, quatre couchettes rudimentaires aux allures de paillasses carcérales. « En bas ça va ? » La question destinée à celui qui montait la garde depuis l'entrée provoqua le sursaut de Kimya. Le « oui, *no problem* » qui monta ne la rassura pas davantage. « Voilà les jeunes. Vous êtes chez vous. Pas grand mais pas longtemps. Posez vos sacs. Ici c'est sécurité. Personne ne vient. Jamais. Dehors c'est danger, voyou, police, contrôles papiers. Compris ? Ca va ? oh ! Ca va ?

– Oui monsieur, ça va aller, répondit Obengo.

– Monsieur ? Bien, oui garçon, monsieur j'aime bien. C'est toi le chef de la bande ?

– Oui monsieur.

– Finalement je préfère que tu dises Abel. Eh eh ! quand tu dis monsieur j'ai envie de me retourner pour savoir à qui tu parles eh eh ! Dans deux ou trois jours je reviens. Vous changerez d'endroit. Vous savez ?

– Oui.

– Bien. Là où nous vous emmènerons vous retrouverez des migrants d'Afrique, et peut-être même de votre pays. Ils forment une

communauté dans le dix-huitième. Le temps d'organiser la suite du voyage, vous serez avec eux. Ce sera mieux qu'ici, même si ce n'est pas le boulevard Haussmann. Ca va toujours? Vous comprenez?

– Oui.

– Après direction le nord du pays? Calais. Ca vous dit quelque chose Calais?

– Oui. Le plus court pour l'Angleterre.

– C'est ça. Enfin le chemin le plus court. En temps, c'est pas si sûr. Mais si la chance vous accompagne, ça peut aller vite. Très vite. Quelques pas en arrière, jusqu'à la porte entrouverte, et à nouveau retentit : oh! en bas ça va toujours?

– Ca va, mais grouille, y caille et j'entends des voitures derrière dans la ruelle.

– Bon, je vais vous laisser. Le fourgon reste dans le hangar. Dans les cageots vous avez des fruits, dans les cartons des gâteaux, de l'eau. Ne buvez pas celle du robinet, elle n'est pas potable. Prenez aussi les couvertures à l'avant du fourgon, les nuits sont fraîches à Paris en octobre. C'est pas Kinshasa. Là-bas, sous l'évier, vous trouverez assiettes, verres, cuvettes et un seau pour... pour les... enfin vous irez vider en passant par la porte de derrière. Y a un puisard. Mais ne traînez pas dehors. On ne doit pas vous voir. Compris. Voilà. Courage et à bientôt. »

Abel n'entendit pas le « merci monsieur » murmuré par Obengo dans un réflexe de dignité teinté de crainte.

Deux jours, trois jours, l'ennui commençait à poindre le bout de son long né vicieux, quatre, cinq, le doute séquestrait les esprits, une semaine, enfin le huitième jour, Abel réapparaissait. Désolé, il l'était. Tout dans son faciès comme dans le timbre d'une voix aux accents de sincérité l'attestait.

« Des imprévus. Mieux valait pour vous attendre ici. Le triangle noir, vous connaissez? Non bien sûr, vous pouvez pas connaître, Tati, Barbès et le château Rouge, le dix-huitième arrondissement africain. C'est comme les Bermudes, vous savez les îles. Bon, peu importe. Dans ce triangle on y entre, on disparaît, on est avalé par

les *beurs* et les *blacks*. Enfin je vous passe les détails, les migrants qui devaient quitter la communauté ont été empêchés. Ca bouchonne plus que sur le péfif dans le triangle noir ces temps-ci. Les flics ont la bougeotte. Le nain hongrois de l'intérieur veut des résultats et ça rafle dur. Mais c'est bon. Hier, quarante Maliens, Mauritaniens et Sénégalais sont partis vers tout là-haut vers la Normandie, il y a de la place. Alors prenez vos affaires on y va. OK? alors vite vite vite! »

Trente minutes plus tard le fourgon déposait Abel et ses ouailles à cinq rues du squatte tenu par une famille de primo arrivants issu des plateaux sahariens. Ali, le taciturne muet, marchait devant, les deux mains enfouies dans les poches. Qu'il en retirât une, c'était le signe qu'un binôme en uniforme allait croiser le groupe. Abel surveillait les arrières. Ils arrivèrent. Un porche banal, sans porte, une ruelle permettant juste le passage d'un véhicule, puis d'autres ruelles, un labyrinthe enfin. Un véritable dédale de cours, d'allées pavées, de recoins, de voies sans issue, le tout ceint de hauts murs en parpaings percés de fenêtres anarchiques. De vraies fenêtres et d'autres façonnées au burin, reliées entre elles tantôt par des fils étendoirs, tantôt par des fils électriques conduisant à des compteurs clandestins, tantôt par des planches permettant l'accès direct d'un trou à l'autre. Et au travers de cette toile d'araignée pittoresque, un morceau de ciel, de-ci de-là, apparaissait à l'improviste. Comme apparaissaient les visages de toutes les couleurs. Parfois hagards, parfois simplement curieux, le plus souvent hilares. Des lunes éclatantes sur faciès de nuit se dessinaient et duraient. Le squatte des Huit, nom donné en hommage aux huit membres de la famille qui régissaient le lieu, n'était rien d'autre qu'un théâtre aux multiples scènes où se jouaient des pièces aux multiples actes, aux multiples acteurs, aux origines multiples. Oui, multiple était bien l'adjectif qui caractérisait le mieux le paysage urbain que Kimya avalait en marchant derrière ses frères. Une multiplicité déguisée en cacophonie burlesque.

Et encore, décrire avec de simples mots prive du son. C'est comme raconter la mer sans le bruit des vagues qui se cassent sur

les galets roulés, sans le paillement des mouettes dans le vent. Il manque l'essentiel, le vivant, les vibrations. Et le son du squatte des Huit, à lui seul, valait le voyage, ou l'exploration, puisque le traverser relevait davantage de l'aventure que de la simple balade. Une sacrée musique à défaut d'être de la musique sacrée. De partout elle suintait. Dans chaque ruelle, elle s'écoulait tels des flots de notes. Des fenêtres les plus hautes, elle tombait rebondissant d'étage en étage. Une musique faite de dialogues ubuesques, de rires tout azimut, d'invectives décalées, de chansons évadées d'un Sony dernier cri tombé du camion, d'émanations grossièrement mélodieuses de guitares, de flûtes, d'harmonica et de tamtam fabrication locale...

Seulement décrire les sons avec de simples mots, c'est bien, mais il manque les odeurs. C'est comme raconter la Provence et le concert stridulant des cigales sans les fragrances de lavande, de thym, de serpolet et de mimosa. Mais en ce qui concernait le squatte des Huit, les odeurs... mieux valait les oublier. Habitué, Kimya et ses frères n'avaient pas à se pincer le nez. Quant aux yeux, grands ouverts ne voulait plus rien dire non plus tant ils sortaient des orbites. Obengo regardait derrière lui, Esengo devant, Kimya à droite, à gauche, en haut, ses frères, Abel et Ali qui justement indiquait de son bras tendu l'empilement de palettes contre le mur du fond.

« Là-bas, montez, je vous retrouve. Allez, on ne traîne pas les pieds. Escaladez, j'arrive, je passe voir Youssef. Youssef le grand. L'intendance, c'est lui. Le grand organisateur. Il m'indiquera où étaler votre carcasse. »

Les carcasses s'étalèrent dans un réduit de quatre mètres sur cinq, et ce pour quatre mois. Quatre longs mois d'un automne hiver rigoureux qui provoqua les premiers grelottements chez des adolescents peu coutumiers des températures négatives. Puis, le réseau connaissant toujours des difficultés pour l'acheminement vers Calais, les trois adolescents furent déménagés à l'autre bout du squatte dans un appartement « luxueux » de deux pièces avec « commodités » sur le palier. Désormais, puisqu'il paraissait acquis que le

départ n'était en aucun cas programmé pour les semaines à venir, on leur trouva de petits boulots. Les occuper semblait être une motivation humainement charitable. Et récupérer le salaire qu'ils ramenaient, une autre plus crédible. Cahin-caha leur séjour se déroulait dans une certaine harmonie. Sans être totalement intégrés, ils n'eurent à souffrir d'aucune animosité. Pas de violence physique, pas de rapine, hormis la confiscation légale de toute monnaie pénétrant dans l'enceinte de cette cour des miracles version XXI^e siècle. Seul le froid et l'immobilité apparente du temps leur pesaient. Enfin en ce qui concernait Kimya, alias Akim – Esengo jouant souvent du ciseau et de la bande adhésive -, parce que dans l'esprit de ses deux frères, ce Paris *intra-muros* multinational, multi confessionnal, multicolore, commençait à se charger d'un agréable parfum de : « pourquoi s'en aller ? » aux nuances subtiles de : « pourquoi pas rester ? » Questions aussitôt évincées par une sœur motivée par l'idée fixe gravée au stylet dans le calcaire tendre de son cerveau dès le début de l'aventure. « On a dit l'Angleterre, ce sera l'Angleterre. » Et lorsque Kimya disait, Kimya imposait. Les frères suivaient. Et suivirent jusqu'à ce soir d'octobre.

Abel, qui ne venait les visiter que rarement, leur annonça la bonne nouvelle. « C'est pour demain, à l'aube. Un transporteur hollandais vous prendra à bord de son semi-remorque jusqu'à Calais. Je pars avec vous et dix autres migrants que nous prendrons en route, des Afghans et des Iraniens. Que vos affaires soient prêtes à six heures. Pas de problème ? »

Pas le temps pour la réponse, il était déjà parti. À six heures quinze, le lendemain, une voiture claire passait sous le porche, direction la plateforme logistique Sogaris à Rungis, le ciel étincelait de mille feux. Une promesse, un heureux présage ? Une nouvelle angoisse pour trois petits Congolais en vadrouille qui ne connaissaient de la France que les tôles des hangars et le béton sale des squattes.



Quatrième partie



La rencontre





Chapitre 26

Été 2003, est-il trop tard pour jouer les diaristes ? Je regrette de ne pas l'avoir commencé plus tôt, mon journal intime. Mais ne l'ai-je pas déjà avancé avec ces quelques lignes, un peu, même si la forme en est assez éloignée.

Les deux années qui viennent de s'écouler ressemblent à une rivière qui voyagerait de reliefs chaotiques en plaines langoureuses avant de retrouver des contreforts rocheux. Les longueurs qui s'étirent à l'infini, mieux qu'un élastique, celles où l'on apprend le plaisir qu'il y a à ne rien faire, ont sublimé mes capacités déjà bien développées à la contemplation mirifique. Voir l'indicible, regarder, observer, entendre l'inaudible, imprimer et analyser les images, voilà un sport intellectuel qui me convient. Et inutile de s'encombrer de baskets, de short et de sweat-shirt pour ce jogging cérébral, juste du temps, du vent, un soleil léger et une brindille coincée entre deux dents. Juste compter un, deux, trois, quatre, cinq et repartir de zéro en souriant.

Souvent, adossé à une dune blonde coiffée d'oyats, à un jet de galet de mon phare à chapeau rouge, je songe à eux. Lyonnais, lillois, marseillais, parisiens... et à tous ces pauvres bougres des mégapoles obèses habillées de béton, de ferraille, de verre, de plexiglas et de ciment, condamnés à une transhumance annuelle et parfois, pour les plus chanceux d'entre eux, pluriannuelle. À chaque vacances scolaires, ils débarquent à Agon. Chez moi – et oui que dire d'autre, c'est chez moi, c'est déjà bien gentil de les laisser entrer.

Cette transhumance est un repère, une marque calendaire immuable. Moi qui ne connais plus l'école et le rythme du temps qu'elle conditionne, ils m'avertissent que le temps de musarder est arrivé. Les plaques d'immatriculation, telles les croix de peinture qui ornent les flancs frisés des moutons de l'estuaire, les estampillent pour l'éternité. Non seulement je pense à eux, mais je les plains. Un seul petit séjour. La liberté provisoire, qui en voudrait ? Quelle faute ont-ils pu commettre pour mériter le béton à longueur d'année, des éternités de transports en commun plus que communs, un tel retrait de la vraie vie ? Gravissime délit, assurément, qui les condamne à de trop courts épisodes sur des terres d'iode et de lumière. Alors, ils arrivent, pâles comme la mort. Ils rougissent plus vite que les tomates de nos potagers exposés plein sud. Ou pour les petits veinards à l'épiderme béni des Dieux, ocrent leur teint en quelques siestes savoureuses au Passous, à la pointe ou sur l'autre rive vers Regnéville. Et repartent chargés comme des piles Wonder LR1 neuves, le sourire en exergue, jusqu'à la prochaine.

Comme ils doivent nous envier !

Pour certains, cela les rend méchants, une jalousie laborieusement mâchée et mal digérée. Mais ils sont rares. La plupart attrapent la joie de vivre aussi vite que les premiers coups de soleil. En observant leurs voitures, on peut souvent, avec un risque d'erreur raisonnable, parier sur le niveau social de ces migrants, une migration choisie évidemment. En étudiant les comportements, on réajuste la mise. Certains ont peu mais montrent beaucoup, c'est-à-dire qu'ils exposent ce qu'ils auraient voulu posséder. D'autres ont tout et le montrent aussi. Je sais, je connais l'affaire, j'ai les mêmes à la maison. Mais toutes et tous réagissent de semblable manière lorsqu'ils me croisent dans l'estuaire, chevalet en position, palette en main et pinceaux dégainés. Ils béent. Ils m'aperçoivent, approchent, hésitent et, pour certains d'entre eux, s'assoient autour de l'artiste qui bouillonne en moi. À mes débuts, je ne supportais pas la présence de ces curieux. Ils m'ôtaient la sève qui fait éclater les bourgeons : la concentration et l'application. Désormais, ils me sont transparents. Eux béent, les moutons bêlent, la vie l'est, belle.

Belle, mais pas autant qu'elle aurait pu.

Il y a presque deux ans, juste avant les grandes vacances d'été, d'autres migrants sont arrivés. Des professionnels du voyage. Des itinérants aux cheveux sombres assez bronzés grands amateurs de caravanes et de guirlandes de torchons. Aussitôt et même avant leur arrivée puisqu'ils étaient annoncés, comme bien souvent à leur égard, la peur a envahi la baie. Des deux côtés. Un voile invisible et tenace travaillé par le plus habile des tisserands : le qu'en dira-t-on. Et bien sûr il y eut les premiers vols. Les premiers cambriolages. Les premières dénonciations. Les premières rixes. Je ne vais pas ajouter la mauvaise foi aux préjugés, à cette période on l'a tant fait. Chez moi, déjà, où mes sœurs les trouvaient trop entreprenants du regard ; mon père jugeait leur caravane trop luxueuse pour être acquise de manière légitime et ma mère les qualifiait de trop marron. Comme toujours en semblable circonstance, on appela la troupe à la rescousse. Des rondes régulières de gendarmes hantèrent les lieux où ils avaient établi leur campement. Sur un banal parking le long de ce ruban d'asphalte qui souligne le tracé de la Sienne. C'est l'un de ces serviteurs de l'état qui fut à l'origine, sans en avoir conscience, d'un brutal changement dans mes relations avec Claire.

Un événement d'importance.

C'était le lendemain de mon anniversaire.

Suite à l'effraction de l'édicule qui faisait office de débarras sur le côté de sa maison, Claire avait porté plainte à la gendarmerie d'Agon. La peur plus que le vol en lui-même avait provoqué sa prompte réaction puisque seuls quelques outils de bricolage et des bidons de carburant s'étaient envolés. Je n'étais pas à la petite maison de la pointe lorsque le binôme en uniforme rendit visite la première fois à celle qui était terrorisée. En revanche, deux ou trois jours plus tard, j'étais présent lorsqu'ils ont montré le bout de leur képi. J'aurais préféré ne pas l'être. Mais j'y étais. L'un des deux gendarmes était resté assis dans le véhicule, tandis que son collègue, Jacques, enfin l'adjudant-chef Jacques Pelletier, frappait à la porte. Quelques secondes. Il ne m'avait fallu que quelques secondes pour remarquer la chose. Puis, pour comprendre la chose. Et beaucoup

plus longtemps pour assimiler la chose. Claire était méconnaissable. Couleur pivoine. Hésitations de gamine. Balbutiements de première audition. Tremblements parkinsoniens à peine contrôlés... Claire perdait trente ans en deux minutes. Et moi Claire au cours du même laps de temps.

La foudre venait de tomber. Je veux dire sa version sentimentale sismique, le coup de foudre. Jacques, l'adjudant-chef Pelletier, avait des armes. À la ceinture, naturellement, mais pas seulement. À l'égal de mon cher père, Philippe Fontaine – il devait boxer dans la même catégorie –, il promenait son regard de tueur de charme sur la femme qui lui faisait face, et qui, le moins que l'on pût dire, se décomposait à la mode *Horloges de Dali*. Tout dans son allure traduisait une force tranquille et rassurante qui... rassurait et assurait un intérêt certain pour le sexe opposé. La cinquantaine passée lui allait comme avait dû lui seoir la quarantaine, la trentaine et chaque étape de sa vie trépidante de protecteur du genre humain. Sa fine moustache ciselée et tiraillée vers le haut par un sourire constant se teintait, à l'image de ses tempes, de nuances argent accentuées par un regard noir, luisant et profond. Sûr de lui, l'homme. Effet garanti et démontré par le coma apparent de Claire qui lui tendait la chaise, la main, la joue parce qu'elle ne pouvait lui tendre son cœur troublé et qu'elle luttait contre son émoi subit. Pendant ce temps, moi, j'observais la scène.

Sans me rendre compte du fait, je jouais les parasites, les voyeurs. Je ne comprenais pas ou ne voulais pas comprendre. J'attendais. Pétrifié sur ma chaise de vieille paille. J'attendais que l'homme expliquât sa visite. Qu'il démontrât autre chose que ses aptitudes à émouvoir. Qu'il argumentât quoi ! Ce qu'il fit, prétextant une visite de routine pour vérifier que tout était bien au pays d'Alice et m'envoyant, par la même occasion, prendre des nouvelles du maréchal des logis Mercier reclus dans la voiture. « Puisque tu ne fais rien bonhomme, va donc demander à mon collègue s'il n'y a pas eu d'appel urgent. »

Bonhomme, pff... Je n'aimais ni le ton ni l'homme.

Lorsque le vendredi suivant, suite à une après-midi studieuse, je rentrai à la villa *Les beaux jours*, sur la longue ligne droite de la pointe, je croisai la Peugeot bleu marine et son occupant moustachu solitaire. Les questions cédèrent le pas aux certitudes. Il y avait bien anguille sous roche. Je ne savais que penser de cette relation toute neuve. Je ressentis un certain malaise que j'attribuai à un sentiment humainement banal et généreusement partagé : la jalousie. Me faire voler la vedette, comme on dit. Ma petite voix, dans son intimité coutumière, confirma la nuit même en plaçant quelques recommandations utiles dont elle avait le secret et moi l'appétit :

« ... C'est la norme mon ami. Tu ne seras pas toujours là. Elle a besoin d'un homme, d'un vrai, un qui ne connaîtra ni mue, ni métamorphose, ni exode. Une solidité durable. Tu le savais. Seulement le danger n'est pas là. Ce n'est pas l'homme qui est en cause. C'est sa fonction. Méfie-toi. C'est un gendarme. Il est aux ordres. Il est la loi. Ne l'oublie pas, jamais. Cet homme est la loi, la loi, la loi, la loi... »

Et la loi, c'est la loi, cela ne s'encombre guère du sentiment. C'est une drôle de créature, la loi, un animal féroce au sang-froid qui fond sur sa proie sans attendre. Car elle n'a pas une once de patience, et le plus grave c'est ce que l'on dit d'elle : « nul n'est censé l'ignorer, la loi. » C'est donc un animal féroce que chacun doit côtoyer avec son danger potentiel. C'est nul. Elle vous oblige à de cruels contournements qui vous pompent une énergie qui serait bien utile ailleurs. Elle vous place dans un éternel état de méfiance, dans la confidentialité, dans le déni de solidarité et vous plonge dans l'isolement quasi carcéral. C'est vraiment nul, la loi. Et tellement nécessaire. Bref, c'est cette loi maudite et son représentant amoureux d'une Claire victime d'un glucose brutal et sentimental, qui va me placer, moi, jeune garçon bien comme il faut, dans une situation pour le moins délicate.

Parce que je l'ai rencontrée cette jeune fille couleur réglisse.

Celle que ma petite voix m'annonçait depuis maintenant plusieurs années. Je n'y croyais pas vraiment. Ou plus. Je l'espérais. Néanmoins, je restais prudent sur l'oracle. Puis, contre toute attente je l'ai envisagée. Enfin aperçue, puis observée, approchée, appri-

voisée... Coutumier du secret depuis ma naissance, j'aurais dû vivre cette expérience dans la sérénité. Seulement l'enjeu était tel que je sombrai dans l'angoisse de mal faire. De commettre la bévue, l'imprudence qui mettrait en danger celle qui n'avait rien, plus rien. Du tout. Celle que je devais rencontrer. Celle dont je rêvais sans conscience. Celle que ma petite voix annonçait dans ses homélies sibyllines.

Elle m'est apparue telle une dame blanche au cœur de mon royaume d'herbes folles entre Heugueville et Agon. Cette dame blanche qui fleurit dans les jardins des crédules. Souvent cette apparition n'est que le fruit d'imaginations fécondes friandes d'extravagances. On l'a vu ici ou là, la dame blanche, ou plus exactement on rapporte ce que l'ami de l'ami a dit avoir vu. Et on y croit. Dur comme fer. C'est assez sympathique, elle n'est que rarement mauvaise et on lui prête parfois le rôle d'égérie gentille qui vous prévient d'un danger. J'ai connaissance de plusieurs de ces créatures, celle de la lande de Lessay, des marais de Carentan, de la baie du Mont-Saint-Michel et que dire de celles qui courent les landes de Bretagne. Les années passent, les lustres, les décennies, elles restent, fidèles à elles-mêmes, et viennent hanter jusque dans les souvenirs des plus anciens qui sourient à l'évocation de leur image. Sourires inquiets, mais sourires tout de même.

Cependant ma dame blanche n'est pas blanche. Ma dame blanche n'est pas dame. Ma dame blanche n'est pas mienne, toutefois elle est bien réelle et le soir où pour la première fois je l'ai devinée au travers du peigne courbe des graminées dunaires, n'avait rien d'un crépuscule mystérieux. Il n'y avait pas de lumière surnaturelle au-dessus des mamelons de sable blanc. Il n'y avait pas de brouillard opaque grand créateur de sculptures fantasmagoriques. Il n'y avait pas d'onde mystique ni de silence qui pût passer pour singulier ou même étrange. Rien. Juste l'orbe rougeoyant d'un soleil pressé de se glisser sous le drap de l'horizon, le ronron régulier des vagues recouvrant d'autres vagues.

Et elle.

Juste elle.

Depuis quelques semaines, les *Gipsy King* du bocage avaient rangé les guitares et plié bagages. La pression devenait trop forte sur le campement. Pourtant, et ce fait troublait l'adjutant-chef Pelletier, les vols continuaient malgré ce départ précipité. Si la communauté des habitants de la région d'Agon ne subissait plus de véritables cambriolages, les rapines ne s'étaient pas arrêtées avec le départ des gitans. Des petits délits certes. Le vol de bricoles. Les légumes qui disparaissaient dans les potagers les moins protégés, telles les belles tomates rouges de la petite mère Leloup. Une inoffensive et authentique fragile de quatre-vingts ans plus pliée qu'un saule dans la tourmente vivant sur la route de la pointe. Les poules de Victor, un voisin de madame Leloup, qui ne pondaient plus, avant de se rendre compte qu'elles pondaient pour quelqu'un d'autre. Jusqu'à l'étendoir de Claire soulagé régulièrement de quelques effets, jeans, t-shirts, culottes, chaussettes et torchons... Ah! si seulement les romanichels répondaient présents sur les rives de la Sienne. Mais non. Ils subissaient d'autres on-dits colorés de can-cans, ailleurs. Loin, trop loin, sur la route de Granville d'après les recherches des bleu marine à képi.

Claire fut donc la cinquième à porter plainte à la gendarmerie où elle avait, désormais, ses entrées et même son entrée particulière. Bien que les vols fussent plutôt anodins, tout ceci agaçait les gendarmes qui ne voyaient pas, à l'image de quelques coutainvillais amusés, de simples farces commises par des garnements du bocage. Alors on recommençait à voir les uniformes en vadrouille de Heugueville à Coutainville, du Passous à l'extrémité de la pointe. Un bon choix. Oui, un quadrillage parfait. Le pillard de poulailler, le détrousseur de potager, le collectionneur de sous-vêtements hantait bien ce quadrilatère de sable et de tanguie. Pour autant, il ne s'agissait pas d'un voleur mais d'une petite voleuse, d'une jeune fille perdue sur des terres de lumière qu'elle ne connaissait pas, parmi des hommes et des femmes dont elle ignorait tout.

Il s'agissait de ma muse, et je ne le savais pas...
pas encore...



Chapitre 27

Revenons à cette première apparition.

Quelques jours après le départ des gitans je repris mes habitudes au cœur de l'estuaire, lequel, sans moi, devait battre moins fort. Mon père m'avait prévenu : « Et que je ne te vois pas traîner le long de la Sienne tant que les caravanes seront sur le parking ! Avec eux on ne sait jamais. » Ce qui, dans sa bouche, signifiait qu'avec eux on savait toujours que les problèmes allaient arriver. Obéissant j'attendais avec impatience qu'ils lèvent le camp. Et peut-être que le gendarme Pelletier alias roi de cœur ne s'éloignât un peu de Claire. Et même beaucoup. C'est pourquoi dès le lendemain de la libération d'un parking encombré de déchets divers et variés, je me lançai à l'assaut des rives de la Sienne. Courant, sautant les rus de tanguie, trébuchant, me relevant, pirouettant. Je criais ma joie aux moutons semant la terreur parmi les mères et leurs petits malhabiles dans leurs cascades. Et je repartais à la conquête de mes territoires secrets tel un fou évadé de l'asile. J'avais plus de quatorze ans. Des spectateurs, s'il y en avait eu, m'en auraient donné dix, et encore, tant mes cabrioles se teintaient de puérilité. La joie est une ogresse, elle mange les années *a contrario* de la déprime qui étire le temps à l'infini. Cette première journée dans la marne, rien de particulier. Que du sel, de l'iode, des herbes folles, des chatouilles sur les mollets, la caresse timide d'un soleil de juin, que de la joie.

Le lendemain, après mes heures studieuses dans la petite maison de la pointe, j'embrassai Claire et enfourchai mon vélo, un

vtt tout neuf qui frisait le luxe indécent. Un cadeau de mon père qui tentait de me faire oublier que j'avais perdu mon chat. Mort empoisonné. Quel drame ! Je ne peux toujours pas en parler sans pleurer. D'où ce vélo bleu. Avec suspensions partout. Des vitesses en trop. Mon but en cette fin d'après-midi : repérer la dune avec vue imprenable sur l'embouchure de la Sienne. Mon futur tableau à l'aquarelle. Un choix délicat puisqu'il fallait que la hauteur de cette dune exceptionnelle et son exposition me permettent de peindre à la fois la gueule ouverte de la baie, le phare et les maisons de Regnéville dans le fond. Je prenais mon temps. Quelques tours de pédales, une pause sur le sommet dunaire, un regard au travers du cadre en bois blanc, une négation de la tête. Insatisfait je passai au monticule suivant. Le paysage devait s'inscrire dans ce cadre, en totalité et sans dépasser. À la perfection. J'avais de la chance, j'étais seul. Une belle fin de journée ensoleillée, une invitation aux balades et pourtant j'étais seul. Je ne comprendrai jamais le genre humain, décidément. C'est lors d'une énième halte sur le dôme d'une dune d'oyats que je l'aperçus. Si brève apparition que je crus l'avoir rêvée. Sur ma droite en regardant la mer, luttait en gémissant depuis des années une cabane de planches plus blanches que des os de seiches. À quelques mètres, en un même combat perdu d'avance, une barque à l'envers faisait le dos rond et achevait une décomposition avancée. En apparence il s'agissait d'un vieux Doris. Sur son flanc fissuré, écaillé, plusieurs côtes décharnées de bois putréfié laissaient apparaître un trou de la taille d'un enfant. Un cordage dépassait de cette plaie béante et rampait telle une couleuvre fatiguée parmi les herbes. Un ancien casier se prélassait. Un lambeau de toile écrue. Quelques panicauts. Le temps de me dire : « pas mal comme sujet pour une aquarelle », de placer mon cadre entre mes yeux et la composition, et une forme ténébreuse bondit de derrière la barque avant de disparaître au dos de la cabane. Juste une silhouette. Comme un éclair, un flash. Le cadre m'échappa des mains. Mon cœur s'emballa. Mes yeux passaient de la barque à la cabane, de la cabane à la barque tandis que ma bouche bredouillait des sons plus que des mots. Tétanisé, je ne bougeais pas plus que les piquets jalonnant la route. Ce n'était pas



la peur qui me fabriquait des pieds de plomb enlisés dans le sable. Il n'y avait aucune raison d'éprouver ce sentiment. C'était la surprise. Celle du bond en avant. Celle de ne pas la voir réapparaître de l'autre côté de la cabane. Celle de rencontrer une personne là où personne jamais ne venait. Celle de sa couleur, si j'avais bien vu.

J'attendis.

Debout. Accroupi. Assis. Deux, trois, cinq, dix minutes et... et rien. Juste le vent décoiffant les oyats et la musique des vagues chahutant d'autres vagues à quelques dizaines de mètres de l'autre côté de la dune.

Assis. Accroupi. Debout. Sur la pointe des pieds, je me décidai enfin. Aller voir. Sans bruit. Sans crainte. Sentimentalement titillé, je produisais du silence et verrouillais mes pensées. Plus j'approchais plus mon pouls s'accélérait, plus la sueur perlait. La barque offrait son ventre à dix pas de moi, et la cabane sa porte unique à sept ou huit. Rien ne bougeait. Juste les mouettes fainéantes au point de jouer les mobiles de *Calder* en plein ciel. J'avancerais encore. Au sol, rien. À droite comme à gauche, pas la moindre trace. La main en appui contre l'angle de la cabane je contrôlais ma respiration. Un souffle toutes les cinq secondes. Lentement, je glissais dos contre les planches jusqu'à la fenêtre. Empoussiérée, tissée d'un rideau de toiles d'araignées, la vitre gardait ses secrets. Un trou, un interstice entre deux planches, une brisure, je cherchais de la main malgré les échardes qui menaçaient. Hermétique cette cabane. Je m'y attendais mais j'essayais malgré tout. La porte était fermée à clé et plus encore cadenassée sur une chaîne digne d'une malle à trésor. Énorme et lourde. Rouillée. Le temps de me dire que cette... que ce... qu'elle ne pouvait être dedans puisque je l'avais vue dehors, et je passais derrière l'édicule.

En silence, toujours. À l'angle opposé, je risquai un œil, un second. Reculai. Réitérai. Rien.

Rien ni personne.

Ni sur le dévers de la dune, ni sur la plage, ni sur l'estran, ni sur l'horizon. Derrière les bouchots ? À moins de s'appeler Marie-Jo Perec, il y avait peu de chance de les atteindre en aussi peu de temps.





Comme lors des jeux d'enfants jouant à cache-cache autour du fût d'un arbre de belle taille, j'entrepris de tourner autour de la cabane, m'arrêtant brusquement et changeant de sens au cas où il, où elle... n'importe quoi. Bienvenu au royaume des candides! Je n'en revenais pas. Qui était-il? Qui était-elle? Où était-il? Où était-elle passée cette créature montée sur ressorts? Avais-je tout bonnement rêvé? À force d'espérer une rencontre, à trop écouter une petite égérie intérieure, avais-je créé de toute pièce cet hologramme mi antilope mi kangourou?

Non, impossible de me résoudre à ce seul rêve éveillé. Une petite chose toute vivante se terrait bien ici parmi les spartines et les vulpins, ou là, ou derrière le bateau fantôme. Elle n'était pas une simple vision. C'était du dur. Du matériel et non du vent. Le vent n'a pas de couleur. Et j'avais vu de la couleur, à supposer que le noir en soit une. Pendant cinq à dix minutes je restais sur place à inspecter les abords. Peu à voir. Quelques traces de pas dans le sable, indéfinissables et attribuables à d'hypothétiques et lointains visiteurs. Un trou creusé dans le devers de la dune. Un petit tas de coquilles vides amassées contre la poupe du Doris. Praires, coques et crépidules. Pas d'autres indices pour m'emmener vers une explication. Et puis pour expliquer quoi?

Plus déçu que dépité, je ramassai mon cadre en bois égaré dans les graminées, récupérai mon vélo bleu et regagnai la route ensablée menant à Agon. Point de record aujourd'hui. Je pédalais en douceur. Sans cesse je me retournais vers l'horizon court de dunes qui prenaient les couleurs de feu d'un soleil couchant. Je n'étais toujours pas sûr de ma vision.

Si seulement j'avais appliqué la théorie de mon institutrice préférée. Un exercice pertinent pour qui veut apprendre la vie sauvage. L'échantillonnage par mètre carré, c'est ainsi qu'elle nommait l'étude. Une expérience réalisée à de nombreuses reprises. S'asseoir dans l'herbe au centre d'un carré pré-établi et ne plus remuer un orteil. Au début, rien ne bouge. Attendre. Savoir attendre. Au bout de quelques minutes la vie reprend son fil rompu par l'arrivée de l'intrus. Les fourmis d'abord, les araignées, les coccinelles, les





carabes... Et ça court, ça chasse, ça stridule, ça escalade celui ou celle qui n'est plus qu'un élément inerte de dame Nature comme les autres ni plus ni moins dangereux. Alors oui, si j'avais réitéré cette expérience assis parmi les hautes herbes, j'aurais vu... et su... et compris...





Chapitre 28

Évidemment je suis revenu hanté le cordon dunaire. Un mystère ensablé vaut tous les trésors du monde. Pendant plusieurs jours et même dès le lendemain, malgré la pluie fine qui effaçait le ciel et l'horizon, j'arpentais la zone comprise entre l'extrémité de la pointe et la première maison habitée. Quel brouillard ! Les perles s'accrochaient à la laine de mon vieux pull-over bleu gris.

La mer devait être là, je l'entendais. Les mouettes en piaillant la cherchaient comme moi je cherchais celle que je croyais avoir aperçue subrepticement entre mer et dune, entre barque et cabane. Seulement je ne découvris rien de plus que les quelques indices déjà notés la veille. Ce qui changeait : l'ambiance. Dans ce gris souris le réel cédait la place au possible. Le possible à l'improbable. Le surnaturel habillait tout l'estuaire d'un drap de fantastique brodé de mystères. En avançant dans cette crème épaisse chaque obstacle se matérialisait petit à petit, en douceur. Un gris plus soutenu, une ombre imprécise, une forme juste esquissée, un poteau qui surgit, son clou apparaît et sa pancarte « restez sur les sentiers ». À nouveau j'ai parcouru le sommet de cette dune strate après strate, touffe après touffe, sans respecter les sentiers. Le tour de la barque. Le tour de la cabane. Le tour des hypothèses.

Rien.

Rien de plus que la veille.

J'allais quitter la scène de ce théâtre pour ombres chinoises lorsqu'un détail me sauta au visage. Un nano-micro-mini détail.

En ce jour maussade il n'y avait rien de plus, certes, mais il y avait du moins. Un moins qui aurait pu m'échapper sans la mise en marche d'un arsenal de concentration maximale. Manquaient la toile d'araignée contre la fenêtre de plexiglas de la baraque en bois et la poussière grisâtre qui lui apportait cette texture particulière. La veille, des rideaux de toiles empoussiérées, ce jour, plus de voiles, plus de toiles. Les araignées sont-elles des *Pénélope* pour ainsi tisser en journée et détricoter leur ouvrage la nuit ? Question idiote comme l'air que je pris en réfléchissant au problème. Le simili verre rectangulaire apparaissait comme neuf. Ni toile, ni poussière. Naturellement je collai mon museau de fouine. Malgré ce nettoyage nocturne je ne discernai que du noir d'encre. Inclinaison de tête à droite, à gauche, en haut, en bas. Le plexiglas jouait les miroirs et me renvoyait mon image, seulement mon image. En silence je reculai et me laissai descendre parmi les spartines jusqu'au pied de la dune. Supputer. Réfléchir sans tomber. C'est de nouvelles questions plein la tête que je rentraï à la villa *Les beaux jours*.

Ce premier soir je ne pus évacuer cette impression étrange. Il ou elle était là. La conviction se battait contre mes doutes. Il ou elle m'épiait. Était-ce un jeu ? Il ou elle se cachait. Un jeu inoffensif ? Dangereux ? Malsain ? Obsédant ? oui, obsédant au point de me montrer désagréable au cours du dîner avec ma famille dans son ensemble, et ma mère en particulier. Au point de ne parvenir à trouver le sommeil et de me résoudre à compter les hou hou hou d'une chevéche revêche en pleine forme au cœur de la nuit. Au point de modifier mon emploi du temps du lendemain pourtant inamovible depuis des mois. Claire s'était montrée intraitable à ce sujet, inflexible sur le rythme des séquences. Pour la première fois je « séchai » ses cours du matin, sans prévenir, sans remords.

Dès sept heures je quittai la villa.

Sur mon bolide bleu, parvenu à quelques dizaines de mètres de la maison de Claire, je me suis mis à pédaler comme un fou. M'aplatir sur le cadre et baisser la tête et regarder de l'autre côté. Vu ? Pas vu ? Pas pris. « Elle va pester », fut ma première pensée,



« s'inquiéter », ma seconde. Deux réflexions chassées en quelques tours de pédales par l'urgence et l'envie d'en découdre avec mon inconnu arénicole adepte du lavage de carreaux. Le vent me poussait. J'allais vite. Les nuages gris acier peinaient à me suivre. J'aurais dû chronométrer, peut-être que... Mais ce n'était pas l'essentiel ce matin-là. Comme le lapin de garenne qui grignotait dans son insouciance de lapin les délicates fétuques sur le bord de la route, pas important. Essoufflé, je lançai mon vtt dans la dune jouxtant le phare de la pointe, hors de vue de la cabane. Il continua sa route un instant, seul. Seul, je l'étais également. Encore. L'histoire de ma vie, la solitude. Un vêtement solide et serré tel une treille que je portais depuis ma naissance. Un habit de drap épais qui résiste au temps, aux actes, aux larmes.

À sept heures trente du matin le bout du monde de la pointe d'Agon, comme chaque jour que Dieu invente, est un désert d'hommes. Des moutons, des lapins, des pipits farlouses, des alouettes, des chrysomèles violines, oui. Des êtres humains non, ou peut-être, il faut simplement chercher. Et c'est ce que je fis ce matin-là. Plus tendu qu'un arc, frémissant dans la brise légère, malhabile dans mon approche, j'escaladai la première dune. Chaque pas m'apportait une dose d'angoisse et un horizon nouveau. Je terminai l'escalade par un quatre pattes ridicule. Seconde dune, semblable gestuelle. Puis le toit de tôle apparut, l'angle du mur de planches, la barque. Mon pouls s'accélérait. Je transpirais ce qui accentuait la sensation de fraîcheur de cet air matinal difficile à respirer.

Bien décidé à saisir l'insaisissable, je demeurai allongé sous la crête du dôme herbu dominant la cabane. Le menton parmi les tiges de graminées fauves j'étudiai les environs. « La journée s'il le faut », me dis-je histoire de m'encourager. Puis d'autres mots, fruits de mes songes éveillés, se frayèrent un chemin à mon insu. « Je ne risque rien de toute façon », « les fantômes n'existent pas », « peut pas arriver par-derrière », « j'ai bien le droit d'observer les lapins », « l'estuaire appartient à tout le monde »... Ces réflexions matérialisées à mi-voix rythmaient mon attente et permettaient à mon esprit de garder le fil. Ce fil ténu qui me reliait à Dieu sait qui, à Dieu sait



quoi. Et le temps passait à son rythme plus caravane de chameau que TGV. À cause des bosses de dunes peut-être... De temps en temps je jetais un regard vers l'arrière. Claire devait se demander... Elle sait le plaisir que j'éprouve à musarder du côté du phare. Elle est bien capable de... Puis je repris mon observation consciencieuse.

J'ai entendu les cloches. La chanson toute chrétienne de huit, de neuf, de dix, de onze heures sans que le milieu ne s'animât. Seule la danse des chalutiers et des bulotiers au loin sur l'océan ainsi que les vols de goélands cendrés donnaient un semblant de vie à ce qui paraissait une image ou aquarelle. Peu avant midi, l'appel du ventre fut le plus fort et je décidai de rentrer. Mais avant, il me fallait faire le tour de la cabane, pour voir. Je ne pouvais me contenter d'avoir été ici, un piquet de plus planté dans le sable blond. Et bien m'en prit car je fis là ma première découverte d'importance. Enfin ma seconde après le travail invraisemblable d'une *Pénélope* entêtée. Derrière. C'est derrière, sur le mur exposé aux embruns, que mes yeux furent captés par un détail étrange pour qui connaît la biologie végétale, ses spécificités et autres adaptations. Contre la paroi de planches, dans la partie basse, une vieille tôle ondulée était posée et maintenue en appui grâce à une sorte de vieux jerrican rouillé sans bouchon pour en condamner l'embouchure. Rien de singulier dans cette disposition quoi que ce dernier ustensile eût sa place ailleurs, contre le mur d'un garage par exemple. Le détail insolite concernait l'herbe qui s'échappait du dessous. Plaquée au sol par le poids du jerrican et de la tôle, elle ne se redressait pas dans son dépassement. Les feuilles lancéolées continuaient à caresser le sol sableux en une longue parallèle. J'avais beau me gratter la tête, plisser mon jeune front en rides creuses et torturer mes doigts, ce n'était pas possible.

Invraisemblable.

Inconcevable.

Un mot, un seul : phototropisme, pour expliciter le phénomène. Puis deux autres proches dans les conséquences attendues : géotropisme négatif, merci Claire pour ta science de la botanique. Ces deux termes empruntés au domaine de la biologie végétale invalidaient l'idée même que la tôle et le jerrican étaient présents depuis

plusieurs semaines. Ils avaient été bougés ces dernières heures, sinon les brins se seraient redressés, attirés vers le soleil. Photosynthèse photosynthèse!

Obligatoirement.

Dans la nature, tout reprend le cours normal de sa vie, même de vulgaires herbes folles. Donc, le constat s'imposait : le jerrican venait d'être placé contre cette tôle. Replacé peut-être ? Et la tôle elle-même ? Et d'autres questions s'immiscèrent dans mon esprit en plein effort d'analyse. Quand ? Pourquoi ? Par qui ? Je reculai d'un pas. Considérai les abords directs. M'avançai à nouveau de l'objet. Me baissai. J'allais me saisir du jerrican pour... pour voir, lorsqu'une petite voix intérieure me conseilla de ne rien en faire. Non pas ma voix intime et habituelle, mais une sorte d'onde diffuse et conseillère. C'est pourquoi, après un regard panoramique d'est en ouest sur l'estran dévoré par la marée montante, je quittai les lieux. Sans cesser de me retourner, je regagnai le phare qui m'avait sagement attendu, comme mon vélo. J'étais décidé. Les roulements du pédalier entraînaient les rouages de mon esprit, et le résultat ne souffrait d'aucun doute : avant la fin de la journée, je saurai.

À la nuit tombée, je viendrai souhaiter la bonne nuit aux lapins de garenne...

et le bonjour à...

on verrait bien.



Chapitre 29

« Papa, ce soir la lune est réduite à une fine parenthèse, c'est une nuit idéale pour observer Vénus et Jupiter avec mon télé. Je peux, pas tout seul, avec Claire bien sûr ? » Mon père trouva l'idée superbe, l'astrologie lui ayant, dans sa prime jeunesse, chatouillé l'esprit jusqu'au cœur. Ma mère, qui se préparait pour le théâtre, se trouvait également superbe. Superbement déguisées mes deux sœurs en plein préparatifs pour la chasse du vendredi soir, au *Gipsy-Dance*, boîte de conserve – ou qui conserve – vu l'âge des excités du postérieur.

Vingt et une heures, j'étais prêt. J'étais même prêt depuis la fin du dîner où j'avais interprété avec brio la pièce limite vaudeville intitulée : « rien est plus beau que la famille réunie au grand complet, oh comme je vous aime ! » Jamais je n'avais été à ce point bavard. J'étais à deux doigts de la logorrhée et j'avais bien manœuvré, et réfléchi. Et voici le fruit de mes pensées. Si, je dis bien si, l'être immatériel de l'estuaire ne se montrait pas, c'est qu'il avait ses raisons, peurs ou intérêts, ou ses horaires. Dans ce dernier cas, je devais moduler l'heure de mes passages. Et commencer par un soir aux mille étoiles me semblait prémonitoire. Et si rien ne se passait, eh bien je recommencerai à d'autres moments. Une horloge est riche de vingt-quatre heures. Vingt-quatre possibilités. Je l'aurai d'une manière ou d'une autre. Après ces délibérations intérieures, après un au revoir expédié dans l'urgence, après une caresse à Câlinou 2,



chaton superbe offert par mon père, j'enfourchai mon vtt pour ma seconde expédition de la journée. Déjà l'ombre prenait possession de la terre, de la mer et de l'atmosphère. Disparu l'orbe écarlate d'un soleil épuisé d'avoir tout donné. Quelques lueurs de cinabre vagabondes s'étagaient en vestiges sur l'horizon. Pas de vent. Une tiédeur agréable. Le cliquetis de mon dérailleur et, de loin, la sonate des vagues s'allongeant sur la couverture de sable. Il n'en fallait pas davantage pour réveiller en moi les poèmes appris par celle que l'on sait. Victor fut l'élu. Une première pour moi, Hugo dans la tête et moi sur un vélo. La mer à droite, les dunes à gauche, et Victor Hugo s'élevant dans l'air telle une respiration éternelle :

*« Oh combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se seront évanouis ?
Combien ont disparu, dure et triste fortune ?
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfoui ? »*

Je pédalais dans le noir et l'allégresse, des fourmis dans les jambes et Hugo dans la tête. En quelques minutes je passais devant la maison de mon institutrice adorée qui devait se poser cent questions sur mon absence. Pas moins de quatre fenêtres éclairées jouaient les noctiluques sur la maison de Claire. Elle qui me parlait de développement durable et d'économie d'énergie à longueur d'année ! Une contre-attaque que je lui réservais pour mes périodes de mauvaise humeur chronique. Passée la maison, place au néant de sable et de tange. Inutile de chercher la lumière par ici, la maison de Claire n'en connaît pas d'autre dans une aire aussi vaste qu'un terrain de golf. Mais on ne peut se perdre sur une route unique même au travers de sombres étendues, et Hugo revint dans la foulée, ou dans le tour de pédales, pour faire germer ce qu'il avait, dans mon esprit, ensemencé à merveille :

*« Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus*





*Oh ! que de vieux parents qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus. »*

Ah la poésie ! Elle apprend l'ouverture. Elle conduit aux autres. Elle montre et démontre le recul à adopter pour affronter l'existence et pour reconnaître les grandes soifs qui habitent l'âme et l'esprit... Vive Hugo même sur un simple vélo !

J'arrivai.

Le bas-côté, le phare, le pied de dune, déposer le vélo en douceur contre un piquet blanc dans la nuit. Je laissai le télescope, simple et innocent alibi d'une sortie nocturne posé contre le cadre et, lampe frontale en position, je plaçai avec délicatesse mes pieds entre les touffes de spartines et d'oyat. L'indien qui sommeille en moi depuis ce jour de projection de *Comanche Station* de *Budd Boetticher*, se réveilla dès le pied de dune. Des Pataugas en lieu et place des mocassins, j'apprivoisai les herbes et le sable en leur imposant un silence de mort. Les lapins étaient moins discrets. J'entendais leurs bonds de tous les côtés. Première dune, seconde. Tous les dix pas je marquais une pause. Halte courte et concentrée. Reprise de souffle. Pavillons en alerte. Je repartais en délicatesse sans quitter des yeux l'objectif fait de planches et de tôles. La nuit tombait à une vitesse inouïe mais il restait assez de luminescence pour me passer de l'appoint de ma lampe frontale. Ma mère aurait songé : dommage, pour une fois qu'une lumière sortait delà-haut. Un croissant de lune plus dodu que prévu, réfléchi par une mer ensommeillée à mi-chemin de l'estran, me permettait de discerner les détails qui importaient. Quels détails ? De quelle nature ? Je n'en avais pas la moindre idée. Monter. Stopper. Écouter la respiration de la nuit. Épier ses ronflements ou hoquets. Monter encore. Me glisser derrière l'épave du Doris. Me baisser. À droite la musique des vagues, à gauche la partition des lapins, au-dessus de ma tête tassée dans mes épaules le froufrou des chauves souris invitées au grand bal de la nuit. Seulement à ce bal, nul prince ou princesse habillés de mystères ne se montrait. Pas une silhouette tapie dans l'ombre. La vitre de la cabane



ne laissait filtrer aucune lueur. Elle se contentait de renvoyer l'éclat des étoiles pendues dans le firmament sans doute par quelque porteur de lanternes venu des temps anciens. Nul rai d'or s'infiltrait sous la porte. Tout autour de l'encre de chine, épaisse, opaque. L'idée que, quelques jours plus tôt, j'avais rêvé une scène à trop vouloir qu'elle fût réelle, commençait à me titiller l'esprit. Je connaissais ce scénario à la logique imparable et ses acteurs sournois. Les serpents du doute. Puis, les mygales des idées noires. Pour finir par les cafards du désespoir. Alors je me secouai. Pas de métaphore pour décrire cette attitude, je me secouai vraiment. Je remuai tel un pantin, mes épaules, mes membres, mes mains, mes pieds. Et je repris, serein, l'attente qui prenait un parfum d'éternité.

Et puis la chose se produisit.

Ailleurs.

Plus loin.

Las de patienter, une envie de me dégourdir les jambes, peu importe, je quittai la coque éventrée pour le crâne de la dune dominant la plage. Coiffé sur l'arrière par une brise gentille et régulière il dominait les autres têtes de sable me garantissant une vue imprenable sur l'estran. Mains dans les poches et raide tels les sombres bouchots je donnai libre cours à mon regard. Étrange nuit que celle-ci. Une lune timide dans le genre riquiqui et pourtant je pouvais apercevoir les premiers bouchots, avant-garde d'une armée de bois sombre que la marée descendante découvrait en douceur. Sans doute à cause des myriades d'étoiles. Dans cette suspension du temps et de l'air, les sons les plus discrets venaient me caresser les oreilles et picoter mon esprit. J'avais, à cet instant, comme chaque fois que me chatouillait une envie picturale, tous les sens en éveil. Et quoique la vue ne parût pas primordiale dans cette pénombre naissante, c'est ce sens qui me permit de capter. De deviner. D'évaluer. De définir puis d'identifier l'animal discret qui revenait, piquet mouvant parmi les poteaux aux guirlandes de moules. Par réflexe je m'accroupis aussitôt. Je me recroquevillai, me tassai à hauteur des chaumes. Je me serais enfoui si le sable l'avait permis. La chose avançait toujours.

Petit pois ténébreux, fève brune, olive noire, noix gaule... elle grossissait tandis que je rétrécissais. Je perdais mon eau, elle perlait sur le front, s'écoulait le long de mon cou raccourci.

Noix, prune, poire, aubergine... aubergine équipée de bras, de jambes, avec des hésitations, des immobilisations... enfant, fille ou garçon, jeune fille ou jeune garçon, jeune femme ou... Je n'en pouvais plus. Me raccourcir davantage? Impossible. M'enfuir? Impossible. Rester et attendre parmi les spartines? Impossible. Mourir? Pourquoi pas. C'était une assez belle nuit pour mourir. Enfin mourir de peur oui, assurément, c'était possible. Par chance, pour une raison étrange, la silhouette de mon hybride fruit-légume-animal-humain cessait de grandir en changeant de direction. Elle ne venait plus sur moi mais ondulait vers la droite, le phare, la pointe. Cinquante ou soixante pas me séparaient d'elle. C'était beaucoup, pour les détails et trop peu pour que je disparaisse. Quatorze ans? Seize ans? Dix-huit ans? Plus? Je souhaitais m'approcher pour... pour voir, grignoter des mètres pour... pour savoir et m'enfuir à l'opposé pour cesser d'y croire. Mais rien. Je ne fis rien du tout, seulement m'enliser davantage dans mon trou. Entre les tiges de graminées je l'épiais. Le voyeurisme procure de drôles de sensations et je n'en étais pas à mon premier méfait : souvenir de Claudine, ah Claudine! Le voyeurisme? on sait que c'est mal et que ça fait du bien. On sent monter la peur et descendre la barrière des interdits. Bref, je ne pouvais me soustraire à l'attrait que sa frêle silhouette exerçait sur mon âme tremblante. Puis, elle disparut. Subitement. Point de magie dans cet évanouissement brutal, juste l'incidence du relief dunaire. Impossible de la suivre des yeux. Soudain, le vide m'envahit. Un néant habité par la seule panique. Je devenais ce *sniper* du réalisateur *Biedermann*. Dans sa lunette de visée, le *sniper* suivant la progression de la cible en attendant qu'elle soit à portée, et qui, doigt sur la détente, la perd de vue en une fraction de seconde. Un instant éprouvant. Une alchimie brutale qui transmute les fièvres de la traque et de l'attente en une angoisse épouvantable qui creuse le ventre, et accélère le pouls et la respiration jusqu'ici contrôlés.

Je me redressai.

Lentement, sans à coup.

Rien. Sur la pointe des pieds, rien de plus.

Elle devait remonter la plage, peut-être même atteignait-elle déjà la laisse de mer. Ou le pied de dune, là-bas, près du phare. À quelques dizaines de pas de mon vélo et de mon télé... « Vélo! Télescope! » Ai-je prononcé ces mots à voix haute? Ai-je crié? simplement murmuré? Non, juste l'explosion de leur image dans mon cerveau et les conséquences catastrophiques qui en découlaient. Il ne fallait pas qu'elle les trouve. En admettant, comme je le pensais, que la cabane fût sa destination finale, son chemin passait inéluctablement par ma bicyclette. Je devais arriver avant elle. J'allais me laisser rouler sur le devers de la dune lorsque j'entendis le son caractéristique des tissus qui se frottent dans une démarche résolue, puis le bruit sourd sans résonance de pas sur l'herbe couchée. Trop tard. Le temps n'était plus à la fuite, quant à se défiler à la lièvre le risque était grand de me faire prendre. Vingt pas à gauche vers le dôme de sable, elle. Vingt ou trente pas sur la droite, la cabane et son bateau perdu. Moi, au centre du piège tendu par l'imbécile qui n'avait su anticiper. Derrière, les lapins que je n'entendais plus. Et moi, François Fontaine, fils déconstruit en cours de réparation, gentil garçon débordant d'énergie momentanément affecté par une coupure de courant, je me trouvais en contrebas du sentir et ne pouvais remuer le moindre organe. Le nez dans le sable. Les mains accrochées aux touffes d'oyats. Les yeux clos. L'esprit séquestré par la terreur. Je n'étais, durant les quelques secondes de ce cauchemar éveillé, qu'un grain de quartz, de mica ou de feldspath en cours d'arénisation, une brindille de plus dans la chevelure clairsemée de ce monticule mouvant. Je n'étais plus rien. Rien du tout.

Pourtant, j'ai vu.

Tout vu.

Chapitre 30

Tout vu et... rien vu. Pourtant elle est bien passée à ma hauteur, sur la crête de la dune. Obligatoirement. Seulement mes narines plongeaient dans le sable et mes lèvres luttaienent contre l'intrusion des grains, quant aux yeux, ils contemplaient l'intérieur vermillon irradié des paupières. Puis, le froufrou de gauche est devenu froufrou de droite. Dépassé, j'étais dépassé. Dépassé par les événements et dépassé tout court par celle qui ne traînait pas en chemin : une véritable coureuse de grèves. Enfin le courant est revenu. Mon corps retrouva l'énergie qui lui seyait à merveille depuis ma naissance. Mes membres le mouvement et ma tête ses rouages. Et je l'aperçus!

Devant moi.

De dos.

D'en bas. Dangereusement à l'abri des touffes d'oyat. Il s'agissait bien d'une jeune fille. La nuit étendait son tulle de noirceur et j'eus du mal à discerner les détails pour un jugement précis et objectif. Mais sa féminité ne faisait aucun doute. Ondulation, fébrilité, grâce... Cette féminité transpirait de tout son être malgré la capuche et l'ampleur de ce qui ressemblait à une chemise de nuit mais qui n'en était pas une puisque dépassaient deux jambes de toile claire. Sa cible semblait être la cabane. Elle s'y rendait en se retournant sans cesse, inquiète semblait-il. Un sac à la main, droite, altière. La gauche étendue dans une recherche d'équilibre. De son visage je ne perçus que l'éclat vif de ses grands yeux quand elle se retournait, et l'ivoire

de ses dents. Pourtant elle ne riait pas, du tout. Soudain elle disparut. Elle marchait à quelques mètres de moi, tout droit, et hop! un saut de cabri en direction de la cabane. Le mur de planches l'avalait. Inutile de réfléchir, d'échafauder des scénarios puisque je savais. Depuis peu j'avais vu, analysé et compris. J'attendais simplement le bruit d'une tôle qui glisse. Le grincement du métal contre le métal, autrement dit je guettais le son d'une tôle contre un jerrican. Et je perçus le son d'une tôle contre un jerrican. C'était bon de retrouver dans cette atmosphère surnaturelle un soupçon de rationnel et de connu. Quelques secondes s'écoulèrent. Un rideau de fortune obstrua la vitre noire, une caisse ou chaise ou banc grinça légèrement à l'intérieur et, sous la porte de guingois, se glissa le rai de lumière plus hésitant encore que mon inconnue. À peine contrarié par le murmure des vagues, le silence s'imposait à l'entour rendant plus intense encore ce simple trait d'or mouvant. J'étais obnubilé par ce simple dessous de porte. Je ne parvenais pas à le quitter des yeux comme si ce mince faisceau de lumière crue avait pu me révéler une parcelle de son intimité ou le secret de ses agissements. Un trait pareil à cette ligne qui apparaît sur l'écran des vieux postes de télévision lorsqu'on les met en marche, signe magnétique et précurseur de l'image imminente. Non. Il s'agissait d'une bougie. Seulement une bougie, l'irrégularité de l'intensité confirmait ma première impression. Bougie que ma créature en capuchon souffla dans l'instant, plongeant l'édicule dans la nuit précédente. Et me laissant là, égaré dans ma nuit... précédente, tremblant, pantois, patauger dans mon néant.

Le temps de reprendre mes esprits, et je regagnai mon vélo, mon télescope, la route unique et Victor Hugo. Pédaler au retour me parut plus difficile qu'à l'aller, le poids des émotions certainement. La maison de Claire disparaissait dans son creux de dunes. Endormie, plus une seule lumière ne luisait. Plus loin, les peupliers blancs jouaient avec le peu de clarté provenant des étoiles, blanc, bleu, noir, blanc, bleu, noir, jusqu'aux premiers mobiles homes. En longeant le terrain de camping je croisai quelques couples de noctambules amoureux qui, main dans la main, respiration leur air particulier en



murmurant des mots du langage du cœur. Un langage universel sous une voûte céleste universelle et unique, et mystique. En fond, un air de flûte échappé d'une toile de tente rattrapait la mélodie maladroite d'une guitare jouant le pistil entouré d'étamines de quinze ans frissonnant dans la brise légère. Je me surpris à penser sans cesser de pédaler : « ils ont bien de la chance. » Sans savoir pourquoi. Une simple pensée, une idée-surprise. Si peut-être? la chance de vivre une relation. Une simple relation. L'amitié. L'amour. Le partage. La chance d'être vrai. Ne pas se cacher. Ne pas mentir. Ne pas se taire. Respirer le nectar de la nuit et remercier pour tout. Tout. Tout ce qui arrive, qui n'arrive pas, qui peut advenir, le passé, le présent et l'avenir. Sur la dernière ligne droite menant à l'école de voile puis à la villa *Les beaux jours*, je chantonnais sur la musique du dérailleur : « Oui, ils ont bien de la chance de vivre chaque seconde, ensemble à la face du monde. »

Le lendemain matin, je résistais à l'envie de voler vers elle. Une envie aux allures de besoin vital. Frustré par mon choix, et dubitatif sur les raisons de ce choix, mon humeur se grisait au fil des heures. Déjà, lors du petit-déjeuner, la déception m'accueillit sur le seuil en bas de l'escalier. Elle se tenait en bout de table alors que d'habitude elle prenait son thé plus tard, ma mère, puisqu'elle se levait... plus tard. Elle ne pouvait ignorer ma présence, les marches en bois de notre antique escalier parlent trop fort, pour autant, l'abandon de ses pieds méritait mieux que l'apparition d'un fils. Enfin de ce fils, moi. Le vernis à ongles est tellement délicat. Et ses orteils chéris tellement fragiles. Ne pas déborder, un sacré challenge, ne pas commettre l'omission coupable, une autre prouesse. J'eus envie de m'asseoir sur la dernière marche et de compter les secondes et les minutes qu'elle utiliserait à m'ignorer. Seulement dans mon dos l'escalier m'ordonna de me pousser et d'avancer vers les fragrances de vernis grenat, puis la voix théâtrale d'un père pressé :

« Alors François, cette balade sous nos cieux étoilés? Il n'a pas plu au moins? Vénus t'a retenu un long moment. Tu es rentré tard, ou je me suis endormi tôt. Je n'ai même pas réussi à finir mon article



de JAMA (Journal of Americal Medical Association). Pourtant, j'ai fait fort. Passionnant. Il y aura des retombées en France, et même en Grande Bretagne, c'est certain. Mes confrères vont être fous de rage et de jalousie. Enfin de jalousie d'abord, la rage viendra plus tard. Bon, tu te pousses ou tu finis ta nuit ici ? »

« Bonjour François, raconte-nous ta soirée, nous t'écoutons fils ! » sont des mots que j'aurais aimé entendre. « Bonjour papa ! bonjour maman ! » sont des mots que j'aurais souhaité prononcer. L'ambiance me conseilla de garder pour plus tard ces marques d'affection. Des fois que... Alors, je les ai rangées avec tant d'autres dans mon armoire à rancune en songeant que je devrais, au rythme où je les ensilais, m'en procurer une autre.

Entre pinceau, flacon de vernis, effluves acides et journal haut tenu, j'ai avalé, en silence, mon chocolat céréale jus d'orange et j'ai quitté l'incroyable théâtre de fiction qui me servait de lieu de vie depuis de nombreuses années, déjà, ou seulement. Je ne savais plus exactement. Direction l'estuaire, direction Claire. Mais pas plus loin que chez Claire. Je l'avais décidé et je m'y tins.

Lorsque je suis arrivé en vue de sa maison, la bruine commençait à griser la baie. Dans quelques minutes, évanouis les verts et les ocres. La pointe et la mer ne seraient plus qu'une esquisse ébauchée à la *Sysley*. À moins que *Turner*. Elles n'en resteraient pas moins belles. Le mystère va si bien à mon royaume qui prend lors de ces instants magiques des accents irlandais. Dehors Claire se battait avec l'étau à linge. Une épingle rebelle lui tenait tête et le crachin l'agaçait. Sa gestuelle me parlait de cet énervement moi qui la connaissais si bien. La tessiture de sa voix confirma comme le « salut toi ! » qu'elle me jeta tandis que je rangeais mon vtt contre le mur du garage. Pas un regard, juste ces deux vocables sans écho. Je suivis la bassine et le panier d'épingles dans la maison. Inutile de rapporter ici les verrues verbales qu'elle me servit en guise de bienvenue. Elle avait ses raisons. Des circonstances atténuantes telles que mère Justice les nomme. *Primo*, je ne l'avais pas prévenue de mon absence la veille, « le téléphone, tu connais ? », et, paraît-il, « ça ne se fait pas entre gens civilisés. » *Secundo*, pour la quatrième fois en deux mois,

on avait visité son étendoir et allégé le fil de deux culottes de coton blanc, d'un t-shirt et d'un pull-over gris tricoté de mains de maître, les siennes. « Des nuits qui finissent par coûter cher ! » précisa-t-elle en se tenant roide, la tête haute et les mains sur les hanches. Et *tertio*, l'homme costumé bleu nuit qui occupait ses pensées et parfois, mais dans la confidentialité de ces agissements je m'interdisais de l'affirmer, son lit certaines soirées, avait téléphoné – lui au moins – pour expliquer qu'il ne pourrait pas venir ce jour comme prévu. D'où l'éclat de voix et le jugement sans appel : « ah les hommes ! petits ou grands tous des... » Je n'aime décidément pas les rimes en O.

Nous nous sommes aussitôt mis au travail. Équations, géométrie spatiale et intraitables courbes sinusoïdales. De quoi vous faire passer l'envie de rire pour l'éternité et entraver toute tentative de diversion, comme, par exemple, se demander ce que la coureuse de grèves pouvait bien faire en ce moment précis dans sa cabane ou plus loin sur l'estran. Et plus encore, d'où venait-elle, pourquoi était-elle arrivée là et où courait-elle ainsi dans ce désert de tangué, de sable et ces terrains de jeux pour moutons de prés salés. Au fil des heures la grimace imprimée sur le visage de ma préceptrice s'estompa laissant progressivement la place à de timides rayons de soleil. Pâlichons, mais c'était néanmoins un réel progrès. La gentillesse qu'elle cultivait d'habitude dans son jardin intime, elle la cueillait à nouveau avec ses outils à dents, son sourire. Pour un peu, je me serais laissé aller aux confidences. Avouer la raison de mon absence, la veille. Avouer ma surveillance. Avouer ma vision. Avouer mon envie. Mon envie de tout plaquer et de me jeter dans les dunes. Une envie que j'aurais volontiers élevée au rang de caprice si, juste après les deux coups de cloches de Regnéville, n'avait retentit la sonnerie du téléphone. Cinq secondes, il me fallut cinq petites secondes pour identifier l'invisible, l'inaudible, nommer le parasite le plus indésirable en ce lieu.

« Oui, Claire à l'appareil... Ah ! C'est toi. Oui, ça va, tu penses à ce que je t'ai dit... D'accord... Pourquoi ? Tu ne peux pas venir plus tôt?... Bon, j'attendrai... »

Pelletier. Adjudant-chef Pelletier. Impossible qu'il en fût autrement. Avec ce changement de ton, de teint, de posture. Comme lors de leur première rencontre Claire était méconnaissable. Et c'était reparti pour un tour. Couleur pivoine. Hésitations de gamine. Balbutiements de première audition. Tremblements parkinsoniens à peine contrôlés. Elle quittait sa faconde pour des contrées vagabondes. La métamorphose sans chrysalide intermédiaire. Un émoi qui lui allait à merveille. J'aurais pu m'amuser encore et encore à l'observer si je n'avais perçu l'inclinaison de sa voix, son demi-tour tout en confiance, et les mots « volés... encore oui... c'est la quatrième fois en... il faut bien que je sèche mon linge... oh oh! c'est toi le gendarme... je sais qu'ils sont partis... il doit en rester un ou deux... des vêtements... euh... des culottes, un t-shirt et deux trois bricoles... non bien sûr... non je ne m'inquiète pas... oui, ce soir, oui, je ne touche à rien. OK. Je t'embrasse, viens vite je t'attends. »

Les adultes nous prennent pour des sourds. Ils ne comprendront donc jamais que murmurer c'est crier plus fort. Tous les adolescents savent cela.

« Alors François! » Un sursaut, le temps de reprendre pied dans ma réalité toute mathématique, « où en es-tu bonhomme? »

Il y avait bien longtemps que je ne pouvais répondre à ce genre de question, surtout depuis la veille.

Chapitre 31

« C'est moi François, je ne te dérange pas au seuil de tes songes encore tout emberlificoté dans les fibres de la nuit ? Alors ? Que t'avais-je promis ? Souviens-toi de moi, de mes murmures. Ne t'avais-je pas averti de sa venue en notre royaume. Car elle est là, tu le sais maintenant. Tu le sentais. Elle en a mis du temps. Son chemin était long et ses détours nombreux. Elle est perdue et toi tu te cherches. N'est-il pas temps de trouver pour vous deux, elle son Éden, toi ta juste place ? Seulement le danger rôde. Personne ne doit savoir qu'elle est ici. Pas encore. Pas encore. Pas encore... Il est trop tôt pour toi, pour elle surtout. Ne fais confiance à personne. À personne tu entends. Danger. Danger. Danger. Dang... »

Le bond fut tel que ma nuque craqua tandis que je me tordis le poignet resté entortillé dans le nœud des couvertures. Un cauchemar ? Une mauvaise blague ? Lise ? Betty ? L'imbécile obséquieux de Marc et le miel de sa voix. Je quittai la moiteur du lit pour m'assurer que la chambre était vide. Sous le lit, derrière les rideaux, dans l'armoire. Non, à l'évidence il s'agissait de ma petite voix intime, mon égérie gentille qui m'avait depuis trop longtemps fait étalage de son silence au point que je l'avais presque oubliée. Seulement les mois, les années passant, mon inclination pour l'ésotérisme se dissolvait dans le très rationnel pilier du réel. Moins de place pour le rêve lorsque l'usine à hormones se met en branle. Je me dirigeais à grands pas vers le stade adulte bien que j'eus tout mis en œuvre pour ralentir ce flux pareil aux marées, inéluctable. Assis sur le lit,



les yeux rougis, grue ébouriffée, le souffle court, je tentais de reconnaître dans le miroir de l'armoire l'être en pyjama rayé qui ressemblait à l'évadé d'Alcatraz. J'attendais, tous pavillons ouverts. Peut-être allait-elle me visiter à nouveau ? Elle l'avait déjà fait, en journée. Mais jamais lorsque je l'appelais de toutes mes forces.

Et silence.

Silence sur fond de silence.

Juste la résonance du dernier mot perçu. Danger... danger... danger... Et cette question en suspension dans l'air de ma chambre : de quel danger me parle-t-elle ? Du danger pour qui ? Une menace pour elle ? Un nouveau péril qui me guetterait moi ? Un coup d'œil jeté au radio-réveil qui n'avait pas eu le temps de remplir sa mission première, sept heures douze. Ma nuit était consommée. Inutile de m'allonger pour reprendre le tissage de mes rêveries. Ma décision était prise. Mes cours avec Claire commençant à neuf heures, je bénéficiais de temps. De tout le temps nécessaire pour me rendre dans l'estuaire et vérifier. Une passion neuve pour un jerrican itinérant épris d'une simple tôle.

Trente minutes plus tard je rampais à quinze pas du Doris. La trahison d'un soleil déjà éblouissant pour cette heure si matinale ne me décourageait pas. J'aurais préféré le plomb de la veille. Découvert ? Eh bien tant pis. J'avais bien le droit de ramper un vendredi à huit heures du matin dans l'herbe, le sable et les escargots tout rayés. Je devais sinon nouer le contact, du moins en apprendre davantage sur sa présence en ce lieu magique. Chez moi. De mon nouveau poste d'observation je ne discernais pas le moindre mouvement, ni d'homme, ni d'animal. Sur ma gauche l'estuaire avait la gueule pleine, à ras bord. Marée haute. Les amours de la Sienne et de l'océan, comme souvent, accouchaient d'une eau brune ourlée d'écume. Les moutons ne sachant pas nager, leur toison devait friser plus haut sur les hauteurs de Montchaton ou de Regnéville. Pas un ne montrait son museau. Ma belle inconnue non plus. Sur ma droite deux tracteurs poussés haut par la marée montante attendaient le retour de pêcheurs insomniaques partis au cœur des ténèbres.

Je continuais mes reptations maladroites.



Arrivé contre le ventre crevé du bateau, je pus expulser ce trop plein d'air emmagasiné à force de me contrôler. Le petit amas de coquilles vides était là. En allongeant le bras je pouvais le toucher. C'était le même, et pas le même. Les mêmes sortes de coquilles, des praires, coques et palourdes mais en nombre supérieur. J'avais beau me questionner, évaluer à distance, changer mon angle de vision, il n'y avait nulle place au doute. Une nouvelle vague de bivalves coiffait le dôme existant les jours précédents. Moins blanc calcique, elle était le signe évident d'une sortie de l'eau plus récente. Je me saisis du canif ayant élu domicile à longueur d'année dans ma poche et, avec application, je gravai sur la coque de Doris le niveau atteint par cette dune nouvelle de calcaire et de nacre. Ma grand-mère maternelle marquait ainsi le niveau de Calvados sur la carafe avant que mon grand-père ne se fabriquât une cirrhose toute neuve. L'idée était bonne quoique tardive. Puis, je repris mon observation. Je savais mon entreprise stérile puisque la mer était là. L'aire de récolte des coquillages était inaccessible. Donc... donc... donc... J'avais beau chercher dans mon crâne fêlé, toutes mes déductions menaient à cette même évidence : elle était là. À un mur de planches de moi. Elle était là, obligatoirement. À un jet de pierre de moi. Elle était là et... elle était là et je ne savais quoi faire.

Je suis parti.

Dans cette aube lumineuse, en reculant, je suis parti.

Dépité, déçu. Velléitaire comme jamais, perclus à deux doigts de la marionnette nonchalante privée de ficelles, et cerné d'idées contraires, j'ai retrouvé mon vélo couché dans l'herbe. Pédaler ne m'a pas aidé à y voir plus claire. Voir Claire, ne m'a pas servi davantage, d'autant plus qu'une mauvaise surprise m'attendait sur le seuil de sa porte. Une surprise bleu-blanc surmontée de son inséparable gyrophare. Garée contre la façade, avec ses grosses lettres blanches, sans occupant, soudain menaçante. Il était là le danger potentiel : Pelletier. L'adjudant-chef ou l'un de ses sbires comme ce grand escogriffe de Mercier. Mais surtout l'adjudant-chef. Son attirance pour Claire. Les vols répétés dans les champs, dans l'estuaire. L'enquête, inévitable. Les patrouilles, incontournables. Et mon

inconnue dont tout dans l'attitude étrange laissait croire qu'elle devait se cacher des autres. Aussitôt, avant même de frapper à la porte, la réplique d'une voix intérieure retentit dans mon esprit :

« *Ne fais confiance à personne. À personne tu entends. Danger. Danger. Danger. Dang...* »

La porte s'ouvrit laissant mon index plié, prêt à cogner la porte, en suspension dans l'air. Le nez contre le dernier bouton brillant d'un uniforme impeccable, il m'était difficile d'improviser la décontraction d'un « bonjour comment allez-vous ? ». Le temps d'escalader le col, le cou, le menton jusqu'aux yeux et j'entendis :

« Tiens tiens, voilà l'étudiant de madame. Vous avez vos papiers jeune homme ? »

Quel con ! Quelle allure ! Quel aplomb ! Quel timbre ! Et surtout, parce qu'ils étaient responsables de ma fonte intérieure et de ma glaciation externe, quels yeux de buse il a ! ce con. En lieu et place de toutes ces exclamations, l'adjudant Pelletier entendit : « Bonjour monsieur le gendarme. » Ce qui n'était que le sobre raccourci de mes pensées récentes. Nous nous sommes croisés lui et moi. Claire suivait telle une ombre son sauveur à képi. Avant de refermer la portière de la voiture, alors que je pénétrais dans la maison, Pelletier persistait dans son entreprise d'apaisement d'une femme isolée du monde.

« ...et ne t'inquiète pas outre mesure ! Les gitans sont partis, c'est certain. Il s'agit sans doute de jeunes qui s'imbibent de bières sur la plage autour d'un feu de bois, ce qui est strictement interdit, ou d'un sans rien qui s'habille à pas cher. Quant à ton pervers, je n'y crois pas. Des culottes OK, mais un vieux t-shirt et un pull-over...

– C'est l'inverse.

– Quoi ?

– C'est le pull qui est vieux, le t-shirt sort du magasin.

– Oui. Mais peu importe, ça élimine ton pervers. Bon, je file. Je passe par la pointe, je jette un œil sur la plage et dès demain j'organise des patrouilles.

– Merci.

– Tu es rassurée ?

– Oui, à ce soir! »

Le claquement de portière mit fin à ce que je jugeais n'être qu'une mascarade, voire une parade. Celle d'un mâle protecteur assurant son emprise en arpentant son territoire. Je me serais presque attendu à le voir uriner dans les quatre angles du jardin, ou, si nous avons été en octobre, l'entendre bramer à s'en rendre sourd. Cette idée furtive me fit sourire.

« Pourquoi tu rigoles ?

– Moi ?

– Ben oui. Tu vois quelqu'un d'autre ici ?

– Non. Je ne rigolais pas.

– Si ! Si tu rigolais.

– Bon d'accord. Je souriais seulement. C'est l'autre là avec son air de protecteur de la veuve et de l'orphelin. Je jette un œil, j'organise des patrouilles, tu es rassurée, nanananana !

– Non mais dis donc toi, tu me fais une crise de jalousie ? C'est ça hein ? Réponds ? Hein que c'est ça ?

– N'importe quoi ! »

Je ne sais pas si le rouge me prenait les joues ou si j'avais seulement l'impression que le rouge me prenait les joues, mais j'avais chaud, soudainement. Claire eut la bonne idée de changer de sujet. Elle a toujours su éviter les écueils qui éventrent les frêles embarcations et qui blessent les plus solides.

Nous avons travaillé dur cette longue journée. Et heureusement, parce que l'oisiveté m'aurait emmené au pays des idées noires. Quelque part vers le phare à deux pas d'un bateau échoué sur le devers d'une dune, l'inquiétude en bandoulière.



Chapitre 32

Les jours suivants n'ont été que la répétition des jours passés. Je pense que le vélo, à force de grincer sur la même route poudrée de sable blond, aurait pu se rendre seul sur le lieu qui faisait office de la limaille pour mon aimant intérieur. J'attendais avec impatience le dernier jour de travail scolaire chez Claire pour intensifier ma surveillance. Un accord tacite entre mes chers parents et ma préceptrice amoureuse prévoyait la fin des cours pour le 15 juillet. Nous y arrivions. Au train d'un gastéropode connu, mais nous y arrivions. Quand je songe que les années précédentes, l'idée même d'interrompre les cours avec Claire me plongeait dans le noir ténébreux d'une grotte sans fond.

Après ce chapardage de culottes, les patrouilles de la gendarmerie se sont multipliées. Outre ce vol banal, d'autres méfaits vinrent gonfler le dossier « main courante » de la maison bleue. Des méfaits aux allures de mauvaises blagues. Des rapines. Des œufs disparaissaient, des gâteaux sur un rebord de fenêtre, des récoltes nocturnes de tomates, de salades, d'autres visites d'étendoirs. Bref, entre l'adjudant-chef Pelletier, les habitants du cru dont il avait sollicité la vigilance et exacerbé l'instinct de délation, Claire habitant sur le trajet et mon inconnue recluse, je devais travailler ma discrétion et l'élever au rang d'art suprême.

J'avais progressé.

Ses horaires ! Je connaissais ses horaires, le rythme de son existence de bohème. Facile, pour se nourrir elle calquait sa vie sur celle

des marées. Ses sorties correspondaient à la désertion de la mer, et ses retours anticipaient son envahissement. Depuis cette constatation, je réussissais à la voir. La voir vraiment, et pas uniquement de loin, de dos. Elle était noire. Elle est noire. Noire noire. Au commencement, j'attribuais la couleur de son teint à la nuit puisque je ne l'apercevais que de nuit. Et qui plus est dissimulée en partie sous une capuche elle-même assez sombre. Mais lorsque, obligée de passer près du jeune peintre malin qui avait installé son chevalet en contre-bas à un jet de coquille d'huître d'un Doris ensablé, elle s'était montrée pour la première fois, alors oui, je sus que le brun noir de son visage n'était aucunement dû au seul soleil normand. Je n'ai rien vu d'autre. Elle courait presque dans sa longue chemise évadée d'un pantalon de toile qui avait dû être écru, et les pieds nus. Elle m'apparut plutôt grande, à moins que la maigreur de sa silhouette n'accentuât cette impression. Quant à son âge, délicat de lui en donner un. M'en approcher peut-être. Treize ans, quatorze ans, plus ? La question n'ayant que peu d'importance je l'évacuai en attendant le premier contact. Le véritable. Celui que j'espérais autant que je le redoutais.

Et il vint.

Plus vite que prévu.

Faute à mon impatience, ou grâce...

Afin d'affirmer ma crédibilité, je plantais mon chevalet dès que Claire se décidait à me libérer. C'est que j'avais un tableau à finir, moi. C'était devenu important dans ma vie, essentiel même. Une marine. Une marine avec la mer devant. Le ciel en haut. Les ombres en bas, et la cabane harmonieusement placée grâce à l'incontournable nombre d'or qui, comme chacun sait, est la juste proportion qui définit le rapport entre deux longueurs telles que le rapport de la somme des deux longueurs ($a+b$) sur la plus grande (a) soit égal à... je m'emballe, mais j'étais très excité. Je disais donc harmonieusement placée grâce au nombre d'or. Ainsi mon inconnue pouvait me voir tous les jours. Et trouver logique de me voir. Par la fenêtre, derrière l'opacité relative d'un rideau de fortune, entre les planches disjointes du mur, cachée dans un creux de dune, ou revenant d'une pêche

alimentaire sur l'estran, peu importe mais elle devait me voir. Et c'est exactement ce que je souhaitais. Faire partie intégrante de son décor à elle. N'être qu'un piquet de plus, un troène tourmenté, un saule rachitique, un pin nanifié. Tout produit de la baie dès l'instant qu'il lui paraissait inoffensif, et momentané. Ou momentané donc inoffensif. Une expression dit « prendre racine », et je vivais cette métaphore jusque dans son ressenti, avec les crampes douloureuses et l'ensablement jusqu'aux chevilles.

Les jours de juillet s'effilochaient et je dessinais le rêve de la prendre par la main. Août approchait et je peignais le rêve de l'emmenner là-haut sur la dune ultime, la plus haute et de m'asseoir à ses côtés. L'été prenait l'estuaire à bras-le-corps dans ses bras chauds et dorés et je peignais le rêve de rester là, sans bouger, de serrer sa main et de lui dire « raconte-moi tout, dis-moi ton passé ». Écouter couler sa vie, et pas un cil bouger. Lui raconter les errances de la mienne à deux pas de la Sienne et pourtant si éloignée. Là, avec mon pinceau, ma palette et mon chevalet.

Tout ceci aurait pu durer, durer, durer, elle à déambuler, à se cacher, moi à feindre, à peindre, à l'épier. Continuer le songe éveillé dans la quiétude me semblait une bonne idée. Et prolonger au-delà du réel. Parce que faire davantage présentait un risque. Faire le geste, dire la parole ou accentuer le regard, c'était peut-être effaroucher la gazelle et l'envoyer paître d'autres déserts de sable. Et la perdre. À jamais. Je ne comprenais pas le sens de tout ceci, mais l'importance de sa présence me fabriquait de petits frissons et les boutons de peau qui les accompagnent. Dans cette quête nouvelle j'oubliais tout, maison, fratrie, parents, jusqu'à Claire qui perdait de son relief et de ses couleurs. De son épaisseur. Sans oublier ma voix intime. Ne m'avait-elle pas prévenu ? et de longue date, de nuit comme de jour. Je croyais en ses prophéties comme on croit en Dieu, en Sa parole, en Ses signes, ancestraux échos lesquels, avant de déplacer des montagnes, les escaladent pour mieux cascader jusqu'aux hommes. Oui, je croyais en ma voix intérieure comme on croit en Dieu, sans plus de preuve de son existence que l'espoir qu'on y met et la foi qu'on



cultive pareil à un hypothétique jardinet. Je me souviens de ses mots anciens comme s'ils avaient été proférés la veille :

« Mieux que ton ombre, je suis ton prolongement. Je suis ton complément, ta moitié inconsciente. Celle qui te hante et t'enchanté. Et cet avenir, comme tes dessins, est multicolore. Car elle arrive. Oui, je le sais comme tu le sens, elle vient. Mais chut ! nous seuls savons. Nous seuls saurons. Nous seuls, nous seuls, nous seuls... »

N'étaient-ce pas là des vaticinations, augures ou prophéties ? N'incitaient-elles pas, puisqu'elles se réalisaient, à l'extrême prudence ?

C'est l'adjudant-chef Pelletier qui a tout précipité un soir de fin juillet plus lumineux encore puisque pas un nuage n'esquintait les cieux. Mon inconnue, un débris de sac en main et la crinière libérée de toute entrave, descendait péniblement sur la plage en prenant la direction des bouchots vers l'unique pêcherie rescapée d'un droit immémorial qui se meurt. Comme toujours, en passant à quelques mètres de mon chevalet, elle m'avait royalement ignoré – du moins le pensais-je –, en étirant son ombre sur les oyats. En quelques semaines j'étais devenu seiche ou pieuvre ou calamar, couleur sable et coquille, mimétisme garanti. Soudain, je l'entendis vrombir. Bleue, et blanche, dans mon dos sur la route. Elle approchait le lieu appelé « ronde des sorcières » avec ses menhirs gravés dressés en bordure de la route. Le véhicule devait avoir dépassé la maison de Claire, donc, ne pouvant aller ailleurs, il se dirigeait vers le phare, le bout, moi, vers elle. Et je crus mourir sur place accroché aux montants de mon chevalet tel le marin aux haubans lors d'un orage subit. Pelletier ne devait pas être seul puisque deux portières se répondirent sur le parking caché derrière les premiers monticules de sable.

Le temps se fit enclume.

Et j'attendais que sur cette enclume le marteau des pas résonnât dans mon dos. Un œil sur ma toile, un œil vers celle qui partait vers la mer dans l'insouciance du danger qui planait sur la pointe. Et dans ma tête je priais pour qu'elle ait le temps d'atteindre les



premiers bouchots. Et de disparaître. De s'y fondre avant l'arrivée des uniformes. Il ne fallait pas qu'ils...

D'enclume le temps se fit géode de plomb.

Que pouvaient-ils comploter ces deux fouille-merde ? Peut-être se rendaient-ils sur le ponton surplombant l'estuaire, cette espèce de pont échasse en bois noir battu par les flots montants qui permettait un abordage aisé ? À moins qu'ils... Je n'eus pas le temps d'émettre d'autres hypothèses que dans mon dos, mais ils venaient de loin, sourdaient les premiers mots. J'entendis :

« ... crois que c'est François. C'est presque sûr. Il a planté son chevalet depuis quelques jours.

– François qui ?

– François ! Le fils Fontaine... devant la moue d'incompréhension de son subalterne, Pelletier précisa... mais si, tu sais bien, l'élève particulier de l'institutrice, celle qui habite là-bas la petite maison derrière les cyprès.

– Madame Rieux, Claire Rieux ?

– Oui.

– Ta copine !

– Bon, ça va. Viens on va le saluer. Je ne lui ai pas encore posé de questions pourtant si quelqu'un connaît le coin, c'est bien lui.

– D'accord, peut-être a-t-il vu quelque chose d'inhabituel ces derniers temps.

– Ou d'insolite.

Les voix se rapprochaient. Je percevais même le froufrou des pantalons de toile forçant les herbes au repli.

– Ohé ohé ! Bonsoir jeune homme ! Encore au travail ou déjà au travail. Enfin, tu arrives ou tu finis ?

Moi, j'évaluais. Comptais. Espérais. Encore quelques secondes, quinze ou vingt et elle atteindrait les premiers bouchots. Je décidai donc de me retourner et d'aller à leur rencontre.

Six, sept, huit...

– Bonsoir messieurs les gendarmes. Euh... oui, je finis. J'allais essayer puis ranger mes pinces... Onze, douze, treize... Et vous ? que faites-vous dans les parages ?

– Rien, la routine. On peut voir ton œuvre ? me demanda-t-il avec une lumière qui me parut sincère sur le coup. Et je crois qu'il l'était vraiment.

Quinze, seize, dix-sept...

– Bien sûr.

– Va. On te suit.

– Seulement vous fermerez les yeux le temps que je retourne la toile, et vous attendrez que je vous dise de les ouvrir. C'est à prendre ou à laisser.

– OK, éructa Pelletier.

– Promis juré, confirma son collègue Mercier.

Vingt, vingt et un, vingt-deux... Ils s'étaient arrêtés dans la pente à une distance indiquée par ma main. Je continuai à monter sur le chemin tracé par mes allers et retours quotidiens, les yeux prêts à bondir sur l'horizon naissant... Vingt-sept, vingt-huit, vingt-neuf... Ouf, personne, partie, avalée, dissoute, sauvée...

– Voilà ! Vous pouvez regarder.

Mains croisées dans le dos, un sourire enté sous le nez, j'attendais le jugement des officiels gardiens des biens et des personnes. Un jugement qui m'importait peu en l'instant. L'essentiel était derrière moi. S'ils avaient seulement pu lire dans mes pensées, de rage ils auraient tout broyé.

– Magnifique !

– On s'y croirait.

– Oui, vraiment.

– Il manque peut-être euh...

– Quoi donc collègue ?

– Un personnage. Oui, il manque peut-être un promeneur.

Ils n'ont pu entendre les trois vocables murmurés face au vent en direction de celle qui ramassait de quoi tenir encore, un peu.

– Ou une, messieurs.

Ou une...

Chapitre 33

Le lendemain, je pris la décision de me faire connaître d'elle. Sans doute fut-ce l'imminence du danger qui accéléra ma démarche. Plusieurs scénarios s'offraient à moi. Je pouvais me rendre sur la plage et descendre avec la marée au fil des vaguelettes en repli, attendre patiemment derrière les bouchots et, feignant une récolte méticuleuse de palourdes, m'approcher d'elle pour entamer la discussion. Cette solution laissait une place au hasard, elle pouvait préférer les potagers à la marée, ce qui me rassurait.

Autre possibilité. Derrière mon chevalet, lors d'un départ ou d'un retour, lui faire signe avec amabilité de venir contempler mon œuvre picturale, l'environnement dunaire, le yacht à l'envers et son hôtel particulier. Ce ne fut pas mon choix non plus. Ces deux solutions me paraissaient cruelles puisqu'elles la contraignaient, elle. Pas d'échappatoire possible. Contact physique obligé. Non, je préférais utiliser l'indirect, le compromis, l'interférence d'un allié : le papier. Un simple mot, voilà l'idée géniale, et un peu lâche faut-il avouer. Je devais écrire un mot, court, concis, gentil, rassurant, empreint de distance et de respect. Un billet que j'abandonnerais sous un galet posé sur le jerrican. Un billet qui dirait :

Bonjour. Mon prénom est François. J'ai quatorze ans passés. Je suis le garçon qui peint. Je suis un ami. Je sais me taire. J'aimerais qu'on se parle un peu. Je peux vous aider !

I can help you !

Ce n'était pas original, mais trois heures me furent nécessaires pour inventer ces trois lignes hésitantes. J'ai même failli me faire découvrir par Lise lorsqu'elle entra dans ma chambre sans prendre la peine de frapper. Je n'avais pas encore le galet, sinon...

J'avais placé, en tremblant, le papier dans une pochette plastique transparente avec un stylo sous un galet rond, blanc veiné. Pour une réponse. J'étais fier d'avoir envisagé qu'elle n'aurait pas de crayon, comme j'avais pensé au fait qu'elle pût être étrangère, d'où le « I can help you! » en guise de *post-scriptum*. Il était treize heures trente-deux ce samedi vingt-six juillet de coefficient 102 lorsque je regardai pour la dernière fois le jerrican et son chapeau blanc veiné. Combien de fois au cours de ce même après-midi avais-je été tenté de revenir hanter la dune pour reprendre de la main gauche ce que la droite avait écrit? Mille regrets. Pourquoi l'horloge Napoléon trônant sur le manteau de la cheminée confondait le temps moderne et les ères géologiques? Interminables heures. Et cette mère jamais là en journée, que faisait-elle à traîner de pièce en pièce dans un jogging de salon qui n'aurait pas supporter l'ajout de baskets même estampillées d'une virgule, d'un rbk ou de trois bandes? Ah! si les cours n'étaient pas finis. Avec Claire la journée se serait déroulée à une cadence normale, mais enfermé dans ma prison de luxe, comment faire? Dormir? J'ai essayé. Dessiner? J'ai essayé. Lire? J'ai essayé. Sortir, oui, sortir, mais partir dans la direction opposée. À gauche toute en quittant la villa, direction l'hippodrome, le Casino, le manège de Paulette avec son tourniquet, ses motos, ses voitures, ses fusées et sa vache à grandes cornes. Comme je m'étais battu pour l'avoir cette vache, c'était avant. Et j'ai tourné. Pas sur le manège de Paulette, dans Agon, tourné en rond mains dans les poches en soupirant. Et je les ai croisés par dizaines. Doublés, bousculés, heurtés les juillettistes rieurs, décontractés, armés de pelles rouges, de râteaux bleus, de seaux multicolores à l'égal des parasols et des brise-vent. J'ai tourné et j'ai observé cette faune souriante en short t-shirt espadrilles. Les imprimés multicolores escadaient les chemisettes. Les lunettes se promenaient du bout de nez aux cheveux en passant par le front. Une lutte opposait les adeptes

de la casquette sponsorisée aux pro du bob, le chapeau de paille personnalisé restant l'apanage des belles de la station. Des fumeurs, des râleurs, des frimeurs, des farceurs, le facteur dont la chemisette ne connaissait pas les fleurs... Bref, Agon Coutainville reine de l'été en Normandie qui me permettait, par le tableau estival qu'elle me proposait, de penser à autre chose qu'à un simple fragment de papier sous un galet roulé.

Et cela fonctionna.

Pour autant, si exécuter dix fois le tour d'Agon fabrique de beaux mollets, une onzième me parut exagérée. Je rentrai. Et me fit rattrapé par les idées, des noires bien grasses et gluantes, de celles qui sont difficiles à égarer.

La jaguar ne luisait plus dans la cour. Je faisais confiance à Catherine Fontaine pour briller ailleurs. Joyeux présage que celui-ci. Lise étalait son corps de starlette (sic elle-même) au Passous et Marc devait poursuivre un crétinisme déjà bien travaillé quelque part en Grande Bretagne. Pour trouver un stage linguistique rémunéré, il est utile d'avoir pour père un neurochirurgien reconnu, surtout lorsqu'il a opéré avec succès un membre du gouvernement de sa Majesté. J'avais donc pour moi seul l'ensemble des pièces du rez-de-chaussée au grenier. Une bonne douzaine. De quoi errer. De quoi profiter. De quoi inventer. De quoi... de quoi tourner en rond encore et toujours. À peine entré, déjà sorti, comme si j'avais rebondi. Je n'en pouvais plus. Je devais savoir. La tête enfoncée dans le guidon je poussai sur mes cuisses. Était-elle revenue? Je pédalais comme un fou. Avait-elle trouvé le mot? Je moulinai de toutes mes forces. L'avait-elle lu? Le souffle me manquait, la sueur s'écoulait, les douleurs musculaires commençaient. Avait-elle compris? Encore quelques minutes. Avait-elle répondu? Deux coups de sonnettes en passant devant la maison de Claire, un bras levé haut en défiant les lois de l'équilibre. S'était-elle enfuie? La reverrai-je? Quand? Oui? Non? Et voilà, comme souvent à trop me questionner j'arrivais à l'interrogation qui meurtrit l'esprit. Et si? L'emprise des hypothèses assassines.



En jetant mon vélo sur la dune, déjà, les premiers frémissements attaquèrent mon échine. L'angoisse m'avait non seulement suivi mais elle avait pris toute la place. Je voulais courir et ralentir, arriver, m'enfuir. La cabane apparut, son chapeau de tôles. Puis, son corps juste esquissé au travers des chaumes de graminées. La mer montait, le vent la précédait couchant l'herbe devant moi. J'avais froid, brusquement. Au pied de la cabane, le Doris imperturbable m'appelait en silence. Il n'y avait pas la moindre trace de mon inconnue, pas un soupçon de présence. Dans une heure au plus la marée aurait repris la plage, empli l'estuaire, engrossé la Sienne. Elle devait être dans son chez elle. Il y avait trop de monde dans les prés salés pour qu'elle se risquât de ce côté-ci. Fébrile, je m'avançai jusqu'à toucher la paroi de planches. Mon cœur! Mon Dieu mon cœur, comme il battait fort! Comme je l'entendais! Faire le tour et vérifier que le message était bien passé entre elle et...

« Moi, je m'appelle Kimya, K, I, M, Y et A et je viens de très loin. »

...et moi je ne savais plus ni mon prénom, ni mon nom, ni mon âge, ni d'où je venais, encore moins où j'allais, pas même si je respirais encore. Il n'y avait plus rien de solide, ni de réel. Il n'y avait que cette jeune fille qui me faisait face, assise à l'indienne sur la petite butte de sable au dos de la cabane. Cette jeune fille, maigre, noire, sale, au sourire assaisonné de tendresse... Il n'y avait plus que moi et cette improbable Kimya qui perdait à cet instant son statut d'inconnue.

La terre pouvait exploser, l'ouragan s'époumoner et le ciel tomber sur ma tête... elle était là, à portée d'émoi.



Chapitre 34

« ... je m'appelle Kimya, K, I, M, Y, A et je viens de très loin... », et moi je passais en une fraction de seconde de *L'homme qui marche* de Giacometti à *L'homme qui chavire* du même sculpteur de génie. Ce n'était ni ma structure toute métallique ni mes ajouts d'argile que je perdis lors cette apparition, mais le reste. Tout ce qui permet le mouvement, la parole et la réflexion. Sans doute fut-ce pour cette raison que Kimya répéta sa phrase unique.

« Moi c'est Kimya, c'est mon prénom, tu comprends, dis ? et je viens de...

– ... très loin, oui je crois. »

Un exploit. Finir sa présentation en répétant ses trois derniers mots se révélait, dans l'état d'apoplexie où je me noyais, être une performance exceptionnelle. Ma bouche fonctionnait. Mes lèvres avaient abandonné le O limite paralysie faciale pour réussir à se pincer et à produire des sons. Des vrais, articulés et compréhensibles. Néanmoins mon esprit musardait dans un monde parallèle, inconnu, qui tenait de la ouate, du fantastique, du cosmos et des abysses. Il était prématuré d'en sortir, d'essayer oui, d'y parvenir... Elle était toujours assise et me regardait sombrer, puis surnager et nager avant de reprendre pied dans une réalité perturbante. Je revenais. Au bout de quelques secondes je pus m'approcher et m'asseoir à sa droite. En douceur, mesurant mes gestes et la distance. Quelques secondes encore. Elle fit, sur elle-même, une volte-face malhabile

pour se retrouver face à la mer. Je fis de même. Elle avait raison. En face, une mer vigoureusement caressée par une bonne brise inventait de gros paquets d'écume que venaient visiter, en un vol d'acrobates, des dizaines de mouettes et de goélands. Nous ne nous regardions plus. L'explosion des rouleaux, l'écume argentée, la danse des voiliers blancs, un ferry posé sur le linéament émeraude de l'horizon à droite des îles Chausey, comblaient nos regards et nos âmes. Quant aux oreilles, le charme du vent et la chanson de l'océan, deux symphonies condamnant nos paroles au repli. Il n'y avait, à ce moment, ni gêne, ni tourment entre la jeune fille et moi. Juste les non-dits nés de la contemplation. Puis, au fil des minutes, je sentis les œillades en coin que Kimya me jetaient. Elles étaient de plus en plus fréquentes. Et je profitai qu'elle fixât la mer pour, à mon tour, lui rendre ses regards. Ensuite, sans autre préambule, elle se redressa tout en douleur et vint se planter dans le sable juste entre la plage et moi. À un petit mètre. Elle dit : « Tu veux m'aider ? » À contre-jour puisque le soleil commençait sa descente sur l'horizon, elle semblait plus noire encore. Tout chez elle sentait le besoin, son visage creusé, son corps amaigri comme ses manières d'habits. « Oui, naturellement », ai-je bredouillé. « je te l'ai écrit, et c'est la vérité ».

Elle s'est retournée face à l'océan. Comme elle était maigre ! Ses jambes pareilles aux pattes des courlis de la baie, un corps d'oiseau, on aurait dit une harpie. Elle flottait dans des vêtements réduits à des hardes immondes. La fragilité l'habitait. Elle pouvait s'envoler avec ce vent. Se déchirer telle une vieille photographie en noir et blanc. Plus sèche que les branches mortes des pins de la pointe, elle pouvait craquer, casser. Et tomber. « Peux-tu me trouver quelque chose... j'ai faim. J'ai tellement faim. » Un bloc de silence, puis elle précisa en un lent demi-tour d'une voix pitoyable : « Des semaines, des mois que je n'ai pas vraiment mangé. Je meurs de faim. » Je ne savais quoi répondre. Bien évidemment je pouvais lui trouver de quoi manger. De quoi se gaver. À en vomir. Et tout de suite. Un aller éclair à la villa, une opération rapt dans le réfrigérateur, un détour par le garde-manger de l'arrière-cuisine, un autre par le fruitier voire une halte à la pâtisserie d'Agon, et hop ! retour

express. Chrono maximum : Vingt minutes, moins avec la motivation en guise de carburant. Oui, bien sûr je pouvais. Seulement, je ne disais rien. Une demande si incroyable dans mon univers, en France, chez moi, en ce début de XXI^e siècle m'enfermait dans un mutisme entêté. Et je ne parvenais pas à lire son visage inscrit en négatif dans ce maudit contre-jour. Je percevais seulement l'insistance. L'urgence. La survie. Enfin les mots de la survie : « Juste un peu à manger, s'il te plaît . N'importe quoi, à manger, dis, s'il te plaît. » Je me redressai, au ralenti. Cette politesse décalée et cette demande déguisée en exigence eurent pour effet de mettre un terme à mon immobilité statuaire. Et je me mis à bredouiller, à bafouiller une réponse, à m'agiter dans le vide. Puis je me lançai dans la pente. Je courus, criai, me retournai, courus, criai, trébuchai et repartis dans un délire de gestes et de paroles jetées par-dessus mes épaules. « Oui j'y vais, euh... Kimya. C'est bien ça hein ? C'est Kimya. Oui... euh... à manger. J'arrive. Juste l'aller et retour. Oui naturellement... à manger... euh... quoi ? Que veux-tu que je t'apporte ? Euh... » Elle ne devait plus m'entendre depuis un moment toutefois le flot de mes incantations continuait à s'épancher. J'attrapai mon vélo par l'un des bouts qui dépassait des herbes et j'avalai la route du bout du monde. Je poussais la porte de la villa huit minutes plus tard. Record battu, mais je n'en pris conscience que beaucoup plus tard. Le temps de saisir mon sac à dos et de le saturer de toute la nourriture qu'il pouvait contenir, et je m'élançai vers elle. Kimya. « Kimya, Kimya, Kimya... » Je mitraillai la baie de son prénom. J'étais comme fou. J'étais fou. On avait besoin de moi. Pour la première fois on avait vraiment besoin de moi. « Kimya, Kimya, Kimya... » Tous les dix tours de pédaaliers je martelai son prénom pour l'imprimer, le graver, le faire entendre à Celui qui gouverne le monde. Pour la sauver.

Elle n'avait pas quitté le nid d'oyat. Peut-être avait-elle simplement glissé de quelques centimètres vers le Doris afin de se dissimuler aux yeux d'éventuels curieux ou de pêcheurs en retard ? Dès qu'elle m'aperçut, Kimya se leva sans mot dire et vint à notre rencontre, le sac et moi. Ses jambes la portaient, mais mal. Aucun doute elle était épuisée. Elle recueillit le sac déjà tendu à bout de bras, à

bout de doigt, le serra contre son torse plus plaines arides que dômes auvergnats et s'enfuit avant de disparaître à l'arrière de la cabane. Le jerrican grinça. La tôle gémit. Le silence reprit ses droits. Et les vagues leur tempo au diapason du vent.

Je m'assis.

Ou m'écroulai.

Sur place.

Aller plus loin m'aurait demandé des efforts que je n'aurais pu ou su inventer dans l'anéantissement psychique que je rencontrais. Abasourdi. Abattu. Battu. Battu pas les idées noires. Giflé par l'incohérence de cette expérience. Griffé, sclérosé, meurtri, abîmé... fatigué. Oui, j'étais, à cet instant et à cet endroit, totalement déconstruit, incapable ne serait-ce que de penser sereinement à ce que je devais faire pour elle, faire d'elle, faire de moi, ici. Ne plus bouger. Était-ce du respect? de la pudeur? de la couardise? une fuite dans l'immuabilité? Je n'avais pas la réponse et me contentais d'écouter avec un mélange de honte et d'étonnement les bruits qui suintaient sous la porte. Plus que des bruits puisqu'ils étaient identifiables dans ces circonstances. C'était horrible. Il s'agissait de sourds grognements, éructations, gémissements, d'amples soupirs, mugissements, ronronnements, des sons de déglutition et de mastication avide. L'image de Câlinou 1 le museau enfoui dans sa gamelle, tandis que je lui grattais l'échine, me sauta à l'esprit. Il grognait, gémissait et ronronnait de cette façon toute animale, bestiale, sauvage, une manière d'agir non humaine. Dans ces bruits nés d'une cabane en planches mal équarries, il y avait de la vulgarité, du comportement tudesque, du vil, du sale, du laid, de l'indigne... de l'ivresse, celle de vivre absolument.

Je restais assis à l'écouter vagir.

Depuis que Kimya se gavait de pain, de jambon, de fromage, de biscuits et de yaourts, avalés sans cuiller puisque je n'y avais pas songé, j'arrachais une à une les herbes perçant le sable autour de moi. Je désherbais. Je faisais place nette, comme si je voulais par cet acte symbolique, mettre au clair mes pensées confuses. Et chaque brin extirpé, avec difficulté puisque le sable obligeait à un enracinement

profond, semblait pleurer. Enfin moi, François Fontaine fêlé de longue date, je les entendais pleurer. Et le temps prenait des accents d'éternité. Dans le ciel, deux nuages blancs dessinés au coton-tige sur le bleu humide d'une aquarelle se suivaient. Le petit traînard rattrapait le gros peu pressé. Ils allaient se toucher, se superposer. Puis le petit le doubla. Ils n'habitaient pas au même étage, étaient portés par des courants aériens différents, à des vitesses différentes, différents, différents... Comme Kimya, comme moi. Des origines, des histoires, des territoires, des besoins, des envies, des rêves peut-être différents? Ou peut-être pas? Finalement, je ne savais rien d'elle, sinon qu'elle avait faim. Je ne savais rien d'elle sinon que ses yeux seuls étaient gros et vivants. Qu'ils étaient plein de larmes. Je ne savais rien d'elle sinon qu'elle viendrait tôt ou tard. Ma petite voix intime me le ressassait tant et tant. Tout là-haut, le petit nuage semait le gros qui s'en moquait bien. Plus bas, moins loin, le ferry-boat disparaissait derrière la ligne verte de l'horizon.

C'est le silence qui gomma les images que mon esprit captait sans volonté réelle de les fixer. Il venait de l'abri. Elle avait fini. Puis le frottement d'un tissu contre une planche me fit redresser la tête. Kimya revenait. Quatre pattes, accroupie, dépliée, debout, elle affichait toute la tristesse du monde dans le noir de ses prunelles. Des miettes de pain collées par un écoulement de salive ponctuaient le velours ébène de sa peau, là, et là, sur le menton. Grasses, à peine entrouvertes comme à regret, ses lèvres luisaient. J'y lus la contrition et l'hébétude ce qui m'enfonça davantage dans le désarroi. La direction de mon regard occasionna son revers de manche. Une manche de chemise déjà maculée de pustules indéterminées qui criait sa fin de vie.

Je me levai à mon tour. Raide, malhabile, fébrile aussi.

Nous n'étions qu'à deux pas l'un de l'autre et pourtant si éloignés. « Pars s'il te plaît. » Un coup de fusil n'aurait claqué plus fort. Je devais être mort puisque je ne pouvais remuer. « Pars! Maintenant! » seconde détonation. Non, pas mort, blessé, seulement blessé. J'ai trouvé la force de hocher la tête, de me retourner vers le pied de dune et d'entamer la descente, sans tomber. Tout se mélangeait

au-dessus de mes sourcils. Je croyais comprendre. J'espérais comprendre. J'allais atteindre mon vtt lorsque, dans mon dos, retentit sa voix. Elle m'avait suivi sur quelques pas. Une voix qui priait, qui pleurait, qui remerciait et une question qui mêlait tout en un magma chargé d'espoir :

« Tu reviens demain ? »

Incapable de faire demi-tour, j'ai opiné du chef en laissant filtrer un oui timide, humide, pour ensuite me saisir du vélo. Mon cœur de quatorze ans passé se serrait comme un cœur de quatre ans après un gros chagrin. Je l'imaginai juste derrière moi, ses longs bras décharnés abandonnés à la pesanteur le long de son corps réduit à sa plus simple expression, la nuque pliée mais les yeux agrandis par l'effort de concentration et l'espérance née d'un succédané de retour à la vie. Je grimpai sur la selle et mis le pédalier en position haute. Je m'apprêtai au démarrage lorsque j'entendis :

« Pas pour manger. Mais reviens, s'il te plaît. »

Oui, pas de doute, j'avais compris. Sa réaction. Son repli. Les petits rats font ainsi, ils prennent les graines dans leur gueule de rat, gonflent leurs bajoues de rat, emmènent, se terrent, dévorent, et reviennent, même s'ils n'ont plus faim les petits rats. Toujours ils reviennent au même endroit par le même chemin.

Arrivé sur le bitume poudré de sable blanc, j'entendais mon prénom s'effiloche dans l'air plus léger et perdre de sa vigueur. « François, c'est ça ? C'est bien François ? Tu reviens François, François... »

Chapitre 35

Je suis revenu le lendemain matin, revenu le soir. Puis le surlendemain. Puis le jour suivant et tous les autres jours de cet été extraordinaire. L'appriivoiser fut aisé. Elle n'avait rien ni personne. Et nourrir, quelque part c'est chérir. Comme elle a mangé ! Je n'avais jamais rien vu de la sorte. Les aliments que je lui apportais disparaissaient dans son antre buccale, dans son ventre creux et ce à la vitesse de l'eau engloutie dans un siphon. Je la gavais. Dans le Périgord ils auraient ri à cette image, mais j'avais le sentiment de posséder une oie. Une oie de l'estuaire, une bernache à moins qu'une tadorne comme celles qui cancanent un peu plus en aval et qui squattent les terriers des lapins de garennes.

Au bout d'une semaine, déjà, Kimya ne ressemblait plus à Kimya. L'épaisseur du trait. Quinze jours plus tard, elle n'était plus ce squelette ambulante recouvert d'un vieux cuir sec et tanné. Les courbes revenaient, un peu. Partout. Les épaules, les seins, les fesses, les cuisses, les mollets jusqu'aux lèvres dont la commissure escadait de plus en plus souvent les joues. La métamorphose d'une larve anhydre en une jeune fille de quinze ans. « Oui, vrai, j'ai quinze ans. Kimya ne ment jamais », répétait-elle. Donc, elle avait quinze ans et elle commençait à les mériter. L'expression qui dit que progressivement l'image prend forme devenait une évidence en la détaillant.

Et je la détaillais, énormément.

Chaque jour je devenais un peu plus voleur. Un véritable pilleur de réfrigérateur. J'inventais des histoires à dormir debout qui

ne surprenaient personne à la villa puisque je n'étais toujours pas un garçon tout à fait normal. J'allais mieux, comme aimait le souligner ma chère mère, mais de là à parler de normalité. « Passer ses vacances seul à courir la campagnes! Pff... » « Pique niquer tous les jours et même sous la pluie! Pff... » Pff, en effet. Lorsque la nourriture ne m'inspirait pas ou plus, pour nourrir Kimya, c'est l'argent que je dérobaï, allègrement. Il y en avait tant, et partout. Tiroirs, poteries chinoises, poches. Et munis de cette manne sonnante et trébuchante, assis en vis à vis devant la cabane, nous procédions à l'écriture méticuleuse de la liste des commissions avec une exigence impérieuse : pas de coquillages, cuits ou crus, ni de poissons, ni d'algues, vertes ou brunes. Pas même des œufs. Ce furent l'occasion des premiers sourires partagés puisque jusqu'ici, seuls les miens osaient l'aventure.

Pour autant j'étais inquiet.

Et Kimya, qui retrouvait sa conscience en même temps que ses forces et ses formes, lisait l'anxiété qui ne me quittait plus. Mes regards angoissés dès que nous étions au cœur des dunes ou sur l'estran, mes sursauts aux moindres bruits, mes arrêts subits, mes négations de tête, mes gestes brusques intimant la retraite vers l'abri. Parce que les patrouilles estivales de la gendarmerie n'avaient pas cessé malgré une pause évidente et constatée des vols dans l'estuaire. Et Pelletier n'en avait pas fini avec Claire, une protection très rapprochée, et cette dernière ne comprenait certainement pas mes passages quotidiens devant son Eldorado. Pourtant je faisais l'effort de m'y arrêter quelques heures, si elle était seule, quelques minutes si un gyrophare dépassait d'une voiture. Intelligente et vive telle qu'elle était, elle échafaudait des scénarios, trouvait des raisons, et parfois, sans s'appesantir plus que nécessaire, me soumettait à la question. Ah Claire! À elle je n'ai dérobé que peu de choses, des parts de tartes, de gâteaux, du raisin, jamais d'argent. Et quelques fragments de vérités... en le regrettant à chaque fois. J'aurais tant voulu lui faire confiance. Satisfaire sa curiosité. Lui conter l'histoire. Mais l'adjudant tournait et tournait telle une toupie, ou une tornade dont l'épicentre était clairement identifié. Et Kimya se cachait si près

d'elle, de nous, de lui, c'était beaucoup trop dangereux. Je ne savais encore rien d'elle mais je ressentais l'urgence de ce danger et celle de ne rien dire à quiconque. Elle me l'avait fait jurer dès les premiers jours.

« Promets à Kimya. Tu ne diras rien. Tu ne connais pas Kimya. Je ne suis pas là. Je n'existe pas. S'ils savent ils vont m'emmener dans les camions, dans les hangars, dans l'avion. Plus tard. J'expliquerai, mais plus tard. Promets. »

Et j'avais promis, juré sur la tête de mon chat, le premier comme le second. « oh! Vrai, tu as un chat? Moi j'ai une souris grise. » Je n'avais pas vraiment cru à cette histoire de souris, jusqu'au jour où nous avons fait connaissance. Sur une chaîne soutenant une planche, avec des miettes semées par une autre souris sombre, dans la cabane. Plus tard, une nuit dans son inconcevable lieu de vie.

Il m'a fallu du temps avant d'être invité à ramper dans son « chez moi ». Et puis encore du temps avant d'accepter l'invitation. Lors de mes premières visites, je me contentais de lui donner le fruit de mes rapines, de la voir s'engouffrer dans sa tanière, d'attendre son retour et de m'asseoir à ses côtés. Nous passions ainsi des heures à contempler l'immensité du ciel et de la mer. Nous ne parlions pas. Pas beaucoup. Pas de choses graves. Pas de nous ou si peu. Mais je l'apprivoisais. Tout dans son attitude l'indiquait, la décontraction installait son camp sur la nouvelle plaine de quiétude que nous dessinions ensemble. Ceci me rappelait *Danse avec les loups* l'un des rares films vu au cinéma de Coutances en compagnie de mon père. J'étais *Kévin Costner* et ma louve se rapprochait du monde des hommes, pour simplement manger.

Et puis, un jour d'août, je rentrai.

Chez elle.

Parti tard de la villa à cause d'un nuage énorme, lequel, venant de l'océan, envahissait l'espace au-dessus d'Agon. J'attendais qu'il creve et vide son eau. Il ne creva ni ne se vida. Las de suivre les aiguilles de l'horloge et l'ombre menaçante de ce nimbus, je me décidai. Kimya patientait dans les graminées à quelques pas du phare, une position stratégique qui lui permettait de surveiller la route

jusqu'au premier virage. Et juste avant de l'atteindre, les premières gouttes maculèrent le bitume. Des gouttes rares, lourdes et vives. Puis des billes de glace, quelques-unes d'abord, et suite au coup de tonnerre, une véritable mitraille s'abattit. Sous les impacts violents, j'avais mal au front, au crâne et au cou. J'aperçus Kimya, à droite, qui courait sur les montagnes russes en direction de l'abri. Au travers du mur opaque de grêlons elle ressemblait à... à la dame blanche de mes rêves et phobies, ou à son fantôme. Je lançai mon vtt sur le bas-côté et coupai par les dunes. Et finis à pied. Chaque goutte ou bille creusait des cratères dans le sable devenu brun sombre. Et rebondissait dans un déluge blanc sur le toit de tôles. Le tantam rythmait ma course. Arrivé contre le mur de planches, Kimya me fit signe, au travers du plexiglas de la fenêtre, de faire le tour et... et d'entrer. D'entrer. C'est-à-dire de faire le tour et... d'entrer, de pénétrer, c'est-à-dire d'être dans le même espace, clos, sombre, et petit, carcéral, inquiétant, l'antichambre de mes interdits. C'est en ce jour d'orage que j'ai commencé à comprendre. Comprendre ce que signifiait s'appeler François Fontaine, né d'un père neurochirurgien et d'une mère luxueusement bienveillante en Europe, en France, en campagne, à un vol de bécasseau de la mer, dans une maison de trois étages, d'une douzaine de pièces, dans une chambre indécente de trente mètres carrés. Comprendre que ma mère avait raison de dire que l'abri de jardin était beaucoup trop grand pour ce qu'on avait à y mettre. « On dirait une résidence secondaire, Philippe, ce n'est pas raisonnable ! » En effet, ce n'était ni raisonnable ni vertueux. Un abri de jardin tapissé de honte pour une tondeuse joyau plus rutilante qu'une jaguar présentée dans la cour sur un tapis de graviers, blancs, immaculés, mettant en scène le fer forgé d'un immense portail travaillé.

J'ai obéi.

Devant la mitraille, on obéit, ici comme ailleurs.

La peur au ventre j'ai fait le tour et me suis présenté face à la minuscule ouverture. Le jerrican et la tôle étaient repoussés. Le bras de Kimya s'extirpa de la pénombre. Sa main s'agita. Et sa voix « rentre vite ! », perça le tumulte. Étant donnée l'étroitesse de l'oper-

cule, je fus presque surpris de réussir à entrer. Le noir m'accueillit, une ombre épaisse uniquement contrariée par la fenêtre peau de chagrin qui perçait la paroi opposée. Je mis quelques minutes avant de discerner autre chose qu'une planche suspendue à une chaîne : la table de Kimya, autrement dit l'ascenseur à souris. Au-dessus le tambour insistait. Les tôles vibraient tant la grêle martelait. Dans cette noirceur, avec cette fragilité apparente, c'était tout bonnement effrayant. Le visage de Kimya n'exprimait rien d'autre que cette terreur. Puis, d'un coup, ce fut le silence et les ruissellements. L'eau de fonte roulait et s'immisçait par les interstices et gouttait à gauche, à droite, au centre, s'il on peut parler de centre pour un tel réduit. Je choisis l'humour pour chasser les reliquats d'angoisse qui alourdissaient l'ambiance, en disant : « C'est pas une maison, c'est un gruyère ton chez toi Kimya. C'est pour ça que tu as vu des souris. » Kimya n'a pas ri. Le mot maison ? Le chez toi ? Le mystérieux gruyère ? (Mon frère, Marc, était coutumier de ces blagues plus creuses que les huîtres d'Agon qui se soldaient par un flop avant que ne pleuvent les reproches exacerbés. Il faut dire qu'il les racontait à mon père, ses idioties, et qu'elles émanaient souvent de la fange populaire en ridiculisant les juifs, les roms, les arabes ou les noirs. Et le choix d'un tel sujet de dérision agaçait Philippe Fontaine grand universaliste de son état, et pourfendeur des racismes débiles.) J'ai donc expliqué à Kimya l'énigme du mot gruyère inconnu d'elle puisque le gruyère en République Démocratique du Congo...

Passé cet instant de détente relative, mes yeux s'étant accoutumés aux ténèbres, je pus apprécier le décor. Spartiate est bien fade pour le qualifier. Je ne riais plus. Ne souriais plus. Kimya ne parlait toujours pas. Ne me regardait pas. Elle nouait et dénouait ses longs doigts contre son ventre. L'atmosphère pesait. Les ploc ploc, en s'espaçant, ajoutaient de la lourdeur en soulignant le désert de parole entre nous. Elle attaquait ses ongles sales, désormais. Comment aurais-je pu parler devant un tel dénuement ? Inutile de tourner sur moi-même pour me rendre compte, d'où je me tenais, d'un simple regard circulaire, j'embrassais la totalité de l'espace

cellulaire que Kimya subissait depuis... depuis je ne savais pas depuis combien de temps. Nous n'en avions pas parlé. Pas plus des autres sujets la concernant excepté le creux de son estomac. Dos en appui contre les planches, sinon sans doute aurais-je vacillé, je découvris un univers de bric et de broc indigne de la plus rustique des brocantes. Mes yeux ont opéré telle une caméra filmant un panoramique, sans retour en arrière. De gauche à droite, puis de bas en haut. Peu importait l'ordre ou le sens, la désolation régnait sur ce royaume de crasse et de poussière. Un royaume sans meuble. Sans bien. Sans rien. Des cageots empilés dans un angle, des caissettes de maraîchers dans l'autre, des jaunes sales, des noires, un billot comme tabouret sous une planche suspendue aux deux extrémités par une chaîne rouillée qui devait servir de table, de la paille, beaucoup de paille, et du foin et un fagot et des sacs en plastique et des bouteilles vides et des journaux, et, et, et... Incroyable. Invraisemblable. Un inventaire à la Zola. J'allais me réveiller, et me retrouver dans ma chambre-maison avec en face de moi les deux toiles de Niankoyé Lama : *Les éléphants du Kilimanjaro* et *La fileuse de coton*. J'allais entendre les miaulements de Câlinou 2 dérangé dans son sommeil par mon cauchemar. « C'est pas grand là, hein François ? » Retour à la réalité. Brutal. « Et puis c'est tout sale. »

C'était une épreuve, une vraie. Une de celle qui vous colle à la peau telle une teigne pour la vie entière. Voir cela, ici, chez nous et aujourd'hui. Elle insistait dans cette voie, pour elle un sens unique et pour moi une voie sans issue. « Ca sent mauvais et c'est tout mal rangé, je ne savais pas que tu viendrais... » Je n'ai pas pu la laisser plus longtemps tenter de se justifier, de s'excuser, de me rendre sa vérité acceptable. Je lui ai pris la seule chose qu'elle avait : la parole, et je ne lui ai pas rendu avant plusieurs heures. J'ai parlé, parlé, parlé. Tant que je fabriquais de la salive, j'ai parlé, parlé, parlé et questionné. Et j'ai beaucoup appris. Oh oui ! à satiété. J'en ai pris, pardon chère mère pour de telles libertés avec la bienséance, plein la gueule...

Chapitre 36

Vraiment plein la gueule. Parce qu'elle m'a tout dit Kimya. En vrac, faute au débit de mes interrogations qui ne s'encombraient pas de chronologie. Devant une telle cascade de questions, devinant que la source ne se tarirait pas avant longtemps, elle s'assit à même la couchette faite de paille et recouverte de ce qui devait être un duvet vert ou brun, peut-être kaki. Elle avait tout d'un oiseau blessé au milieu de ce vieux foin, fatigué, à bout de force. Ses yeux guettaient les mots qui sortaient de ma bouche. Elle ne lâchait rien. Ne quittait pas mes lèvres ou pour brièvement bondir sur mes yeux agrandis par la demi-obscureté.

Au fil heures j'ai exploré tous les paysages, parcouru tous les sentiers, parfois tordus toujours obscurs, des sentiments. J'ai sauté d'émotion en émotion comme on saute un ruisseau de caillou en caillou sans garantie aucune de rejoindre la berge, sa berge. Elle semblait si éloignée de la mienne. L'eau était sombre. L'aspect gluant comme du pétrole. Je peinais autant dans mes questionnements qu'elle dans ses réponses. Dans cette cabane plus bouge que maison nous avons ramé ensemble, l'un vers l'autre pour tenter de nous rejoindre. Seulement le ruisseau de sa vie n'était pas un simple ruisseau. Plus nous avançons d'amont en aval, plus il changeait. Tantôt calme rivière, tantôt tumultueux torrent, parfois fleuve plat, souvent étang putride... un peu de vie mélangée à la mort, beaucoup trop de morts pour espérer la vie.

Alors oui ! j'en ai pris plein la gueule.

Jusqu'à ce seize août, je ne savais ni d'où elle venait, ni ce qu'elle avait fait pour mériter un châtimeut à ce point cruel. Trop de pitié pour cette tête décharnée sans corps ou presque me murait les lèvres plus que les fenêtres opacifiées et calfeutrées d'un squatte. Maintenant qu'elle ressemblait à une jeune fille, et à une jolie jeune fille, je devais savoir pour comprendre.

Et je sus.

Et je réalisai.

Et je compris.

Kimya me raconta.

Elle me raconta le pays de ses ancêtres paysans récolteurs de misères. Sa maman, son papa, ses frères. La vie était dure dans ce Zaïre plus grand que le monde puisque pour elle il était le monde. Dure mais, grâce à mama et papa Buto Ngaya même si ce dernier rejoignit trop tôt la terre de ses ancêtres, à leur courage inébranlable, elle et ses frères reçurent, à défaut d'un confort de vie sociale, l'affection qui ne remplit pas les ventres mais qui fait grandir. Et ils grandirent malgré tout. Sous un soleil de feu qui brûlait la peau, sur une terre aussi rouge que le sang, à l'ombre des cases ou de l'arbre à palabres rachitique à l'image des villageois, ils traversèrent la petite enfance. Et ils avaient beaucoup de chance car souvent bon nombre partaient avant. Eux non, ils avançaient sous le regard attendri d'une mère et d'un père. Puis sans père. Saloperie de guerre !

Kimya me raconta.

Kimya me raconta l'arrivée des premiers hommes en armes, des verts et gris. La poussière d'abord, le vrombissement des camions, les cliquetis, les premiers ordres les premiers cris. Pas de morts cette fois-ci, juste les greniers et les fenils vidés en quelques minutes. Et les cris de rage, les lamentations dès qu'ils furent partis. Les larmes de mama Buto Ngaya. Elle s'en souvenait bien.

Kimya me raconta.

Kimya me raconta les mois suivants, l'arrivée d'autres plus méchants et moins colorés dans un vacarme assourdissant. Poussière, vrombissement, cliquetis... la ronde infernale recommençait



tel un incontournable refrain. Dès lors elle et ses frères savaient. On attendrait la prochaine visite en tremblant. Car il y eu un mort et quelques blessés cette fois-ci. On n'avait rien pris. Dieu soit loué, Mama priait et remerciait parce qu'elle avait caché ses enfants à temps.

Kimya me raconta.

Kimya me raconta les autres attaques, les semaines, les mois suivants. Toujours plus violentes, elles frappaient surtout à l'est, mais aussi à l'ouest, au nord, du plus petit village aux bourgades d'importance. Des rives de la Fimi à celles de la Kasai, de Sasha à Khiwisha, combien de massacres ? Combien de viols ? Combien de campements pillés, détruits, incendiés ? Tout n'était que larmes, fumées, cendres et sang sur des kilomètres carrés. Qui étaient-ils ? D'où venaient-ils ? Quelles motivations les poussaient ? Et jusqu'à quel âge iraient-ils ?

Car Kimya me raconta.

Les milices armées, les rebelles sur armés, l'armée régulière sous armée, les factions indéterminées, les enfants soldats des *Kadogos* âgés de douze, onze, dix ans... Même pas des hommes, des enfants, des garçons peinant à traîner des fusils trop grands, trop lourds, et pas que des garçons. Quelques filles aux yeux de haine se mêlaient à ces cohortes qui faisaient régner le chaos en dévalant des hauts-plateaux ; certaines commandaient, d'autres exécutaient les ordres et les hommes, les femmes et les enfants, leurs frères, leurs sœurs, des parents... On commençait à entendre bruire la brousse, puis clamer *Laurent désiré Kabila* et les échos se répercuter de canyon en ravine, *vive Kabila, Kabila, Kabila...* La Fimi charriait plus de cadavres que de branches, la Kasai se teintait de l'écarlate des corps déchiquetés, la latérite n'arrivait plus à boire ce jus épais suintant des plaies, et les *Kadogos* quittaient les villages massacrés en riant, en mitraillant, en chantant « *mort à Mobutu, vive Kabila !* » Lingala, Swahili, Luba-Shaba ou Ngala, peu importait la langue, il y avait les balles et les cris pour se faire comprendre. Et les mouches se reproduisaient avec allégresse.





Oui Kimya me raconta, et durant des heures et des heures, des jours et des jours, j'ai écouté l'horreur vomie par sa bouche. J'ai regardé plus qu'écouté d'ailleurs. Elle me parlait autant avec ses lèvres qu'avec ses yeux effrayés de revivre ces instants, qu'avec ses mains tantôt mortes tantôt agitées comme les feuilles de tremble dans la brise marine, qu'avec sa maigre poitrine qui se levait, se levait, se levait entraînée par ses épaules pour retomber brutalement en soupirant, bruyamment. Avant de reprendre un élan coupé par l'intrusion d'images enfouies dans son compost intérieur qui collait et ne sentait pas bon. Le fumier des champs se décomposent en peu de temps, pour celui de l'esprit il en est autrement...

Alors oui, Kimya me raconta l'angoisse qui prenait son papa Buto Ngaya, avant sa mort, dès qu'il quittait la case pour les champs, et sa mama pour quérir de l'eau, faire la lessive ou le marché. La naissance de peurs nouvelles à chaque nuit de lune blanche, les cauchemars d'Obengo, les cris d'Esengo, ses silences à elle, la fille que d'aucuns au village reconnaissent comme forte pour une fille. Celle qui court plus vite que les balles, celle qui rebondit de rocher en rocher sans jamais tomber, ou bien si dans le secret la chute parvenait, sans jamais se plaindre, gémir ou pleurer. Elle me disait que c'était elle la seule fille du village qui faisait la morte longtemps. Très longtemps. Ses frères étaient doués aussi. Ils apprenaient vite. Et elle a fait mieux que de me dire, elle m'a montré.

Août touchait à sa fin, le soleil tirait sa révérence au-dessus des bouchots tellement sombres qu'on aurait dit des pieux d'ébène, nous étions sortis de la cabane. Il faisait bon. « Tu vas être surpris François, Kimya sait faire bien la morte », me lança-t-elle avant de s'allonger, de prendre la pose et de se taire. Écroulée sur le flanc du Doris, dos contre la coque éventrée, tête inclinée sur le côté, bras et jambes crochues comme il paraît impossible de les tordre, elle ne bougeait plus. Ses yeux exorbités hurlaient l'épouvante d'une fin juste envisagée, annoncée, et consommée. Sa bouche confirmait en laissant dépasser un fragment de langue pâle d'où s'écoulait un filet de salive. Impressionnant en effet. Pas un souffle ne soulevait sa poitrine. Son immobilité approchait la perfection. Un tronc. Une pierre. Un cadavre.



Et cela durait.

Passée la minute, je me suis avancé puis accroupi. D'une main hésitante j'ai touché son bras plié. Inerte, tiède, doux. Ensuite ma main s'est portée contre sa bouche, à quelques centimètres pour mieux saisir le moindre souffle, le vent chaud qui la trahirait. Rien. Ni chaleur, ni courant. Rien. Agiter les doigts devant les deux ballons noirs de ses grands yeux blancs n'a provoqué aucune réaction.

Et cela durait.

Alors j'ai pris sa main dans la mienne. Elle était raide comme le bois flotté échoué parmi les débris de la laisse de mer. J'ai voulu déplier ses phalanges. Elle les avait rendues plus dures que des rameaux d'acacia. En y mettant plus de force, elles auraient cassé. Je le pensais en l'instant. Inutile d'insister ou de me saisir de l'autre main, je présentai une semblable lignification des tissus.

Et cela durait.

Tout sourire au début de la démonstration, mon visage changeait d'expression au fil des secondes au parfum d'éternité. J'avais beau toucher, placer ma joue contre sa bouche, prendre son poignet, chercher le pouls, toucher encore, pincer légèrement, bousculer. Rien ne se produisait. C'est comme si la vie l'avait quittée pour de bon, lui jouant un bon tour comme elle en a le secret.

Et cela ne pouvait plus durer.

Je lui dis : « C'est bien Kimya. Bravo. Allez stop! » Elle m'impressionnait. Je l'admirais. Je ne parle pas de sa beauté physique, mais de sa force intérieure tellement nécessaire pour parfaire un état si contraire à l'inné. Car on n'apprend jamais à mourir. Il n'était pas étonnant qu'une personne non préparée à cette expérience eût pu la croire vraiment rattrapée par la mort. Mais cela suffisait. J'étais convaincu. Elle ne m'avait en rien menti, ni exagéré. Quelle force de caractère! Quelle maîtrise de son propre corps et de toutes ses émanations! « Kimya! C'est bon. Je suis convaincu », ai-je répété avec empressement. Ces cils étaient beaux et longs dans leur fixité. Les seuls mouvements décelables concernaient sa chevelure qu'un vent inconstant soulevait d'un coup de langue salée. « Kimya! Arrête maintenant! » Je m'énervais. Sur son front

vagabondait un moucheron pour qui un mort valait bien un vivant, un bond, un vol, une pause... Pas une ride pour lui barrer l'horizon à ce maudit moucheron, pas une goutte de sueur pour le noyer. Lassé par le front, il descendit le long du nez, puis sur la joue. « Kimya! Ce n'est pas drôle, Kimya! ». Une ombre furtive tomba sur elle, sur moi, c'était un cerf-volant qu'un gamin faisait voler de la plage invisible d'où nous étions. Un joli losange jaune et bleu, virevoltant, très vivant. Le fil de nylon sifflait sa chanson. Lui seul vibrait, et peut-être que bougeait l'enfant. Puis ce fut un chien appelé par un vieil homme à la voix cassée, quelques aboiements de plaisir. Au son je sus qu'ils s'éloignaient de nous. Quand soudain, dans un souffle bruyant j'entendis :

« Combien? Hein François? Kimya sait faire la morte, hein? Tu as vu? Combien? Ta montre? Tu as bien regardé ta montre? Combien de secondes? »

Elle avait quitté l'étai du bateau et souriait. C'était certainement le plus beau sourire qu'elle me donna depuis le début de notre aventure commune.

Un sourire qui s'effaça aussitôt.

Je n'avais pas pris ma montre.

Chapitre 37

Plus d'enfants sur la plage, plus de parents, plus de vieillards musardant tête au vent avec le compagnon de toujours aboyant après les mouettes, les vacances étaient belles et bien finies. Septembre, la pointe d'Agon allait reprendre le tempo habituel et immuable, vivre sa vie d'estuaire dans le désert humain apparent qui lui sied si bien depuis que la rivière Sienne s'est inventée ce chemin.

Les cours avec Claire ont repris le quinze septembre 2002. Une date que j'avais négociée avec la vigueur d'un marchand de foire puisque que son souhait était de m'accueillir dès le cinq. Sa surprise fut à la hauteur de sa déception. Les années précédentes, je piaillais plus qu'un oisillon tombé du nid pour hâter mon retour dans la petite maison de la baie. Et là, brutalement, je retardais l'échéance. Elle ne comprit pas ce recul mais subodora quelque manigance, vexée d'être tenue à l'écart et blessée par l'idée qu'un intérêt autre puisse me faire différer nos retrouvailles.

Cette situation me meurtrissait l'âme. Claire était tout pour moi, je lui devais ma seconde naissance. Je partageais mes états d'âmes depuis plus de sept années, chaque joie, chaque peine, mes colères, mes envies, mes projets et dans cette situation nouvelle je coupais ce fil ténu qui permet la confiance, et donc les confidences. Dur pour elle, dur pour moi. La trahison me montait au visage et j'en perdais mes couleurs. Et pourtant... j'avais promis à la petite Congolaise d'une case toute normande, que jamais, ô grand jamais! je ne révélerai sa présence sans qu'elle m'en ait donné l'autorisation.

Et je tins promesse.

Outre ce sentiment vil et parasite de forfaiture, j'éprouvais d'autres tourments qui rendaient cette reprise des cours chez Claire délicate pour le moins. Le premier portait un nom, avait un grade, un pistolet et des moustaches. Pelletier, adjudant chef, gros grain de sable dans mon roulement à bille. Il hantait mon lieu de vie, et pour être exact chacun de mes lieux de vie. Au Passous, à Agon, devant la villa *Les beaux jours*, sur la route de la pointe, chez Claire, à quelques enjambées de la cabane de Kimya, à pied, en vélo, en Peugeot. Partout, la bête reniflait partout. Un véritable poison que cet homme. Et un poison cela... cela empoisonne la vie. Il me privait de Claire, d'une certaine façon. Terrorisait Kimya qui voyait passer trop souvent à son goût un ou deux hommes en uniforme et en armes au pied des dunes et sur la plage. Et les uniformes pour Kimya! Des souvenirs qui avivaient des plaies en cours de cicatrisation. Des réminiscences qui nous condamnaient à de trop rares promenades, courtes, restreintes et toujours dans un climat de crainte. « Comme les gazelles au point d'eau », disait Kimya, « sans remuer les oreilles » ajoutait-elle en souriant tristement. Le second tracas concernait le temps. Je n'avais plus de temps, enfin moins de temps, pas assez. Entre la villa et les cours avec Claire, les heures tricotaient un voile d'une grande densité ne laissant que de rares trous dans un emploi du temps serré. Mes visites se limitaient au début de matinée et en soirée. Et deux heures quotidiennes ne nous convenaient ni à elle ni à moi. C'est que nous avons pris de mauvaises habitudes ces deux derniers mois d'été.

Et Kimya me manquait.

Je manquais à Kimya.

Elle disait que non, mais je pensais qu'elle s'ennuyait.

Pour elle l'urgence tenait en une expression : se refaire une santé, et grâce à moi elle approchait ce but. Elle avait tant souffert. Elle ne m'avait rien dit encore de son périple à travers notre beau pays de France, mais son corps et son visage témoignaient d'épreuves cruelles. Les semaines et les mois passant cette priorité réparatrice s'estompait d'où le sentiment qu'elle pût trouver le

temps long. Dans la cabane, celle qui commençait à ressembler à une maison, minuscule, mais une maison malgré tout, je n'avais découvert qu'un livre posé sur un succédané de table de chevet. C'était un livre à la couverture cartonnée. Un vert et blanc. Je connaissais la collection. La Bibliothèque verte. Sur une étagère dans ma chambre une dizaine de ces ouvrages achevait un jaunissement bien avancé. Celui qu'elle détenait était de Paul-Jacques Bonzon, l'écrivain manchot né à Sainte-Marie du Mont ayant travaillé et vécu à Saint-Lô : *Les six compagnons et le piroguier*⁹. Un marque page dépassait. Un soir de fin septembre, avant de la quitter, sans intention de nuire ou de me montrer indiscret, j'ai fait le geste d'attraper ce livre. Elle réagit aussitôt à cette acte machinal, sur un ton exagéré me semblait-il :

- « Non François, laisse ce livre !
- Excuse moi je voulais seulement...
- C'est à Kimya.
- Oui, je sais mais...
- C'est précieux. Pour moi, que pour moi. »

Ce fut tout. Quelques instants plus tard, je m'apprêtais à prendre congé lorsqu'elle me prit le bras et s'excusa, m'assurant qu'elle m'expliquerait, un jour. Bientôt. Elle n'était plus fâchée et c'était bien.

Le lendemain, grâce à un sac à dos XXL nouvelle génération qui me permettait de transporter avec discrétion les ustensiles élémentaires de survie, lampes électriques et autres camping-gaz, un duvet digne de ce nom et des couvertures, je lui offris dix volumes de cette même collection. Bien que ce style de lecture fût décalé pour son âge, elle devint folle de joie. Elle rayonnait. Je gagnais là mon premier baiser sur la joue, ainsi que les couleurs qui l'accompagnent si souvent. Par la suite d'autres livres plus adaptés vinrent compléter sa modeste bibliothèque.

Ce n'est que début octobre que Kimya me conta la suite de son épopée européenne. Elle profita des vacances d'automne. À nouveau

9. Voir le magnifique et très documenté ouvrage de Yves Marion sur Paul-Jacques Bonzon, écrivain jeunesse méconnu, une injustice que l'auteur répare...

je passais davantage de temps à ses côtés. Il me fallut bien cette semaine pour entendre et découvrir un monde confidentiel, parallèle, un univers de noirceur. Un milieu plus sauvage, plus dangereux, plus sournois que la jungle et la brousse africaine réunies. Un microcosme de serpents, de vampires, de monstres, toute une économie souterraine sans vergogne profitant des incapacités ou des lâchetés de régimes politiques populistes, ou en bonne voie de le devenir, pour accroître son emprise. C'est Claire qui m'expliqua, beaucoup plus tard, le fonctionnement de cette machine infernale qui fabrique des morts vivants errant autour des zones portuaires de toute l'Europe. Jusqu'ici, Kimya avait juste évoqué un certain Didi, routier au grand cœur. Une évocation dont le délit de tendresse luisait au fond de ses yeux noirs. Cet homme courage les avait laissés à regret, elle et ses frères, à Marseille, avec un sentiment sincère d'abandon. À cette période, Kimya fille se métamorphosa en Kimya garçon. Un joli subterfuge qui sauva sinon sa vie du moins sa virginité. Un exploit dans ce contexte. Puis ce fut le passage de la porte des enfers, la traversée du Styx jusqu'à Paris. L'automne se déguisait en hiver. Un gel à fendre les pierres pointait son pic à glace dans les ruelles immondes où les passeurs, après s'être grassement payés, se redonnaient le bébé. Tant qu'il y avait à sucer, les vendeurs de faux espoirs et de misère les promenaient de squatte en squatte, de hangar en sous-sol, jusque dans les entrailles de la terre puisqu'ils connurent l'obscurité glaciale d'une grotte dans la grande banlieue. Des mois et des mois de froidure, de faim, de terreur, de douleur parfois, même s'ils avaient eu la chance de fréquenter des méchants plus gentils que d'autres.

Et un matin de mars, enfin, après des mois et des mois d'errance dans un hiver sans pitié, tout s'accéléra. Dans une brume épaisse une estafette les cueillit sous un haut porche. Direction : Calais. Depuis Marseille, à chaque étape, ce nom de ville au parfum d'exotisme se murmurait tel un complot qui ne connaîtrait de réussite qu'à la condition du secret. Calais, l'antichambre des espérances, le perron pour l'Angleterre. Ils avaient fui le Congo pour elle. Esengo

l'appelait son Eldorado, Obengo la nommait dans son sommeil, quant à Kimya, elle s'y voyait déjà, à Calais.

Calais! Un nom qui sonne comme un moteur qui s'arrête.

Calais! Un nom qui sonne tel un objet qui ne peut plus bouger.

Et Calais! Comme une déchirure, longue et profonde.

Estafette, camion, fourgonnette, second camion, autoroute, aire de repos, route secondaire et... Calais. Ou plus exactement sa banlieue sud : Sangatte. Sang comme sang et *atte* comme attend. Les mots sont des farceurs lorsqu'on a l'humeur à rire. Trois coup de poings contre la lourde porte arrière du camion, déverrouillage, un long grincement, et retentit la voix caverneuse d'un chauffeur énervé parce que inquiet. « Dehors! Hop hop hop! Dépêchez. Vite. Donne ça toi, allez saute, à toi, vite vite vite. » Ce n'était plus le même homme qu'au départ de Paris, se disait Kimya en ramassant son sac. Ils avaient dû procéder à un échange sur l'aire de repos. « Partez vite! Là-bas, derrière le grand mur, un chemin. Le bois. Suivre le sentier. Toujours tout droit. Restez ensemble. Ne suivez personne. Allez jusqu'au bout, et vous êtes arrivés. Demandez Azade le petit. » L'homme escaladait déjà le marche-pied de la cabine. Un seul désir l'animait : claquer la portière, démarrer, faire demi-tour et les oublier. Néanmoins, au travers de la vitre ouverte, il dit :

« Compris hein! Azade le petit. Bien retenir. Bonne chance. Allah akbar! »

Oui, certainement, Allah akbar. Dieu est grand, Azade est petit, et rien de tout cela n'était rassurant dans la crème épaisse d'un brouillard qui absorbait jusqu'au grand mur énoncé. « Il n'y a donc pas de soleil par ici, l'Angleterre doit-être tout près », fut la première pensée de Kimya qui ahanait sac au dos en tête d'une colonne composée de douze ou treize candidats au grand voyage. Albanais, Kurdes, Irakiens, Somaliens et surtout des Afghans accompagnaient Kimya et ses frères. Ils avançaient à l'aveugle. Le brouillard les aspirait, mais, dans l'autre sens, il vomissait des débris d'hommes-misère échappés de *Thriller de Mickael Jackson*. Ils se croisaient comme ils croisaient les arbres d'une forêt enveloppée de mystères. Leur nombre croissait en se rapprochant du camp. Tête baissée sur des

pieds massacrés, mains dans les poches de pantalons crasseux, ils suaient le drame humain, le désespoir et sentaient déjà la mort. Certains les arrêtaient du bras et prévenaient. « Fini, bientôt fermé, expulsé si vous pris » Plus loin, « pas possible aller là-bas, i vont tout casser » ou encore, « venez dans la jungle, suivez-nous, seule chance ». Le petit groupe traversait ces fantômes en guenilles, ignorant leurs paroles. Ne les avait-on pas prévenu des dangers, ne leur avait-on pas donné de précieux conseils : « Restez ensemble. Ne suivez personne. Allez jusqu'au bout. » Ce n'est que devant l'entrée du Centre, là où trônait un chapiteau Croix Rouge, que les questions nées des brumes devinrent une réalité indiscutable. Une femme blanche et blonde, fait assez rare dans ce décor pour être souligné, vint à leur rencontre et, sur un ton de confiance, les invita à prendre les sacs de survie alignés sur les tables, et de rejoindre la troupe de migrants qui s'enfuyait en direction des dunes ou de la jungle. « Parlez français? » Kimya fit un pas de plus vers elle et hocha la tête en signe d'affirmation. « OK, bon, dans l'immédiat, partez vers la jungle avec les autres. On vous retrouvera si vous restez groupés. On viendra pour la soupe. Bonne chance! Eh petit, dis leur bien, restez ensemble surtout! » Déjà « le petit » se rendait auprès d'autres ignorés du monde, et recalés de la vie qui, depuis des années, venaient s'entasser ici parce que l'éden dont ils rêvaient était au bout du tunnel ou à portée de ferry.

Kimya me narrait et Kimya revivait l'aventure.

Dans cette cabane, contre le Doris ou plus loin dans un creux de dunes à l'abri des regards, elle s'épuisait dans la répétition des histoires et des détails. Durant toutes ces vacances d'automne, souvent, les larmes naissaient à l'angle de ses yeux. Elles perlaient mais refusaient de s'écouler véritablement. Souvent, la tessiture de sa voix se transformait, emplie de sanglots. Souvent, elle déglutissait, tussait, et reprenait le fil. Jusqu'ici elle tenait. Toutefois le plus difficile était à venir. Je l'ignorais. Elle, elle le savait.

Ce qu'elle ne savait pas, mais qu'elle apprit de la bouche des bénévoles au service des diverses associations présentes sur ce lieu de perdition, c'est que la machine infernale d'exclusion était en

marche. Ainsi elle apprit que dès la fin octobre, l'OCRIEST¹⁰ clamait haut et fort à tous les crédules prêts à avaler la mer de la Manche et ses poissons, l'anéantissement total des réseaux de passeurs.

Et les traîne-misère arrivaient toujours.

Le monstre grossissait à vue d'œil. Par flots entiers ils se déversaient, des vagues successives qui venaient se briser sur Sangatte, en sursis. Le sept novembre, avec une dizaine de jours d'avance sur le terrible calendrier, sur ordre du bon ministre de l'intérieur de l'époque, un pur produit de l'immigration qui aurait pu comprendre que la solidarité s'apparentait à la fraternité de notre belle devise républicaine, la Croix Rouge fermait officiellement les portes du Centre de Sangatte. Kimya n'avait pas voulu croire cette annonce, pourtant.

Et ils arrivaient toujours.

Le treize décembre, on démontait Sangatte. Dans le vacarme, la poussière et la boue, dans l'insouciance et le désintérêt général, les engins avalèrent la structure. Raser pour oublier. Une technique qui avait fait ses preuves, ailleurs, en d'autres temps plus funestes encore.

Et ils arrivaient toujours.

Des migrants de plus en plus jeunes, de plus en plus cassés, qui venaient gonfler le nombre de fantômes étiques cachés dans les buissons épineux d'une jungle en formation. Une jungle avec des lois de jungle. Une jungle de trois milles bêtes rendues sauvages par la sauvagerie des hommes. Et Kimya, Obengo, Esengo en faisaient partie. Une jungle de cartons, de tôles, de palettes, de paille, en décembre, à un vol de mouettes d'une mer glaciale fouettée par un vent prenant son élan dans les terres du nord. Mais une jungle qui connaissait ses petites joies murmurées dans le lacis des oreilles. Chaque fois qu'un individu, un groupe, réussissait, l'espoir revenait et se répercutait d'abri en abri, de bosquet en bosquet, de dépotoir en décharge. Réussissait quoi? Son passage, évidemment. L'Angleterre. L'Angleterre en bateau. L'Angleterre en train, en camion.

10. OCRIEST : Office central pour la répression de l'immigration irrégulière et de l'emploi d'étrangers sans titre.

L'Angleterre par-dessus, l'Angleterre par-dessous. La belle Angleterre et les rêves de liberté qui accompagnent son image et son nom. Et Kimya imaginait ce rêve. Sans cesse. Contre tout. Et un jour de janvier, le trois, elle s'en souviendrait toujours, elle faillit être à l'origine de ces mêmes murmures de joie. Elle faillit seulement.

Parce que la nuit glaciale sans étoile ne voulut pas.

Car la mer n'accepta pas.

Le bateau non plus.

Ses frères, oui, Kimya non.

Tombée de haut, tombée à l'eau. Savoir faire la morte c'est utile comme de savoir nager, savoir se hisser à bord d'un bateau en s'accrochant à une amarre longue de six mètres et trois fois plus épaisse que ses bras c'est un autre combat. Jamais elle ne revit le sourire des ses frères, et depuis... et depuis elle pleurait à la seule évocation de cette insupportable séparation. En ce dernier jour de vacances scolaires, adossée au Doris, sans force, elle sanglotait encore et frémissait toujours. Et moi, François Fontaine, fils de, frère de, qui passait le plus clair de son temps à renier une famille présente au jour le jour, je l'écoutais gémir. La culpabilité n'était pas loin de frapper à la porte hermétique de ma conscience.

Elle était si malheureuse.

Ebengo, Esengo, où étaient-ils? Que faisaient-ils? Vivaient-ils heureux? Pensaient-ils à elle, leur sœur? La savaient-ils encore en vie après tous ces mois sans nouvelle? après cette chute dans l'eau noire du port, une mer à sept ou huit degrés, par une nuit sans lune? Autant de questions sans réponse qui, maintenant qu'elle ne luttait plus pour sa propre survie, lui revenaient à l'esprit et sclérosaient son âme de jeune fille perdue sur un territoire inconnu. Elle répétait ces questions sans cesse, comme si elle attendait que j'y réponde. Comment aurais-je pu? Je ne savais que ce qu'elle voulait bien laisser filtrer et, lors de certaines de ses hésitations ou de ses regards fuyants, je subodorais qu'elle gardait pour elle certains secrets. Alors comment aurais-je pu répondre ou l'aider? C'était ce que mes yeux lui criaient.

Pas mes mots, je n'en fabriquais plus, seulement mes yeux...

Chapitre 38

« Quel thème aimerais-tu que l'on travaille d'ici Noël. Pas trop ambitieux naturellement, c'est seulement dans deux mois Noël. Alors François ?

– Hein ?

– Oui, quel thème ? Tu sais notre thème libre du trimestre. Il faudrait que tu choisisses un sujet qui nous permette d'aborder plusieurs disciplines du bac. Parce qu'il approche, tu sais ? La révolution française par exemple ou encore la société d'aujourd'hui ? La mondialisation ? L'évolution du monde actuel ou bien la civilisation des pays...

– L'émigration.

– Quoi ?

– L'émigration vers notre pays.

– D'accord François. Va pour l'émigration. On commence la semaine prochaine, le temps de rassembler de la doc pour travailler sur du concret, en attendant hop la ! la langue de Shakespeare ! »

Aucun calcul dans ma réponse, je n'avais rien prévu de la sorte. Ce thème libre m'était venu à l'esprit dans la seconde. Émigration ! Et n'avait souffert d'aucune hésitation de la part de Claire. Sans doute avait-elle ses raisons. Quant à « travailler sur du concret », j'avais bien une petite idée.

Ainsi, pendant les mois de novembre et de décembre, je ne devais plus beaucoup quitter le monde de Kimya. (Le monde de

Kimya, un beau titre si je devais écrire un livre.) Elle était partout Kimya, chez Claire quelque fût la pièce, dans la cabane et son jardin extraordinaire que d'aucuns nomment estuaire, jusque chez moi à la villa puisque je devins accro aux journaux télévisés et que les images me parlaient d'elle presque chaque soir. Une addiction qui enchantait mon père, lui-même grand consommateur d'informations géopolitiques, voyant dans ce brusque changement de comportement un signe de plus de mon ouverture sur un monde que jusqu'ici je refusais. S'il avait su. S'ils avaient seulement su, tous. Si le monde savait ce que vivaient ces milliers d'évadés contraints, ces hors du monde, ces hors du temps, ces laissés pour compte. L'actualité télévisuelle, avec la fermeture puis la destruction annoncée de Sangatte, la naissance de la jungle, les solidarités nouvelles, l'épée de Damoclès menaçant les hommes et les femmes dévoués à la cause de ces centaines d'exclus de toute nationalité, n'était pas en cause. L'égoïsme partagé par le plus grand nombre, oui. Seulement moi, désormais, je savais. Et ne pouvais faire comme si le problème n'était que politique, que stratégique, que mathématique, que démographique et trop éloigné de notre paisible région normande où la vie s'écoule en douceur comme la Sienne tranquille dans ses contours. Moi je savais, il était tragique, le problème. Je voulais comprendre pour agir. Agir pour l'aider. L'aider à retrouver les siens. L'aider à rejoindre l'Angleterre. L'aider à partir... et là, là un creux me prenait le ventre. Là, commençait une bataille interne sans ingérence extérieure puisque tenue secrète, un conflit aux seules frontières de mon âme de petit nanti égoïste. Une guerre d'où je ne pouvais que sortir perdant. Soit elle gagnait l'Angleterre de ses rêves, et je ne la voyais plus, soit elle échouait dans son entreprise et son infortune devenait mon propre malheur. Mes nuits se métamorphosèrent en un théâtre où se jouaient ces assauts, l'arène où se déroulaient ces combats antagonistes et mes suées nocturnes me laissaient au petit matin, épuisé, perdu dans des draps torturés et détrempés. Je me souviens de songes idiots, comme souvent avec les rêves. Je me voyais, torse nu, viril, armé de rames énormes. Parti de la pointe d'Agon, je me démenais sur le rythme endiablé qu'un garde chiourme obèse jouait sur



son tamtam de trirème. J'emmenais, à la seule force musculaire, à bord d'un Doris éventré qui prenait l'eau de toute part, Kimya, Claire et Câlinou 1 et 2 vers une Angleterre exotique. Au loin, de hautes falaises se dessinaient à la craie sur le bleu de l'océan. Palmiers, fougères, ficus et bananiers exubérants coiffaient les crêtes d'un chapeau d'émeraude d'où s'envolaient en criant des centaines d'aras chatoyants. En arrivant à proximité d'une baie improbable genre lagon paradisiaque, deux jeunes garçons sortaient de la jungle en courant. Une meute aux abois les lapidait des hauteurs vertigineuses. Les pierres plus grosses que les blocs de la cathédrale de Coutances tombaient sur eux, dans l'eau, sur notre frêle esquif et nous... et je me réveillai, en sursaut, trempé, au sec, sauvé. Je pourrais en raconter de ces facéties plus décalées encore qu'une certaine femme amateur et conductrice de Jaguar. Ces rêves étaient tellement fréquents.

L'automne déclara la guerre à une baie surprise par tant de vigueur, avec tambours et trompettes. Dès la fin du mois d'octobre la plupart des feuillus se retrouvèrent nus tandis que le sol se cachait sous un épais tapis de pourpre, d'or et de vermeil. Les tempêtes se suivaient au rythme d'une par semaine. Elles étaient si violentes que je craignais pour l'abri de Kimya qui subissait, recroquevillée sur sa couchette, les gifles, les vibrations inquiétantes, les infiltrations et la froidure. Sous le faux prétexte déjà utilisé à plusieurs reprises, mais lorsqu'un mensonge fonctionne si bien pourquoi se priver de le réitérer, à savoir rester dormir chez Claire, je passais quelques nuits avec Kimya. À côté de Kimya, pour préciser une relation d'amitié profonde sans équivoque. Juste une belle amitié qui se tricotait maille après maille histoire de réaliser un joli lainage, ou de se réaliser tout court.

Elles étaient longues ces nuits.

Et douces. Et délicates. Et si peu reposantes.

Nous dormions peu. Les hurlements du vent, bien sûr, mais pas uniquement. Kimya me narrait, lorsque la bête indiquait qu'elle s'essouffait, la fin de son périple qui devait la conduire via



Cherbourg, jusqu'ici, dans cette espèce de cabane de bric et de broc avec un étrange garçon de pas quinze ans et... de bric et de broc, aussi. Que de nuits passées à l'écouter ! Elle m'a tout dit. La jungle de Calais, elle n'y resta recluse que quelques jours. Sans ses frères, impossible qu'elle réussît à survivre dans ce lieu de perdition, plus bayou terrifiant que campement avec ses alligators et ses serpents multicolores, comme il lui était impossible d'envisager la traversée vers Douvres. Le port s'apparentait à une souricière géante, grillagée, surveillée jour et nuit par des hommes en armes. Avec le peu d'argent qui lui restait, elle paya un passeur somalien, un homme liane approchant les deux mètres au sourire éclatant, qui proposait une autre voie pour gagner l'Angleterre. Plus exactement deux autres voies. La première, Ouistreham, par le ferry, la seconde plus à l'ouest, Cherbourg soit par le ferry, ou, assurait-il dans un éclat d'ivoire, grâce à un mini-réseau constitué de pêcheurs sillonnant à bord de leur chalutier la mer de la Manche. Ils furent six à reprendre la route, trois Somaliens, deux Afghans et Kimya. Une nouvelle aventure aux relents déjà humés. Estafette, camionnette, camion. Ouistreham se solda par un échec. Quinze nuits de veille pour rien et quatre cents euros de gaspillés en de vaines complicités. Cherbourg les accueillit tous les six fin janvier 2003. Un squatte au pied de la montagne du Roule, une situation stratégique qui permettait de se perdre dans les roches et les fourrés au cas où la police déciderait de les voir. Pas de les débusquer, ils les savaient là, mais bien de les voir. Vingt journées à sommeiller dans un amas de cartons et de chiffes, vingt nuits à guetter l'occasion, dissimulés sur les quais de la gare maritime dans un labyrinthe de conteneurs empilés sur des hauteurs défiant la raison. Une zone portuaire effrayante dans les ténèbres avec ses grues immenses tels des fantômes d'acier qui geignaient en de funestes grincements sous l'emprise des vents. Des heures et des heures à craindre les rondes et les chiens. Les chiens, Kimya en gardait un souvenir si douloureux. Et même si ces chiens courts tenus en laisse n'avaient rien des chiens faméliques qui attaquaient les enfants de son village, ils aboyaient comme des chiens, et bavaient et retroussaient les babines.

In fine, tous partirent en bateau, sauf elle.

Encore. Une véritable malédiction.

Cependant, pour la première fois, c'était SA décision et non la conséquence d'un sort qui s'acharne à la séparer du monde des hommes. Une ferme résolution. Au dernier moment, elle avait serré son bien unique contre son ventre. Elle ne sautera pas, c'était dit. Le pêcheur sur le pont du chalutier, un seul petit mètre en deçà du quai, avait beau lui faire des signes insistants et tendre ses bras puissants, rien ne put la décider. Elle demeurait accrochée à son sac à dos. La peur de tomber dans l'eau ? La peur de cet équipage d'hommes ? L'envie de mettre un terme au voyage ? Non, rien de tout cela. Depuis la veille, sans en avoir conscience, elle avait pris cette décision.

Une simple carte géographique avait suffi.

Affichée derrière une vitre dans le vaste hall de la gare de Cherbourg, où elle se rendait chaque jour pour l'avantage que présentaient les sanitaires, elle attirait son attention depuis plusieurs jours déjà. Le département de la Manche s'offrait à elle avec son cercle rouge fléché : Vous êtes ici. Certes, elle y était dans ce disque rouge et ne demandait qu'à franchir son périmètre. En la détaillant, suivant avec son doigt les contours, elle lisait les numéros des routes, les noms des rivières, des villes et des communes d'importance qui jalonnaient la côte du nord au sud. Cherbourg, Jobourg, Flamanville, Barneville, Pirou, Blainville et... et Agon Coutainville. Halte. Plus de doigt vagabond. Mais de grands yeux ballons. Elle était arrivée. À plusieurs reprise elle lut ce nom. Ce nom de ville qu'elle ne cherchait pas vraiment, qu'elle pensait ne jamais lire autrement que sur le revers d'une photographie ou sur un t-shirt beaucoup trop grand pour elle. « À Coutainville, c'est l'été », elle se rappelait. Un nom enfoui dans son esprit mais gravé pour durer. Une ville qui paraissait si proche. Quatre-vingts centimètres plein sud sur la carte... À cet instant précis Kimya ne savait plus. Trop d'images se cachaient derrière ce simple Coutainville, et des visages. Celui de Mylène, mais surtout celui de Carine comme craché par une corne de brume, invisible dans son brouillard intérieur, mais si obsédant.

Carine. Carine. Carine. Carine.



Chapitre 39

Lorsque, assise en face de moi dans la lueur orangée vacillante d'une bougie, Kimya balbutia le nom de Coutainville, je ne fus pas surpris outre mesure. Elle me racontait son itinéraire depuis plusieurs jours et j'attendais d'avoir les informations me permettant de comprendre comment son frêle esquif avait pu échouer sur la côte ouest de la Manche. Donc, j'étais attentif. Rien de plus. Puis, elle prononça ce prénom : Carine. Plusieurs fois avec des trémolos dans la voix. Coutainville, Carine, Carine, Coutainville. Ma tête devint alors une espèce de caisse de résonance. Kimya continuait l'aventure avec ses mots, ses noms, et moi je n'entendais plus que l'écho intérieur de ces deux mots juxtaposés dans une même phrase. L'un donnant du sens à l'autre. Le second légitimant le premier. J'avais le sentiment qu'il y avait quelque chose à comprendre à cet instant précis, que l'énigme était là, dans ces deux mots tremblants, là à quelques centimètres de moi. Et en même temps je ne trouvais pas le lien. Elle m'offrait la clef et moi je cherchais une serrure où l'insérer. Ma raison chancelait comme les tôles au-dessus de ma tête lors des rafales qui reprenaient de la vigueur. Carine? Coutainville? Pourquoi? Comment? Quand? Fut-il possible qu'il s'agisse de Carine... Carine la fille de Claire, Claire, ma Claire? Là-bas, mon alibi de toujours?

« Tu n'écoutes plus Kimya? me reprocha-t-elle, tu veux que j'arrête de te raconter, François? Si tu es fatigué on dort et je te dirai demain.

Son timbre de voix, la main qu'elle déposa avec délicatesse sur mon avant-bras, et je repris pied dans la réalité. Sa réalité, qui n'était pas encore tout à fait la mienne.

– Non non, continue Kimya. Je ne suis pas fatigué, je suis concentré. J'essaie juste de bien comprendre.

– Alors quand les deux femmes sont venues dans notre village, elles ont amené des cahiers, des crayons, des cartes et ce livre. Oui, pour l'école de brousse. C'est celle qui était la plus jolie qui me l'a donné avant de quitter l'Afrique. C'était elle, Carine, elle s'appelle Carine, la jeune femme de la photographie et elle...

– Quelle photographie ?

– Attends, celle-là, je la laisse toujours dans le livre. Elle garde la page qui est la bonne. Tiens. Regarde, c'est elle avec les cheveux dans les yeux. Elle fait une grimace. Pas à cause du soleil, elle faisait toujours des grimaces pour faire rire. Et moi j'aimais bien. Je crois que j'étais sa préférée de toute l'école. Et là c'est sa maison, en France, ici à Agon Coutainville. C'est pour ça que je suis... »

Mes deux mains, deux photos, une bougie agaçante à tant danser, la voix de Kimya en musique d'ambiance sur le tantam du vent, je m'approchais d'un début de commencement de compréhension. Et tout alla très vite. Toutes les pièces se tenaient là dans mes deux mains comme dans certains souvenirs. Carine bien sûr. L'Afrique évidemment. La petite maison de la baie. L'album photos de Claire. La photo des enfants noirs du Congo. La petite fille préférée de Carine. La peine immense lors des séparations. L'émotion de Carine à l'évocation de ce séjour solidaire. Les trémolos de Kimya en prononçant son prénom. Ce livre, *Les six compagnons et le piroguier*.

Et Kimya continuait à dévider son écheveau avec une patience inouïe et un réel souci de précision démontrée par la fixité de son regard. Elle suivait son fil et moi, béant comme chaque fois que l'évidence me sautait aux yeux, je m'emparais de ce même fil pour tisser la petite histoire de sa vie. Il me devenait facile de réaliser ce patchwork construit avec des fragments de Congo et d'autres de France cousus de fil sombre. Comment ne pas avoir deviné avant ? Mais comment ? La photo de Carine, ses yeux mouillés en se replongeant

dans sa mémoire, les enfants noirs... Je me serais tapé la tête contre la planche servant de table devant ce manque de perspicacité. Je regardais le livre, la photo, Kimya et pendant ce temps d'autres questions s'invitaient dans mon esprit en révolte contre ces impardonnables manquements. Des questions qui n'étaient que les répliques du séisme que Kimya avait provoqué. Du genre : Mais alors ? L'a-t-elle vue Carine ? Sait-elle que Claire est sa mère ? Que je suis un habitué de la petite maison de la baie ? Le troisième enfant de la famille ? Que la maison sur la photo est sise à quelques centaines de pas d'ici ? Et des pourquoi ? à emplir le sac à dos déposé près de la porte. Des dizaines de pourquoi ? Je surfais sur la musique de ses mots.

« ... plus de force. Kimya a trop marché la nuit. Marcher sur les plages, escalader les falaises, descendre, encore les plages. Le jour à dormir dans les granges, la paille, à trembler au moindre bruit, la nuit à courir les criques et... »

Je l'observais. Jolie, elle avait dû l'être dans son pays, belle elle le devenait ici. Sa maigreur se muait en minceur, ses joues se redessinaient comme sa poitrine. Elle me rappelait ces souillons en sabots de la littérature française qui se métamorphosent, par le bain et l'ajout de dignes habits, en princesse de rêve pour le prince charmant. Et bien que je ne me considérât pas comme charmant ni même tel un prince, quoique par la naissance ? je ne pus m'empêcher de songer à l'effet qu'une toilette attentive aurait sur elle. Des cheveux lavés, démêlés, soigneusement peignés, une peau débarrassée de ces plaques rugueuses et violines, de ces plaies mal cicatrisées, des mains sans coupures, des ongles propres et réguliers, des pieds sans ampoules, des talons... Oui, belle elle le serait assurément.

« ... qu'une fois. Par jour, manger qu'une fois. Kimya a appris à gober des œufs frais, à voler du lait, à ramasser les bons fruits, les coquillages, les algues. Mais j'avais toujours faim et mal ici. j'avais comme un gros trou dans le ventre. Mais j'ai réussi à arriver jusque près de la maison de la photographie. Heureusement parce que j'avais plus de force pour avancer. Et je n'ai plus bougé de la cabane.

Et François est venu. Il a vu Kimya, il l'a aidée, il l'a nourrie. C'est toute l'histoire. François sait tout. Voilà. »

Le long et profond soupir emplit tout l'espace. Des mois et des mois d'une souffrance extrême se soldaient par cette seule expiration bruyante. Son rauque et lourd qui eut pour effet de me soustraire à mes pensées, à ma contemplation. « Voilà », simple préposition inoffensive dans son expression, mais brutale lorsqu'elle sonne le glas rassurant de l'écoute, juste l'écoute. Ce « voilà » servi tel le café qui vient conclure le repas, juste avant l'addition, douloureuse. Un « voilà » qui signifiait « à toi ». Et malgré mon émoi, j'obéis à l'ordre déguisé. Tant de questions phagocytèrent mon esprit. J'éprouvais des difficultés à classer. Je me lançai :

« Mais, sais-tu où tu es exactement Kimya ? Sais-tu que la maison de Claire, enfin la maison où habitait Carine, est là-bas, derrière le groupe de pins et de cyprès tordus à moitié morts ? Sais-tu que c'est dans cette petite maison que je me rends dès que je te quitte ? Sais-tu qui est cette femme dont je t'ai parlé tant de fois ? Claire ? La mère de Carine ? De ta Carine ? Celle qui s'est envolée vers l'Afrique il y a longtemps ? Celle que tu as aimée et qui est là, grimaçante, sur ta photo ? Celle qui est...

– Oui. Oui François, je sais tout ça.

– Mais pourquoi ne pas m'avoir expliqué avant. Je veux dire, pourquoi ne pas avoir commencé par là ?

– La peur.

– Quoi ?

– J'avais peur.

– Peur de quoi ?

– De tout, de toi, d'elle, de l'autre.

Le temps de placer des visages sur ses angoisses, d'analyser la situation, et je réalisais que ses peurs étaient légitimes. L'incroyable périple qu'elle avait entrepris ne pouvait être compromis si près du but. Elle savait, mais tant qu'elle nourrissait le moindre doute sur les humains qui l'entouraient, elle se condamnait à l'attente, au silence, à l'invisibilité.

– Tu comprends Kimya ?

– Évidemment.

– Je suis contente. J'avais peur de ce que allais me dire. C'est surtout la femme de la maison...

– Claire.

– Oui, Claire et de l'homme avec la voiture bleue et l'uniforme de l'armée, avec le pistolet et la matraque noire. Il va souvent dans la maison et elle lui ouvre sa porte. J'en ai déjà vu de ces hommes-là. Pareils. Les mêmes habits bleus. À Calais, tu sais la jungle? ils couraient après nous, les hommes et les enfants. Ils emmenaient les plus lents dans des camions-prisons avec des grilles ou des barreaux. Des fois, ils revenaient, des fois non. Ils avaient des chiens. À Ouistréham. À Cherbourg aussi. Je crois qu'ils cherchent Kimya partout et que la dame les aide à me trouver. Et comme toi aussi tu vas souvent dans sa maison, je croyais que toi aussi...

– Non non non!... à l'oral je joignis la négation du geste, et insistai... non non Kimya! tu te trompes. Jamais je n'aurais pu te trahir. Tu étais si fragile quand je t'ai vue la première fois. Dès le premier jour j'ai su que tu te cachais sans en connaître la raison. L'homme qui t'inquiète, celui en uniforme, n'est pas un soldat mais un gendarme et il ne me plaît pas plus qu'à toi. Mais il ne te cherche pas. Il ne sait même pas que tu existes. C'est un adjudant-chef qui est tombé amoureux de Claire, celle qui me donne des cours particuliers. Devant le masque d'incompréhension de Kimya, je dus préciser. C'est comme une institutrice, mais rien que pour moi. Tu comprends.

– Je comprends, et tu en as de la chance.

– Oui, c'est vrai. Mais l'autre là, Pelletier, il vient de plus en plus souvent rôder autour de la maison comme une abeille autour des fleurs. Il m'agace comme il te fait peur. C'est pourquoi, pour le moment, il vaut mieux se taire et demeurer cachée. De lui, et d'elle aussi, on ne sait jamais. Elle pourrait se confier à lui. Et lui, c'est la loi. Et la loi... Enfin, il vaut mieux attendre.

– Attendre quoi?

– Attendre. Et réfléchir.

– Mais je veux revoir madame Carine. Je suis venu pour la voir. J’ai fait tout le chemin. Elle seule peut m’aider. Elle est intelligente. Elle doit avoir du pouvoir dans ton pays. Elle peut me faire passer. Je dois retrouver Esengo et Obengo. Il le faut. Maintenant je vais bien, grâce à toi. Je suis prête à reprendre le voyage. Très bientôt. Avec elle. »

Elle se tut.

Je ne dis rien.

Le vent respectait ce silence, le soulignait. Lui donnait davantage de matière. Kimya me regardait. Dans ses grands yeux noirs reflétant la flammèche des deux cierges raccourcis, je lisais ses espérances comme j’attrapais ses doutes. Elle était si attendrissante dans ses amalgames d’expressions. Ces sourcils infléchis, la double ride qui naissait au-dessus du nez, son sourire triste tel celui qui décore le visage peint des clowns, l’alignement et l’éclat lumineux de ses dents ivoirines. Oui, attendrissante à l’évidence et chargée d’espérance aussi. Je songeais aussitôt à cette chanson de Michel Fugain, fugace Fugain qui ne fit que passer. Un CD que Claire lançait en boucle ces derniers temps. *Ne m’oublie pas...* c’est ce titre, c’est cette mélodie unique, c’est ce texte, une chanson écrite pour elle, par lui, je le pensais à cet instant de partage sans mots. Des paroles qui lui seyait à merveille, elles disent :

*Qu’est-ce qu’ils ont à sourire comme ça ?
Ces gosses devant la caméra,
Comme si la guerre autour n’existait pas.*

*Qu’est-ce qu’ils ont à nous regarder ?
Sans même avoir l’air étonné,
Qu’on puisse être d’ailleurs et vivre en paix.*

*Ce sourire-là, eh dis toi qui me voit,
Ne m’oublie pas...
Où que tu sois,
Fais au moins ça pour moi,*



Ne m'oublie pas...
Je suis la vie qui résiste,
quand plus personne n'y croit.
Ne m'oublie, ne m'oublie, ne m'oublie pas...
Je suis l'espoir aux yeux tristes,
Dans le fracas des combats,
Ne m'oublie, ne m'oublie pas...

Armée de ce sourire, blessée dans son corps, meurtrie dans son âme d'adolescente jetée trop tôt dans l'arène des adultes, comment pourrais-je l'oublier ? La vie qui résiste ? La vie qui avance ? Ici, dans cette cabane, loin de tout, loin de sa terre, Kimya n'était que ce résumé, que ce condensé, que ce combat, celui qu'elle menait avec autant de courage que de volonté. Et moi je me sentis soudainement investi d'une mission parsemée de devoirs. Témoin. J'étais désormais le témoin unique de cette lutte inique pour seulement avoir le droit de vivre une vie auprès des siens. Un témoin qui ne connaîtrait de paix intérieure que dans la protection de cette frêle jeune fille égarée. Mécène. Je devenais le mécène d'une vie. De sa vie. Assise sur sa couchette, elle ressemblait à un joyau présenté dans un écrin banal indigne de sa beauté. Et elle souriait Kimya, souriait... Et Fugain me trottait dans la tête, encore et toujours.

Qu'est-ce qu'ils ont à sourire encore ?
Ces gosses des rues toujours dehors,
Entre la peur et la loi du plus fort.

Est-ce qu'ils sourient pour la photo ?
Ou parce que pour sauver sa peau
Les autres et la misère c'est déjà trop...

À trois heures ce matin-là, nous nous sommes endormis la main dans la main. Fatigué, le vent caressait les tôles. Le vacarme avait cessé, seules bruissaient les graminées contre les planches. Moi qui pensais peiner à trouver le sommeil, je sombrai en quelques



secondes. Comme Kimya, qui me le confia dès son réveil. Dehors, la tempête avait vécu. Docile, la mer réservait ses déferlantes pour une autre bataille. Le ciel attestait par son bleu Klein à peine contrarié par quelques écharpes diffuses d'un blanc lumineux. Fugain ne chantait plus. Kimya ne souriait plus, puisque j'allais rentrer. Tout était différent. Avais-je rêvé ces dernières confidences ?

« Tu reviens ce soir, François ?

– Oui. Dès que possible.

– Bien. J'ai réfléchi, tu sais. Tu as raison François, il vaut mieux attendre un peu pour chercher Carine. C'est encore trop dangereux pour moi, avec le gendarme qui va et qui vient.

– Oui, à ce soir Kimya. »

Non, tout ceci n'était pas un rêve. Sortir de la cabane, dépasser le Doris, le devers de dune, la pelouse sèche, les piquets, mon vélo, la route unique, la maison de Claire. Claire, la voiture bleue, son gyrophare et le duo Mercier Pelletier, encore et toujours...

Quelles teignes ces deux-là !



Chapitre 40

« Si le mal est profond, plus profonde encore est la joie », affirmait Nietzsche en son temps. Dans ce cas, à n'en pas douter, Kimya cheminait sur le sentier du bonheur.

« La patrie est là où l'on vit heureux », disait Voltaire, le sentier de Kimya menait donc ailleurs. Et c'était cet ailleurs que je devais lui offrir, ou lui bâtir.

Un ailleurs identifié, aux accents britanniques. De l'autre côté de la Manche avec les siens. Mais comment procéder ? Par où commencer ? Se faire aider ? Parler ? À qui me confier ? Je me perdais dans cet inextricable nœud de vipères.

L'un des nombreux soucis qui m'accablaient était le temps. Il jouait en notre défaveur. Octobre achevé, novembre montrait le bout de son nez annonçant décembre et la chute des degrés. Je n'osais imaginer ce que devait être la vie au quotidien dans une baraque aux mille courants d'air lorsque le thermomètre dégringole. Certes, Kimya possédait deux duvets, de la paille à volonté, trois couvertures, de gros pull-over. Bien sûr d'ici là je pouvais lui procurer un chauffage d'appoint à cartouche de gaz et calfeutrer fentes et fissures. Mais serait-ce suffisant ?

Pourrait-elle supporter à nouveau des heures et des heures à se battre pour ne pas mourir gelée ? Après avoir lutter pour simplement manger, devoir lutter pour résister à la froidure. « Si le mal est profond, plus profonde est la joie ! » Sacré Nietzsche, va ! Il est des

citations plus jubilatoires dans leur dimension intellectuelle que dans le vécu rationnel. Une spécialité de mon cher père, grand amateur de maximes abstraites, qui martelait à qui voulait l'entendre que « le premier pas vers le bien est de ne pas faire le mal. » Il parlait de l'incitation au dépend de la contrainte. De même, répétant l'un des innombrables préceptes de Lao-Tseu, il aimait à dire que « quand les gros sont maigres, il y a bien longtemps que les maigres sont morts ». Là, sur ce dernier point, grâce à Kimya, son exode, sa vie d'ascète, ses moments de galère, je commençais à comprendre ce qu'il voulait dire en reprenant à son compte ces doctes paroles. D'ailleurs, sur le plan de la compréhension, il me semblait que mon père et moi, avec la complicité d'un simple journal ou poste de télévision, nous nous rencontrions pour la première fois. Un début de relation qui me procurait un sentiment étrange. Philippe Fontaine, un père ? Oui, après tout il était véritablement un père, mon père. Un homme aussi, avec un cœur là où je pensais qu'il avait une pierre. Ses réactions me le prouvaient à chaque fois qu'il s'offusquait à haute voix des images de *boat people*, de reconduite à la frontière, d'opération *charter*. Et de tout autre témoignage d'une inhumanité galopante née de l'union du « chacun pour soi » et d'un populisme larvaire. Dans ces instants, je sentais l'escalade d'une fierté nouvelle envers un homme qui me paraissait nouveau. Sans la barrière invisible que j'avais érigée pour la sécurité de Kimya, je me serais peut-être laissé aller à des confidences. Lui pouvait m'aider à trouver une solution. Il avait les convictions, les relations, les moyens. Mais la volonté, l'aurait-il ? et le courage de défier le code pénal ? Et puis il y avait ma mère et sa propension aux babillages voire aux commérages.

Je décidai de garder pour moi et pour le moment ce secret.

Un peu plus près de Kimya, géographiquement, Claire ! Le thème d'étude choisi. L'émigration en France. Depuis quelques jours nous consacrons nos matinées à son analyse. Là encore je percevais l'adhésion aux idées d'humanité qui germaient dans mon esprit depuis que Kimya avait ensemencé le terreau de la pointe d'Agon. Dans chacun de ses propos, Claire me chantait un air qui fleurait bon la France terre d'asile, en rappelant que la devise républicaine

parlait aussi de fraternité. Au fil de l'étude, Claire s'étonnait de mes connaissances du sujet :

« Sur les origines des premiers flux migratoires tu n'avais pas beaucoup d'idées, mais depuis que nous travaillons sur l'émigration récente, les réseaux, les circuits, les centres, Calais, Sangatte, Douvres, tu es imbattable. Tu m'expliques d'où tu tiens ces enseignements ?

– Mon père.

– Ah!

– Oui.

– Tu es sûr ?

– Ben oui. Qui d'autre ?

– C'est bien la première fois. Jamais tu ne m'as dit que ton père discutait avec toi de...

– Tu ne me l'as jamais demandé.

– Euh... Non.

– Alors il fallait. »

Point, à la ligne. Une ligne rouge que je ne comptais pas franchir dans cette salle sombre et désuète, à quelques pas de celle qui occupait toutes mes pensées. Surtout que Claire m'apprit ce que je ne savais pas ou plus exactement que je n'imaginai pas en ces termes auréolés de menaces. Quelques raisons supplémentaires pour inventer des peurs nouvelles.

« ... la mafia. Sicilienne ou italienne, russe, peu importe, mais elle est derrière tous ces réseaux de passeurs. Tu ne peux pas imaginer la manne financière que ce trafic engendre pour ces organisations complexes. De vraies toiles d'araignées où les candidats à l'émigration ne sont que de vulgaires moucheron. Ils paient de véritables fortunes pour gagner leur Eldorado, et souvent, ils sont tués à la première occasion.

– Mais certains réussissent à passer. Tous les passeurs ne sont pas des assassins.

– Naturellement, pour que leur business perdure, certains doivent accéder à leur idéal. Ainsi, ils peuvent répandre la bonne nouvelle pour alimenter de nouveaux rêves d'évasion. De futurs clients. Seulement gare à ceux qui ont des dettes. Même arrivés à

destination, ils sont en danger. Ou leur famille restée au pays. C'est pourquoi personne ne parle. Avec la mafia, tu le sais bien, c'est l'*Omertà*. Les mafiosi ne font jamais appel à la police pour régler leurs litiges, un coup de *lupara* et on reprend les affaires.

– Un coup de quoi ?

– *Lupara*. C'est leur arme préférée, un fusil à double canon scié si tu préfères.

– Oh !

– Oui, oh. C'est une belle poinçonneuse. Inutile de tirer plusieurs fois. Voilà pourquoi la loi sur les passeurs a dû évoluer. Ce ne sont pas des enfants de chœur. C'est, désormais, considéré comme un trafic humain, au même titre que l'esclavage, et passible d'une peine d'emprisonnement de cinq années plus une amende énorme.

– Même pour le passeur ?

– Oui.

– Même le simple passeur. (Je songeais à un certain Didi, tendre routier grand voyageur de son état.) Même pour celui qui les met à l'arrière de son camion pour les faire passer en Angleterre.

– Oui, même. Comme on ne parvient pas à attraper les chefs de réseaux, on s'attaque à ceux qui pourraient nous conduire à eux. Il en va de même avec les pauvres bougres qui appartiennent à des associations à but humanitaire. Ceux qui les hébergent, les cachent, les nourrissent, bref, ceux qui se rendent complices de ce business. Ceci devient un délit. Un délit de solidarité active pourrait-on dire. Lorsque le fait est avéré, ils ou elles risquent une condamnation pénale et de lourdes amendes. »

J'ai dû, à ces mots, changer de couleur ou entamer un processus de liquéfaction parce que Claire, et ses sens en éveils continuels, me trouva un air bizarre.

« Ca va François ?

– Oui oui.

– Tu es certain ?

– Oui oui, c'est seulement que je trouve ça dégueulasse. On ne peut pas assister à ce raz de marée de misère sans porter secours à ceux qui souffrent le plus. Et clore les paupières jusqu'au cimetière.



Se taire et ne rien faire. Ce ne devrait pas être considéré comme une faute. Un devoir ne peut pas être un délit. Ce n'est pas une amende que méritent ces... les... ces personnes solidaires, mais une médaille. Sans eux ce serait un carnage. Des morts de faim, de froid. Ils ne veulent rien sinon vivre dignement et faire vivre leur famille que ce soit...

– Ne t'emballe pas comme ça François. Tu as raison sur tous les points, et je partage ta façon de voir, mais d'autres arguments se font entendre ici ou ailleurs et pas forcément...

– Taratata, il n'y a pas d'autres arguments qui tiennent la route lorsque des joues, des cuisses, des ventres sont creux, quand des cartons pourris font office de maison, lorsque les hommes deviennent des chiens hurlant telles des hordes de loup après une proie en fuite et sans défense. Et encore les loups, eux, connaissent les limites de leur territoire. Une rivière, une route, une ville leur fait abandonner la curée, mais les hommes ? De quelle frontière parle-t-on ? Où sont-elles tracées ces lignes imaginaires qui fabriquent des peuples et nourrissent des haines farouches ? Qui a inventé ces cartes que tu me donnes à apprendre et qui divisent le monde en une géométrie aléatoire et variable ? Ces périmètres de vie qui deviennent pour certains des périmètres de mort. Qui décide de qui a le droit de quitter l'aire où le hasard l'a, un jour, jeté tel un crachat ? Qui l'interdit ? Qui condamne ? Qui a peur ? Qui se tait ? Qui ferme les yeux ? Qui poursuit, enferme, renvoie ? Alors les arguments qui justifient cette chasse à l'homme blessé, si tu savais où je me les mets ! »

Ma main me brûle encore au souvenir du coup porté sur le plateau de la table. Il était le point final de ma diatribe. Claire ne me trouvait plus l'air bizarre. Elle était littéralement estomaquée. Stupéfaite par l'argumentaire comme par le style de son énonciation. Ses yeux attaquaient mon visage et tentaient de pénétrer mon âme. À la vitesse de la lumière, comme à son habitude, elle devait perquisitionner dans mon esprit et fouiller mes propos pour trouver la genèse de tout ceci. Et le fait que mon père seul pût être à l'origine de cette réflexion, la laissait perplexe. Le souffle me manquait.



Le sien était coupé. Ce fut cet instant de confusion qui me décida. Carine ! L'occasion me parut idéale. Je lui jetai :

« Que penserait ta fille de ceci ? Que songerait Carine de cette cruelle manière d'agir envers les plus démunis ? Que dirait-elle de cette chasse aux sorcières ? Elle qui a donné de son temps pour aider quelques enfants perdus sur un continent lointain. Hein, Claire ? Se tairait-elle ? Se battrait-elle ? Dirait-elle : ce n'est pas si simple, il y a des arguments qui, des situations que, le monde est complexe ? Non ! Je ne crois pas qu'elle se dissimulerait derrière le masque des hypocrisies nationalistes. Tout comme moi, si elle était dans cette pièce, elle taperait du point sur la table, de rage.

– Ou d'impuissance François.

– Oui, de rage et d'impuissance. »

Le moment était venu de poser la question qui justifiait mes dernières paroles. Content de ma manigance, je l'étais. Inquiet de la réponse, je l'étais aussi, car je nourrissais un plan secret qui dépendait de ce que j'allais entendre.

« Au fait, où est-elle en ce moment ta fille ?

– Carine est en Irlande.

– Quand la vois-tu la prochaine fois ?

– Elle passera les vacances de Noël en France, dont la première moitié ici, avec moi. Et toi, si tu traînes dans le secteur.

– Et comment ! »

Claire ne perçut que ce « et comment ! » et non le triple *yes* hurlé dans mon esprit lors de mon demi-tour les poings serrés. Le soir, de retour à la villa, je fus, et cet état finissait par atteindre un point de normalité tant il se répétait, un gentil garçon ouvert sur le monde et sa version vase clos : la famille...

Chapitre 41

Décembre. Dans ma tête, au premier rang de mes craintes intimes et secrètes, ce mois gris blanc s'acoquinait avec « qui tremble ». Kimya accaparait toutes mes pensées. Et ce décembre-ci s'amusait avec d'autres consonances comme : surprendre. Oui, il y avait de quoi surprendre, les hommes comme les bêtes dans cette région que l'on nomme le bout du monde. Comme il était doux ce mois de décembre ! Si ce n'est la paresse d'un soleil levé tard couché tôt, le tapis matinal de perles diaphanes sur les graminées, la nudité des silhouettes de peupliers qui ne cachaient plus ni gui ni nid, la fumée docile quittant les cheminées pour la fabrique de longues effilochures rejoignant là-haut le panache des avions, on aurait pu se croire au printemps d'une année nouvelle.

Dans la cabane, un vent nouveau, qui ne s'insinuait nullement sous la porte, soufflait et réchauffait sinon le corps, l'âme assurément. Un prénom court pour un espoir long comme une rivière de plaine. Carine. Carine, une euphonie caressant nos oreilles. Carine aux vacances. Carine bientôt. Carine demain, presque demain. Carine la femme de toutes les espérances puisque de salut, outre sa présence en ce lieu, il n'y avait pas. Elle était le sésame, l'unique. Chaque idée concernant le passage de Kimya vers l'Angleterre me conduisait à Carine. Lorsque j'émis cette hypothétique visite de Carine devant Kimya, hypothétique parce que je ne souhaitais pas

lui créer de faux espoirs, celle-ci éclata en sanglots. Sans préavis, au seul nom de Carine, puis de Noël, les larmes se mirent à ruisseler tandis qu'un large sourire se profilait d'une fossette à l'autre. Par pudeur, elle se réfugia dans l'angle, derrière le rideau de toile tendu pour ménager un lieu d'intimité, le seul. Je l'entendis renifler. Sangloter. Chasser le chat qui lui irritait la gorge. Puis elle réapparut. Ses yeux luisaient tels deux obsidiennes polies par un joaillier talentueux. Pour l'énième fois des centaines de bulles éclataient dans ma tête. Elle était vraiment jolie, le devenait. Chaque jour de plus lui apportait son lot de grâce supplémentaire. Et rien de tout ceci ne me laissait indifférent. Je crois que, au fil de sa métamorphose, mes sentiments à son égard connaissaient aussi quelques glissements vers d'autres effusions. Je dis bien je crois, parce que ces émotions se teintaient de jamais vécu, et il n'est pas aisé de nommer ce qui vous pince le coeur, modifie la voix, mélange les mots, et séquestre l'âme dès que l'élue s'éloigne ne serait-ce de quelques mètres. En revanche, bien que cette question m'ait attrapé par surprise, Kimya connaissait-elle de semblables émois? Je n'avais pas de réponse ni d'éléments permettant de l'affirmer ou de l'infirmier. J'en doutais. Obnubilée par sa survie, par son passage, par le besoin vital de retrouver ses frères, elle ne pouvait se laisser aller à d'autres errances. Sans doute me percevait-elle comme un sauveur, comme le rameur de mes rêves qui n'avait de relief que dans la réussite de son projet. Ce n'était guère important. Ce sens unique de la passion me comblait de bonheur et me suffisait, pour l'instant, même si je nourrissais en secret d'autres perspectives la concernant, me concernant, nous unissant à l'unisson.

Depuis ce début décembre, dans la fraîcheur délicate qui peinait à colorer l'herbe rase des prairies broutées par les moutons n'ayant pas encore regagné la bergerie, nous faisons de grandes et longues promenades. À cette époque de l'année, sous des cieux bénis des dieux, la pointe retrouvait son statut de désert de sable et de tangué réservé aux seuls détracteurs de la grande course de l'avoir au dépend de l'être. Ornithologues, pilliers de laisse de mer, voleurs d'images, peintres en recherche, traqueurs de bars des

estuaires, récolteurs de coquillages, de cornes¹¹, de pétoncles, d'œufs de raies, et retraités en promenades digestives, que de l'innocuité reposante pour nous, les baladins de la baie. Des saltimbanques puisque nous tournions, sautions, courions. Nous marchions l'esprit en paix. Boue sèche, elle craquait. Humide, elle aspirait en un long gémissement nos chaussures grises et collantes. Nos enlissements comme notre démarche à la mode pingouin provoquaient des éclats de rire. Nos pas marquaient la marne, rejoignant, en un dédale hasardeux, les empreintes d'autres passagers du vent. Des pas, des pattes, des vagues, des tortillons d'arénicoles, des trous de becs, autant de hiéroglyphes tracés par les égyptiens mystérieux de la baie et lisibles par les seuls initiés. Lorsque je nommai l'Égypte, Kimya se replia sur elle-même, le temps de quelques souvenirs, puis sourit à nouveau.

Sourire, sourire devint l'activité essentielle de celle qui n'envisionnait plus l'avenir en rouge et noir. Les espoirs que j'avais fait naître en lui apprenant la venue de Carine coloraient chaque heure de sa nouvelle vie. Je devais modérer ses rêves et ses envies. Dans son esprit se mêlaient espérance, délivrance et absolue sécurité. Elle voulait élargir son territoire, souhaiter se rendre à Agon, à Regnéville, Coutances pourquoi pas, « elle doit être belle la cathédrale, hein François ? » Elle l'est. Et le restera. Comme elle restera une image pour Kimya car il était inimaginable que je l'y conduise. Plus tard peut-être ?

Lorsque le danger serait moindre.

À propos de danger, l'adjudant Pelletier ne hantait plus la pointe. Les vols avaient brusquement cessé et pour cause, Kimya avait de quoi se vêtir et manger. Il ne dépassait plus la maison de Claire, mais s'y arrêtait souvent. Tous les jours à vrai dire. Et Claire ne cachait plus son amour. Enfin devant moi, le collègue resté dans la voiture à l'écoute des ondes réservées à la gendarmerie ne devait rien savoir de leur histoire. L'évidence sautait aux yeux, pourtant. Il avait l'air idiot ce maréchal des logis Mercier. Claire et le grand

11. Corne : coquillage allongé appelé dentale en grand nombre sur les plages normandes.

Jacques s'embrassaient à pleine bouche à peine le perron franchi, c'était écœurant à voir, indécent à vivre, insupportable de la part d'une femme comme... d'une femme. Et puis non! Il n'y avait rien d'anormal. C'était l'image de trahison épicée de jalousie qui me rendait la scène d'une rare vulgarité, et non ces baisers codés entre des amoureux seuls au monde, égoïstes comme tous les amoureux. Seulement difficile de considérer l'amante d'un officiel à képi comme une éventuelle confidente dans l'affaire qui nous offrait une paranoïa chronique en cadeau. Et puis oui, c'était obscène! Totalemment et définitivement obscène.

Quand Claire intensifiait ses œillades en direction de l'horloge murale, à n'en pas douter le véhicule de la gendarmerie se rapprochait. Elle devait percevoir les vibrations du sol, enfin des vibrations. Les réponses à mes questions purement d'ordre scolaire se faisaient hésitantes, vagues, formulées de façon succincte comme pour se débarrasser du sujet qui n'avait, à cet instant de fièvre latente, plus l'importance ni l'écoute d'une Claire déroutée. Déroutée, hors du chemin que nous empruntions depuis tant d'années avec ce trait d'union en filigrane : la complicité. Lorsque je les observais à la dérobee, autour d'un thé café petites viennoiserie de la mère Dudouit, je me laissais pénétrer par de multiples interrogations. Des questions telles que : « Suis-je réellement exclu de ce jeu ? », « ai-je encore ma place dans le coeur de Claire ? », « la passion amoureuse exige-t-elle de celui qui l'éprouve cette exclusivité évidente ? », « ai-je déjà senti l'intensité de cette communion entre deux êtres ? avec mon père ? avec ma mère ? », et tant d'autres encore. Ma grand-mère paternelle, petite vieillie brune et sèche comme les feuilles marcescentes de charmillles, si je me souviens bien, répétait à qui voulait l'entendre que « seul Dieu a le coeur assez grand pour aimer chacune et chacun avec la même ardeur. » Domage, j'aurais aimé que Claire fût pareillement équipée, et Catherine Fontaine aussi, et Philippe, et Betty, et Marc, et Lise... et Kimya ? Oui, et Kimya.

Les fêtes approchaient.

Le sapin força la porte de toutes ses ramifications rebelles, se déshabillant au passage de quelques centaines d'aiguilles, le quinze

décembre précisément. Les boules et guirlandes s'échappèrent du carton « Galettes du Mont-Saint-Michel » dès le lendemain. J'eus malgré tout le temps d'une petite plaisanterie qui provoqua moult éclats de rire. Jusqu'au grand Jacques dont la fine moustache poivre et sel s'autorisa une escapade vers le haut, ponctuée de haha et de hoho répercutés en écho style hihi par la souris domestique épanouie propriétaire des lieux. Profitant d'une heure de liberté dans la maison de la baie pour cause de ravitaillement à Coutances, je déco-
rai l'épicéa. À ma façon. Mode SDF économe. Dans mes choix artistiques, j'optai pour l'intégration harmonieuse avec l'écosystème ambiant, la laisse de mer, vaste poubelle d'une mer récalcitrante en matière de recyclages. Ainsi, cordes bleues effilochées, oranges, rouges, ficelles à bouchot, fragments de poche à huîtres, bouts de bois flottés, bouteilles de plastiques, capsules, tissus indéterminés mais néanmoins douteux à souhait, le tout, pour la pointe extrême, coiffé d'une tiare ambitieuse, mille excuses à Benoît XVI pour de tels détournements assez éloignée de l'apparat Vatican 2, genre bidon d'hydrocarbures couleur... hydrocarbure. Un joli arbre de Noël.

Original.

Très marin.

Assez marrant.

Plus la date du vingt-deux décembre approchait, nous avions reçu le courrier de Carine confirmant et précisant son arrivée, plus l'ambiance s'ensoleillait entre et hors les murs. La nature donnait le ton. Bleu à peine blanchi en haut, vert ourlé devant, perce-neige sous les arbres assoupis, la sérénité logeait dans la baie. De quoi se laissait aller au vague à l'âme ou à l'insouciance. Kimya, l'impatience chevillée au corps, ne se satisfaisait plus des promenades autour de l'estuaire. Afin de desserrer le carcan instauré par la peur d'être découverts, nous nous autorisâmes quelques excursions jusqu'à Agon, par la plage. Puis, par ce même désert de sable, jusqu'aux parcs à huîtres de Blainville. Une sacrée balade. Aller, retour, aller retour. « Allez François hop hop hop ! » J'étais épuisé. Au retour je raccourcissais mes pas là où elle allongeait les siens. Je me tassais là

où elle rebondissait. Ce n'était plus la frêle créature exténuée qui ahanait dans sa maigreur affolante des bouchots à la cabane lors de son arrivée. Feu follet, elle était, ombre épaisse et lourde, je suivais. Je payais le tribut d'une vie multiple aux nuits trop courtes. Peu importe, j'étais bien, avec elle, loin de tout. Son bonheur était ma joie, alors que sa vigueur fût le reflet de ma fatigue ne revêtait que peu d'importance. Et nous glissions en douceur vers Carine.

Sauf que les événements à venir ne sont que des événements d'avenir. Et que l'avenir connaît plus d'aléas que le passé qui, par son essence même, ne supporte pas les peut-être que... ou l'Histoire serait alors en grand danger. Rien ne se déroula tel que nous l'avions prévu mon amie et moi. D'ailleurs, le jour de cette catastrophe qui brisa nos rêves comme une hache sépare la tête du corps du condamné, j'aurais dû interpréter les signes.

Parce que la journée commença mal.

Nous étions le dix-sept décembre.

Dès huit heures, sitôt après un petit-déjeuner pris en famille à la villa *Les beaux jours*, Lise et Betty se mirent à hurler dans la salle de bains, puis, les cris ne suffisant plus, à se gifler copieusement. La première accusant la seconde de lui avoir pris sans autorisation ses dernières serviettes hygiéniques. Betty démentait. Lise ne voulait rien savoir. Les noms d'oiseaux cascadaient dans l'escalier jusqu'à nos oreilles peu habituées à ce vocabulaire de quartier qui n'était pas le nôtre. Quant à moi, je feignais l'incompréhension totale. Je me voyais mal expliquer à mes sœurs adorées que Kimya se lassait des tissus découpés et pliés en six, lavés, puis réutilisés.

Ensuite, ce fut au tour de Câlinou 2. Le niveau de croquettes de sa gamelle témoignait du fait qu'il n'était pas rentré de la nuit. Inhabituel, ce comportement me plongea dans l'inquiétude. Le décès récent de Câlinou 1 restait si douloureux. J'attendis avant de me rendre chez Claire, en vain. Sur le trajet, je musardais. Je cherchais ma boule de poils préférée. Sans doute fût-ce la raison de cette chute mémorable qui me conduisit fesses par-dessus tête dans le fossé pro-

fond à cet endroit. « Décidément », fut ma première réflexion. « Drôle de journée », la seconde.

Enfin, pour clore cette succession d'événements, Claire m'annonça que la factrice venait d'apporter une lettre de Carin s'excusant de ne pas pouvoir venir la première, mais la seconde semaine des vacances de Noël. Une semaine d'espoir à entretenir pour une Kimya qui n'apprécierait pas la nouvelle.

C'était véritablement une journée singulière.

Toute la matinée, Claire me fit travailler des textes de grands philosophes français du xvii^e. Le siècle des lumières envahissait cette pièce sombre et froide et je ressentais la présence de Voltaire, Montesquieu, Diderot, Rousseau et de Beaumarchais qui se faufilaient entre les meubles hétéroclites de la salle à manger récemment lustrés. L'odeur de cire, d'huile de lin et d'encaustique ajoutait à l'ambiance surannée. Une exhalaison poussiéreuse qui convenait à l'étude de textes anciens, comme la lumière cuivrée de l'abat-jour vieil or trônant sur le manteau de la cheminée. Carine arrivait, c'est pourquoi Claire se démenait. Sa maison devenait l'écrin qui recevrait son bijou de fille. Pour l'après-midi, Claire avait d'ailleurs programmé une corvée de nettoyage dans le petit hangar attenant à la maison. « Tu peux bien aider une vieille femme dans le besoin », me dit-elle suite à la moue que je lui servis en guise de dessert. Seulement nous n'avons ni rangé ni nettoyé le hangar. Nous nous sommes contentés de nous préparer à le faire.

Il était quatorze heures lorsque la voiture de la gendarmerie conduite par Jacques Pelletier passa en trombe juste devant la maison de Claire. Sans s'arrêter, sans klaxonner, sans même tendre la main au travers de la vitre. Étrange. Il disparut dans le nuage de poussière. Puis ce fut l'ambulance, muette, mais roulant à la même vitesse. Nous étions ébahis. Que se passait-il ? La poussière de sable nous avait embrumé l'esprit. Un accident ? Le malaise d'un hypothétique plaisancier sur l'un des voiliers au mouillage ? Une rixe entre jeunes ? Nous avançons des scénarios à tour de rôle sans y croire réellement. Mais jamais, à aucun moment, l'idée que Kimya

pût être concernée par cette course vers l'estuaire ne m'effleura l'esprit.

Une trentaine de minutes s'écoulèrent.

Nous guettions par la fenêtre. L'ambulance passa dans l'autre sens. Nous attendions. Rien. Claire commençait à s'inquiéter. La vaiselle était lavée, essuyée, rangée, la nappe secouée et rien. Et soudain je l'aperçus et prévins : « Claire ! Les voilà ! Ils tournent. Ils viennent nous rendre une petite visite. Ils ont l'air drôlement pressé les copains. On va enfin savoir. »

Et nous avons su.

Et le monde a connu le séisme du siècle.

Mon monde. Parce que je savais, moi, *a contrario* de Claire et de Jacques, que l'alerte n'était en aucune manière le canular envisagé par le binôme Mercier Pelletier.

« ... anonyme évidemment. Cet homme au téléphone nous a affirmé l'avoir découverte par hasard. Une jeune femme...

– Une black, a-t-il précisé.

– Oui, tu as raison, une black étendue sous le ponton d'embarquement de la pointe. Il est descendu voir. S'est approché sans aller jusqu'à la toucher. C'est ce qu'il a dit, mais rien ne le prouve. Il pense qu'elle était très grièvement blessée...

– Peut-être morte.

– Oui, mais il n'était sûr de rien. Il avait l'air bizarre ce type comme le fait de ne rien vouloir dire de son identité.

– Et de téléphoner d'une cabine et non d'un portable. Tout le monde a un portable de nos jours.

– Le coup de fil est parti d'Agon. Il n'y a qu'une cabine. Une équipe s'y est rendue *illico presto* mais l'homme avait pris la poudre d'escampette. Une preuve de plus qu'il n'est pas net ce bonhomme, quant à son histoire !

– Et vous avez... vous l'avez..., bredouillais-je. Les mots comme l'air me manquaient, enfin elle n'était...

– ... pas là jeune homme.

– Non, précisa l'adjudant-chef. Pas là. Personne. Il n'y avait personne et pas de trace avérée de son passage ou de son enlève-



ment. Un corps que l'on traîne laisse des traces. Et là rien de décevable. Juste un peu de sang sur l'une des pierres de fondation d'un poteau. Peut-être un animal blessé... Le laboratoire nous en dira plus. Nous avons fouiné partout, les bateaux échoués, la plage, les dunes, les cabanes, les bergeries, les prés salés.

– Et rien, elle est nulle part. Ou plutôt si, à mon humble avis elle n'existe que dans l'esprit confus d'un homme tourmenté par ses propres démons.

L'adjudant-chef me dévisageait. Du moins j'avais cette impression, la peur que mon secret se lise dans mes yeux, peut-être ? Il continua en changeant la tessiture de sa voix qui prit à cet instant des accents d'interrogatoire.

– Mais vous ? Vous n'avez pas vu passer une voiture en fin de matinée ? Ou un homme en vélo, ou en moto. Ni de jeune fille noire ou bronzée. Ou rouge, ou jaune ou tricolore... Je rigole, Claire.

Claire venait de tordre sa bouche pour indiquer à son amant gendarme l'ineptie de ses derniers propos.

– Ne te fâche pas, ce n'est qu'une mauvaise blague. Bon, nous filons au rapport. Un chapitre de plus pour la main courante. Je repasse vers six heures. OK ? Ce n'est pas la peine de s'inquiéter, hein ? Allez, à ce soir ! »

Pas la peine de s'inquiéter. Pas la peine de s'inquiéter. Oh que si ! Je ne fis que cela, m'inquiéter. Chaque minute, chaque seconde, imaginer, me raisonner, m'interdire de penser... Jusqu'au moment où je pus, sous un prétexte inventé comme tant d'autres dans l'urgence, me rendre sur les lieux où Kimya avait été aperçue par cet homme énigmatique donc angoissant. Trop de précisions pour une histoire inventée, pour une manigance, trop de détails pour une simple coïncidence, je devais y aller.

Voir.

Chercher.

Trouver.

La sauver, peut-être...





Chapitre 42

« Un corps qu'on traîne laisse des traces... juste un peu de sang... fouiné partout... la plage, les dunes, les cabanes... et rien... nulle part... » Cette litanie de paroles reçues en pleine gueule dans une maison sentant la cire, des paroles toutes plus angoissantes les unes que les autres, ne me quittait plus. Feignant un retour urgent à la villa, je pris à droite en sortant de la maison de Claire, logiquement. Cent mètres. Pas plus. J'obliquai à gauche dans une entrée de champ. Deux arbres têtards, magnifiques, mais pas le temps. J'abandonnai mon vélo contre une barrière, et revins sur mes pas. Je traversai les dunes envahies en cet endroit interdit aux faucheuses frisées que l'on nomme brebis, de ronciers, de troènes, et de saules rabougris, et fonçai pour atteindre la plage. Le sol m'échappait à cause des innombrables terriers de garennes qui minaient la dune. Enlisements, accrochages multiples, ronces, fils de fer barbelé, chutes, reprise d'équilibre, je ne ménageai pas mes efforts.

Au cours de l'été j'avais lu, non, j'avais littéralement dévoré un roman formidable de Andrée Chédid : *Le message*, et je revivais dans ma course effrénée la quête ultime et désespérée du héros au travers des ruelles et des ruines. À cet instant de panique intense, j'étais ce Steph archéologue bondissant et je courais rejoindre Marie, celle qui avait reçu la balle perfide entre les omoplates, et qui perdait son sang, et qui tenait, tenait, tenait, en l'attendant, lui cet amoureux éconduit. Je courais vers Kimya comme Steph fondait sur Marie,

femme reporter de guerre écroulée contre un mur d'éboulis. Marie, Kimya, Marie, Kimya... Ma tête n'était plus que cet amplificateur où retentissaient les sirènes d'alerte, les détonations, les explosions, les sifflements de missiles, où se mêlaient les cris, les pleurs, les gémissements, les murmures d'enfants meurtris d'une RDC en guerre, de femmes violentées, d'hommes accroupis devant l'inacceptable spectacle d'une famille détruite à jamais, la voix de Kimya, sa respiration, son souffle chaud, son souffle court, son absence de souffle... Kimya, Marie, Kimya, Marie.

Quelle était longue cette plage de sable fin ! Le phare, je le voyais. Je le voyais devant moi, sur ma gauche, et il se refusait. Il était proche, et si éloigné. Il donnait le sentiment de reculer au fur et à mesure que j'avancais. Jamais je n'ai perçu respiration plus bruyante que ce grognement perpétuel engendré par mes propres poumons. Une machinerie infernale usinait dans ma poitrine, avec ses cliquetis, ses pétarades, ses ronflements rauques, tous ces bruits de rouages et de tuyauteries qui finissaient par me faire mal. Très mal, là, derrière la barrière de mes côtes. Je courais et trébuchais sans cesse. Le phare. Là, le phare. Son chapeau rouge transmuté dans mon âme aux aboies avide de métaphores funestes en un casque rouge sang. Le phare, juste là, son tronc blanc, la couleur du deuil pour les musulmans. Je savais que la cabane attendait dans son immobilité de planches blanchies par le sel à quelques dizaines de mètres de ce maudit phare mouvant. Je n'en pouvais plus. Pour ne plus penser, je me mis à compter. Les mètres, enfin les pas. Évalués à deux cents encore, ils me donnaient le sentiment de se reproduire à force de se chevaucher. Deux chiens grossissaient. Ils venaient à ma rencontre sur l'éstran. Ils se chamaillaient, chacun était la cible de l'autre. Puis, m'ayant aperçu, je devins leur cible. Ils grossissaient de plus en plus, et leurs aboiements fendaient l'air. Ils pouvaient toujours japper, aboyer, hurler après les mouettes, après les bécasseaux, après le vent, après moi, je n'éprouvais nulle crainte. Manque de temps, manque de place. Seulement, dans mon esprit torturé, chiens jouant signifiaient chiens dévorant les cadavres de jeunes enfants des régions de Khiwisha. Ou encore chiens errant dans les rues

désertes d'une banlieue où les francs tireurs tels que Gorgio visaient, pour le seul plaisir de faire un carton, une Marie étendue sur un reste de trottoir, luttant contre la mort en attendant Steph, l'homme gardien de sa vie.

Les chiens se rapprochaient.

La confusion perdurait.

Marie. Kimya, Marie, Kimya...

Où en étais-je ? Oui, cent douze, cent treize, cent quatorze, compter encore, éliminer des pas toujours, se rapprocher de celle qui m'importait, ne pas avoir peur et compter pour chasser le noir pétrole de mes sombres idées. Les chiens m'entourèrent sitôt rejoint. Sautèrent. Tournèrent. Retombèrent. Sur deux pattes sur quatre, roulant sur l'échine, mangeant le sable, l'un sur l'autre, l'autre mordant le premier. La ronde des chiens sans laisse. L'un redevenant la cible de l'autre.

Cent quarante-trois, cent quarante-quatre, cent quarante-cinq... le phare devait ralentir ou moi accélérer car il enflait à vue d'œil. J'aperçus la cabane. Mais pas encore le bateau. Plus bas que la dune, et surtout moins haut que l'édicule, je ne le distinguerai qu'une fois là-bas. Devant moi, des nuées de bécasseaux maubèches dérangés s'envolèrent au ras de l'eau en dessinant dans leur virevolte des traits d'argent. Ils se reposèrent plus loin jusqu'au moment où je les rattrapai.

J'arrivai.

Quelques pas et j'attaquerai le pied de dune. Je commençai à scruter le moindre indice de vie autour de la cabane qui m'apparaissait dans son ensemble. Rien ne bougeait. Jerrican et tôle rouillée semblaient en place. J'escaladai, peinant à chacune de mes enjambées. Impossible de détacher mon regard de la cabane. J'y étais. Méfiant, mais torturé par les images qui naissaient à mon insu, je demeurai tapi contre les planches. Observer. Ne pas, par un excès légitime d'empressement, mettre en péril une recherche rendue délicate par une possible surveillance. Puis, à bout de nerf, de mal-être, à bout de tout, je tambourinai contre le jerrican en miaulant « Kimya, Kimya, tu es là ? Kimya répond c'est François. Kimya. » De réponse,

aucune. J'insistai. Persuadé qu'elle ne pouvait se terrer ailleurs, je réitérai mes supplications : « Kimya, je t'en pris, je suis seul, réponds. Bon, j'entre hein ! c'est moi. » Je déplaçai le jerrican, poussai la tôle, me préparai à pénétrer dans l'obscurité lorsque, venue de la dune jouxtant la cabane, je perçus la première plainte aiguë. Puis une seconde, plus gémissement encore. Le Doris. Cela provenait du Doris. En trois bonds, une chute, et une fin de parcours à quatre pattes, je me trouvai face au trou béant perçant la coque retournée. Elle était là. Passée par là. Par ce petit trou-là. Et moi j'étais là, le corps à l'extérieur et la tête enfoncée dans l'orifice. Elle était là, allongée en position foetale. Elle respirait, mal, mais elle respirait, et geignait, et saignait de la tempe ou de l'oreille, du nez et de la bouche déformée en une insane grimace où se lisait l'effroi comme la douleur, et surtout pas le soulagement. Ses paupières étaient closes, et bleutées. Je repris mes miaulements avec davantage de douceur dans le timbre. Elle ne répondait toujours pas. Seuls ses geignements et le bruit de sa respiration accompagnée de soupirs me permettaient d'être assuré qu'elle vivait. La panique comme carburant, je connaissais, et j'entrepris aussitôt de soulever la barque. La panique pour présumer de mes forces, je découvris. Le Doris ne quitta pas son socle de sable, pas même d'un petit centimètre. Alors, incapable de réfléchir davantage, j'arrachai l'une des ferrures rouillées fixées sur la poupe, et, faisant levier, j'éclatai vigoureusement les lattes de bois vermoulu histoire d'agrandir le trou et me permettre de sortir ce corps abîmé qui ne voulait pas répondre. Cette tête tuméfiée ne voulant pas regarder. Cette jeune fille dont l'apparence me donnait envie de vomir tant les meurtrissures me saccageaient l'esprit et me retournaient le cœur.

Dix minutes plus tard, Kimya gisait sur sa couchette, couverte d'un duvet auquel j'ajoutai deux couvertures. Il n'était que seize heures, à peine seize heures, mais la température extérieure ne dépassait pas les six ou sept degrés depuis que le soleil s'était caché. Mon anxiété extrême m'interdisait la sensation de froid, mais elle, elle frissonnait. Kimya persistait dans ses gémissements qu'elle accompagnait de lentes rotations de la tête, posant alternativement

ses joues grossièrement nettoyées sur le coussin. Puis elle commença à s'agiter, toujours dans une demi-conscience. Les bribes de phrases qu'elle prononçait n'avaient de cohérence qu'en les juxtaposant aux déclarations de Pelletier. « Kimya courir... le méchant courir... vite courir... le truc en bois... courir et sauter... pas regarder... se rapproche... le méchant... bientôt... rapproche... vite... pas peur sauter... » Il était aisé d'imaginer la scène, et la suite puisque Kimya remuait de plus en plus et disait en soupirant : « Morte... sais faire la morte... mal partout... faire la morte... Esengo... Obengo... mal beaucoup... l'homme parti... cabane... mal... cabane vite... oh oh mal... très mal à la tête... » Elle délirait et remuait de plus en plus. Je ne savais absolument pas quoi faire. Essuyer les écoulements sanguins, caresser ses joues, éponger son front, la maintenir au chaud sous les couvertures, toutefois je subodorais l'existence de lésions plus profondes et préoccupantes que ces gestes simples ne parviendraient pas à enrayer. Notamment ce bleu intense à nuances violines qui gagnait de la tempe au front, jaunissant à l'angle des paupières. Je n'aimais pas. Suite à ma chute d'une échelle lors d'un attentat entièrement maternel, je possédais de telles « décorations faciales ». Je ne pouvais la quitter. La quitter pourquoi faire ? Chercher du secours ? Où ? À qui m'adresser ? Habituellement je ne m'égarais pas dans de vaines actions quand l'urgence à agir se faisait sentir. Pour autant, dans la quiétude de cette pièce unique, aux côtés de Kimya dont l'état de santé semblait se détériorer, je me perdais. Me noyais dans l'océan de doutes où déferlaient des vagues de questions. La vie, la mort, les blessures, le secret, la peur d'être découverts, Claire, Pelletier, mes parents... tout se mêlait en un inextricable nœud marin. M'en défaire dans l'état de faiblesse et de neurasthénie qui me rivait au mur de planches tenait du miracle. Et moi, François Fontaine, depuis le jour de ma naissance les miracles !

Les soupirs, les râles, les gestes brusques et incontrôlés rythmaient les minutes mieux qu'une horloge. Par moment Kimya délirait davantage et produisait des sons incompréhensibles du dictionnaire des fous. Son état empirait. Les suées, symptôme d'une fièvre brûlante, confirmaient. Un hématome énorme envahissait le

haut de son visage et je me décidai. Brutalement je fis ce choix. Rejetant toute autre considération. Je me fabriquai une idée fixe, pour une raison unique, ayant rejeté toutes les autres. Je devais la sauver car elle était sur le grand toboggan qui vous faisait glisser inexorablement vers le dernier grand sommeil. Elle allait mourir à cause de cet afflux de sang sous la peau de son joli visage. Mourir devant moi. Mourir dans mes bras. Non! Non non et non! Je devais trouver l'aide immédiate. Et le seul homme que je connaissais qui pût poser un diagnostic exact et précis, et soigner pareil traumatisme... je n'en imaginai pas d'autre que LUI. Je l'avais sous la main. Cet homme reconnu dans l'Europe entière, voire de réputation mondiale, capable de sauver les causes perdues était le docteur Philippe Fontaine. Mon neurochirurgien de père. Oui, le seul, et je savais où le trouver un vendredi après midi à seize heures.

Et je le trouvai.

Téléphone, objet miraculeux.

Père prévisible et fidèle à ses horaires de consultation.

Saint-Lô, Hôpital Mémorial, 715 rue Dunant.

Audi quatre, rapide, merveilleuse.

Ambulance équipée avec infirmiers discrets.

Oui, je le trouvai et, selon les réflexions ultérieures de ce haut personnage spécialiste du cerveau et de tout traumatisme le concernant, heureusement que je n'avais pas perdu une seconde et que la méfiance qui aurait pu me conduire à l'aveuglement s'était estompée devant l'imminence du danger la concernant, elle.

« Comment s'appelle-t-elle déjà, François ?

– Kimya, papa, seulement Kimya. »

Chapitre 43

Orphelin! Je me souviens, petit, je voulais être orphelin. Orphelin pour cause de parents incapables d'aimer. Orphelin pour la liberté de choisir, à l'occasion, de vrais parents. Pas de beaux-parents, de ce côté-ci, j'étais royalement servi, mais des parents équipés pour l'amour.

Comme je m'en veux aujourd'hui! Comme je m'étais trompé! Comme j'étais égocentrique, exigeant! Juger. Juger toujours, condamner, apprécier la sentence, la prolonger, ajouter des doubles peines à perpétuité... Je m'en veux tellement. J'ai dû leur faire mal, les meurtrir. « Ils ne m'aiment pas donc je les hais et passerai ma vie à les haïr et à leur montrer, à les faire souffrir, à les accabler, à déjouer leurs projets, à briser leur petit monde égoïste soutenu par des colonnes de marbre et tapissé de soie. La honte! Je leur ferai ce présent empoisonné. Ils auront honte de François, leur fils. Un Fontaine, eh oui, mesdames et messieurs les nantis du cercle, François est un Fontaine, un vrai, légitime. Demandez! Demandez une prise de sang, un cheveu, un peu de salive! ADN mon amie, tu leur diras à toutes et à tous : « Ce garçon est un Fontaine de souche. Il a vos gènes ce débile, tous vos gènes, même si cela vous gêne, aux entournaures comme aux coutures. » Quel péché d'orgueil! Je m'en veux aujourd'hui. Tellement.

Philippe Fontaine est un père. Et un père aux épaules solides, au coeur grand comme un hall de gare prêt à recevoir les voyageurs

de tous horizons, à l'esprit ouvert, à l'intelligence extraordinaire. Un père à l'écoute d'un fils, qui comprend son fils et qui l'aime. Et moi je n'avais rien vu ni senti de ses sentiments qui me paraissaient si tièdes. Pourtant, en ce jour apocalyptique, il me l'a prouvé. Jamais il n'a hésité, jamais il n'a posé de questions dont l'intérêt n'était dirigé vers celle qui se mourait dans une cabane de planches mal équarries.

Jamais il n'a douté.

Dès mon appel au secours, il m'a dit et même ordonné de me calmer. De ne pas hurler dans le téléphone. Et de reprendre depuis le début. Puis il questionna, méthodique, méticuleux, médecin. Respiration? Conscience? Pouls? Quand? Où? Hauteur de la chute? Déplacée? Les yeux? Hémorragie? Hématome? Autres plaies? Mouvements? Raideurs? Tête, jambes, bras? Couverte? Couchée comment? Sur le côté? Je savais qu'il notait chacune de mes réponses, son carnet avait de tout temps joué le rôle de cerveau délocalisé. Avant de raccrocher j'eus le temps de préciser le caractère confidentiel de la venue de Kimya sur nos terres et le risque pour elle de trahir sa présence. Que c'était très important, pour elle, pour moi et que s'il pouvait...

« Stop François! avait-il ordonné. Retourne avec elle, prends une serviette à la maison, de l'eau, une couverture, maintiens-la sur le côté la tête inclinée surélevée par un coussin. Parle-lui sans arrêt. Je viens avec l'ambulance. Vingt petites minutes. Ne t'inquiète pas. Et au fait comment s'appelle-t-elle déjà?

– Kimya, papa, seulement Kimya.

– Kimya, c'est sympa. J'arrive François. »

Tout alla très vite. Même si je trouvais le temps long à caresser son bras sans rien pouvoir entreprendre d'autre pour améliorer son état. Subir des minutes éternelles à tendre l'oreille vers la route unique qui m'avait apporté en cadeau cette fille unique.

Kimya était inconsciente lorsque les deux infirmiers s'acharnèrent sur la porte de la cabane qui finit par exploser sous les coups de boutsoirs. Épaules, poings, pieds, ils n'ont pas ménagé leurs

efforts. La seule manière d'extraire le brancard sur lequel pesait Kimya ceinturée et maintenue dans une coque semi-rigide, déjà branchée. J'alternai mes regards. Kimya, les hommes en blanc, mon père en gris et cravate assortie. Était-ce l'inquiétude qui lui fermait à ce point le visage, dessinant des traits sévères là où, dans les moments de détente familiale, promenaient de jolies rides en pattes d'oie? Ou était-ce simplement l'expression de l'homme que je connaissais mal, le neurochirurgien dans son théâtre en représentation? Toujours est-il que l'homme impressionnait par sa concentration et son sens des priorités. Cinq minutes suffirent pour un protocole formidablement rôdé. L'ambulance partit plus lentement que lors de l'aller dans son éternel nuage de poussière. Elle emmenait Kimya. Et m'aurait emmené également. Seulement mon père m'empêcha de monter. Son geste fut autoritaire, mais doux. Sa main enserrait encore mon épaule lorsque l'ambulance disparut derrière le premier virage. Sa main, son regard, sa voix. Que du velours! Nos yeux suivaient le véhicule. Puis, il me contraignit à un demi-tour et se campa en face de moi. Juste en face, et à quelques centimètres. Il dit :

« François, ça va aller maintenant. Elle est entre des bonnes mains. Je m'occupe d'elle. Toi, tu vas retourner chez madame Rieux. Tu as cours normalement, non?... J'acquiesçai d'un hochement de la tête. Trop d'émotions dans le patchwork froissé de mon esprit... Alors tu y vas et tu rentres à la maison comme d'habitude. Elle n'est au courant de rien, madame Rieux, euh Claire?... Négation muette et prolongée... Bien sûr, bien sûr. Je n'ai pas le temps là, mais il va falloir qu'on se parle bonhomme, hein? Je peux la soigner, l'aider, vous aider, mais je dois connaître toute l'histoire. Toute votre histoire. D'accord? François?

– Oui papa.

– Bon, j'y vais. Je serai arrivé avant ton amie tu sais. Cette Audi Quattro V6 est une fusée.

– Mais tu... enfin tu n'es pas obligé de le dire aux...

– De prévenir les autorités? C'est ça qui t'inquiète?

– Oui.

– Bon. Écoute-moi bien. L'urgence c'est de la sauver, OK. L'IRM m'importe plus que la police en ce moment. Ton amie est en sécurité à l'hôpital, avec moi. Je te tiendrai au courant de l'évolution. En attendant tout ceci ne regarde que... comment déjà ?

– Kimya papa, c'est africain comme prénom.

– Oui, j'avais remarqué. Donc ça ne regarde que Kimya et toi et moi. Allez file. Ne dis rien, je ne dis rien, les infirmiers sont et resteront muets. À ce soir fils.

– À ce soir papa. »

Je regardai le bolide gris anthracite bardé de chromes rutilants avaler la route et son bitume. Tracteurs chargés de votre lot de moules, poussez-vous, mon père arrive en V6. J'aurais voulu, j'aurais pu, j'aurais dû lui dire ma fierté, lui crier combien je l'aimais pour sa confiance, sa volonté, son courage, son humanité. Et je n'avais produit qu'un « à ce soir papa » si commun pour ce père hors du commun. Seule la poussière tourbillonnait encore dans l'air. L'Audi devait gronder quelque part sur Agon à la poursuite de l'ambulance. Et j'étais là, planté dans le sable, incapable de bouger. Je m'assis sur l'un des innombrables piquets interdisant le relief dunaire aux inconscients motorisés. J'observais le ciel, dégagé. Mes chaussures, délassées. Piteux. Pantin. Je me sentais éprouvé, abattu, pantelant, épuisé tant par mes courses effrénées sur la plage que par la peur et les doutes. Un vide incommensurable qui m'interdisait de penser. Peut-être était-ce le mieux pour moi à cet instant ? ne pas penser.

Je ne me rendis pas chez Claire comme mon père me l'avait conseillé, lorsque je repris mes esprits. Pas envie. Ni de la voir, ni de travailler, encore moins de lui mentir, même par omission. De plus, il y avait l'autre et ses yeux d'inquisiteur coutumier des traques assassines.

Je rentrai chez moi, chez mon père, chez ma mère, dans notre maison. Villa *Les beaux jours*, c'était écrit, une gageure qui aurait pu faire sourire. Ma mère m'accueillit comme souvent. Elle ne dit rien. Ne s'étonna pas de mon retour anticipé. Ne vit rien des affaires que



j'avais ramenées en deux voyages d'une cabane éventrée quelque part vers l'ouest. Elle haussa communément les épaules, réajusta son nouveau pull-over angora sur une jupe dernier cri, attrapa d'une main toute en grâce le porte-clés Jaguar, de l'autre, la chaînette du sac à main matelassé aux deux C entrelacés et m'informa qu'elle serait rentrée pour dîner. « Avant ton père », précisa-t-elle sans avoir idée que j'espérais le contraire. Bref, ma mère dans toute sa splendeur. Avec elle, au moins, ni surprise ni imprévu.

J'avais la maison pour moi seul, madame Véronique Girard, la nouvelle gouvernante, prenant son service plus tard. Et Câlinou 2, qui reçut un nombre de caresses proportionnel à mon besoin de tendresse, ne semblait pas s'en plaindre. L'envie de rien me conduisit du rez-de-chaussée au premier, du second au grenier. Ma chambre fut l'élue mais là encore l'angoisse et l'attente accouchèrent de mes errances du lit au bureau, du mur et ses tableaux de Niankoyé Lama à la fenêtre fermée ouverte sur l'océan. La mer était belle, elle montait. Les vieux fusains que les ans transformaient en arbres torturés par les vents, morcelaient son immensité. Mais c'était grand et le poète des chansonniers du siècle passé vint me visiter. Claire, toujours elle, m'avait récité ce poème dont *Paul Fort* disait qu'il n'était que chanson parlée. Il disait :

*La mer brille,
Comme une coquille,
On a envie de la pêcher.
La mer est verte,
La mer est grise,
Elle est d'azur,
Elle est d'argent et de dentelle.*

Vert, gris, argent, dentelle, quand le poète chansonnier devient un peintre... Elles étaient là ces couleurs, toutes, dans le creux des vagues, dans le dos des vagues, dans l'ourlet des vagues. L'onde récitait ses gammes comme l'automne déclinait ses ors et ses ocres bruns. La buée du carreau apportait sa touche de brouillard. Une opacité qui mit un terme à ma contemplation. Je quittai la vitre



glaciale, le rouge au front. Câlinou 2 formait une boule sur l'édredon. Je vis là une invitation. Irrépressible appel. Je ne résistai pas. En y pensant j'aurais été surpris de m'endormir en cette fin d'après midi avec l'anxiété comme bagage. Mais je n'y avais pas pensé. Je me suis donc endormi le visage enfoui dans le chaud pelage de mon chat. Que du doux, que du roux.

Mon père est rentré tôt.

Avant ma mère.

Gagné.

C'est lui qui m'a réveillé. Je devais être parti loin dans un sommeil sans cauchemar car je ne l'ai pas entendu frapper. Pourtant il a frappé, il le fait toujours avant d'entrer par respect d'une intimité nécessaire à mon équilibre. J'ai simplement senti le matelas s'enfoncer lorsqu'il s'est laissé descendre pour s'asseoir à ma droite. J'ai papillonné, frotté mes joues, avalé ma salive, tendu puis plié mes phalanges et j'ai sursauté. Le passé récent me revint brutalement en mémoire. Un coup de fusil, une explosion, la panique et... et la main de mon père pour m'empêcher de bondir. Sa main sur ma poitrine. Il mit dans cette main le poids apportant l'essentiel du message.

Je n'y discernai rien d'alarmant.

Il n'avait pas ouvert la bouche et j'entendais : « calme, calme mon fils, ça va aller. » Puis je lus son regard. Mon visage se reflétait dans la vitre luisante de ses yeux.

Je n'y discernai rien d'alarmant.

Ses lèvres enfin. Deux traits fins parcourus de ridules discrètes, tels les sillons d'un disque vinyl ni plus ni moins, qui remontaient en douceur vers le creux des fossettes. Il souriait tendrement.

Et je n'y discernai rien d'alarmant.

Et Câlinou 2 ronronnait. Un chat qui ronronne, c'est bon signe c'est qu'il n'y a rien d'alarmant.

Après une toux réflexe dans le nœud de son poing, Philippe Fontaine se redressa. Il dit : « Bien, maintenant que tu es réveillé, écoute... »

Avec toute l'attention imaginable dans de telles circonstances, j'ai écouté mon père. Sans l'interrompre, il m'en avait prié, j'ai appris

ce que, du plus profond de mon âme, je souhaitais qu'il me dise. Afin d'atténuer l'angoisse qu'il devait lire dans mes traits, il comença par l'élément capital. Kimya était sauvée. Elle vivrait. Puis, préférant les images aux termes techniques si hermétiques et froids pour des non initiés, il me rappela une certaine chute d'échelle un jour d'été. Kimya était dans un état comparable au mien à l'issue de ce traumatisme. Elle reviendrait à la conscience comme j'étais revenu du monde du silence. « Plus vite que toi sans doute, la pression sanguine a été et devient moins forte », précisa-t-il. « Mais il faudra du temps, le mal arrive avec des ailes, mais s'en va toujours en boitant », devait-il ajouter (toujours ses maximes). Il continua son argumentaire plus émotionnel que clinique. J'aimais. Ce qu'il me disait comme le timbre de sa voix. J'aimais. Grave mais chaleureuse, elle m'enchantait. M'enchantait vraiment, me captivait, m'envoûtait presque. Merlin me dessinait un décor qui n'était que le paysage de mes rêves inconscients.

Au bout de quelques minutes, après que mon chat ait miaulé son envie de sortir de la pièce, mon père changea de registre et de ton. D'ailleurs, il vint se placer debout à l'extrémité de mon lit, mains en appui sur le montant. Il m'avait raconté, expliqué, détaillé, rassuré. Et je compris aussitôt qu'il attendait de ma part un retour sur confiance. Il lui suffit d'une phrase et de l'agrandissement de ses yeux : « Voilà, François, voilà la situation à cette heure, à toi maintenant ? »

J'ai expliqué à mon tour.

J'ai avoué mes mensonges, mes non-dits, mes trahisons, ma fidélité, mes rapines. J'ai narré l'aventure, la mienne, la sienne depuis le début. J'ai pleuré beaucoup et à plusieurs reprises. Et bien cru qu'il allait faire de même. Seulement mon père est un acrobate de la mort et de son environnement habitué à travailler la vie sans filet, il s'est rattrapé *in extremis* par une galipette verbale dont il a le secret. « Allez va, la vie est un oignon, à force de l'éplucher on finit toujours par pleurer. Continue François. »

Je terminais mon récit quand il quitta le bout du lit. Il remontait la courte distance entre ma tête et lui. Mes jambes, ma poitrine, mon



visage, ses petits pas glissés l'emmenaient vers moi. Il se baissa lentement sans cesser de manger mes yeux et déposa sur mon front un long et lourd baiser appuyé. Ce genre de baiser que l'on ressent pour l'éternité. Il suffit de clore les paupières, très fort, et de se rappeler.

Je ne revis plus Kimya. Un puits de tristesse sans fond. Tout ceci pourrait être insupportable, mais je la savais vivante et l'espérai heureuse...



Épilogue

Cela fait dix-huit mois que que Kimya m'a quitté.

Mon père a tout arrangé. Tout. C'est un brigand cet homme, un hors-la-loi sans vergogne. Un vaurien qui vaut tout. Qui use de ses pouvoirs, joue de son argent, exploite ses relations, ses amitiés, en crée de toutes pièces pour le seul but d'arriver à ses fins. Il est terrible, c'est un *Yvan*. Terriblement efficace. De la sortie du coma à la sortie du territoire, Philippe Fontaine, respectable médecin spécialiste de renommée internationale du cerveau et de la moelle épinière, s'est occupé de tout pour une môme d'Afrique qui n'avait rien, Kimya. Personnellement quand ce fut possible, ou déléguant avec circonspection. Soins à St-Lô, puis au service spécialisé de la clinique Saint-Martin à Caen, repos en centre de convalescence dans une Normandie profonde et charnue du côté de Lisieux, le tout dans l'illégalité la plus absolue et à l'évidence en secret, contact avec des confrères de sa majesté britannique, courrier à l'ambassadeur de grande Bretagne en poste à Paris, un ami patient devenu patient ami, recherche d'une famille d'accueil outre Manche, Carpiquet, transfert clandestin en avion privé... Que n'a-t-il fait pour elle ? sachant qu'il le faisait pour moi. Ah si ! Il m'a empêché de lui rendre visite. Il devait avoir ses raisons. La sécurité par exemple. La confidentialité de ses agissements. On ne rigolait pas avec le délit de solidarité active, de la part d'un médecin pas plus que d'un autre. Et on ne badine toujours pas aujourd'hui avec ce scandaleux délit d'humanité excessive. Comme si l'humanité put être excessive...

Il y a quinze jours, exactement, Claire m'annonçait la première la grande nouvelle : j'étais reçu au baccalauréat sans mention, et sans regret de ne pas en avoir. Catherine, ma mère, à force d'entendre les uns et les autres assurer que ce ne serait qu'une simple formalité, avait fini par y croire et m'avait promis une surprise. Venant d'elle... je préférerais ne pas y songer. Et encore une fois, je me trompais. Je crois que ce fut dans ma jeune vie une occupation à plein-temps, me tromper. Parce que le résultat de cette surprise marquée du sceau du complot, je peux le voir, là, maintenant, à portée de ma main sur la table de la cuisine. Il y a une tasse fumante, sa soucoupe assortie, le journal replié oublié par mon père qui d'habitude l'emmène avec lui à la clinique, les viennoiseries coutumières de madame Dudouit et... et le courrier. Ce courrier. Une enveloppe ouverte et mieux désagrégée, déchiquetée. Et ce rectangle de papier à lettre où ont été tracés, pour une écriture rectiligne et appliquée, de fins traits au crayon. Une lettre de Kimya. La troisième depuis qu'elle se promenait sur les rives de la Tamise, mais celle-ci... Celle-ci, je la connais par coeur et pourrais la réciter de mémoire. Cette lettre, là voilà :

François,

Je vais bien rassure-toi. Toi aussi j'espère. J'ai appris la nouvelle. Bravo. Tu es fort je le savais et je savais que tu aurais ton bac. C'est ça qu'on dit, hein, le bac ? C'est ta maman qui a téléphoné à Maggy pour me le dire et aussi pour nous inviter à venir passer le mois d'août tout entier dans ta maison à Agon Coutainville. Ton papa et ta maman ont acheté les billets pour le ferry. Maintenant qu'on a tous les trois des papiers en règle, on peut voyager sans danger. Mais Obengo a du travail dans son factory et pas de vacances à prendre tout de suite. Esengo, qui est à la University, lui peut venir avec moi. Il est très content de te connaître. Il dit que j'ai de la chance d'avoir trois frères dont deux noirs. Il rigole toujours. Ils ont eu beaucoup de peurs et maintenant ils sont tellement heureux. Nous arrivons samedi prochain à Cherbourg. Ca me rappelle pas de bons souvenirs Cherbourg. Je préfère mes souvenirs de cabane avec la petite souris qui me tenait compagnie et le garçon qui m'a donné à manger quand j'étais toute maigre et qui



m'a sauvée. Tu sais, je ne peux pas manger de coquillages sans être malade. Mon corps veut pas se rappeler. Je ne sais pas si tu vas me reconnaître, je pèse cinquante-sept kilos. Maggy me nourrit comme un cochon qu'on élève. J'espère qu'elle ne va pas me manger. Enfin comme Pat, son mari, est musulman je ne crois pas que le cochon risque grand-chose. J'ai les cheveux qui ont poussé. Et je n'ai plus toutes les vilaines coupures. Je ne t'envoie pas les photos comme ça tu auras la surprise.

Je suis pressée de venir un mois dans ta maison. Tu me montreras tes tableaux de l'Afrique avec les éléphants, je serai contente de les voir. Ton papa et ta maman ont dit qu'ils allaient nous emmener dans des îles très connues pas loin de chez toi et aussi au Mont-Saint-Michel. Maggy dit que j'ai de la chance que c'est très beau et qu'on n'oublie jamais quand on l'a vu une fois. On ira aussi à la plage pour se baigner s'il fait beau. Ta maman a dit on se fera bronzer, moi ça m'étonnerait. Elle est marrante ta maman. Je suis contente de revoir la mer parce que ici elle est très loin. Nous n'y allons jamais et Maggy dit qu'elle n'est pas un poisson. Elle ne sait pas nager. Pat, un homme gentil qui travaille beaucoup dans un hôpital à Londres, dit qu'il lui achètera un maillot de bain avec des écailles et des nageoires sur le côté comme ça elle pourra se baigner sans danger. Quand, dans ma tête je l'imagine, j'ai envie d'éclater de rire.

Tu sais, François, plus la date de ma venue approche, et plus j'ai envie de rire.

Je voudrais te demander quelque chose. Peut-être as-tu pensé? Croistu que madame Carine pourrait être chez sa maman pendant le mois d'août. J'aimerais tellement la revoir. Peux-tu le dire à cette dame que tu connais si bien, celle qui te faisait l'école. Je ne me souviens plus de son prénom. Tu verras j'ai quelques trous de mémoire depuis mon accident. Mais les choses reviennent doucement, comme Kimya qui marche de Cherbourg à Agon Coutainville, tout doucement.

Je te quitte maintenant. Vivement samedi, j'ai un cadeau pour François.

Kimya

Je croyais ne plus avoir de larmes. Néanmoins, comme pour les neuf ou dix lectures précédentes, ma vue se brouille aux



dernières lignes. Une buée intérieure qui suinte, envahit mes yeux et liquéfie les phrases. Puis cela passe. Il suffit que je me concentre sur un autre texte pour que les lettres cessent de se mêler en une étrange et mystérieuse marmelade, donnant des mots stables et des phrases à nouveau compréhensibles. Sans doute est-ce la raison qui me pousse à attraper le journal abandonné là par un père en retard qui n'oublie jamais son pain quotidien. Je n'avais pas remarqué. Le pliage du journal n'est pas celui d'origine. Mon père l'a marqué. Ce n'est pas la Une du Ouest-France qui me fait face mais la page six pliée en quatre. Une photographie en couleur montrant le gymnase du Maupas à Cherbourg au pied de la montagne du Roule, des cartons, des palettes, des restes de bâches, le tout brûlé, brisé, noirci. Puis l'article, et sous cet article, quelques mots tracés au feutre vert en gros caractères par celui qui doit, à cette heure, lire d'autres images, IRM et scanners destinées à sauver des existences et non à les détruire.

Mes yeux sont secs, ma vue stable, une gorgée de café devenu tiède agresse ma bouche, je peux lire maintenant. Je lis.

À Cherbourg, un camp de réfugié incendié...

Une quinzaine de cabanes sont parties en fumée hier, sur un terrain vague. Elles abritaient des Afghans et des Iraniens qui espèrent passer en Angleterre.

Hier, vers 17h30, une lourde fumée noire s'élève au-dessus de Cherbourg. Sur un terrain vague, avenue de Bremerhaven, des habitations rudimentaires, couvertes de bâches plastiques noires sont en feu. Une quinzaine au total. Habituellement, elles abritent les réfugiés Afghans ou Iraniens, qui ont fui leur pays.

En cette fin d'été, ils sont une quarantaine sur le site. Les pompiers arrivent très vite. Une quinzaine d'hommes et deux fourgons pompes. Alors que des petites cartouches de gaz explosent, il ne leur faut pas plus d'une demi-heure pour éteindre les flammes. Mais il ne reste plus que deux ou trois « bungalows » intacts. Au moins quinze de ces habitations de fortune sont calcinées.

Il n'y a pas de blessés. Peu à peu les réfugiés, des hommes de 20 à 30 ans, arrivent sur les lieux et découvrent le désastre. La police, le procureur de la République procèdent aux premières constatations. Il n'y a pas de doute sur la thèse criminelle.

« C'est scandaleux. Dans le contexte actuel d'expulsion, quelques esprits faibles pourraient être tentés. » Daniel J, adjoint au maire, tempère aussitôt : « Il faut attendre ce que va dire l'enquête. »

Les bénévoles de l'association « Itinérances » qui aident ces réfugiés depuis plusieurs années sont là aussi. L'urgence, c'est le logement. « Ils ont perdu le peu qu'ils avaient. Mais le pire, c'est leur lieu de culte. Le Coran a brûlé. »

On s'attend à ce que cet incendie relance une polémique autour de ces installations illégales. Le maire de Cherbourg a aussitôt prévenu le préfet. « Bien sûr, nous avons des solutions de logement », reprend son adjoint. « L'auberge de jeunesse par exemple. Mais après tout, ces gens sont sous la responsabilité de l'État. Cela fait des années depuis la fermeture de Sangatte, que nous alertons les autorités à ce sujet. Et rien n'est fait. »

Thierry D



Plus bas, juste sous l'article, l'encre émeraude et l'ample écriture de Philippe Fontaine me touche au coeur.

Là encore je lis :

Une de sauvée pour combien... Il en faudrait des François dans ce monde. Comme disait Léopold Monod, et comme tu l'as si bien démontré, toi :

« On a tout essayé... sauf l'amour ».

Je suis fier de toi, fils. À ce soir.

Papa





Table des matières

1^{re} PARTIE : Chassé croisé

2nde PARTIE : La vie s'écoule et s'écroule

3^e PARTIE : La rencontre

ÉPILOGUE







l'apart
buissonnière
des livres en cheminements

prend deux engagements
pour devenir une entreprise culturelle raisonnée
sur le plan environnemental :

— imprimer ses productions chez des imprimeurs
travaillant dans le cadre d'une action imprim'vert

— diminuer à sa mesure le bilan carbone
en organisant une diffusion distribution verte.

Nous invitons notre clientèle, les libraires, les imprimeurs,
et tous nos autres fournisseurs
à soutenir ces deux objectifs nécessaires
à la préservation de notre planète commune.

Achevé d'imprimer
par CPI Firmin Didot (27)
pour le compte de

l'apart
buissonnière

Dépôt légal : 2011



